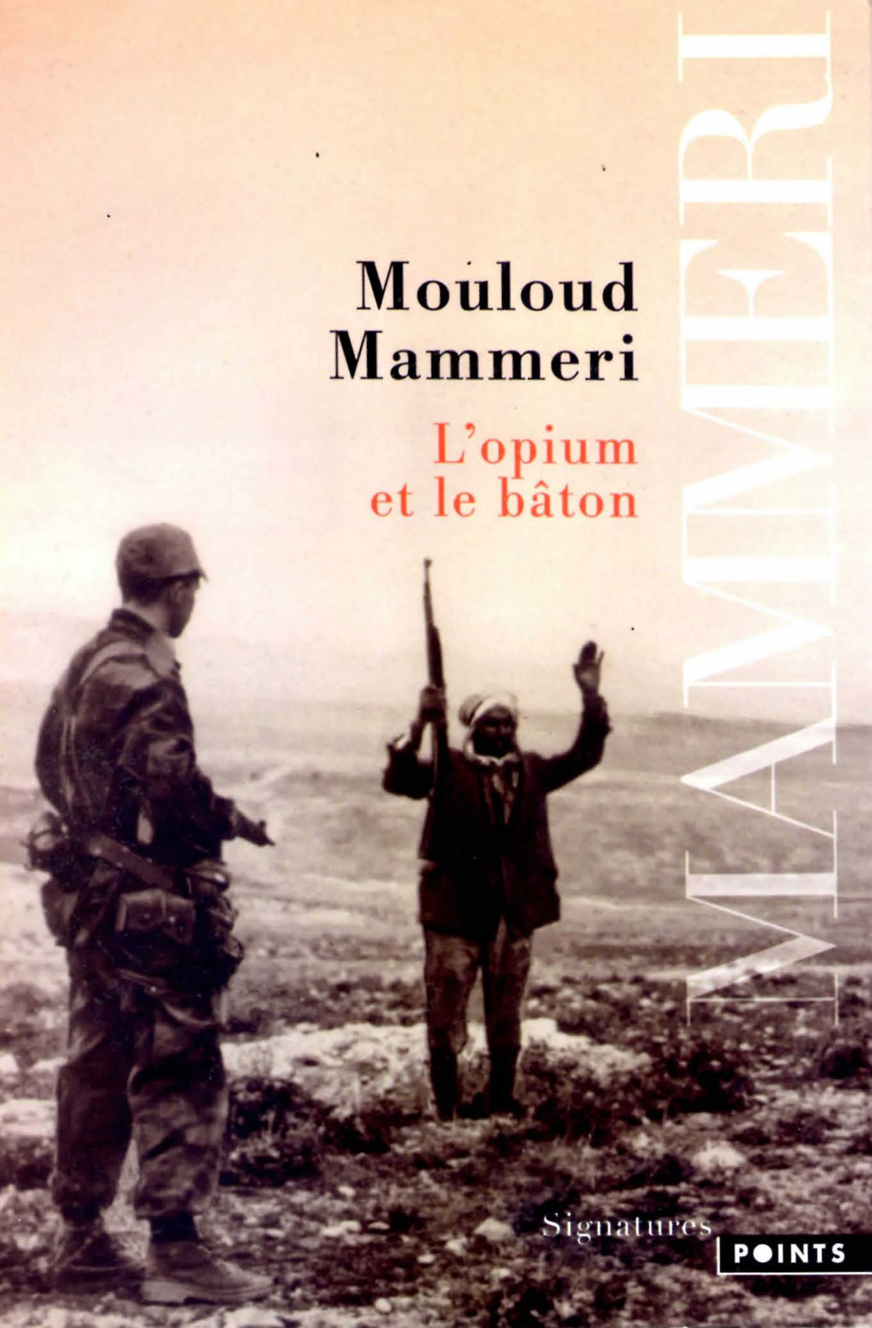

MAMMERI
Mouloud
Mammeri
L'opium
et le bâton
Signatures
POINTS

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-7578-2707-9

À Mohand Amokrane Aït-Si-Ali
mort trop tôt
au bout d'une longue fidélité.

La croisée ouverte lui livra le paysage d'un coup : la ville frileuse, la mer sale, le ciel bleu. Vue de haut, la beauté d'Alger paraît fragile et contradictoire. En face, le mur de la mer tout de suite dressé contre l'horizon. À droite et à gauche, les collines des hauts de la ville poussent leurs pentes raides jusqu'au ras de l'eau. Dans l'entre-deux, Alger écrase dès les quais l'amoncellement blanc de ses maisons basses que la giclée de deux ou trois gratte-ciel coupe sans déparer. Les petits cubes accrochent sur les pentes la diversité multipliée de leurs nuances et de leurs formes. À mesure que l'on monte, le vert sombre des pins et des oliviers, les couleurs crues des fleurs d'un chromo irréel peu à peu brisent les lignes, circonviennent les murs jusqu'à les engloutir.

Aux maisons d'Alger, en quelque point que l'on se trouve, sont imparties des portions mesurées de ciel. Dans la beauté rigoureuse d'une baie ouverte sur la monotonie bleue d'une mer que nul accident n'humanise, l'esprit se sent sollicité et comme voué aux tensions extrêmes. Ce ciel dont un cercle précis de montagnes ou la mer tracent de partout les limites, mais qui s'étale au-dessus de lui comme une tentation toujours proposée, toujours imposée, Alger sait qu'il ne peut y parvenir qu'à force d'exaltation. À Alger, pour aller à l'air libre, il faut toujours monter.

Naguère pourtant, pour fuir l'étouffement d'une rade sur soi fermée, c'est de l'autre côté que la ville se tournait.

L'air du large, la délivrance, l'aventure, les raïs allaient les chercher du côté de la mer. Ils laissaient aux deys et aux janissaires le soin d'organiser ou de réduire les monts hérissés, les sables où l'on s'enlise, les plaines que des paysans rivés à la terre disputaient aux moustiques et aux sauterelles. Leurs regards à eux étaient fascinés par le large où, plusieurs fois l'an, émergeait pour la volupté de leur cœur la silhouette effilée des galions chargés d'or, de captifs et des richesses qu'ils préféraient ravir de haute lutte que produire.

– Une des plus belles rades du monde !

Bachir se retourna brusquement. Ramdane debout derrière lui, les mains dans les poches, un pâle mégot coincé dans la commissure des lèvres que le sang avait désertées, narguait le paysage. Comme toujours il était entré sans frapper.

– Visitez l'Algérie, pays du soleil !

– Oui, c'est beau, dit Bachir résigné.

– C'est horrible, affreux, indécent...

– Qu'est-ce qui est horrible ?

– Tout ça... la rade, la mer, la Casbah, les villas roses, les jardins... Toute la beauté d'Alger est un attrape-nigauds, une mystification.

Son geste de tribun haranguant la foule balaya l'horizon.

– Cette mer lisse – hypocritement, la fausse innocence de ce ciel lavé, bleu comme un rêve de jeunes filles, celles d'avant bien sûr, celles de maintenant rêvent de mitraillettes et d'embuscades, leurs ciels à elles brûlent de lueurs d'incendie...

– Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus...

– Cabotin !... Ils t'ont eu, mon vieux, jusqu'à la moelle... Ils t'ont écervelé, vidé, gangrené... Pour toi il n'y a plus rien de sérieux nulle part, tout est spectacle...

– Je citais Hugo. Je croyais que ça allait te faire plaisir, monsieur le professeur.

– Pourtant ce qui se passe dans ce pays depuis trois ans aurait dû te guérir de la comédie. Il y a tant de sang, tant de souffrance, tant de morts. Mais non. Le sang, tu crois que c'est de la teinture ; les morts étalés par dizaines dans ton journal chaque matin, tu attends qu'ils se lèvent après la représentation, et pour un peu tu irais les féliciter après la pièce dans les coulisses... Cabotin !... Tu es un cabotin !...

Quand il était en colère Ramdane se faisait poète et toujours la fureur en lui préludait à l'inspiration. Cela ne durait jamais trop. Ramdane devenait vite didactique, avec la passion froide du croyant qui veut convaincre plutôt que séduire ou exalter. Il ne retrouvait la flamme que de loin en loin et sa conversation n'apparaissait plus que comme une série d'élans retombés que séparaient de grandes masses plates d'une prose têtue, méticuleuse, ordonnée.

– Ferme la fenêtre... Ta rade me donne la nausée !

– Pour une fois que je pourrais jouir de quelque chose de beau sans mauvaise conscience !

– Vraiment ?

– Bien quoi ? Tu ne vas pas me dire que la beauté d'Alger aussi est un privilège bourgeois. Elle s'offre également à tous, aux nantis comme aux prolétaires.

– C'est cela !... Comme une putain... Seulement il faut du fric, même pour goûter à la beauté d'une putain... beaucoup de fric.

– Cette rade est belle même quand on a le ventre creux.

– Tu sais bien que ce n'est pas vrai... Quand tu as le ventre creux, tu as le regard trouble, tu ne vois pas la rade... La rade n'est ni belle ni laide, elle n'existe pas...

Il prit Bachir par le revers de la veste.

– Je te l'ai dit : ils t'ont eu avec leurs boniments... comme tous les autres ! Ils t'ont fait le coup du ciel d'azur, de la mer d'émeraude, du soleil d'Alger qui sont donnés à tous indistinctement, dans lesquels nous baignons tous... sans distinction de race ni de religion...

Admirez, mesdames et messieurs, notre longanimité, notre humanisme... ah ! l'humanisme, ils aiment bien ça !... Nous avons laissé aux Arabes leur ciel. Tous les enfants communient dans le même soleil.

– Ils nous ont pris cela aussi ?

– Mais naturellement ! Tu sais bien qu'ils nous ont gâché la nature à partir du jour qu'ils y sont entrés. La mer est pleine de leurs bateaux, l'air de leurs avions, les forêts de leurs gendarmes... Nous sommes chassés de tout cela... Tiens !... Tu veux que je te gâte le paysage tout de suite, là, devant toi... oui, en moins d'une minute ! Regarde : là-bas c'est le Palais d'été où les généraux font la parade entre deux ratissages, à côté la villa Sesini où l'on torture, plus bas le Commissariat central, où l'on débarque des Algériens à toute heure du jour et de la nuit par charretées, à côté l'Otomatic où de jeunes étudiants manœuvrent devant les filles leurs pétards flambant neufs, plus loin la mairie où l'on jette les Algériens dans les caves avant l'interrogatoire, la Casbah où les Arabes sont parqués dans leur ghetto, le boulevard Front-de-Mer du haut duquel des foules excitées précipitent les passants parce qu'ils sont arabes... Elle est visqueuse de sang, cette ville, elle pue le cadavre... jusqu'à l'écœurement !

Le bruit sourd des vagues rythmait les rumeurs de la ville. Vers le cap Matifou elles déroulaient avec des gestes précautionneux les plis de leurs dentelles blanches sur qui jouait le vol gracieux des mouettes. Ramdane suivait le regard de Bachir :

– Je ne sais pas comment tu fais pour voir encore. Moi, depuis des mois, je suis devenu daltonien... avec toutes ces horreurs...

Il déploya le journal qu'il tenait dans les mains.

– Qu'est-ce que c'est ? dit Bachir.

– *L'Écho d'Alger*. Tu as lu ?

– Tu sais que la bêtise m'agace. Quand de plus elle est méchante, je sens renaître en moi l'homme des cavernes.

– Saine réaction !... Et... qu'est-ce que tu fais de ta colère ?

– Je tâche surtout de l'éviter, je ne lis jamais *l'Écho*.

– Admirable ! Génial ! Puissamment raisonné ! Tu te bouches les oreilles pour ne pas entendre, tu fermes les yeux pour ne pas voir, et, parce que tu ne vois, tu n'entends rien, tu crois qu'il ne se passe rien non plus ? Oui... seulement, quand l'autruche cache sa petite tête dans le sable, elle oublie qu'elle montre toujours son gros cul.

– La presse d'Alger, sa radio sont des entreprises de viol organisé. Je n'aime pas être violé.

– C'est cela ! L'ennui c'est que les jeunes filles que l'on viole sont toujours celles dont on n'a jamais souillé les regards ni l'imagination d'images indécentes. Les autres ont appris à se défendre toutes seules, comme des grandes. Le monde n'est pas beau... Alors Monsieur se retire loin du monde... Mais ce monde laid, qu'est-ce que Monsieur fait pour le rendre meilleur ?... Rien !

C'était fatal. Ils allaient se heurter une fois de plus. Depuis que cette guerre avait éclaté, tout était remis en question. Tous les choix, qu'on avait sans inconvénient éludés depuis si longtemps et à vrai dire depuis toujours, maintenant s'imposaient comme s'il y allait de la vie. Nous avions vécu dans l'insouciance de tout ; nous acquérions d'innombrables, d'urgentes inquiétudes.

– Bon ! dit Bachir. Que dit ton journal ?

Il n'était pas d'humeur à polémiquer.

Ramdane déploya les feuillets à bout de bras.

– Je te lis les titres : « Pour lutter plus efficacement contre les hors-la-loi, le général Massu a reçu les pleins pouvoirs sur tout le territoire du grand Alger. L'administration civile s'est dessaisie de toute autorité au profit du commandement militaire. Déclaration de Massu : Tout Alger sera passé au peigne fin, rue par rue, maison par maison, homme par homme. »

Ramdane jeta le journal sur le canapé :

– Ta pure conscience est offusquée, hein ?...
– Non, dit Bachir.
– Quoi ?
– Je trouve que c'est de bonne guerre.
Ramdane bondit. Une toux rauque bloqua dans sa gorge les mots qui s'y fourraient ; la colère comme chaque fois le vidait d'air jusqu'à l'étouffement, et comme chaque fois le Dr Lazrak feignit d'ignorer que Ramdane était tuberculeux.
– Bien, oui, c'est de bonne guerre. Le procédé est classique, vieux comme le monde. Depuis que les hommes vivent ensemble, toujours ils se sont répartis en deux groupes par définition hostiles : ceux qui commandent, en tout petit nombre, et ceux qui sont gouvernés, en masses, en troupeaux, et les uns pour mener les autres n'ont jamais su trouver que deux moyens : le mensonge ou la violence. Avec nous, les Français ont d'abord essayé de la séduction... Pour nous convaincre ils ont déployé tous leurs charmes : dans leurs journaux, leur radio, leurs discours officiels, ils nous ont répété que nous étions aimés ; dans leurs livres, ils nous ont appris Vercingétorix, Jeanne d'Arc, Napoléon, Lyautey, Descartes, Pasteur et Déroulède ; parmi les plus dociles d'entre nous (ils appellent cela : les plus méritants) ils ont choisi des caïds, des bachaghas, qu'ils ont revêtus de beaux burnous rouges et décorés les 14 juillet, les 11 novembre ; les jours de fête, ils distribuaient du couscous, des gâteaux aux miséreux, enfin... à ceux qui l'étaient plus que les autres. Ils faisaient défiler nos anciens combattants derrière les leurs. Sur nos cartes d'identité, ils écrivaient que nous étions français et, quand ils festoyaient ensemble, ils prenaient avec eux l'un de nous pour bien montrer que nous n'étions pas oubliés.
« Aux chants de tant de sirènes nous sommes restés sourds. Ils ne parvenaient pas à accrocher nos regards fuyants, et quand, par hasard, cela leur arrivait, c'était

pour y lire des lueurs de haine. Alors ils ont été déçus, ils se sont sentis abandonnés, presque trahis. Ils ont pensé que nous étions ingrats et, puisque nous étions insensibles au charme, il ne leur restait plus qu'à employer l'autre méthode.

« Depuis trois ans, nous sommes recherchés, emprisonnés, battus, torturés, accommodés à toutes les sauces, tués de toutes les manières, pour que nous nous rendions… à la raison ou à la force. Séduire ou réduire, mystifier ou punir, depuis que le monde est monde, aucun pouvoir n'a jamais su sortir de la glu de ce dilemme ; tous n'ont jamais eu à choisir qu'entre ces deux pauvres termes : l'opium ou le bâton.

– Une révolution bien faite devrait fusiller tous les intellectuels, en tout cas ceux qui ne se contentent pas de répondre : présent, quand on a besoin d'eux, le petit doigt sur la couture du pantalon et la vue basse. Ton analyse, c'est de l'abstraction, de la fumée. Le colonialisme dompte toujours et par essence. Quand il joue de la flûte c'est subsidiairement et seulement pour rendre la trique plus efficace. Quant au change, il ne le donne jamais qu'aux spectateurs du drame, pas aux victimes qui savent dans leur peau, dans leur chair et leurs os ce qu'est la vérité.

Il regarda sa montre.

– Cinq heures ? Bon Dieu, j'ai soixante-trois copies qui m'attendent à la maison.

– Tu devrais changer de métier.

Ramdane toussa puis s'engouffra dans la porte comme il était entré. Entre les copies de ses élèves à corriger et un travail exténuant dans l'organisation clandestine du FLN, Ramdane n'avait jamais le temps.

Dix-sept heures ? Le Dr Bachir Lazrak n'était pas pressé. Claude ne viendrait que dans une heure.

Il s'enveloppa dans sa robe de chambre de soie japonaise où des oiseaux flamboyants voletaient entre des

arbres au feuillage délicat. Puis il se campa devant la glace de la grande armoire.

Il s'aimait mieux de profil que de face : « Grec, jeune Grec, éphèbe ! Après tout, c'étaient des Méditerranéens, comme nous. » Il rectifia : « Comme moi. » – Profil gauche, profil droit, denture impeccable. Un peu empâtés les traits, cette sacrée bonne chère ! On ne peut tout de même pas manger comme des cochons. Il ferait du sport tous les matins. Promis ! Avec le professeur de gymnastique de Radio-Alger. Un : les bras collés au corps, les pieds joints, la tête relevée. Deux : extension longitudinale des bras. Trois : ... Ce seraient les copains qui rigoleraient s'ils venaient à l'apprendre. Mais ils ne l'apprendraient jamais. Trop de ventre aussi : trente ans, pourtant, c'est jeune. Ramdane dit que la vieillesse c'est quand votre passé, même nul, pèse tant sur votre présent qu'il vous étouffe, vous ligote... et aussi des rides aux coins des yeux. Le Dr Lazrak regarda les coins de ses yeux : nets, luisants, ronds, lisses, sans un pli.

Cinq heures trente ! Claude serait là dans une demi-heure. Au dernier coup du coucou suisse suspendu dans la cuisine, elle frapperait doucement un seul coup, et avec des gestes précis et câlins, ouvrirait une porte de verre qu'elle eût craint de briser. Elle dirait : « Bonjour, mon chou. » C'était vulgaire, cela ! Les petits choux, les gros chats, les pigeons, toute cette faune ou cette flore sentimentale l'agaçaient. Il aurait bien voulu le dire à Claude. Il n'osait pas, parce que Claude était française, que le français c'était sa langue (alors, elle devait bien savoir comment la manier, non ?), qu'elle était très pointilleuse sur ce chapitre : « Mais non, mon gros chat, pas : je m'en rappelle, je me le rappelle. Quand on est médecin, on soigne sa langue. » L'innocente ! L'idée ne lui venait pas que le gros chat était un médecin algérien qui avait appris le français parce que, n'est-ce pas, il faut bien vivre. Appris ? Non, qui l'avait conquis de haute lutte, mais

pour qui les mots étaient comme le stéthoscope ou le scalpel, de simples instruments. Pour elle au contraire (c'en était même agaçant), les mots, les tournures, les façons de dire (elle aimait ça : ce n'est pas ou c'est une façon de dire) étaient comme des plats mijotés, une couleur de robe ou le timbre d'une .voix : ils avaient un fumet, une teinte, une résonance. Quelquefois, même, ils n'avaient que cela ; pourvu que ce fût bien dit, elle se souciait peu que ce fût justement ou à tort ; quand la façon de dire était jolie ou spirituelle (elle disait : futée), elle ne pouvait exprimer que la vérité ou alors... tant pis pour la vérité !

Le coucou, grêle, sonna les trois quarts. Il était juste temps de se préparer. Se préparer c'était d'abord tout déranger. Il avait horreur du désordre, mais Claude trouvait que cela faisait partie de l'essence d'un médecin au même titre qu'une science étendue, un bon diagnostic et des costumes de bon drap anglais. Bachir envoya donc sur le radiateur une chaussette, une seule, sagement placée dans son soulier, dérangea les livres, en mit un sur la table de nuit : un policier *(À table, cave)*, dont il corna une page comme s'il le lisait (il ne le lisait pas ; il ne lisait jamais de romans policiers, mais pour Claude un médecin devait lire des romans policiers, des livres de voyage et des publications un peu légères, un peu seulement : après un peu, c'est du porno...). Il donna un coup sur la table de travail pour tout déranger, mit dans le cendrier un bouton de manchette doré... Mais cela, c'était le plus facile.

Le plus difficile, c'était la réponse... La réponse qu'elle attendait depuis vingt-quatre heures, exactement depuis la veille six heures, quand elle lui avait dit, au milieu de beaucoup de formules, de tournures et de façons de dire toutes plus douces et plus embarrassées, faussement embarrassées, les unes que les autres, qu'elle était... enfin,... que... tu comprends ? Avec la santé de fer et

l'estomac d'autruche qu'elle s'était toujours connus, cette façon de tout vomir chaque matin (rituellement, elle avait dit ! Elle en avait des façons de dire ! Vomir, comme on va à la messe) enfin... bref... elle avait un peu l'impression... un peu beaucoup... l'impression... ou la certitude, parce que tu comprends ? Tu es médecin, tu sais bien que dans ce domaine-là, malgré toutes les précautions... Oh oui ! il savait et il avait très bien compris !

Sa première idée fut de lui faire autour du cou un nœud, un beau petit nœud des dix doigts de ses mains jointes, des mains de fille, menues, soignées, les ongles longs, mais d'une vigueur dont on ne se doutait pas, puis de serrer, d'abord un peu, puis un peu plus, puis beaucoup, puis très fort, faire le nœud plus petit, toujours plus étroit, presser là où la veine jugulaire palpitait doucement sous la peau blanche, serrer jusqu'à ce que... Tu rêves, vieux frère !... Il voyait d'ici *l'Écho d'Alger, l'Aube*, le lendemain matin : crime monstrueux d'un médecin nord-africain sur sa compagne, Mlle Claude Espitalier, de Royaumont ! De petits articles léchés : « Quel atavisme venu d'un fond trouble et séculaire soudain a reflué dans le cœur du Dr Lazrak, sorti de la faculté de médecine de Paris. Toujours est-il que... le goût du sang... » Eh bien non ! c'était déjà assez comme cela ! L'indignation des lecteurs de *l'Écho* était suffisamment féconde : la peur, la bêtise et le mépris peuplaient leur imagination et leurs nuits d'assez de fantômes ; il ne fallait pas par-dessus le marché leur donner de la pâture, une raison là où ils n'avaient que des prétextes...

Et puis, tout cela c'était du boniment. Il avait été lâche, voilà tout. Ce qu'il fallait dire à Claude, c'était cela : « Écoute, mon petit ! Si tu es assez bête, et je suis gentil, pour ne pas prendre de précautions, c'est à toi seule aussi d'en subir les conséquences (ici, bien sûr, Ramdane aurait dit que je débloque et qu'on s'y est mis à deux, mais Ramdane c'est toujours la même chose : il se croit plus intelligent et il est plus idiot que tout le monde). Alors, tu

comprends ? Tu as le choix : ou tu te débarrasses du môme, ou tu le gardes pour toi toute seule ! Qu'est-ce que tu veux qu'on en fasse tous les deux ? Le fils d'un Algérien et d'une Française c'est idiot, ça n'a pas de sens, il sera malheureux toute sa vie ; il ne sera chez lui nulle part, ni parmi les tiens, ni en Algérie. Ce sera le bâtard de tout le monde... Oh ! J'en étais sûr ! Je savais que tu allais te récrier ! Parce que, avec toi, ce sont les mots qui importent, les mots pour toi sont sacro-saints : ils te plaisent et tu les dégustes comme un vermouth, ou ils te dégoûtent et tu prends un gargarisme s'il t'arrive d'en prononcer un, ou ils te font peur et tu te bouches les oreilles. Tu crois que quand on choisit les mots on exorcise du même coup les choses et on les subjugue... Tu es une païenne... Tu es comme les Romains d'avant César qui croyaient tromper le destin avec des mots et jouaient à cache-cache avec Jupiter à coups de formules. L'ennui, c'est que maintenant les dieux ne sont plus sensibles à la poésie. Ils sont devenus comme nous tous, sordidement matérialistes, et si tu as un enfant, ce sera, que tu le veuilles ou non, le bâtard de tout le monde. »

J'entends sa voix d'ici. Je connais l'argument, c'est moi qui le lui ai appris : il y a trois milliards d'hommes sur la terre, ce sont trois milliards de bâtards. « Alors, mon chou ? Où sont les beaux principes ? Les hommes vivent encore à l'époque des cavernes où les individus sont parqués par castes et par clans comme les moutons dans l'enclos. Mais moi, homme de 1957, je ne veux pas être parqué ; je refuse les mythes de la tribu. Ce sont les mythes de la tribu qui veulent que l'on se marie dans son clan, pas les beaux principes de la raison sereine qui devaient régir ton humanité libérée. Alors ? Lâcheté ou imposture ? » Oui, je sais, tu trouverais d'autres termes, ceux-là sont trop crus, tu trouverais la formule... ou le baume, mais le sens y serait. Eh bien non ! L'homme n'est ni ange ni bête et le malheur veut... Hein, quoi ? tu

veux garder ton rejeton ? Très bien, mais je t'avertis : tu seras une fille-mère et tu le resteras (oui, c'est comme cela que ça s'appelle; même si ce n'est pas une façon de dire), parce que je ne t'épouserai pas...

Manquerait plus que ça ! une bourgeoise, des mioches, des langes à laver, les coryzas, les rhumes, la rougeole, la maternelle, les premières dents, l'arbre de Noël, les notes de fin de semaine... et le mépris des blancs, des moins blancs, des bruns, des rouges, des bigarrés, le mépris de tout le monde pour ces indisciplinés qui n'ont pas eu l'honnêteté de naître comme tout le monde : dans un clan. Il faut chaque fois chercher où les classer...

Allez, ouste ! Débarrasse-moi de cela. Quoi ? Tu insistes ? Alors inutile de longtemps tourner autour de la vérité. Cet enfant que tu dis que tu portes (oui, je sais, il n'y a qu'au temps de Bossuet que l'on parlait comme cela), qui me prouve qu'il est à moi, je veux dire : de moi, car ce n'est pas de le posséder qui m'inquiète, je n'ai pas l'instinct de propriété. Si je n'étais pas un affreux bourgeois repu, planqué et lâche devant la misère et l'effort, je serais communiste. Non, ce qui m'effraie, c'est d'en être au départ l'auteur, je veux dire le responsable. Je ne veux pas commettre le crime de mettre au monde un malheureux de plus. Il y a trois milliards de pauvres types sur la terre qui sont dans la misère et s'amusent, pour rendre leur misère supportable, à augmenter celle des autres...

Tu comprends ? Pendant les cinq mois que tu es restée seule à Paris, qui me prouve que tu étais sagement assise à m'attendre et à penser à moi ? Paris, c'est grand, c'est plein de jeunes blonds comme toi. Tu devais te reconnaître dans le bleu de leurs yeux ; moi, je les ai bruns, tu dis noirs d'ailleurs, parce que c'est comme cela que tu les vois, pas clairs, c'est tout. Alors ?...

– Bonjour, mon chou !

Il sursauta. Cette fois, il ne l'avait même pas entendue frapper. Il mit du temps à se ressaisir.

– 'jour !
D'où lui venait cette voix sourde ?
– Tiens, il y a une lettre pour toi. Je l'ai prise en passant, dans la boîte aux lettres.
Puis tout de suite elle s'affaira.
– Il faut toujours tout mettre en ordre chez toi.
C'était les mêmes mots qu'elle employait tous les jours, mais aujourd'hui ils sonnaient faux.
– Tu ne lis pas la lettre ?
– C'est de Ramdane. Je sais d'avance ce qu'il y a dedans, un cours de marxisme.
– Il n'y a personne ici ; avec qui parlais-tu ?
– Avec personne.
– Ah ! J'ai cru entendre ta voix.
– Tu entends des voix ?
Le soleil jouait avec les couleurs de ses cheveux blonds sur le pull orange qu'il aimait jadis...
– Tu n'es pas très causant.
– C'est à cause du boulot. Médecin c'est un sale boulot.
– Bien sûr ! qui est jamais content du sien ? Toi, ce qu'il te fallait, c'était pacha : l'argent, le pouvoir, les coussins pour s'étendre, les parfums et les petites femmes... beaucoup de petites femmes.
– Quelques jours peut-être, mais je m'en lasserais. Tu crois que c'est un boulot, toi, de passer sa vie à voir défiler devant soi l'humanité toujours à son niveau le plus bas. Les hommes, c'est toujours quand ça ne va pas que je les vois : un homme malade après un homme malade, toute la journée... et le lendemain je recommence.
– Les hommes sont plus humains quand ils sont malades.
Il réprima l'agacement que lui causait chaque fois ce qu'il appelait les idées rose-bonbon de Claude. Pour Claude, tous les paysages étaient merveilleux, les bébés mignons, les amis gentils et les robes adorables. Tant de partialité voulue lui laissait sur les lèvres l'arrière-goût sucré et fade d'un sirop.

– Humains ? Ils ne sont jamais humains. Ils n'ont pas le temps.

Voilà qu'il parlaït maintenant comme Ramdane. C'était pourtant vrai : ses malades n'avaient pas le temps d'être humains. Du lever du soleil à la tombée de la nuit et tous les jours de l'année ils se colletaient à bras-le-corps avec leur misère. Pour seulement survivre, il leur faut être brutaux, grossiers, cruels, indélicats, mentir effrontément et voler sans scrupule. Ils ont catalysé à leur corps défendant toutes les laideurs du monde, ses hontes, ses impossibilités, ses bavures, ses illogismes, tout ce qui rate ou va mal ou peu ou pas du tout. Que peuvent-ils faire d'autre ? C'est pour eux une question de vie ou de mort.

– Soulager les souffrances, c'est un très beau rôle.

Ah ! Oui, elle était, celle-là, d'accord avec le monde, avec les autres, avec elle-même, sans problème, sans trou à ses bas, sans haine, peut-être même sans amour, et pour elle le monde était partagé entre malades et bien portants, non plus entre élus et réprouvés. Bien sûr, avec des certitudes comme celles-là, inutile de se tracasser ; on peut avoir un enfant. Il suffit de le bourrer d'assez de vitamines et d'antibiotiques, de lui administrer tous les vaccins, toutes les piqûres, de l'entourer d'assez de précautions pour qu'il soit plus tard parmi les biens portants. À part cela, pas de problème ! Mademoiselle ne se demandait pas comment on l'appellerait, quelle société serait la sienne, avec ou contre qui il vivrait, quelles voluptés il connaîtrait, quelles douleurs, quels préjugés, et si c'est vivre que de ne savoir pas, de ne pouvoir jamais savoir…

– À quoi penses-tu ?

– À toi.

– Je suis là…

– Viens !

Il lui caressa les longs cheveux qu'il aimait. Il se disait : il faut lui dire ! Il faut lui dire tout de suite. Tout à l'heure

ça sera trop tard, j'aurai oublié les arguments... ou changé d'avis.

– Tu sais, dit-elle, j'ai reçu une lettre... ce matin... de ma tante.

– Qu'est-ce qu'elle dit ?

– Qu'il pleut et qu'elle rêve d'un pays de soleil.

– Invite-la.

– Justement.

– Quoi justement ?

– Elle arrive lundi par le *Sidi-Brahim*, dix-sept heures trente.

Bachir vit tout en une seconde. La tante n'avait pas écrit d'elle-même, elle n'avait fait que répondre à une lettre de Claude, une lettre où Claude expliquait : « Tu comprends, Tata, que dans la situation où je suis (elle avait certainement écrit : la situation intéressante. Il avait horreur de cette façon de dire, comme Claude eût dit. Une façon de dire qui sentait l'aise, la bêtise épanouie, la fausse distinction, l'impudeur), il faut prendre une décision, et lui, tu sais comme il est : indécis, imprécis, normand, dilettante et égoïste à en crever. Surtout pas d'histoires ! un enfant, ça braille, rien que pour ça je n'en voudrais pas. Un enfant, ça braille, mais c'est gentil aussi, Tata, pas vrai ? et puis Tata Nounou, sois gentille, ne me sors pas le prêche du dimanche et les exhortations vertueuses, ne monte pas sur les échasses à Tonton. Tu connais la rengaine. Ne me dis pas : Claude, tu es une grande fille ! Il fallait réfléchir avant, ces unions avec des gens si différents de nous, ça ne donne jamais rien qui vaille, etc. Tout cela, je le sais, mais je ne regrette rien et de toute façon c'est trop tard. Alors, Tata chérie, viens, viens vite, il t'écoute, toi ; tu sais lui parler ; moi je ne suis pas assez intelligente ou assez futée ou assez... enfin je ne sais pas... je n'arrive pas à le décider. Et puis tu vas voir, toi qui n'as jamais traversé la mer, comme c'est joli et clair et soleil ici et comme les bébés sont bruns, sales

et beaux, la mer bleue, le ciel violet, les horizons tout gâchés de couleurs, de feux le soir quand la dernière lumière pleut sur Aïn-Taya : tu entends ces syllabes perler dans l'eau ? Voilà ! j'ai essayé de te séduire, Tata, je me suis faite poète pour t'attirer... comme Orphée... Hum ! Tata ? Tu viens, dis ? » .

– Tu sais ce qu'elle a dit dans la lettre ?

– Tu viens de me le dire.

– Oui. Elle a ajouté : je viens assister à ton mariage.

Et voilà ! Il aurait dû lui dire tout de suite, ne pas la laisser parler la première et se placer d'emblée sur le terrain de son bon droit. Parce que, enfin, ce mariage, il le lui avait promis... ou presque... enfin il ne savait plus, mais ç'avait été tout bête...

C'était un dimanche. La veille, elle lui avait dit : « Demain on va voir ma tante à côté de Tours, tu veux ? Elle est à la campagne au milieu des vaches, du foin et des chevaux. Elle est adorable, tu verras, elle roule les r et elle fait elle-même son pain. » Alors ils y étaient allés. Lui qui avait horreur de la campagne ! Les arbres, les fleurs, l'herbe verte, les petits ruisseaux, les oiseaux, les foins, les vaches mugissantes, boum, quelle mascarade ! On voit bien que ce sont les gens des villes qui en parlent, parce qu'ils ne l'ont jamais connue.

La campagne, c'est une invention de citadin ! Elle est toujours pomponnée, bichonnée, enrubannée. Dans la campagne des citadins, c'est toujours le 1er mai ou le 15 août, vert à en pâmer ou chaud à y fondre. Dans la campagne balayée des citadins, il n'y a ni la boue par tombereaux, ni les mouches par essaims, ni les tas de fumier, ni la saleté, les ophtalmies, l'odeur du crottin, et des hommes si courbés vers la terre (le citadin appelle ça : la glèbe) qu'ils se distinguent à peine de leur bétail.

Lui la connaissait, la campagne ! Il y était né, il y avait passé toute son enfance. À Tala exactement, un petit patelin perdu de la montagne bleue que Claude

admirait au loin vers l'est quand elle sortait sur le balcon : « C'est là-bas ta montagne ? Quand vas-tu m'y mener ? »

Il était résigné à s'ennuyer tout un jour dans la campagne verte de la tante tourangelle et à y écourter le plus possible un morne dimanche de printemps.

Ce jour-là ne reviendrait plus. Il ne se rappelait rien de suivi, le bonheur n'a pas d'histoire. La tante roulait les r et faisait elle-même ses bonnes rillettes, les foins sentaient bon, les ruisseaux étaient d'argent comme dans les livres, la vieille maison sentait le pain chaud, une lavande exilée, un parfum de vieux ans. En revenant le soir il était comme saoulé de printemps, il se sentait généreux et tendre, bon, d'accord avec le vert des herbes, la sève des arbres et le chant des ruisseaux. En rentrant chez Mme Chotard il avait dit, tenant Claude par le bras :

– Je vous présente ma fiancée.

Mme Chotard avait eu tout de suite des larmes dans les yeux, et puis Claude. Ils s'étaient embrassés et depuis ce jour...

Bien sûr, il avait dit cela, on l'avait pris au mot, mais c'était une supercherie ! D'ailleurs, tout le printemps est une supercherie. C'est pendant les dimanches de printemps que tous les futurs maris signent leur arrêt, le cœur débordant d'allégresse, les malheureux ! Dans un code bien fait, le printemps devrait être cause de nullité d'un contrat.

– On danse, chéri ?

Elle le connaissait bien. Il avait mis du temps pour comprendre et goûter Beethoven et Debussy. Encore maintenant il y prenait un plaisir mitigé, stylisé, presque convenu. Mais ces rythmes heurtés où des chocs brutaux comme les cris d'une révolte noire butaient sur des courbes tristes et blanches, longues comme d'infinis champs de coton, ces balancements déhanchés et monotones, toutes ces larmes rentrées qui perçaient tout de même à travers les notes, l'étalement lourd de ces immenses peines résignées, il les

avait tout de suite passionnément aimés. Il avait pourtant essayé d'y résister. Cette façon de bercer sa peine pour l'endormir ou au contraire de crier à contretemps, ces élans fous qui giclent sans raison et se brisent comme un verre cassé, c'était des trucs africains pour éveiller le spasme ou le délire, pour créer l'atmosphère de l'envoûtement, des procédés de sorciers, des pratiques barbares pour passions barbares. Ce n'était pas Beethoven ni Mozart ni Tchaïkovski. De quelles profondeurs de nuit lui venaient, charriés dans ses veines, ces ataviques résonances, cet écho sourd à de lointaines voix mal éteintes ?

– Laisse-moi chercher un poste. À cette heure-ci, c'est Monaco.

Évidemment ! Futée comme elle était, elle savait très exactement à chaque heure du jour ou de la nuit quel poste diffusait de la musique de danse. Elle tourna le bouton, attendit. Une voix jaillit, enfla d'un coup, raclant les consonnes, aiguisant les voyelles, une voix qui sentait les merguez, comme disait Bachir. C'était Alger :

> … Quarante-sept hors-la-loi ont été mis hors de combat. On déplore un blessé léger parmi les forces de l'ordre. Le nettoyage du terrain continue.
> Hier, à Magenta, émouvante manifestation de fraternité franco-musulmane : les anciens combattants musulmans ont tenu à proclamer une fois de plus leur loyalisme, leur indéfectible attachement à une patrie pour laquelle ils sont prêts, je cite : « à opposer à l'ennemi de l'intérieur le rempart de leurs poitrines contre lequel s'est brisé jadis l'ennemi de l'extérieur ».
> Hier à Alger, à vingt et une heures quinze, a été perpétré un odieux attentat. Un terroriste a jeté une grenade dans un bar rue Bugeaud. On dénombre neuf blessés, trois morts : une jeune femme européenne, mère de deux enfants et qui en attendait un troisième

pour bientôt, un vieillard et un jeune garçon de huit ans. Le meurtrier a pu être rattrapé. Selon un scénario désormais classique, il niait énergiquement et ne portait pas d'arme. Mais nombre de consommateurs européens l'ont formellement reconnu. L'intervention d'une patrouille empêcha la juste colère de la foule de faire subir au meurtrier le châtiment de son horrible forfait. Mais je vois que l'on me fait signe, c'est sans doute pour m'annoncer une bonne nouvelle. En effet, en dernière minute, nous apprenons qu'embarqué dans une Jeep du premier RPC, le terroriste a été abattu alors qu'il tentait de s'enfuir…

– Tu ne peux pas changer de disque ?
– Je croyais que ça t'intéressait.
– Les morts ? Penses-tu ? Je ne suis pas fossoyeur.
Elle tourna le bouton. La voix était laborieusement familière :
« Eh bien ! En politique extérieure, la vedette revient cette semaine encore à l'Algérie où les forces de l'ordre… »
– Coupe ça !
– C'était Monaco pourtant.
– Laisse-moi chercher. Sottens, tiens. Combien Sottens ?
– À cette heure-ci ? Tu auras les cours de la Bourse.
Il tourna au hasard…

L'assemblée générale des Nations unies a tenu hier la trente-neuvième séance de la session. Les délégués ont entendu la suite des interventions sur le problème algérien. Prenant le premier la parole, l'honorable délégué de l'Union sud-africaine a montré avec force combien il était dangereux pour l'assemblée de s'immiscer dans les affaires intérieures des États membres de l'Organisation… Le discours a fait une très vive impression…

– Fumier !

Il éteignit.

Il avait hâte de la mettre dehors, à cause de l'enfant, de la tante, de sa façon exaspérante de réciter les horaires de toutes les radios du monde, à cause de la guerre, des mensonges de la radio, de ses silences, à cause de tout ! Il avait envie d'être seul.

– Quand Tata sera là, on lui fera voir du pays.

– C'est le moment !

– Je ne leur ai rien fait aux fellagha, moi... Ni Tata non plus.

– Pas possible ? Et ils le savent, naturellement.

– Comment veux-tu qu'on paye pour les autres ? Ce n'est pas juste.

– Et eux ? Tu crois qu'il est juste qu'ils payent depuis cent trente ans des crimes qu'ils ignorent.

– Oh ! avec toi, on ne sait jamais. Tu es contre eux un jour passionnément et le lendemain pour eux avec frénésie.

– Ça ne te va pas de raisonner. Ça t'abîme le teint et ça te congestionne. Alors le mieux que tu as à faire c'est d'aller dormir, là, très gentiment.

Il la poussa vers la porte. Elle l'ouvrit avec le même geste précis. Il entendit son pas décroître dans l'escalier...

La lettre de Ramdane attendait sur le guéridon. Il la décacheta :

> C'est pour continuer notre conversation de tout à l'heure (ce matin, je n'avais pas le temps : les copies... et le reste) à propos des intellectuels. Évidemment je t'ai choqué quand j'ai dit qu'il fallait fusiller tous ceux qui n'étaient pas les adulateurs inconditionnels d'un régime populaire. Je viens encore de lire dans *l'Aube* les élucubrations de quelques cervelles débiles qui se disent intellectuelles (à moins que ce ne soit tout simplement des crapules, c'est-à-dire des gens intelligents qui

mentent à tant la ligne). À propos de la guerre sinistre que l'on nous fait, ils parlent de conscience, d'humanité, d'Occident, de civilisation. C'est ignoble évidemment. Mais, à y bien réfléchir, l'action des intellectuels dits de gauche, bardés dans la fière armure des intangibles principes : l'objectivité, la pureté, l'humanisme, la liberté, la défense des faibles et des opprimés, n'est guère plus défendable.

Franchement tous ces hommes de l'esprit qui interviennent dans l'histoire comme les aveugles dans la mêlée et qui s'y étalent, prophétisent, vaticinent, jettent le dithyrambe ou l'anathème, ça ne fait pas sérieux, ce n'est pas juste.

Nous (Ramdane aimait s'identifier à ce qu'il appelait le peuple), nous ne sommes pas instruits, nous n'avons qu'une vie à vivre : celle-ci ; si nous la ratons, nous avons tout raté.

C'est pour cela que nous y apportons tant de zèle, tant de précautions, tant d'amour. Mais pour vous qui avez étudié dans les livres, la vie d'un homme n'est jamais qu'un maillon dans la chaîne. Vous avez appris l'histoire de tous les peuples dans tous les siècles passés, cela vous permet de vous projeter aussi dans l'avenir. Quand vous vous arrêtez au présent, c'est quand il vous oppresse de partout et que vous ne pouvez plus l'éviter. Le temps de le cerner ! Un bref instant ! Et tout de suite vous le remettez à sa place (c'est le cas de le dire) et qu'est-ce que notre pauvre vie quand elle est remise à sa place, je vous le demande ?

C'est pourquoi vous ne nous accordez jamais que l'attention distraite, polie, inconcernée que vous prêtez à Philippe le Bel ou aux pharaons de la VIIe dynastie. Et naturellement vous faites des bêtises. Oh ! pas par méchanceté, non, par manque

de sérieux. Puisque vous pouvez aussi facilement vivre avec Périclès ou avec nos arrière-petits-enfants, les pauvres, soixante-dix ans de la vie éphémère à laquelle nous sommes rivés, nous, par notre ignorance, notre vue courte, notre manque d'imagination, laissez-nous au moins les mener au mieux à bonne fin sans qu'encore nous ayons à supporter l'insupportable poids de votre légèreté.

Bachir jeta la lettre sur le guéridon : « Insupportablement littéraires, ces professeurs ! »

Il mit un Bartok sur le tourne-disque : « Avec lui au moins, pas de risques ! », prit un cigare dans la boîte ouvragée, caressa son briquet doré avant d'en faire jaillir une flamme pressée, verte et jaune.

Chaque fois cette musique avait sur lui le même pouvoir d'envoûtement. Une minute, deux, trois et le voyage commençait. Morte la terre et morts ses soucis ! Où les hommes lançaient-ils des bombes et des balles ? Où mouraient-ils sous la torture et les coups ? Où leurs nuits étaient-elles hantées par la peur et leurs jours par le désespoir ? Où étaient-ils coupés en clans comme un melon en tranches ? Où ? L'île verte et rouge où avec cette voix il abordait frémissait de douceur et de volupté. Tout y était serein et bleu, accordé, musical et lisse. On y était dans une douceur très loin de tout, et plus rien autour à des milliers de lieues à la ronde, n'existait que cette douceur d'exister. Le temps ne coule pas, il n'y a plus de temps, ni un avant avec ses remords, ses souvenirs, ni un après avec l'affre des projets et des interrogations, un plan sans histoire, un présent sans fissure, oublieux du plus récent, du plus proche, une durée sans tranche et dont la plénitude ne souffre pas le morcellement.

Grosmatou lui sauta sur les genoux. Le choc net, soyeux et doux le réinséra d'un coup dans un contexte : Grosmatou avec ses yeux hypocrites, faussement endormis, sa voix acide, ses moustaches raides, sa paresse et

ses ruses, c'était la mort des îles et le monde où de nouveau tout était plein d'accrocs, de fissures, de poids aux pieds, de glu aux ailes, de vase à tous les coins du cœur et de l'esprit. Grosmatou c'était neuf heures à l'horloge avec une journée devant, et derrière une longue nuit et dans cinq jours l'arrivée de Tata à quai, c'était les murs et Alger où des bombes éclataient, le couvre-feu à vingt-deux heures (alors qu'à Paris, c'était à ce moment-là qu'il commençait à vivre).

Il projeta le chat sous la table comme un gros ballon de basket. Grosmatou, tous poils dressés, tous crocs dehors, avait d'abord craché sa rage rêche, coupante comme une lame de couteau, puis il avait, faux ermite, voilé l'éclat cruel de ses yeux bleus et, de côté comme les crabes, était allé enrouler au coin du feu sa boule de fourrure.

Bachir tira le rideau sur l'arc de la baie d'Alger. En bas c'était chaque soir la même représentation. De ces hauteurs d'El-Biar, on voyait tout Alger jusqu'au point où le ciel et la mer se confondent vers le cap Matifou, et, par temps clair, on distinguait jusqu'aux crêtes bleues du Djurdjura. Au printemps, le rideau se tirait vers sept heures, quand les petits points de lumière d'abord épars sur une toile de collines parmi les pins, les oliviers, les gratte-ciel et les maisons à tuiles rouges soudain se multipliaient, grouillaient, se relayaient pour éclater comme des fleurs ici, puis là, puis plus loin, puis giclant de partout, éclaboussaient la toile, la laissant molle de clarté diffuse, précieuse d'être enchâssée dans l'écrin noir de la nuit. Vers le bas, la légion serrée des petites lumières avides butait sur la ligne de la mer d'un noir encore plus intense. De temps à autre, le phare du cap Matifou déroulait autour d'un centre invisible la lente danse monotone, circulaire et vite lassée de son faisceau blanc – et après chaque éclat, la nuit déferlait plus froide sur le grain minuscule de conscience éphémère.

Parallèle à la côte, une queue de lumières orange, sagement rangées les unes derrière les autres, progressait à

petites étapes vers Alger. Le défilé était ininterrompu et, le dimanche, durait deux à trois heures. C'était les promeneurs au bois qui s'en revenaient après avoir joué aux boules entre amis à Fort-de-l'Eau, Aïn-Taya quelquefois jusqu'au Corso ou à Dellys. Tous des Européens naturellement ! Un Algérien là-dedans, c'était plus qu'une indécence, un crime de lèse-européanité, quelque chose qui n'a pas de nom et dont aucun code ne peut fixer le châtiment. Bachir essaya de faire le calcul : combien d'Algériens dans la file ? Un sur cent, peut-être moins, les courageux, les inconscients, les peaux tannées, ou ceux qui comme lui croyaient passer inaperçus. Les autres les repéraient vite d'ailleurs et aussitôt, sans qu'ils se disent rien, par entente tacite, ils commençaient la manœuvre de défense ou d'élimination : l'indifférence calculée, le mépris laborieux, la provocation délibérée, dans le meilleur des cas, la fuite loin du virus et de la contagion.

Et cet idiot de Ramdane qui dit qu'en réalité c'est une façon de nous considérer, de nous estimer, pourquoi pas de nous aimer tant qu'il y est. Je le vois d'ici, avec ses raisonnements un pied plus court que l'autre : pour quatre-vingt-dix pour cent des pieds-noirs qui sont pauvres (qu'est-ce que nous devrions dire, nous, alors ?), qui triment, font des enfants et les élèvent tant bien que mal, l'Algérien est une justification d'existence. Car voir comme ils sont méprisés et vils, misérables et inexistants, éprouver comme eux peuvent les avilir et les mépriser, faire leur misère et leur inexistence donne un sens à leur vie. La misère des autres leur rend la leur supportable, bien plus ils ne la sentent plus. Avec le petit train-train de leur vie de Méditerranéens sans épaisseur, sans passé, sans charme, sans espoir, que feraient-ils dans ce pays sans les Algériens ? C'est à en crever. Un Arabe sur cent promeneurs au bois c'est le grain de sel, la manne céleste, ce qui va donner goût à cette sortie du dimanche qui, sans cela, serait d'un ennui mortel comme toutes les joies mesurées.

Un jour sur sept, cinquante kilomètres autour d'Alger, pas plus, à cause du prix de l'essence, de l'usure des pneus, de la peur des Arabes (plus loin c'est leur domaine, ils y grouillent). Un Arabe sur cent, ils le haïssent cordialement, jusqu'à la mort s'il le faut, mais comme c'est bon, quand on n'a rien, d'avoir quelqu'un à haïr et à mépriser. L'État, s'il était bien fait, devrait désigner chaque semaine des Arabes du dimanche de corvée au bois, sur les plages, dans les cinémas. Pas au bal naturellement, parce que là, il s'agit de nos sœurs, de nos femmes : eux voilent les leurs ou les entôlent toute leur vie.

Toujours plus malin que les autres, ce Ramdane.

Bachir reprit sur le guéridon les feuillets de gros papier d'écolier, les relut. Il était furieux. Il prit son papier à lettres rose et d'une traite écrivit :

Mon cher Professeur,

J'ai reçu ta philippique et, comme toujours quand je t'écoute, je me sens devenir agressif.

Si j'ai bien compris, ta position est, comme toujours, claire et simple : la politique est chose sérieuse et les intellectuels ont tort de vouloir y introduire l'intelligence parce qu'elle gâte tout. J'ai cru d'abord que tu plaisantais, que tu jouais à soutenir un paradoxe, et puis j'ai pensé que c'était te faire injure, tu ne joues jamais, toi, avec les choses sérieuses. Et pourtant...

Et pourtant la politique ne mérite pas cet excès d'honneur. Je sais que c'est la maladie à la mode. Tout le monde y vit, il en est qui en vivent, les plus atteints vont jusqu'à accepter d'en mourir. Depuis quelques années surtout, ceux-là défendent éperdument ce contre quoi ceux-ci se dressent passionnément. Il suffit qu'un jour ils aient entendu vociférer devant eux. L'affaire est réglée. Ils prennent le cri pour un argument, et ils marchent.

Quand une fois ils sont entrés dans le jeu, ils ne peuvent plus en sortir. Comme l'opiomane, il leur faut leur dose d'excitation chaque jour... ou comme le fakir. Quand on est un vrai fakir, il suffit d'entendre un violon pleurer les premières notes de l'air aimé, ou même un tambourin en battre au loin la mesure, on ne peut plus se retenir, on entre dans le rang et on danse, on se tortille, on gigote, on branle, on trépigne jusqu'à ce que, l'écume aux lèvres et les membres en sang, on tombe comme une masse. Ceux qui tiennent l'archet sont des salauds, j'en conviens, mais ceux qui dansent me donnent encore davantage la nausée. Je ne peux même pas leur cracher dessus, ils me dégoûtent trop. Et puis ça ne les réveillerait pas. Au contraire, ils tuent ceux qui veulent les tirer de leur rêve. Les Juifs ont cloué sur la croix l'homme qui venait les arracher à des superstitions imbéciles. Les juges de la cité la plus intelligente du monde ont condamné à la ciguë le sage qui voulait les guérir des poisons dont délicieusement ils mouraient.

Ces hommes qui courent se parquer d'eux-mêmes et prendre place dans le troupeau ! Ils ont une carte avec une couleur et un numéro, des cachets et des signatures et des dates. Comme cela ils ne risquent pas de s'échapper, ils sont fichés, cartés, étiquetés, numérotés, parqués et encadrés. Ils n'ont pas à porter le poids d'une encombrante liberté.

Ce qu'ils ont pu me fatiguer avec leur propagande ! Entre au PPA, tu veux la liberté de ton pays ou tu es satisfait d'être esclave ? Viens à l'UDMA, nous allons avoir l'indépendance par étapes, sans rien brusquer. Adhère au Parti communiste, doctrine scientifique, efficacité garantie, le nationalisme est ou une erreur passagère ou une maladie mortelle. Rejoins les Ulémas, reviens au pur Islam, hors

duquel tu es condamné dans ce monde avant d'être damné dans l'autre. Tayaut ! Tayaut ! approche ! viens par ici ! regarde le joli collier avec des clous de cuivre et qui brillent. Tayaut ! viens ! Mets ton cou dans le collier rond. N'aie pas peur ! Ça ne fait pas mal. Et puis, tu n'es pas seul. Regarde autour de toi et compte les cous sans collier, tu auras plus vite fait que de compter les doigts de ta main.
Je sais ce que tu vas dire ici. D'abord pour simplifier, comme toujours, tu vas me parquer, m'étiqueter : anarchisme petit-bourgeois ! et le tour est joué. Puis tu vas me parler d'héroïsme, pas de celui des professionnels bien entendu, celui des héros humbles, anonymes, sans sabre et sans cocarde, les héros sans le savoir. Comme si l'héroïsme était autre chose qu'un moyen de compensation, comme l'opium et Dieu. Quand ils sont vivants, les héros ne se distinguent de la piétaille au milieu de laquelle ils opèrent que par un degré de plus d'inconscience ou d'insensibilité. C'est plus tard qu'ils prennent des proportions et des lueurs inconnues, quand les êtres médiocres qui, venus après eux, foisonnent par milliers, par millions dans leur médiocrité ou simplement sont las de leur bonheur sans histoire, s'imaginent de projeter leurs rêves fous sur la mémoire de leurs ancêtres, de préférence les plus sanguinaires et, pour supporter la grisaille de leurs jours, inventent la splendeur des jours passés.
Méfie-toi ! Ça ne tient à rien, la culture. Une mince pellicule fragilement posée sur un fond solide de barbarie. Il ne faut pas souffler trop fort ! Il suffit de quelques jours pour que le lent édifice de lucidité, de raison, d'humanité s'effondre. Encore un peu, et tu vas entrer dans la danse, comme tout le monde, dans le clan étroit de ceux qui manient le tambour et

l'archet ou la vaste foultitude de ceux qui ahanent sur la piste et ne remuent qu'en cadence !
Les gens du bal ne sont des pantins risibles qu'à qui les regarde de loin. Dès que l'on entre dans la foule, on entre du même coup dans la danse, on commence par épouser le rythme, on finit pas contracter l'extase, et on ne remarque même plus les lueurs folles des regards des autres, parce qu'on les a soi-même dans les yeux.
Tu n'en es encore qu'au stade artisanal des débuts, quand la légende naît dans les brumes confondues de la frustration, de l'évasion, de la quête des symboles et des emblèmes. Mais si tu ne réagis pas, tu vas avec les autres bientôt passer au stade supérieur des yeux fermés pour ne pas voir ou voir bleu, de la mutilation volontaire des événements, de l'agrandissement épique et des recréations des artistes. Bientôt, tu le sais, il va naître des poètes à foison. Les poètes, ces menteurs distingués, autorisés, les poètes aux mensonges harmonieux. Platon les avait bannis de la cité. C'est assez qu'on dompte le peuple. Entreprendre par surcroît de le berner, de le bercer, joindre au gendarme le charlatan c'est se mépriser en lui parce que c'est mépriser la nature humaine. Platon, je le sais, faisait mine d'ignorer que les hommes ont encore plus besoin de se voir travestir qu'enseigner la vérité, et qu'il est des époques sacrées où des foules appellent les fables comme un sol aride la rosée.
Mais qu'importe ? Aux esprits de haute volée, l'air froid de la raison suffit. Ils ne cèdent point au vertige confus de l'instinct, ni à la tentation des certitudes fichées dans l'esprit comme des coins dans une bûche de chêne…

Bachir cacheta la lettre, tourna le bouton du Telefunken. Le poste grésilla :

« Les forces de l'ordre ont mis trente rebelles hors de combat... »

D'un geste brusque, Bachir Lazrak coupa le filet de voix. La disparition de l'îlot de lumière sourde qui entourait le poste rendit plus dense l'obscurité.

La politique, c'est peut-être risible, mais quand on pousse le jeu jusqu'au bout, cela fait des cadavres à la douzaine à Radio-France V, repris par toutes les radios du monde.

On frappa doucement à la porte. Sûrement Claude qui revenait. Cette fois il allait la jeter dehors proprement.

Il tira sur la porte à l'arracher. Un petit adolescent, chétif, boutonneux, la tête trop grosse, se collait contre le mur dans un vieux manteau trop ample qui lui descendait jusqu'à mi-mollet. L'air gauche et têtu à la fois. Cravate. Souliers cirés. Un petit employé propre et désuet.

– Le Dr Lazrak ?

– C'est moi-même.

– Je m'excuse de vous déranger... C'est pour un cas urgent. Puis-je entrer ?...

Il s'insinua derrière le docteur avant d'y être invité.

– Je m'appelle Arezki. Mon oncle s'est logé une balle dans le pied... avec son fusil de chasse... Oui, il l'avait chargé à balles... pour le sanglier.

– Une balle dans le pied... en chassant le sanglier... ? dit Bachir.

– D'autre part c'est un peu loin d'ici, quatorze kilomètres ! Mais j'ai une voiture.

– Quatorze kilomètres ? Il n'y a pas d'autres médecins ?

– On nous a parlé de vous... Ramdane, le professeur, vous savez ?

Timide, mais net, le petit employé pétrissait le dernier bouton de son manteau.

– Et puis il nous faut un médecin musulman, absolument !

Le coucou sonna la demie. Plus qu'une demi-heure pour le commencement du couvre-feu. Bachir alla dans la salle de bains, s'aspergea de parfum, écarta les rideaux pour voir s'il n'y avait pas trop de patrouilles dans la rue.

– Le professeur a dit : le Dr Lazrak ne reculera pas devant son devoir de médecin... et d'Algérien.

Le petit employé avait cessé de triturer son bouton et regardait Bachir dans les yeux. Bachir pensa : si je mets le doigt dans la machine, je n'aurai plus un moment à moi. Il se leva brusquement :

– Tu vois, mon frère, il est huit heures et demie. Nous n'aurons même pas le temps d'arriver. Mais je vais te recommander à un confrère.

– Si c'était vous, docteur...

– Malheureusement, frère, moi, je ne peux pas.

Le petit employé rougit, se leva.

– En ce cas, ça ne fait rien. Merci tout de même. Et... Excusez-moi de vous avoir dérangé.

Il se glissa dans l'entrebâillement de la porte et, avant de descendre l'escalier, regarda partout dans le couloir.

Le Dr Lazrak était mal à l'aise. Il enfonça dans sa chaude robe de chambre ses poings crispés, se mit à arpenter le parquet ciré de la fenêtre qu'offusquaient les lumières d'Alger à la porte par où venait de sortir Arezki. C'était une lâcheté plus grosse que la somme des petites lâchetés quotidiennes qu'il avait commises depuis deux ans que durait la guerre. Quand elle avait éclaté, il avait dit : c'est du bricolage. Ça ne tiendra pas. C'est les Viets qui leur ont tourné la tête avec leur guerre d'artisans, leurs officiers illettrés. On leur a dit que les paysans qui montaient en vagues hurlantes à l'assaut des puissants blockhaus d'une armée moderne étaient des paysans démunis et grossiers comme eux, que les mitrailleuses les fauchaient en vain parce que leur foi était la plus forte. Ce que les *nha qué* immergés dans les rizières ont fait, ils rêvent de le recommencer dans les djebels. Seulement, ils ne savent

pas que la bombe embarquée à Marseille met des semaines pour atteindre Hanoi et une heure pour frapper Alger ; ils oublient qu'à côté de l'Indochine il y a la Chine et ses immensités, ses hommes innombrables et derrière l'Algérie réelle les dunes vides du Sahara.

Bachir se disait que c'était la voix de la raison. Mais le filet en devenait plus ténu chaque jour. La simple lecture du journal chaque matin communiquait à son cœur des élans fous, éveillait en lui de vieux rêves qu'il croyait morts. Au point qu'il devait de plus en plus souvent faire ce qu'il appelait une cure de désintoxication : « Doucement ! Ne t'emballe pas !... Ce sera encore une fois le grand cirque... Ça durera quelques semaines, puis un jour les romantiques jetteront dans un coin de bois leur fusil de chasse pour rentrer chez eux, les innocents iront en prison, et les malins auront des licences de café maure ou seront nommés députés au cours d'une élection truquée de plus... »

N'y être pas, c'était une lâcheté négative, un péché par omission. Mais ce qu'il venait de faire c'était une lâcheté bien concrète, bien ronde, avec une couleur : sale, et un poids : écrasant.

« Mon oncle s'est tiré une balle dans la peau... Mon oncle n'a confiance qu'en vous... »

Et si le petit commis avait dit la vérité ? S'il avait dit tout simplement :

« Docteur, à quatorze kilomètres d'ici, nous avons des combattants blessés. Nous ne pouvons pas appeler un médecin français naturellement... »

Le docteur tira le rideau. D'ordinaire, le spectacle toujours renouvelé de la baie d'Alger lui était une diversion. Mais quelqu'un avait brisé le charme. Ces feux drus étaient l'énorme brasier où des milliers de petits commis bien propres, d'ouvriers en espadrilles, de femmes enceintes étaient jetés en holocauste : ils allaient brûler toute la nuit, toute la vie. Cette rumeur était le bruit des chaînes, la

plainte énorme des réprouvés. Le petit commis avait désenchanté la rade. Sous la féerie des lumières Bachir voyait le pavé écrasé sous les bottes des militaires, la quête aveugle, apeurée des mitraillettes, la lente procession de files d'Algériens rageurs ou épouvantés, les mains sur la tête comme des anses d'amphores, les recherches éperdues des femmes voilées, des femelles à qui on avait ravi leurs mâles, et qui à longueur de journée faisaient à travers la ville d'interminables courses en pantoufles et quelquefois pieds nus.

De l'autre côté, à moins de deux cents mètres, dans un immeuble en construction, les paras torturaient à partir de onze heures du soir. Par temps calme, quand les voisins ne tournaient pas à fond le bouton de leurs radios pour couvrir les cris, il entendait distinctement les hurlements de ceux dont c'était le tour d'avouer.

Trois patrouilles bouclaient la rue à dix mètres l'une de l'autre. Il y avait un embouteillage de voitures, surtout des camions, tous conduits par des Algériens. Quand une voiture passait, un des soldats qui étaient en tête se penchait vers la portière. S'il reconnaissait à la tête un Européen, il lui faisait signe de passer, quelquefois il s'excusait ou échangeait des plaisanteries avec lui. Quand c'était un Algérien, de sa mitraillette il lui désignait le bout de la file.

Brusquement, Bachir vit s'agiter dans tous les sens les soldats de la première patrouille. L'un d'eux tordait le bras du petit commis. Arezki titubait sous les coups. Puis ils le jetèrent dans une Jeep. Trois paras y sautèrent après lui et l'encadrèrent. Il essayait de relever la tête et de se tenir droit. Il porta la main à son front pour écarter les cheveux, mais le sang lui couvrait les yeux, les doigts. La Jeep démarra en trombe vers la basse ville dans un bruit de pneus crissant sur le goudron.

Bachir sentit son cœur battre follement. Ses genoux soudain ne le portaient plus. Il s'assit, porta la main sur son front : il était moite. Dehors une voix de femme glapissait :

– Tuez-les, tuez-les tous !

Bachir se força à rester calme. C'était le moment ou jamais d'être lucide. Le couvre-feu était dans un quart d'heure, mais il était impossible de sortir pour aller se réfugier ailleurs. Les paras continuaient de bloquer la rue. Bachir calcula qu'il en avait pour au moins une heure encore. Le petit commis ne parlerait pas tout de suite. Avec un peu de chance, il ne citerait le nom de Bachir qu'au petit matin, mais au petit matin, c'était la fin du couvre-feu et Bachir serait déjà parti.

Il téléphona à Claude pour lui demander de venir, puis, à la hâte, se mit à ramasser les derniers numéros de *l'Observateur*, de *l'Express*, du *Monde* qu'il jeta dans la cheminée avec d'autres papiers. Il surveilla la flamme verte et bleue jusqu'à ce que tout fût bien consumé, puis remonta le réveil pour quatre heures. À cinq heures prenait fin le couvre-feu. Il s'étendit sur son lit tout habillé : Bachir était frileux et ne voulait pas être pris en pyjama. Il garda d'abord les yeux grands ouverts. Dehors les Européens se renvoyaient d'une fenêtre à l'autre l'écho de leur peur qu'ils habillaient de gouaille ou de désinvolture : « Il va être logé et nourri... Tout aux frais de l'État... Comme un caïd... À tel point qu'il va chanter... et se mettre à table... Tranquille, l'Arabe, plus de crise du logement pour lui... »

Bachir n'arrivait pas à mettre en ordre ses pensées : « Mon oncle... Venez voir mon oncle... C'est ma lâcheté... Le petit commis va parler... Il faut partir tout de suite... Je vais leur expliquer : je suis médecin, le code de déontologie... Ils ne savent pas ce que c'est... À la guerre comme à la guerre... On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs... Il vaut mieux frapper un innocent que laisser filer un coupable... Diên Biên Phu... Rappelle-toi Diên Biên Phu... Une lâcheté... Il faut partir... »

Il plongea dans un sommeil agité. Il suivait une route caillouteuse qui n'en finissait pas de sinuer. Puis à un

tournant brusque parut le petit commis suivi par des gendarmes. Il allait leur échapper mais un berger allemand tenu en laisse par un policier borgne soudain lui barra la route. Bachir était avec le petit commis et ils allaient tous les deux tomber dans un précipice quand la vieille édentée qui montait un cheval osseux leur cria de prendre garde. La vieille c'était Smina, sa mère : elle avait les mêmes yeux froids. Le fouet de sa main droite claquait furieusement sur la croupe du cheval qui n'avançait pas et de la gauche elle agitait une crécelle, furieusement. Ce fut le bruit de la crécelle qui le réveilla...

Quelqu'un sonnait à la porte longuement. Bachir se leva doucement et pieds nus alla d'abord regarder par l'œilleton de la porte : c'était Claude qui arrivait avec Ramdane. Bachir ouvrit.

– Tu es mort ? dit Ramdane.

– On vous a vus entrer ?

– Bien sûr ! Tu conspires ?

– Un peu.

– La mort de qui ?

– La tienne.

Claude rit. Le coucou de la cuisine sonna dix heures. Le couvre-feu avait commencé.

Bachir se tourna vers Ramdane :

– Tu n'aurais pas dû venir.

– J'ai rencontré Claude dans la rue, affolée. Elle m'a parlé d'un coup de téléphone. On a cru qu'il t'était arrivé quelque chose. Qu'est-ce qui t'a pris ?

Bachir raconta la visite du petit commis. Il faisait effort pour paraître calme.

– C'est toi qui lui as donné mon adresse ?

– Oui, dit Ramdane.

– C'étaient des blessés ?

– Penses-tu ! Je ne t'aurais pas dérangé pour si peu. Non. C'est Amirouche qui réorganise le service sanitaire de la III[e]. Il n'a pas de toubib. Alors, j'ai pensé à toi.

Ils retombèrent tous trois dans le silence. Ramdane, la tête baissée, regardait un point par terre, vaguement.

– Tu n'aurais pas dû venir, dit Bachir. Il est trop frêle, Arezki, il ne tiendra pas le coup, en tout cas pas jusqu'au matin. Ils vont nous cueillir avant.

– Il ne parlera pas, dit Ramdane.

Il regardait toujours son point fixe. Claude pleurait en silence.

– S'ils viennent avant l'aube, toi, Claude, ne t'en mêle pas, ne commence pas à monter sur tes grands chevaux.

– Oh ! moi, l'héroïsme, tu sais...

– S'ils ne sont pas venus à cinq heures, je mets les bouts.

– Pour où ? dit Claude.

– Je verrai bien. L'essentiel est de quitter Alger.

Il pensait : si je le lui dis, à la deuxième gifle, elle leur dira tout.

– Tu devrais aller à Tala, dit Ramdane.

– Et le laissez-passer ?

Ramdane déplia le journal qu'il avait posé sur le guéridon, en tira un papier blanc :

– Voilà, dit-il, tout y est : les cachets, les signatures, tu n'as plus qu'à mettre la date et ton nom.

Bachir regarda le papier :

– Tu as pensé à tout !... Mais toi ?

– Moi, je reste, dit Ramdane... Il faut des gars à Alger aussi et... (il porta les doigts sur ses deux poumons) de toute façon, je n'irais pas loin.

Claude continuait de pleurer.

– Il faut télégraphier à ta tante, dit Bachir. Dis-lui que je pars en voyage et que nous lui écrirons dès que je reviendrai !

Claude tourna le bouton du poste... Bachir percevait des mots par bribes à travers une masse d'absence :

« ... Depuis quelque temps... les colons européens... environs du Fondouk... avaient remarqué un va-et-vient

insolite de voitures sur la propriété de M.... colon indigène honorablement connu... surveillance discrète... hasard heureux... ce soir sur les hauteurs d'El-Biar... »

Claude coupa. Ils crièrent tous les deux en même temps :

– Non, laisse, rallume.

« ... le dénommé Boulanouar Arezki... lits de laine, mirus, radio, jeux de cartes... Il ne manquait qu'un médecin... Boulanouar était venu en chercher un... Il ne l'avait pas encore trouvé quand une patrouille l'a appréhendé... »

Bachir ferma les yeux, respira profondément.

« ... et maintenant, amis sportifs,... »

– Tu peux éteindre, dit Ramdane.

– Il ressemblait à mon frère Ali, dit Bachir...

– Qui ?

– Le petit commis... Ils ont les mêmes gestes gauches, les mêmes yeux bruns, le même entêtement dans leur regard doux... le même air de croire au Père Noël aussi... Tu crois qu'ils vont le... enfin le...

– Non, dit Ramdane, ils vont lui porter le café au lait au lit avec confiture et beurre frais.

Il retomba dans son mutisme puis tout soudain dit d'une voix douce, comme s'il se parlait à lui-même :

– Tout ça, c'est à cause de mon oncle...

Tous les deux le regardèrent surpris. Ramdane avait repris son regard fixe et absent :

– C'est lui qui m'a envoyé à l'école. Quand nous étions à Tala... tu te souviens ?... Nous étions heureux. Nous allions à l'école pieds nus dans la neige, et sans burnous tous les deux, rappelle-toi. Je gardais les moutons. Je me faisais des flûtes de roseau, beaucoup de flûtes et, pendant que mes moutons se gardaient tout seuls, moi, sur les collines, dans les vallées, par les chemins, près des sources, partout je jouais de la flûte. Les Français ? Je me doutais à peine qu'ils existaient. Le colonialisme ? Je ne savais même pas ce que c'était. Le parti ? Personne ne m'en avait jamais parlé. N'importe quoi pouvait arriver,

je m'en moquais. Moi, ce qui m'intéressait, c'était les moutons et la flûte. Je n'avais pas attrapé la tuberculose, je soufflais dans mes flûtes avec mes deux poumons.

Il toussa doucement.

– La tuberculose, c'est à l'école de mon oncle que je l'ai attrapée. Je n'avais pas l'habitude, tu comprends ? Chez nous, au village, il y avait la pluie, la neige ou le soleil, mais franc-jeu, j'allais pieds nus dans la neige ou les cheveux au vent ou la tête au soleil, mais toujours dehors, au grand air. À Alger où il m'a mené pour faire de moi un fonctionnaire, tu te rappelles le cagibi où mon oncle m'a mis, juste à côté de l'école, pour que je ne perde pas de temps ?

Il se tourna vers Claude :

– Trois mètres sur trois, pas de fenêtres, l'eau dans la cour, parce que c'est moins cher et que ça endurcit.

Il toussa :

– Il ne me laissait pas sortir dimanche, ni jeudi, pour que je ne perde pas de temps, pour que j'étudie. Je ne sortais que vendredi, après déjeuner, pour la prière du *dohor*. Pour me faire supporter le cagibi, il me faisait croire au bon Dieu.

– Ça ne lui a pas réussi, dit Claude.

– Il m'en a dégoûté... Sans remède... Parce que le bon Dieu, c'est à lui à me rendre des comptes et à m'expliquer pourquoi le cagibi, la tuberculose, les colons, l'école de mon oncle, elle surtout, parce que sans elle, je serais mort un jour sans avoir jamais rien compris, sans m'être aperçu de rien.

Il fit mine de sourire.

– Et dire que je ne suis pas seul, que nous sommes des milliers, des millions. Je ne sais pas comment il va s'en tirer, le bon Dieu, le jour du Jugement dernier, avec toutes ces foules, toutes ces hordes, tous ces milliards de miséreux qui vont lui demander compte de leur misère prolongée durant des millions d'années... Et dire que je vais être fichu de lui pardonner !

Il voulut rire, toussa, se tut un instant :

– Tu as une cigarette ?

– C'est mauvais pour les tubards.

– Couillon ! Mais rien n'est bon pour les tubards... que la mort !

Claude essayait de sourire pour montrer que ce n'était qu'une plaisanterie.

– C'est encore le colonialisme, dit Bachir. Sans lui, ton oncle aurait été riche, ou toi. Tu n'aurais jamais su ce que c'est que d'aller à l'école, ou bien tu aurais été avec un beau burnous et des souliers aux pieds dans une école de notre village, là où la pluie, le soleil et le vent sont franc-jeu, tu n'aurais pas été tubard.

– Peut-être bien.

Claude toutes les cinq minutes allait regarder dans la rue par les persiennes. Elle sursautait au moindre bruit. Bachir faisait semblant de dormir. Ramdane, retourné à ses images intérieures, se tut longtemps, puis :

– Mais l'essentiel est que mes poumons tiennent encore un peu... juste assez pour que je voie le premier jour... Que le premier jour de l'Indépendance je voie le drapeau flotter sur le Forum d'Alger... Après ils peuvent éclater mes poumons, aux quatre coins de ma poitrine... je m'en moque... oh la ! comme je m'en moque...

Bachir ouvrit les yeux :

– De toute façon, il faut dormir, dit Ramdane... pour récupérer. S'ils viennent, il vaut mieux qu'ils ne te trouvent pas dans un état de moindre résistance.

Ils laissèrent le lit à Claude et s'étendirent sur le tapis...

Au petit matin, le tocsin de milliers de cloches emplit le ciel blafard d'une ville dont Bachir suivait les rues désertes où ses pas résonnaient démesurément. Il s'éveilla en sueur. Le réveil continuait de sonner ; Ramdane avait les yeux ouverts. Claude, malgré la sonnerie, continuait de dormir du sommeil du juste.

Bachir se retrouva aussitôt dans la réalité. Il était quatre heures. Le petit commis n'avait pas parlé. Dans une heure, il serait sauvé. Il fourra tout au hasard dans la valise en matière plastique, évita d'allumer pour ne pas attirer l'attention de la sentinelle dont, à travers les persiennes, il voyait se dessiner la silhouette au bas de la rue dans le petit jour. Il fit une toilette rapide.

Ramdane avait de nouveau fermé les yeux. Bachir s'installa derrière la persienne et attendit. L'ombre de la sentinelle se profilait longuement sur le mur d'en face. De temps à autre, le para battait des pieds ou dansait sur place parce qu'il avait froid. Cinq heures moins cinq. Il ne fallait pas partir tout de suite, pour ne pas donner l'éveil. À cinq heures la rue que n'emplissait jusque-là que le va-et-vient de la sentinelle ou sa danse sur place soudain s'anima de partout. Des voitures sortaient, les heurts saccadés des charrettes de légumes coupaient le bruit soyeux des roues sur l'asphalte. Des yaouleds sortis on ne savait d'où criaient les journaux : « Eééé… *cho !* » Des hommes endormis attendaient le premier trolley. Une querelle dont Bachir n'entendait que les injures éclata : « La mort de tes os ! – La putain de ta mère. – Viens que je te fasse l'œil au beurre noir. – Je vais te bomber la gueule ! » Bachir se sentait soulagé : les êtres et les choses étaient redevenus quotidiens.

Cinq heures dix. Bachir enfila son manteau, happa sa valise. Il était sauvé. Il ouvrit la porte doucement. Sur le palier il faisait encore nuit.

– Aux chiens, il faut le jeter aux chiens, comme un gros morceau de chair rouge… qui pèse sur la poitrine… et qui ne sert à rien… qu'à faire souffrir…

La bouche édentée de Smina hachait tout cela d'une voix égale et neutre, la voix d'un constat.

– Ce cœur qui ne sert à rien…

La jeune femme qui était près d'elle semblait ne pas l'entendre. Elle regardait de tous côtés et de temps à autre happait en passant un bois sec qu'elle ajoutait au petit fagot qu'elle portait sur le dos, suspendu à une corde.

– Je l'ai porté neuf mois dans mes entrailles, il a sucé mon sein pendant des mois, je l'ai veillé, soigné des années, et maintenant encore il faut que je souffre à cause de lui... Chercher un homme dans la forêt, autant chercher une aiguille dans du foin !

Mohand Saïd était venu la veille dire à Smina que si elle voulait voir Ali, le plus jeune de ses enfants qui avait rejoint depuis deux ans les combattants du maquis, elle n'avait qu'à descendre dans la forêt de Tizgi ; il y passerait dans la matinée. Smina, dès l'aube, était descendue à Tizgi avec sa fille Farroudja.

– S'il n'est pas venu, c'est qu'il n'aura pas pu, dit Farroudja.

– Je l'aimais plus que mes autres enfants, plus que Belaïd, plus que Bachir... Toi, tu es une fille, tu ne comptes pas... Mais il n'a jamais rien su faire que me faire souffrir... Enfant déjà, quand il tétait mon sein, il me mordait jusqu'au sang... Tu verras, quand tes enfants auront grandi... Ils te prendront tout, ton lait, ta chair et ton sang... et quand ils t'auront tout pris, ils t'abandonneront dans un coin du chemin où ton cœur saignera pour eux sans seulement qu'ils s'en aperçoivent...

Le filet de voix neutre semblait installé dans un désespoir placide pour l'éternité. Il coulait sans arrêt, sans accroc, sans hâte, comme s'il devait ne jamais prendre fin.

L'ombre de la colline de Tala avait passé la rivière et le soleil bas commençait déjà de descendre vers le pic de Tamgout.

– Maudite ! les saints m'ont maudite dans mes enfants ! Ton frère Belaïd dénonce aux Chrétiens les combattants de la guerre sainte. Bachir est médecin, les Chrétiens ont ravi son cœur. Il ne vient jamais à Tala. Il m'envoie de

l'argent, mais qu'ai-je à faire de son argent, amer comme le laurier ? C'est son visage que je veux et son visage, je l'ai oublié, depuis dix ans que je ne l'ai revu. Toi, tu es une fille, tu ne comptes pas. Ali est allé avec ceux de la montagne sans même m'en avertir, ce sont les autres qui me l'ont appris, et tous les soirs j'écoute mon cœur supputer s'il est vivant ou mort, s'il mange ou s'il a faim, s'il a froid, et je cours les forêts dans l'espoir de le rencontrer et je ne le rencontre pas...

Farroudja lui mit brusquement la main sur la bouche. De l'autre côté de la haie un grand homme sec, que sa kachabia brune rendait plus haut encore, passait en rasant les ronces. Il était déjà près d'elles. Tout en marchant, il les regardait. On entendait à peine le bruit amorti de ses Pataugas sur le sol. Il passa sans rien dire. Un autre suivit, puis un autre, puis deux encore. Farroudja dut s'appuyer sur le talus. Smina continuait une litanie que rien ne semblait pouvoir arrêter. Ils portaient tous la même kachabia brune.

Quand parut Ali, Smina s'arrêta de psalmodier. Ses lèvres tremblaient encore, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Ali se tenait debout devant elles, de l'autre côté de la haie. Son regard était fou et les traits de son visage maigri ne bougeaient pas. Pour ne pas trembler, Farroudja se répétait : « C'est Ali, Ali mon frère ! » Les traits de Smina se crispèrent, Farroudja ne savait pas si c'était pour sourire ou pour pleurer. Elle ferma les yeux, les rouvrit. Smina tendait les bras de l'autre côté de la haie : au bout les vieux doigts frissonnaient comme des hirondelles prises au piège.

– Alors ? Fatigué ?

Un autre homme arrivait derrière Ali et le poussait doucement par le dos. Sans les quitter des yeux, Ali se remit en marche. Tous deux disparurent bientôt au bas du chemin derrière un buisson de ronces plus épais. Bientôt Farroudja les entendit rire au loin.

Elles restèrent toutes les deux immobiles, stupéfaites, à se regarder sans rien dire. Les lèvres de Smina continuaient de trembler au milieu des rides crispées de son visage. Un corbeau déroula dans l'air la cascade gutturale de son cri. Un coup de vent froid soudain affola les aubépines de la haie.

Farroudja s'affala d'un coup sur les pierres du chemin. Elle plaqua les mains sur son ventre, tourna le visage vers le bas du chemin où Ali venait de disparaître et d'un seul jet lança vers le ciel à pleine voix le cri de femelle blessée que les femmes poussent chez nous pour pleurer les morts : « Ali, mon frère !... Mon frère aimé !... » Elle se tordait les poings, les doigts, se battait le visage et les cuisses. Les trilles macabres de ses hurlements fusaient à intervalles réguliers et rendaient plus opaque le silence qui tombait dans les intervalles. La vague de ses cheveux défaits se mouvait au rythme du balancement cadencé qui portait son buste d'avant en arrière. Les larmes inondaient sa figure rougie de soleil.

Près d'elle Smina poussait de petits gloussements tout raboteux et cassés. Elle regardait pleurer sa fille sans rien dire et de temps à autre pressait ses yeux secs de ses doigts osseux.

Mohand Saïd parut au bas du chemin, droit, une hachette sur l'épaule. Farroudja se tut. Il arriva à leur hauteur.

– La nuit va bientôt tomber, femmes, dit-il, il est temps de rentrer.

Puis il continua son chemin comme s'il ne s'était aperçu de rien. Il disparut bientôt au haut de la côte.

Farroudja se leva :

– Tu ne lui as pas donné la galette, dit Smina.

– Tu ne lui as rien dit, dit Farroudja.

– Il était très maigre.

– Où dormira-t-il ce soir ?

Farroudja ramassa la hotte où étaient la galette, le couscous, mit dessus le petit fagot de bois mort, tressa les deux

nattes de ses cheveux et toutes deux se remirent à grimper le raidillon qui montait en lacets vers Tala.

•

Il y avait deux ans de cela, quand Ali était venu lui dire dans son cabinet qu'il allait monter au maquis, Bachir n'y avait pas beaucoup cru. Ali le regardait de ses yeux noirs de grand enfant. À la fin, il s'était levé tout droit, sérieux :

– En tout cas, je te dis adieu, mon frère.

Sa voix tremblait. Il avait des larmes dans les yeux. Peu de temps après, Bachir apprit qu'Ali avait rejoint la wilaya IV au-dessus de Blida, dans les monts de Chréa.

– Alors, comme ça, tu veux un fusil ?

– Oui, moi, c'est un fusil que je veux.

– Un fusil ?

Le lieutenant Hamid souriait. Ali ne savait pas si c'était de fureur ou d'amusement.

– Et qu'est-ce que tu vas faire avec ton fusil ?

Le lieutenant rit. Ali rit aussi.

– Planque-toi.

Une Libellule promenait dans le ciel un gros ronron pataud et sourd. Quand elle passait dans la lumière, elle s'effritait en un feu d'artifice de petits soleils métalliques. L'hélice sous certains angles avait le brusque éclair d'un sabre. Le lieutenant enfonça la tête d'Ali dans la terre. Ali s'étonnait que cette danse délicate et pailletée d'un insecte qu'a grisé le soleil fût à ce point dangereuse. On devinait deux hommes à l'avant.

– Avec un bon fusil…

Le lieutenant Hamid ne répondit pas.

– Pourquoi on ne leur tire pas dessus ?

– Oh ! Mais… tu es agressif, toi ? dit le lieutenant.

Il rit. Ali rit aussi. Ils ne quittaient pas des yeux le gros insecte qui continuait de froufrouter dans le soleil.

– Ils ne descendent jamais trop bas… À cause de ton fusil. Mais même là, tu vois…

Il ferma l'œil gauche, arqua l'index sur la détente d'un fusil imaginaire :

– Pan ! Il éclate... Il descend en vrille... Il ne te reste plus qu'à aller récupérer les armes.

– Moi, si on me donne un fusil...

– Toi, si on te donne un fusil, tu tires, tu descends ton hélicoptère ; deux gars, deux mitraillettes et... une demi-heure après, l'aviation vient et bousille tout le groupe : neuf hommes, neuf fusils... sans compter le reste.

La Libellule erra quelques minutes sur des montagnes mortes, écrasées de soleil, prit de la hauteur, puis piqua vers Blida. Le ciel, un instant vide, de nouveau se remplit du vol funèbre et lent de troupes de corbeaux affamés.

Ils sortirent de la grotte. Le lieutenant Hamid se tourna brusquement vers Ali :

– Et qui me dit que tu n'es pas de la police, que tu ne travailles pas pour le 2e Bureau, que tu n'es pas un vendu, un traître, un espion à la solde de l'ennemi ?

– Voici mes papiers, dit Ali. Je suis né à Tala. J'ai vingt ans.

Ali vit que le lieutenant ne l'écoutait pas.

– Bon. Tu as mangé ?

– Oui, juste avant de venir.

– Tu as de la veine. Tu as bu aussi ?

– Oui, bien sûr.

– Toi alors !... Et tu as couché aussi avec ta femme... Juste avant de venir... naturellement.

– Je ne suis pas marié.

Un grand bronzé passa.

– Pour les blessés, mon lieutenant, qu'est-ce qu'on fait ? Les pansements individuels, vous savez...

– Ils se plaignent ?

– Non, mais ils souffrent.

– Il faut les évacuer cette nuit. Trouve-moi un volontaire.

Le lieutenant avait une bedaine de bourgeois. Il aimait passer le pouce dans son ceinturon quand il parlait.

– Allez, viens, on va te chercher un fusil.

Le bronzé rit. Ali se demandait pourquoi.

Ils arrivèrent sur une crête d'où la plaine de Blida émergea d'un coup sous leurs yeux. Toute en traits droits : les routes, les limites des champs des colons, les haies de pins, les pins, les villages. La Libellule n'était plus qu'un point à peine perceptible à l'horizon.

De l'aérodrome de Boufarik un avion décollait.

– Tu vois ça ?

– Oui.

– Qu'est-ce que c'est ?

– C'est la Mitidja.

– Qu'est-ce que tu vois dans la Mitidja ?

– Des vignes, des fermes... plein de vignes et plein de fermes.

– C'est aussi plein de soldats ennemis, plein de fusils, de mitrailleuses, de grenades, de mitraillettes, d'avions, de Libellules, de baignoires, de prisons, de gégènes. Des armes, nous, nous n'en avons pas. Il y a six mois que nous n'avons pas touché un pistolet de la logistique.

Le lieutenant regarda Ali dans les yeux. Il était soudain devenu sérieux, et comme triste.

– Mais il y a plein de fusils là-dedans.

Il montra la Mitidja.

– Si tu veux un fusil, c'est là-bas qu'il faut le chercher. Pars quand tu veux.

Le lieutenant enfonça son pouce entre sa grosse bedaine et son ceinturon et s'éloigna de son pas lourd et balancé.

Ali était redescendu à Blida... Puis une semaine après remonta à Chréa... avec une belle mitraillette !

– Toi alors ! dit le lieutenant.

L'air était plein d'encens... ou étaient-ce les premières fleurs ? Bachir s'étonnait de n'entendre pas les cigales

dans les arbres. Le soleil était d'un printemps égaré au milieu de février. Il y avait longtemps que Bachir n'avait pris cette route de Tizi-Ouzou. Il avait d'abord pensé à prendre un itinéraire détourné par Palestro et Bouira. C'était se signaler inutilement : une 2 CV avec un caducée sur les routes de la montagne... autant leur dire tout net : je vais chez Amirouche.

En tout cas, il était étonné que tout se fût si simplement passé. Il n'avait jamais cru qu'il pourrait si aisément quitter Claude, Ramdane, la baie d'Alger et par-dessus tout les chaînes des petites habitudes quotidiennes, le confort lâche d'une vie facile. Ce n'était certainement pas à cause du commis : puisqu'il n'avait pas parlé la première nuit, il ne parlerait plus. Ni à cause de Claude ; au fond de lui-même il savait bien qu'un jour cela se terminerait ainsi. À y bien réfléchir, Bachir portait prête en lui cette solution depuis longtemps... depuis toujours. C'était la seule qui dénouât ses contradictions, accordât ses élans, réconciliât enfin sa vie avec son cœur. La 2 CV grignotait doucement un asphalte couleur de printemps.

Quand Bachir était arrivé à Tala, ce qu'il craignait par-dessus tout c'était les effusions, cette façon qu'ont les habitants de la montagne de tout de suite accaparer votre vie, comme si elle était autant à eux qu'à vous, de s'y installer comme chez eux, de vous peser, juger, jauger et en général condamner. Le moindre geste à Tala fait figure d'événement, et le retour de l'enfant prodigue après dix ans d'absence eût jadis entretenu la chronique locale pendant dix mois. On eût parlé de lui sur les places, à la fontaine, dans les rues, autour du feu à la veillée. Au bout de peu de temps il fût devenu à tous aussi transparent qu'à lui-même. Il faut croire que la guerre avait changé bien des choses. Quand, pour la première fois depuis dix ans, il parut sur la place de Dou-Tselnine dans son costume européen trop bien coupé, et qu'il sentait indécent, il s'attendait aux démonstrations

tapageuses des jeunes, aux reproches classiques des sages vieillards, à la ruée des enfants. Il fut accueilli dans l'indifférence polie et, Bachir en avait l'impression, plutôt incommodée.

Les jeunes se levèrent pour lui serrer la main, il alla embrasser la tête des vieillards, comme c'est l'usage chez nous, mais personne ne lui demanda d'où il venait, ce qu'il était venu faire, quand il repartirait ni pour où...

– Tu vas cesser de crier, oui ? dit Bachir.

– Tais-toi, Ahmed, obéis à ton oncle. Et puis tu n'as pas honte de pleurer ? dit Farroudja.

La voix de Smina sortit de l'ombre :

– Il a faim.

– Donne-lui à manger.

– Il n'y a rien à manger.

Bachir tira un billet de sa poche.

– Voici de l'argent, dit-il, allez en acheter.

– Il n'y a rien à acheter, dit Smina.

– Ah ?

Bachir se sentait vaguement coupable.

Les explications qu'il attendait ne venaient pas. La mère, tassée dans son coin d'ombre où on ne la voyait pas, n'était pas très bavarde. Farroudja se levait de temps à autre pour aller voir les enfants.

– Mais enfin, il y a bien du couscous à la maison ?

La voix monocorde de Smina répondit :

– L'armée a rationné la farine, l'huile, les grains, tout. On ne peut faire qu'un repas par jour.

– Pour toi, dit Farroudja, j'ai encore un peu de couscous.

– C'est celui des enfants, dit Smina.

– Je n'ai pas faim, dit Bachir.

– Demain, dit Smina, il faut aller demander tes rations à Tayeb. Farroudja vit les yeux étonnés de Bachir.

– C'est notre responsable du village, dit-elle.

– Demain, je suis convoqué à la SAS. Je vais demander les rations au lieutenant lui-même, ce sera plus vite fait.

– J'ai faim !

– Il rêve, dit Farroudja en soupirant.

Ahmed s'était enfin endormi, mais il continuait d'avoir faim dans son rêve.

Bachir se sentait mal à l'aise.

– Et le grand frère Belaïd ? dit-il.

– Le grand frère Belaïd a vendu son âme aux chrétiens... Ils lui ont construit une maison de bois tout près d'eux... et il dénonce les musulmans. Et puis il faut attendre qu'il ait dessoûlé, ça ne lui est pas encore arrivé depuis qu'il est revenu de France.

– Mère ! dit Farroudja.

Elle se retourna aussitôt vers Bachir.

– Grand frère Belaïd est bien avec les Français, mais les rations, ce n'est pas lui qui s'en occupe, non, les rations c'est Tayeb.

– Je vais dormir, dit Bachir, bonsoir.

Il monta vers la pièce du haut qui servait aussi de magasin. Il allait y entrer quand la voix neutre de Smina de nouveau s'éleva :

– Quand tu verras le lieutenant demain, ils vont te poser des questions.

– Bien sûr, dit Bachir.

– Ne sois pas trop bavard... ni trop intelligent. Plus tu seras idiot et mieux ça vaudra.

– Mais mère, dit Farroudja, Bachir sait très bien...

– Il est instruit, il a été à l'école des Iroumien, il sait lire les maladies dans les corps, il sait les guérir, mais... qu'il n'oublie pas ce que je lui dis, plus il sera bête et mieux cela vaudra pour lui...

Elle se tut un moment :

– Et pour nous !

Quand Bachir se présenta à la SAS le lendemain, le lieutenant Delécluze était en tenue de toile élégante, légère, col ouvert, mais stricte. Il offrit à Bachir une cigarette, parla de la pluie et du beau temps, puis :

– Vous êtes médecin, monsieur Lazrak ?

– Oui, dit Bachir.

– C'est un très beau métier.

– Je ne crois pas à la médecine, dit Bachir, mais les autres y croient, il faut bien leur en donner pour leur argent.

Le lieutenant rit. Il pensa : « C'est un garçon intelligent et sans préjugés, il y aura moyen de s'entendre avec lui. »

– Ici, dit-il, ce sont des paysans près de la terre : une terre dure, et de ses réalités quotidiennes, dures elles aussi.

– Je suis né ici, dit Bachir.

– Oh ! pardon, j'ai l'air de vous faire un cours sur ce pays qui est le vôtre.

Il se tut un instant, puis, oubliant sans doute ce qu'il venait de dire par simple civilité, reprit :

– Ce sont des gens simples... mais d'autant plus vulnérables. Il faut les défendre contre les raisonnements spécieux, les mauvais bergers, les tentations dangereuses. Vous en avez un exemple dans votre jeune frère...

Delécluze jouait la franchise. Il tendit une cigarette à Bachir :

– Vous fumez ?

– Merci.

– J'ai pensé que vous pourriez leur être d'un grand secours.

Bachir regarda le lieutenant à travers les volutes d'une fumée blanche. Le lieutenant jouait avec son stick et souriait.

– Votre frère Belaïd nous aide beaucoup aussi, mais sur un autre plan...

– Je suis médecin, commença Bachir.

Et aussitôt, il entendit la voix neutre de Smina : « Fais l'idiot... »

Bachir ajouta :

– À vous dire vrai, j'ai quitté Alger pour fuir tout cela, pour ne plus vivre dans l'atmosphère de cette guerre insensée que tout le monde fait à tout le monde.

Bachir jugea la formule suffisamment ambiguë.

– La vie à Alger n'était certainement pas très agréable, mais... ne vous y trompez pas, docteur... vous y étiez mieux, parce qu'il vous y était plus facile de passer inaperçu. Ici, c'est le patelin de province, dans toute sa poésie et son horreur. Chacun y vit dans une maison de verre. Tout ici est transparent. Les dimensions sont réduites, cela veut dire que les proportions sont faussées, les couleurs franches : la vie ici ignore la nuance ou la teinte, c'est toujours du chromo. Chacun est d'un côté de la barricade ou de l'autre. À Alger, il y a toute une zone d'eaux mêlées ou d'ombre... Mais ici... regardez cet horizon (il tendit le bras) presque à portée de la main. Et puis, c'est un risque inutile (il regarda Bachir dans les yeux)... et dangereux ! Alors, tout le monde joue à visage découvert : Il n'y a que deux équipes et pas de spectateurs. Ainsi chez vous, Belaïd est dans une équipe, et Ali dans l'autre. Pour Belaïd, Ali est un égaré, mais pour Ali, Belaïd est un traître. C'est aussi bête que cela !

Il avait un sourire complice qui voulait dire : vous voyez ? Je joue franc-jeu avec vous. Nous sommes vous et moi du même monde, celui des gens intelligents et cultivés qui se doivent la vérité, fût-elle navrante pour l'un ou l'autre. Entre gens intelligents et cultivés on ne fait pas de boniment.

– En ce cas, dit Bachir, je vous abandonne la partie. Vous êtes de trop forts joueurs pour moi.

– Hem ! fit Delécluze.

Il alluma une cigarette au feu de celle qu'il avait dans la main.

– Je crains que ce ne soit comme dans... quel est ce laïuseur qui a parlé de pari ?... vous savez, vous êtes embarqués...

Delécluze savait très bien que c'était Pascal, mais il avait gardé de l'école la coquetterie de feindre ignorer ses auteurs.

Dans un coin de la pièce, où le feu de leurs deux cigarettes se consumait, la voix de Smina disait : « N'essaie pas d'avoir raison, ou de briller. »

Comme Bachir se taisait, le lieutenant fit :

– En tout cas, je serai toujours heureux de vous accueillir ici, quand vous voudrez.

Bachir se dirigea vers la porte. Le lieutenant se leva aussi.

– Peut-être aurez-vous besoin de bons, pour vous ou votre famille. N'hésitez pas à les demander... à Belaïd ou à moi.

Bachir les avait oubliés.

– Tenez, dit encore le lieutenant, voici un laissez-passer pour le cas où vous rencontreriez nos patrouilles, le couvre-feu a commencé depuis une demi-heure.

Les chemins étaient vides, le silence de la nuit amplifiait le bruit des souliers de Bachir sur la terre et sur les cailloux. Sur la place de Dou-Tselnine deux chauves-souris butaient sur les murs en se poursuivant, et au clair de lune leur vol lourd et disgracieux prenait des allures de ballet. C'était comme une promenade à travers les rues d'une cité enchantée, dans une nuit apaisée et bleue, loin de la guerre, loin de la vie. Bachir s'arrêta pour admirer, plaquée contre le ciel, la montagne mauve.

– Elle est belle, hein ?

Bachir sursauta, il n'avait pas vu la silhouette de Bélaïd tapie dans l'ombre, mais c'était sa voix.

– C'est toi que j'attendais.

Belaïd vint à lui.

– Tu ne rentres pas après le couvre-feu ? dit Bachir.

– Non, moi je suis dispensé de couvre-feu. Mohand Saïd et moi, les deux fous du village.

Il rit.

– Que t'a dit le lieutenant ?

– De te demander des bons de farine.

– C'est tout ?

– Il m'a dit beaucoup de bien de toi.

– C'est un ami.

– Toi au moins tu es franc.

– Bien quoi ? Je le dis aux autres. Je ne vois pas pourquoi je le cacherais à mon frère ?

– Tu n'as pas honte ?

Le rire de Belaïd sembla feint à Bachir.

– Honte ? et de quoi ? Ah oui ! d'être l'ami des Iroumien. Que veux-tu ? Moi, je suis comme toi, je ne me sens bien qu'avec eux.

Il rit encore, puis se tut brusquement.

– Qu'est-ce que tu es venu faire à Tala ?

– Vous voir.

– Maintenant que tu nous as vus...

Il fit des deux mains le signe de partir.

– Tu es bien revenu, toi.

– Tu n'as rien à faire ici. Les malades du village sont soignés par le médecin militaire.

– Et les autres ?

Belaïd regarda Bachir avec un air drôle. Bachir dit :

– Tout le monde parle de toi dans le village.

– Et puis après ? Il suffit d'un héros dans la famille et il y a Ali. Toi et moi, nous sommes trop les amis des Iroumien. Tu n'es pas vexé ?

– Tu as des bons ?

– Tant que tu en veux.

– Tu sais que mère et Farroudja meurent de faim... et les enfants de Farroudja.

Belaïd eut encore son rire forcé.

– T'en fais pas pour eux, ils ont l'habitude. Mais moi, je viens de passer dix ans à Paris, et j'ai oublié. Tu ne me vois pas couchant sans dîner, vivant de couscous d'orge,

soir et matin, ou crevant de faim, ou mangeant sans vin. Non, mon frère, c'est trop tard. Je ne peux plus me remettre à vivre comme eux. À vivre ? (il criait) à crever, oui ! Ça durera ce que ça durera.

– Ça durera jusqu'à ce que tu rencontres la corde au bout de laquelle tu pendras à l'orée du bois !

– À l'orée du bois ? (Il fit mine d'être effrayé.) Jamais, mon frère, jamais ! Je ne m'aventure jamais jusque-là.

Il s'approcha comme pour lui confier quelque chose :

– Courageux, mais pas téméraire !

– Tu as vécu dix ans à Paris, tu aurais pu y rester encore.

– Très juste. D'ailleurs c'est là que je vais me retirer pour mes vieux jours.

– Je me demande ce que tu es venu faire ici.

– Ah ! tu vois, comme moi ! quand je t'ai vu arriver, je me suis dit : qu'est-ce que le docteur est venu faire dans ces lieux troublés ?

– Je suis venu me reposer.

– Encore comme moi. Décidément tu es mon frère, docteur.

Les chauves-souris continuaient la danse pesante de leurs ailes arquées. Belaïd s'approcha :

– Écoute, frère, retourne à Alger, où l'air est doux, les temps cléments. Ici tu n'as rien à faire. Tu es trop jeune pour ce jeu-là.

Dans les yeux de Belaïd, Bachir lut plus de tendresse que de dureté.

– Je te remercie pour le conseil, mais je sais ce que j'ai à faire.

– Enfin, dit Belaïd en s'éloignant, je suis ton aîné, c'était mon devoir de te le dire.

Il allait sortir de Dou-Tselnine. Il se retourna vers Bachir :

– Viens chercher les bons quand tu voudras, pour toi et pour la vieille... et... souviens-toi, ne joue pas trop avec le feu, tu vas t'y brûler.

Il disparut. Bachir l'entendit fredonner au loin :

Boire un petit coup, c'est agréa...a...a...a...ble.

Il y avait onze ans de cela, quand Belaïd à quarante ans avait pris le car, et bien qu'il fût certain que c'était pour aller à l'usine en France, tout le monde s'était étonné : c'était le dernier homme dont on pouvait attendre le départ de Tala ! Parce que Belaïd était un homme de la vieille trempe. Il avait d'abord, comme son père, travaillé chez les autres à la journée. Comme il était très dur pour sa famille et pour lui-même, il avait fini par acheter un petit champ, une paire de bœufs, une vache. C'était presque l'aisance, mais Belaïd continuait de vivre chichement, et quand sa femme lui disait que maintenant il pouvait laisser les enfants manger à leur faim, il répondait : « Il faut qu'ils s'habituent, on ne sait jamais quand vient la faim. »

Le nombre des enfants augmentait. Bachir faisait des études, et il fallait de temps à autre lui envoyer de l'argent.

Farroudja était mariée, mais son mari, tailleur à Desaix, joignait difficilement les deux bouts avant de mourir en prison après un attentat. Belaïd devait subvenir à peu près à tous les besoins de la famille.

Les oliviers trois ans de suite ne produisirent rien. Les économies de Belaïd fondirent. Les enfants recommencèrent à avoir faim. La femme de Belaïd trouva que leur père avait bien fait de les priver auparavant. Ils traînèrent encore un an dans l'espoir que la récolte suivante serait bonne. Elle fut médiocre. Belaïd alla au marché vendre les bœufs, puis la vache. Il tint encore un an, puis un jour hypothéqua le petit champ qu'il avait acheté. Le lendemain il se leva de grand matin pour que personne ne le vît partir, embrassa ses aînés (les autres étaient encore couchés) et alla à pied jusqu'à Azazga, où il devait prendre le car.

La première année il travailla à l'usine comme il labourait son champ à Tala, pesamment, sérieusement. Il ne connaissait ni relâche, ni fantaisie. Il était chez Japy au four, il faisait des heures supplémentaires ou les équipes de nuit. Le dimanche il était trop assommé de fatigue pour sortir. Il continuait de régler de loin tous les problèmes qui se posaient à la maison : le blé, l'huile, le bois, les vêtements, les fêtes.

Au bout d'un an, les dettes n'étaient toujours pas payées. Le champ hypothéqué devint la propriété d'Ameur. Les enfants manquaient toujours de tout.

Alors, pour oublier, Belaïd commença à boire. Il oublia en effet. Il y avait bien encore de temps à autre quelques retours de flamme : parfois les vieux soucis qu'il croyait morts fondaient sur lui, tous en même temps, pour l'accabler. Belaïd buvait de nouveau. Jusqu'au jour où il découvrit qu'il n'était pas si difficile de ne vivre que pour soi. Il n'envoya plus d'argent, n'écrivit plus, changea de quartier pour ne plus recevoir de « pays » qui lui apportât des nouvelles de Tala.

Il apprit un jour par hasard que sa femme avait pris les enfants et était retournée chez son père. Pour ne pas être trop à charge elle travaillait, des premières lueurs de l'aube à une heure avancée de la nuit. Le jour elle participait à toutes les besognes, elle bêchait, portait sur le dos les hottées de fumier dans les champs, aidait à la moisson, au ramassage des olives et des figues. Le soir, quand tout le monde était couché, elle s'asseyait derrière son métier à tisser, et de la rue on entendait jusque très tard dans la nuit le choc sourd de ses cardes sur les fils de trame.

Puis, un jour que Belaïd était affalé sur un banc du Luxembourg avec un de ses amis (ils venaient de boire ensemble et ils étaient saouls tous les deux), il avait entendu quelqu'un l'appeler en berbère :

– Belaïd – *aït* – Lazrak.

Il grogna, se retourna un peu pour voir qui l'avait appelé, ouvrit des paupières assoupies sur un jeune homme qu'il ne connaissait pas et, l'air mauvais, bredouilla :

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je t'emmerde.

– Regarde-moi.

– Tu n'es pas beau.

– Lève-toi et suis-moi.

– J'aime pas les flics, fous le camp.

– Je ne suis pas un flic..., je suis Ouali, ton fils.

Belaïd essaya de nouveau de lever sur lui son regard lourd. Le grand brun qui se tenait debout devant lui ne savait quoi faire de ses bras, de ses mains. Il avait l'air d'un paysan mal à l'aise dans ses habits du dimanche.

Devant les yeux embués de Belaïd passa le souvenir brumeux du jour où il avait quitté Tala. Un petit enfant noiraud, malingre et morveux s'attachait à ses jambes en avalant ses larmes : c'était Ouali.

– Et alors, qu'est-ce que tu veux ?

– Te ramener.

– Morveux ! et où ?

– À la maison.

– Attends, je vais te casser ta sale gueule.

Il essaya de se lever et retomba sur le banc.

– Mène-moi dans ta chambre. J'arrive et je n'ai pas où coucher.

– Et qu'est-ce que tu veux que cela me fasse ? Couche sous les ponts... comme les clochards... le clochard que tu es...

Il se mit à crier :

– Clochard ! Poivrot ! Tu es un sale poivrot... tu es saoul... tu ne sais pas ce que tu dis... tu me dégoûtes !

Il cracha dans la direction d'Ouali, s'essuya les lèvres du revers de sa manche.

– Qu'est-ce que tu es venu faire ici ? Ici ce n'est pas ton pays.

– Je suis venu te voir.

– Mais ma parole, vous me poursuivez ! Vous ne pouvez pas vivre sans moi. Je vous suis indispensable, comme l'air que vous respirez.

Il fit du bras un moulinet devant lui pour montrer l'air, mais son bras retombé laissa le geste inachevé. La voix devint furieuse soudain :

– Mais c'est pour vous fuir que je suis parti, pour ne plus entendre vos voix, voir vos sales gueules, pour ne plus respirer le même air que vous.

Il se calma aussi brusquement.

– Quarante ans ! Je suis resté quarante ans avec vous à Tala, à patauger dans votre boue, votre misère, votre merde. Et puis, un matin, vous vous êtes levés et vous m'avez cherché, pour me mettre le cou sous le joug, comme tous les matins, et... vous ne m'avez pas trouvé... Pfuit ! Envolé !

Il regarda Ouali d'un œil morne.

– Tu es mon fils ?

– Oui.

– Tu as abandonné la maison, ta mère, tes frères, les amis, les ennemis, pour venir ici ?

– Il n'y avait rien à manger à la maison.

Il partit d'un rire épais :

– Vous n'avez pas changé de refrain depuis dix ans.

– C'est parce que la chanson n'a pas changé non plus. De l'argent, tu étais parti pour en chercher.

– Non ! Je suis parti parce que je vous avais assez vus, pour vous fuir, pour ne plus entendre la voix égale de ta mère (égale, tu entends ? Elle m'exaspérait avec son égalité) me dire : il n'y a plus d'orge, plus d'huile, plus de savon, plus de burnous pour toi, pour tes frères, pour moi ; d'elle, elle ne parlait jamais. Je suis parti pour changer de refrain.

– Tu as changé ?

– Ça ne te regarde pas.

– Tu ne t'es jamais demandé ce que nous devenions pendant que tu changeais de refrain ?

– Je vous avais oubliés. J'avais oublié vos laideurs, vos misères, vos ténèbres, vos cors aux pieds, vos ventres creux… Vous avez toujours tout cela ?

– Toujours.

– Vous n'êtes pas beaux. Ta mère va toujours voir les Saints ?

– C'est tout ce qui lui reste. Tu étais parti. Nous étions trop jeunes. Les voisins, les parents sont aussi misérables que nous. Il lui restait les Saints.

– Aide-moi.

Belaïd tendit une main flasque à Ouali qui l'aida à se relever, puis il se tourna vers son ami affalé sur le banc.

– Tu viens ? On va dans ma chambre.

– Des fois ! dit l'autre d'une voix où raclaient des cailloux. La famille moi, ça me flanque la nausée.

Il fit semblant de vomir…

Belaïd habitait boulevard de la République. La chambre était grande.

Il mit deux verres sur la table, en remplit un de rouge.

– Je suppose que tu ne bois pas ?

– Non.

– Elle pleure toujours autant ?

– Les femmes, tu sais…

– Ici les femmes ne pleurent pas… Elle va toujours pieds nus ?

– Comme toutes les femmes de Tala.

– Tu n'as pas honte d'avoir une mère qui va pieds nus ? Et elle va pieds nus dans la forêt chercher du bois, naturellement.

– Naturellement.

– Et elle le vend, pour vous faire vivre. Et le matin avant l'aube, elle se lève pour aller chercher de l'eau à la fon-

taine, avant que la source soit épuisée, et tout le jour, elle est derrière son métier à tisser pour faire des burnous, qu'elle vend pour vous acheter de l'orge et de l'huile et du savon et des vêtements, et le soir, quand vous êtes tous couchés, elle veille à filer pour ne pas perdre une minute...

– C'est comme si tu étais là, tu n'as rien oublié.

– Oublier ? Oh si ! je vous avais oubliés. Mais il suffit que je voie ta sale gueule pour que tout me revienne... Tu ne bois vraiment pas ?

– Merci.

– Tu as tort ! Ton paradis est loin et pas sûr. Tu ferais mieux de t'en payer une tranche tout de suite ici... Non ? Enfin, tu es libre.

Il avala d'un coup ce qui restait.

– Tu ne trouves pas que tu es déjà assez saoul ?

– Non, mais dis donc, petit morveux, tu n'es pas venu pour me faire la morale ! Assez saoul ? Et comment crois-tu que je vous oublie ?

Il se versa un autre verre. Ouali avait envie de le lui arracher des mains, ou d'enlever la bouteille, mais cette loque était encore son père. Belaïd tenait le verre des deux mains, la tête branlante pardessus, comme s'il vomissait, l'œil à la fois sanglant et endormi.

– Le Paradis des Algériens !... Les Algériens ? Ha ! ha ! laisse-moi rire. Des larves, des bons à rien, des morts vivants ! Tous les hommes vivent d'abord, et puis meurent un jour, clac ! d'un coup. Vous...

Il hoqueta.

– ... Vous passez soixante ans à crevoter, à petits coups, par lampées, comme ça...

Il but, versa sur sa veste une traînée de rouge, qu'il suivit d'un œil mélancolique. Il essaya de l'essuyer par petits coups, mais son geste tombait chaque fois à côté.

– Saleté ! Vous n'en finissez pas de crever pendant soixante ans, quand on vous enterre avec un marabout hypocrite pour les récitations...

Il hurla :
– Les curés au poteau !
Se radoucit :
– Ce n'est plus qu'une formalité... vous êtes morts depuis longtemps... Saleté, ce vin !
Il leva la bouteille où rosissaient au fond des reflets mouvants, répéta : saleté ; colla sur le goulot des lèvres épaisses, avides et but. Deux filets lui sortirent des commissures des lèvres. Il posa la bouteille, la considéra :
– Tu as de l'argent ?
– Pourquoi ?
– Y a plus de vin dans cette bouteille.
Ouali se demandait s'il allait l'assommer tout de suite. Mais ici, il y a la police ou les gendarmes, il ne savait pas exactement, on l'arrêterait peut-être.
Belaïd se cacha le visage derrière la bouteille vide.
– Elle se plaint toujours ?
– Qui ?
– Ta mère ! Quand elle était ma femme, elle se plaignait toujours.
Ouali se rappela la police, les gendarmes.
– Bien oui, elle se plaint des Saints, du destin.
– Et de moi ?
– Non, de toi, elle ne parle jamais.
– Elle m'a oublié aussi ? Chic ! C'est une chic fille, ta mère, tu sais, un peu courte et des seins trop gros...
Ouali regarda autour de lui instinctivement. Il était bien seul. « N'oublie pas la police, ici ce n'est pas le village. Reste tranquille. Cet homme a perdu toute honte, mais c'est ton père, il y a dix ans qu'il a quitté Tala, il ne sait plus parler, il parle comme les Iroumien. »
– Oh ! oui, une bonne fille. Pense un peu, vieux frère, dix ans ! dix ans que nous nous sommes quittés ! Depuis neuf ans, rien, je n'ai pas envoyé un mandat, pas une lettre, pas un cadeau (les cadeaux, c'est Annette qui les récoltait !).

Une série de hoquets faillit l'étouffer, Ouali lui tapa dans le dos :

– Eh ! vas-y mou, vieux frère, profite pas ! Tout à fait au début, elle m'a écrit une lettre pour… pour… Plus de vin, il y a plus de vin dans cette bouteille…

– Pour te demander de l'argent ? dit Ouali.

– De l'argent ? Pour qui la prends-tu ? C'est pas Annette, ta mère, tu entends ? pas une putain, ta mère c'est une honnête femme. Elle m'a écrit pour me demander si j'avais bien tout ce qu'il me fallait… À Paris ? Tout ce qu'il me fallait ? Tu te rends compte ? À moi ? Elle qui allait pieds nus au village, et qui n'avait pas une couverture l'hiver pour se couvrir… avec toi ! l'autre, nous l'avions vendue, ha ! ha !

Le rire, les hoquets et les glaires faisaient au fond de sa gorge un borborygme caillouteux, puis il s'arrêta, essaya de se redresser, jeta sur Ouali un regard méfiant.

– Allez, avoue.

– Avouer quoi ?

– C'est elle qui t'a envoyé ?

– Non, quand je lui ai dit que j'allais partir à Paris, elle a dit : « Jamais ! »

– Ah oui ?

– Elle a dit : de Paris, les hommes ne reviennent pas.

– Elle a dit ça ?

– Oui.

– Donne-moi à boire !

– Maintenant il est temps de dormir.

– Dormir ? Tu te crois dans ton village, vieux frère ? Ici on dort à deux heures du matin. Et puis, tiens-toi bien, on dîne ici tous les jours… hoc !… oui vieux… hoc… tous les jours, et pas seulement quand ta mère a vendu sa charge de bois, ou son burnous. Ici ce n'est pas l'Algérie, frère, c'est pas un camp de concentration ici, pas un oflag, pas un camp de la misère et de la mort. Ici, c'est la France, ici… hoc… la France !

Il se leva, brandit sa bouteille comme un drapeau au bout d'une hampe molle et, tous étendards déployés, butant sur les chaises, la commode, le lit, l'armoire, il se mit à tourner autour de la chambre en hurlant : Vive la France !

Quand il repassa devant le lit, Ouali lui fit un croc-en-jambe. Il s'affala sur les couvertures.

– Hoc ! La France.

Il resta ainsi étendu sur le ventre, ouvrant par moments et à moitié des yeux troubles fibrillés de rouge. Ouali évitait de le regarder.

– Tu ne me regardes pas, mais tu crois que je ne sais pas ce qu'il y a derrière tes yeux hypocrites ?

– Je ne te regarde pas parce que j'ai honte.

– Honte ! Non, mais regardez-moi ce morveux ! Il n'y a pas une semaine tu te mouchais dans tes doigts au village, et à l'heure... hoc... qu'il est, au village, ta mère marche encore pieds nus et tu as honte... Honte de moi ? Il ne manquait plus que cela ! Eh bien ! sache, petit morveux, que c'est moi qui ai honte, honte de tes fringues, de ta misère, de ta morve. Tu dois encore avoir des poux dans la tête, et tu as honte, hoc !... de moi ? Tu sais ce que tu es, toi ? un petit tas de misères et de poux. Vous êtes tous des tas de misères et de larmes et de poux et de morve... tous... et c'est pour vous fuir que je suis parti, pour vous fuir tous, toi, ta mère, tes frères, tes sœurs, hoc... tous !

Il hoqueta longtemps avant de tomber du lit. Le locataire d'à côté frappa trois coups contre la cloison et cria : « La ferme là-dedans ! Allez vous engueuler ailleurs. »

Belaïd se réveilla pour dire doucement, confidentiellement :

– Tu sais seulement pas nouer ta cravate... cette ficelle que tu portes au cou, et que tu crois une cravate.

Ouali savait que c'était vrai. Un voisin, déjà venu en France, lui avait noué la cravate autour du cou, la veille

de son départ, et depuis il faisait glisser le nœud sans le défaire. Il ne saurait jamais comment s'y prendre pour en refaire un.

– Va dormir maintenant, il est temps.

– Non, moi, je vais manger. Toi, tu peux jeûner ce soir, si tu veux... Avec la vieille, tu dois avoir l'habitude.

– Je vais venir avec toi.

– J'en étais sûr, petit hypocrite ! Tu ne veux pas me lâcher, pas encore, hoc... pas sans m'avoir dit ce que tu as à me dire.

– Je n'ai rien à te dire.

– Avec ça ! Et pourquoi es-tu ici ? Pour me voir peut-être ? et tu penses que j'ai cru à ton histoire de bonne femme de tout à l'heure ? Tu crois que je ne t'ai pas vu venir, tu crois que je ne sais pas que c'est la vieille qui... hoc... t'envoie. Elle t'a dit avant de partir : ramène-le, ramène-le coûte que coûte... à notre faim, à notre soif, à nos pieds nus... et qu'il se couche aussi le soir sans manger... comme nous tous... parce que, enfin, c'est trop injuste et c'est trop lâche, c'est trop simple de se sauver ainsi, de se sauver seul et de laisser les autres se dépatouiller. Tu penses... tout seul, forcément, tout est toujours plus simple !... Mais quand on est un homme : *argaz*, elle t'a dit ça, hein que je le sais ? *argaz*, un homme... ha ! ha ! mes amis, la bonne blague, *argaz*, un homme ! Si elle savait, la vieille, comme je m'en fiche d'être un homme comme ça ! Un homme qui a faim, qui a soif, dort sans manger, grelotte parce qu'il n'a pas de couverture, et crève à petit feu... hoc... avec les autres ! Non ! moi j'aime mieux vivre seul que crever en cadence avec les autres.

– Alors, cria le voisin, ça va pas mieux ? Je vais appeler la police... tapage nocturne !...

Ouali leva son père par le revers de la veste, l'allongea sur le lit, lui enleva ses souliers, et le fourra de force sous les couvertures.

– Je t'emmerde, vieux frère. Change de quartier si tu n'es pas content. Au seizième, sale aristo ! Je t'emmerde, parce que nous sommes en république. Vive la République, hoc !

Il s'arrêta net. Cette fois, c'était le poing de Ouali. Belaïd alla s'affaler sur le lit. Il bava, regarda par-dessous la figure congestionnée de son fils.

– Tu m'as frappé ? Tu as frappé... hoc... ton père ?

– Je t'en demande pardon, mais si tu continues, tu vas nous faire conduire en prison.

– Je me vengerai, tu entends ? Je me vengerai. C'est moi qui te tuerai, dès que j'aurai dessoûlé. En... hoc ! prison ? Imbécile, ici ce n'est pas ton village, ce n'est pas l'Algérie, ici c'est la République, on n'entre pas en prison comme cela en république, je te tuerai.

Il sembla se calmer, frotta le bouton de sa veste, ajusta un nœud de cravate absent.

– Dis !

Ouali ne répondit pas.

– Le caïd est toujours vivant ?

– Toujours.

– Qu'est-ce que vous attendez pour le descendre ?

– Je ne sais pas.

– La charogne ! Il m'a pris cinq cents francs quand je suis venu ici... pour les papiers... Et ta mère continue à envoyer à sa femme des œufs, et des poulets ?... Tu m'as frappé ! Je me vengerai. On étouffe dans ton bouge. Tu te crois encore dans la cabane de ton village ? Ouvre la fenêtre, ouvre grand que l'air entre et la lumière de Paris, et sa musique ! Tu ne connais pas la musique de Paris, attends !

Il buta dans la pièce sur tous les angles, tous les meubles, atteignit en titubant la poignée de la fenêtre, tira. Un des battants lui gifla le visage de plein fouet. Il saigna tout de suite, essuya à plusieurs reprises ses lèvres sanglantes du revers de la main. Les traces de ses doigts dessinaient sur sa joue des traînées parallèles.

Les bruits et les lumières s'engouffrèrent d'un coup par le carré soudain coupé dans le bleu noir du ciel. Ouali n'en croyait pas ses yeux. Un incendie énorme embrasait tout l'espace jusqu'à l'horizon. Des milliers de torches composaient devant lui un immense ballet de scintillements nerveux pressés, avec les traînées de lumière de longs tubes aux figures compliquées qui avaient l'air d'être des écritures. La nuit baignait dans une clameur sourde, épaisse et molle comme du coton.

Ouali reçut tout cela de plein fouet dans les oreilles, dans les yeux. Belaïd contemplait lui aussi de son regard hébété.

– Regarde ! C'est Paris, c'est une tranche de paradis, un vrai, pas celui des buveurs d'eau de ton village. Tout ce que tu désires, tu l'y trouves. Il suffit de tendre la main. Tiens, regarde...

Il passa par la fenêtre une main aux mouvements flasques, indécis.

– Tout ce que tu veux, l'argent, les filles, les boîtes, les meilleurs pinards, le PMU dis, vieux, tu sais ce que c'est le PMU ? Moi j'y joue tous les dimanches.

Ouali ne l'écoutait pas, il regardait : comment faisait-on pour se mouvoir au milieu de cette mer ?

Vite défilèrent devant lui les petites maisons basses et obscures de Tala, que le coucher du soleil livrait tout de suite à la nuit, la nuit sans lampes, où il avait si peur quand il était enfant, la nuit où le silence était si plein, si pur, que de l'autre côté de la vallée, à des kilomètres du village, on entendait les aboiements des chiens ou les hurlements tristes des hiboux dans les frênes.

L'air du dehors dégrisa un peu Belaïd. Il regarda son fils, et dans les yeux perdus d'Ouali retrouva tout de suite son propre émerveillement d'il y a dix ans, quand il était arrivé à Paris pour la première fois.

– C'est beau, hein ?

Il n'attendait pas de réponse.

– C'est beau ? Eh bien, écoute bien ma vieille peau. Vieux frère, ne t'y fie pas, il y a tout à Paris, mais pas pour toi, tu entends ? Toi, tu es un Algérien, D'ailleurs, inutile de te faire de longs discours, sois tranquille, tu t'en apercevras vite, les autres se chargeront de te l'apprendre bientôt.

– Quels autres ?

– Mais les Français ! Imbécile ! Ici c'est leur pays.

– Je suis venu travailler.

– C'est cela, comptes-y. Le travail, il faut que tu le trouves. Il te faut aussi une chambre, des frusques, tu es drôlement fringué, tu sais, vieux, pour Paris, tu verras ça tout seul. Tu comprends, ici, c'est leur pays. Pour eux, on est des emmerdeurs. On est brun, on parle pas comme eux, on ne mange pas comme eux. Alors, tu verras, bientôt tu vas marcher en rasant les murs, parce que tu sentiras que tu n'es pas chez toi, que tu es un emmerdeur. Ici, c'est Paris, il y a tout, mais rien n'y est pour toi. Il est à eux, ce pays, pas à nous ; c'est l'Algérie notre pays, le pays de la misère, de la morve et des larmes, des pieds nus, des femmes tristes et des hommes condamnés. C'est ça notre pays, c'est l'Algérie, l'Algérie, l'Algérie !...

Il lâcha la croisée, glissa près de la table et s'affala en sanglotant : l'Algérie ! Ouali le poussa vers le lit, l'étendit, ramena sur lui les couvertures sans rien dire.

– Merci, vieux frère, merci.

Il se tourna vers le mur et très vite commença à ronfler. Dans la chambre à côté, c'était au tour du voisin de crier pour couvrir la voix aiguë d'une femme qui hurlait.

– Tu es une garce, une sale putain, hein ! avoue-le que tu es une garce !

– Au secours !

Il sembla à Ouali que la peur était feinte.

– Tu crois que ça ne se voit pas que tu es une garce ? mais j'aurai ta peau... et celle de ton mecton, la sale gueule de ton mecton... une femmelette, voilà ce que c'est !

Ouali ouvrit la fenêtre. Les voisins d'en face dînaient dans leur cuisine et riaient. Ils n'avaient pas l'air très troublés par les cris, à se demander si seulement ils les entendaient.

– N'approche pas, ou je crie.

La voix de la femme glapissait.

– Je vais me gêner, peut-être.

– Lâche-moi, tu me fais mal.

– Ta peau, je veux ta peau !

Ouali entendit le bruit d'une masse tombant sur le lit qui grinça. Il se demandait s'il fallait intervenir, comme il aurait fait à Tala. La voix de l'homme changea brusquement.

– Hein ! elle est belle, ta peau, mais elle est à moi, tu entends, à moi, elle est belle... ta peau... belle ! et toi tu es une garce, une belle garce !

La voix devenait sourde, indistincte, Ouali ne percevait que quelques mots de loin en loin.

– Donne-la-moi, ta peau, je la veux.

– Tu es un sale poivrot, tu pues le vin.

Les deux voix bientôt se mêlèrent pour râler ensemble, puis se turent...

Quand Belaïd était revenu à Tala, la première chose qui s'était présentée à lui, c'était les pieds nus de sa femme. Elle était dans la forêt en train de couper du bois. Elle ne savait pas qu'il allait arriver : dans la lettre qu'il avait écrite, Ouali n'avait pas dit qu'il viendrait avec son père.

Cette femme vaguement vêtue de chiffons décolorés, la tête sans âge, les pieds nus, c'était la sienne. La peau des pieds était gercée, les mains qui tremblaient sur le cou d'Ouali pour l'embrasser étaient calleuses, bosselées, devenues bois pour manier la hache, les troncs, les pierres et les épines. Elle pleurait ? Comment cela se pouvait-il ? Où pouvait-il couler des larmes dans ces yeux morts et à quoi pouvaient-elles servir ? Quand il l'avait regardée pour la deuxième fois, elle était penchée sur son fagot,

prostrée vers la terre, à quatre pieds comme une bête des bois.

Le dégoût le submergea...

À la maison, il prit le burnous terreux d'Ouali pour cacher l'indécence du costume, de la chemise blanche, les reflets insultants des souliers.

Tout de suite avait commencé le défilé de tout Tala. Une vraie cour des miracles ! Les mêmes échines courbées, le même effroi ou le même vide dans les yeux, les mêmes orteils tannés, risibles, les plus invraisemblables loques posées sur des corps épuisés. Et chacun venait consciencieusement, rituellement jouer son petit bout de rôle : le marabout cérémonieux et faux, les beaux-parents affectueux parce qu'ils croyaient qu'il avait rapporté de l'argent, la vieille sorcière qui lui avait coupé le nombril et l'appelait encore mon enfant, l'*amin*, le chef du village bavard et prétentieux, le petit indicateur appointé, venu prendre des tuyaux pour son rapport à l'officier SAS. Ouali avait averti Belaïd, quand ils avaient quitté Paris : dès qu'il mettrait le pied sur le quai à Alger, tout – ses paroles, ses gestes, ses soupirs, ses silences, ses rires – serait noté, interprété, rapporté à tous les innombrables flics civils, militaires, mi-civils, mi-militaires qui pullulaient dans tous les coins de l'Algérie. L'Algérie était devenue une vaste fliquerie, encore plus qu'avant !

Tout ceci était une énorme, une inconsistante comédie. Comment l'envie de rire ne les prenait-elle pas tous, pendant qu'ainsi ils jouaient à vivre ? Comment une rage soudaine de flanquer de grands coups de pied dans cet édifice miné, vermoulu, caduc, ce décor de mensonge, ce cauchemar quotidiennement répété, ne prenait-elle pas les plus jeunes, ou les plus impatients ?

Il le dit à Ramdane, revenu passer les vacances d'été à Tala, chez son père, Mohand Saïd.

– Justement, dit Ramdane, moi, je suis les deux : jeune parce que je crois encore à tous les contes bleus qui sont

racontés dans le livre (il montra celui qu'il avait dans le capuchon de son burnous), et impatient parce que de la guerre et de mon dernier poumon, je ne sais pas lequel tiendra le dernier quart d'heure. Il faut que ce soit mon poumon. Il faut que l'indépendance arrive avant que j'aie craché le dernier morceau. Et puis, moi, je suis de l'espèce des croyants. Demande à ton frère, le toubib. Si j'étais né avant Marx, j'aurais été un musulman fanatique, et j'aurais apporté à défendre Dieu la fureur que je mets à le démolir.

Ramdane passa tout l'été à endoctriner Belaïd. Ils ne se quittaient presque pas de la journée. Ramdane expliquait Marx, Belaïd parlait de Paris.

– Mon père et toi, disait Ramdane, vous êtes les possédés de Paris. Il vous a ensorcelés.

Mais il faut croire que les poisons que Belaïd avait rapportés de Paris étaient les plus forts. Dès que Ramdane repartit pour Alger, Belaïd se mit à fréquenter assidûment Delécluze et les autres officiers de la SAS. Il mangeait, buvait, jouait aux cartes avec eux. Il n'était astreint à aucune corvée, pouvait rentrer à n'importe quelle heure de la nuit, après le couvre-feu. En général, il revenait saoul. Il avait tous les bons de vivres qu'il voulait. Comme le lieutenant avait tous les jours besoin de lui, il finit par lui construire une maison en préfabriqué tout près de la SAS. La femme de Belaïd refusa de le suivre. Elle resta au village avec les enfants, sauf Ouali que Belaïd contraignit à retourner en France malgré lui. Ouali reprit la place de son père chez Japy.

– Sortez sur la place, hommes d'honneur ! Puissiez-vous connaître le bien ! Il y a réunion à Dou-Tselnine !

Elle était un peu cassée, la voix du crieur, mais Bachir la reconnut tout de suite. Jadis il aimait le suivre à travers les rues avec les autres enfants de Tala.

– C'est Smaïl ?

– C'est Smaïl.

La voix de la mère était inquiète soudain.

Depuis quarante ans qu'on l'avait désigné comme crieur, la voix de Smaïl, d'abord juvénile (les vieilles femmes se rappelaient encore avec émerveillement la voix des vingt ans de Smaïl – il est vrai qu'elles en avaient vingt elles aussi), puis mûre, puis cassée par la vieillesse, avait ponctué la vie du village. Qu'il s'agit de travaux en commun, de réunions de l'assemblée, d'enterrements, d'incendies, de fêtes ou de réfection des routes, on ne connaissait pas d'événement de Tala auquel sa voix n'eût préludé en appelant les hommes sur la place.

– Pourquoi cette réunion ? dit Bachir.

– Il y en a une presque tous les jours maintenant, dit Farroudja.

Bachir se pressa de sortir. Il espérait vaguement qu'à l'assemblée il pourrait reconnaître le responsable du Front, qui le conduirait au PC d'Amirouche.

La place était déjà à moitié emplie. Les hommes continuaient d'arriver seuls, ou par petits groupes, saluaient l'assemblée comme jadis, et comme jadis allaient s'asseoir sur les dalles ou à même le sol. Tous se taisaient.

Bachir eut d'abord l'impression que rien n'avait changé ; c'était les mêmes gestes, le même cérémonial. Puis il crut percevoir comme une gêne dans l'air. Quand tout le monde se fut installé, Bachir regarda autour de lui, et brusquement comprit. Dans l'assemblée de Tala sans doute l'apparat était-il le même, sans doute était-ce dans le même décor les mêmes gestes, mais pour la représentation qui allait avoir lieu un élément essentiel avait changé : les acteurs. Jadis l'assemblée était celle des hommes. Maintenant, en face du petit groupe des vieillards, comme jadis assis sur les dalles du fond, se pressaient de tout jeunes gens qui avaient de la peine à trouver le maintien

et faisaient des efforts pour paraître dignes et jouer bien leur rôle.

Quand la place fut pleine, Ameur, sans préambule, sans que personne l'y invitât, prit la parole.

– Hommes de Tala, c'est le lieutenant Delécluze qui m'a demandé de vous réunir. Le lieutenant vous dit :

« Gens de Tala, il y a longtemps que des hommes sans foi ni loi, des bandits de grand chemin, vous font la guerre. L'armée est ici pour vous défendre, mais l'armée ne peut pas être partout et toujours avec vous. Quand nous vous reprochons que les fellagha vous affament, vous ruinent, vous égorgent, vous extorquent de l'argent, vous obligent à les héberger et à les nourrir sans que vous réagissiez, vous objectez qu'ils sont armés et que vous ne l'êtes pas. Vous avez raison, et j'ai décidé de satisfaire les désirs que vous avez souvent exprimés devant moi. Désormais vous allez recevoir des armes et constituer à Tala un groupe d'autodéfense. Pour vous aider, l'armée entourera le village d'un rang de barbelés. Elle y ménagera cinq postes de surveillance et deux portes où vous assurerez la garde à tour de rôle, du coucher du soleil à l'aube.

Les consignes de détail vous seront données par le lieutenant lui-même qui va être là dans un instant. Quelqu'un a-t-il des remarques à faire ou quelque chose à ajouter ?

Un concert de toux discrètes lui répondit. Ameur était de Tala. Il savait très bien ce que ces toux se disaient l'une à l'autre :. « Tais-toi ! ne commets pas la folle imprudence de parler, laisse Ameur dire, parce que c'est son heure, laisse passer, mon frère, l'heure d'Ameur : elle ne durera pas. »

Bachir attendit qu'un vieillard prît la parole pour enfoncer Ameur dans la honte dont il n'eût jamais dû sortir, mais quand Tayeb les sollicita ils se contentèrent de répéter en chaîne l'un après l'autre : « Je n'ai rien à ajouter aux paroles d'Ameur. » Il se mit à s'agiter pour demander

la parole. Le tout jeune adolescent qui était près de lui et que Bachir ne connaissait pas lui mit sans façon la main sur la bouche et, à voix basse, lui souffla : « Es-tu devenu fou ? Tu vas nous faire massacrer. »

Alors quoi ? Pas un mot, pas un cri, pas une colère ? Ces hommes assemblés baissaient les yeux, les têtes, les orgueils, les vanités. Les pères de leurs pères étaient venus ici pour y abriter leur dignité, comme l'aigle son nid au haut des montagnes. Où était le « nif » de leurs pères ? Nul d'entre eux n'allait écraser contre terre ces bouches avec leurs mensonges dedans ? La dernière patrouille de cette nuit n'allait pas trouver, après les dernières maisons du village, le corps d'Ameur ou de Tayeb pendant au bout de la plus vieille corde de Tala ?

– Tu en verras d'autres ! dit le petit jeune.

Bachir regarda autour de lui pour lire, du moins dans les yeux, la fierté blessée de tous ces hommes. Ils les baissaient tous en attendant Delécluze. Ils évitaient même de se regarder pour ne pas lire la honte dans les yeux les uns des autres.

L'indignation de Bachir tomba. À quoi bon ? Cette guerre sans nom condamnait tout le monde à la veulerie. La lâcheté des hommes qui ne pouvaient rien n'avait d'égale que la lâcheté de ceux qui pouvaient tout, et en profitaient pour exiger tout, tout avilir.

Pas une seule fois depuis des siècles Tala n'avait connu semblable réunion de l'assemblée, c'était sûr. Moins qu'une caricature, une sinistre mascarade ! Dans les assemblées d'antan, et que Bachir se rappelait encore très bien, jamais des hommes de rien comme Tayeb ou des crapules comme Ameur n'auraient seulement ouvert la bouche. Maintenant, ils dirigeaient les débats, ou plutôt ils parlaient seuls. Dans les assemblées d'antan s'entendaient les plus belles paraboles, les paroles les plus humaines, on y avait soin des mots parce qu'on avait le respect des hommes. Maintenant Ameur ou Tayeb pou-

vaient sans honte et devant tous écorcher le berbère, comme sans doute ils écorcheraient les cœurs... ou les corps, avec la même impudence !

Non ! Il n'y avait de respecté que le décorum. Mais l'âme de l'assemblée de Tala était morte. La voix de Smaïl tout à l'heure était un leurre, et l'identité de la mise en scène un mirage. « Gens d'honneur... connaître le bien... » Ah oui ! l'honneur de Tayeb et le bien de Delécluze ! Quelle dérision !

L'assemblée de Tala, désormais, c'était les ordres de Delécluze transmis par la voix d'Ameur à un chœur de figurants muets. La compagnie au rapport : sans âme, sans avis, sans voix ! Et si tout le reste était à l'avenant ? Si l'identité du décor, des maisons, des rues, des places, des fontaines n'était qu'une supercherie ? Les astronomes disent que nos yeux terrestres continuent quelquefois d'admirer dans le ciel le scintillement d'astres éteints depuis des milliers d'années. Si tout Tala n'était qu'une étoile morte ?

Le lieutenant arriva bientôt et, comme toujours, en Jeep jusque sur la place, par la piste qu'il avait fait ouvrir par les bulldozers. Il n'y avait que le chauffeur avec lui. D'une main il tenait un gros cahier rouge, et de l'autre jouait avec son stick.

Dès qu'il parut, tous se levèrent, et, portant vers leur front les doigts de leur main tendue, esquissèrent vaguement un salut militaire. C'était la dernière invention de Tayeb. Tous, sauf un : Tayeb, qui ne jugea pas nécessaire de se lever.

Le lieutenant répéta les arguments d'Ameur, en les développant, et conclut :

– Tout cela parce que vous avez peur.

Des tailles se redressèrent. Le lieutenant sourit, il avait touché juste. Le manuel des services psychologiques, il en faisait chaque jour l'expérience, reposait décidément sur des fondements sérieux. Page 43 : « Pour manier un homme plus encore qu'une foule, dont les réactions

obéissent à d'autres lois (sur la psychologie des foules, voir notre chapitre III qui lui est spécialement consacré), il suffit souvent de découvrir le défaut de la cuirasse. Il y en a toujours un et soit intérêt, passion, haine, luxure, vanité blessée, ambition légitime ou non (celles qui ne le sont pas sont souvent les plus utilisables), amour de l'argent, faiblesse ou bêtise, un homme est toujours par quelque côté vulnérable. »

Le lieutenant jugea utile d'exploiter l'avantage :

– Mais, oui, vous avez peur ! Y en a-t-il parmi vous qui n'ont pas peur ?

Il fit du regard le tour de l'assemblée :

– Personne ? Je le disais bien.

Une voix gauche et toute jeune fit :

– On n'a pas peur, mon lieutenant.

Plusieurs toux se firent entendre : De quoi te mêles-tu ? Tu vas nous perdre tous !

– C'est ce qu'on va voir tout de suite, dit Delécluze.

Il arbora à bout de bras le gros cahier rouge.

– Pour les tours de garde il vous faut tenir un registre au jour le jour. Sur ce cahier j'ai inscrit les dates, les numéros des gardes, le nom des postes. Il ne nous reste plus qu'à y mettre les noms. Qui tiendra le cahier ?

Les têtes entrèrent davantage dans les épaules.

– C'est bien ce que je disais... Où est le grand courageux de tout à l'heure ?

– Présent, mon lieutenant.

– Alors ?

– C'est-à-dire...

– C'est-à-dire que tu as peur.

– Mon lieutenant...

C'était la voix d'un vieillard.

– On se décide tout de même.

– Je veux dire que, puisque nous avons déjà des responsables du village, il est peut-être inutile d'en désigner d'autres.

– En voilà un qui est courageux pour les autres, dit Delécluze. Il est vrai qu'il est vieux.

Le vieillard fit semblant de n'avoir pas compris :

– J'ai pensé que, s'il avait le temps et comme il est consciencieux, dévoué, et aussi il sait écrire…

– Bon ! bon ! eh bien quoi ?… qui ?

– Peut-être Tayeb.

– J'en étais sûr, cria le lieutenant. Tayeb ! Toujours Tayeb !… Mais nom de Dieu, vous crèveriez dans ce patelin si vous n'aviez pas Tayeb…

Eh oui ! Toujours Tayeb…

Il avait été la roulure de nos rues, Tayeb. Nous le foulions aux pieds comme nous foulions la poussière du chemin et, comme pour la poussière, nous le savions à peine. Il vivait par un miracle chaque jour renouvelé et à ce rythme avait fini par acquérir un vrai génie de l'invention. Il était humble, poli, obséquieux jusqu'à la nausée : celle des autres, personnellement il ne s'en était jamais connu. Il ramassait des bouts de bois, des bouts de ficelle, des bouts de pain, des bouts de tout, parce que tout peut servir un jour. Il vivait dans la hantise de la famine, et la faim ne le quittait pas, dans la volupté du mépris, et il était gavé de volupté. Il vous disait le premier bonjour, et de loin répétait si vous ne lui répondiez pas, faisait le pitre pour se faire pardonner d'être là, obstacle sur lequel les pieds et les regards des heureux ne pouvaient faire autrement que de buter. S'il vous voyait indifférent ou agacé, il recommençait, cherchait, trouvait, inventait de nouvelles grimaces, de nouveaux mots, s'acharnait, s'abaissait, quémandant l'aumône d'un sourire, fût-il du mépris ! Tant de bassesse avait fini par le faire supporter.

Quand le lieutenant Delécluze en arrivant à Tala avait demandé trois responsables pour le village, on avait été bien en peine de les lui fournir. Jadis on se disputait les honneurs ; maintenant personne n'en voulait. De quelqu'un qui a perdu tout sentiment de dignité, on dit chez nous que

la honte pleut sur lui quand il marche ; nul ne voulait de cette pluie. On était resté trois jours sans trouver personne. Le quatrième le lieutenant avait rassemblé les hommes du village et leur avait dit : « Il est huit heures, je vous donne deux heures encore. Si à dix heures vous n'êtes pas venus me présenter vos responsables, ne vous en prenez qu'à vous de ce qui pourra vous arriver. »

Personne, naturellement, n'avait pensé à « Renard » (Renard c'était le sobriquet de Tayeb). Quand quelqu'un avait prononcé son nom, tout le monde avait fait : « Ah oui ! c'est vrai ! » Comme toujours on l'avait oublié. On le découvrit dans un coin. On lui fit la proposition. Tout le monde était décidé, à part soi, à le faire accepter, au besoin par la contrainte. Mais il y avait trop longtemps qu'il disait oui à tout, trop longtemps que les humiliations lui revenaient de droit. Il avait accepté tout de suite et, comme toujours, il avait remercié : « Je suis trop heureux de pouvoir servir en quelque chose cette cité qui est la métropole des cités. » Il se contorsionnait. Pourtant avant de quitter la place il avait étendu sur ses épaules les deux pans de son burnous comme les notables, au lieu de le porter comme jadis ramassé autour de son cou, puis il avait promené sur l'assemblée un long regard. Les plus timides avaient baissé les yeux.

De ce jour régulièrement chaque soir il descendait à la SAS pour prendre des ordres. Le lendemain matin, il faisait le tour du village : « Le capitaine a dit... » Tayeb savait très bien que Delécluze était lieutenant, il l'appelait « mon capitaine » par flagornerie.

Au début on avait essayé de se moquer de lui comme jadis, un peu pour rire, mais surtout pour réveiller en lui le vieil histrion et conjurer ainsi le pouvoir redoutable dont on l'avait armé. Mais on avait vite renoncé à ce jeu. « Le capitaine a dit... » : retranché derrière cette formule comme derrière un rempart, fort d'une autorité que personne à moins d'être fou n'eût songé à contester, Tayeb

grandissait chaque jour. Naguère encore il rasait les murs, maintenant il marchait droit, il prenait le haut du chemin, continuait de porter un burnous tombant droit de ses épaules et ne riait plus jamais. Sa voix même mua et prit insensiblement en berbère le ton cassant, carré et anguleux de la langue des Iroumien. Les plus lâches commencèrent à lui faire des petits cadeaux. Il s'en vantait chaque jour hautement sur la place, devant les autres qui savaient ainsi ce qu'il leur restait à faire. Ils y vinrent les uns après les autres. Au bout d'un mois, il ne se passait plus de jour qu'une femme n'entrât dans la maison de Tayeb avec un couffin rempli de provisions. Les hommes, sous prétexte qu'il assurait un service communal pour lequel il n'était pas payé (ce qui d'ailleurs était faux), se mirent à lui donner de l'argent. Bientôt, Tayeb ne se donna même plus la peine de descendre à la SAS et c'était lui-même qui chaque matin édictait une règle nouvelle à ceux dont pendant tant d'années il avait avalé les mépris.

– Tayeb ! Tayeb ! continua le lieutenant, un... un... enfin, je me comprends...

Comme si les autres n'avaient pas compris.

– Enfin, si vous n'avez que ça, moi...

Ce bon Tayeb ! les poubelles, les égouts, les ordures, toutes les saletés dont personne ne voulait, c'était toujours à lui qu'elles finissaient par échoir.

Tayeb se tourna vers l'assemblée :

– Gens de Tala, la peur vous tord les boyaux, je lis la panique dans vos yeux. Votre cahier je n'en veux pas, votre liste je ne la tiendrai pas, c'est un de vous qui s'en chargera, un de vous qui collaborera avec les infidèles, et vos combattants de la foi le sauront, et ils lui couperont le cou... parce que des combattants de votre foi vous avez peur... peur à en crever ! Vous n'êtes pas comme moi... Moi, Tayeb, je n'en ai pas peur, et je le dis devant vous tous ; vous pouvez aller le leur rapporter. Mais je ne tiendrai pas la liste.

Un vieillard se mit à supplier Tayeb. Sa voix tremblait d'émotion. D'autres se joignirent à lui. Finalement toute l'assemblée s'y mit. Tayeb fermait les yeux et ne répondait rien. Il écoutait leurs voix se relayer, se couper et sur tous les registres de la prière et de l'exhortation monter vers lui comme vers l'idole à la fois redoutée et haïe d'une tribu barbare les fumées de l'encens et les chants d'épouvante. Il les laissa dire longtemps avant d'accepter.

Tout le monde se leva pour le féliciter. Bachir les regardait de loin se confondre en remerciements, en flatteries, en mensonges. Il dit en français à haute voix :

– Il faut tuer la vermine !

– Voici tes bons, docteur !

Belaïd criait presque. En même temps il le prenait par le bras fermement et l'entraînait presque malgré lui hors de la place. Dès qu'ils l'eurent quittée :

– Est-ce que tu es devenu fou ?

– Moi ? peut-être, mais ce qui est sûr c'est que vous, vous êtes morts. Personne ! Il n'y a personne à Tala pour enfoncer dans la bouche de Tayeb ses impostures.

– Mais réellement, mon frère, c'est à se demander ce qu'on t'a appris à la faculté !... Tu n'as vraiment rien senti dans l'air... pendant la mascarade... Non ? Pourtant, tu es docteur, tu dois bien connaître ça...

Il huma l'air :

– Tu sais ? Ce relent de moisi... ou d'aigreur... des organes qui continuent à marcher encore, par habitude... mais qui tout au fond, dans les chairs vives, sont déjà pourris... hein ? cette odeur de cadavre. La charogne attire les chacals, c'est normal, non ?... Allez, au revoir, docteur, et... n'oublie pas ce que je te disais hier : ici ce n'est pas sain pour toi...

Il allait partir. Bachir le retint par le pan du burnous :

– Attends !

– Eh bien ! quoi ?

La réponse ne venait pas.

– Tu es trop jeune pour jouer avec le feu, mon frère... Pour guérir les maux de Tala, il faut des remèdes de cheval... et d'abord un bon diagnostic... Toute la science de ta faculté n'y suffirait pas.

– Tu connais... ?

Bachir hésitait.

– Je connais tout le monde, dit Belaïd en souriant.

– Le responsable FLN du village ?

Belaïd souriait toujours.

– Et c'est à moi, l'ami des Iroumien, que tu poses cette question ? Décidément, tu es très jeune, mon frère... et puis... tu deviens méchant, pourquoi ?... Parce que tu as entendu Tayeb parler à l'assemblée ?... Il t'en faut peu... Et puis, tu sais ? tous les rôles sont pris dans la famille... Le héros, c'est Ali ; le bon petit jeune homme qui travaille pour gagner de l'argent et faire vivre les autres, c'est Ouali... La tradition farouche, c'est la mère... Farroudja, c'est la veuve victime du destin... et stoïque naturellement !...

Il éleva la voix :

– Le traître, c'est moi... tu vois ? Il n'y a plus de place pour toi... Retourne à tes livres, à tes malades, aux plaisirs d'Alger...

– Je ne peux plus, dit Bachir.

– Oh !... Et pourquoi ?

– À cause de la police.

– C'est une raison très honorable, dit Belaïd.

Il s'éloigna en riant. Bachir le regardait gagner à grands pas le bout de la rue. Il fredonnait : « Boire un petit coup, c'est agréa... a... ble ! » Au moment de disparaître, il se retourna et cria de loin :

– Mohand Saïd m'a demandé des nouvelles de son fils Ramdane. Je parie que tu ne lui en as pas parlé depuis que tu es arrivé. Va le voir.

Il allait repartir ; il se retourna encore :

– Dis-lui que tu viens de ma part... et maintenant rentre à la maison, c'est bientôt le couvre-feu... Machiavel !

Bachir monta dans la chambre du haut mais le sommeil ne venait pas. Étendu sur le dos, les mains croisées derrière la nuque, les yeux ouverts, il écoutait le pas feutré des patrouilles dans la rue, et de temps à autre le hululement triste d'un hibou lointain...

« Pour guérir les maux de Tala, il faut des remèdes de cheval, et d'abord un bon diagnostic... »

Mais on ne lui avait jamais appris à faire de semblables diagnostics. Il y a trop d'éléments, pas de règles, et surtout on ne peut pas être objectif comme devant le trachome ou la varicelle. Dans ce genre de diagnostic on est soi-même embarqué et c'est avec passion que l'on choisit les faits et qu'on les interprète...

Pourtant, à Tala-Ouzrou comme dans tous les villages de la montagne, c'était ainsi depuis des siècles. Tout se passait et rien n'arrivait. Nous répétions après nos pères les gestes qu'ils avaient hérités des leurs. C'était une assurance contre le hasard et toutes les puissances mauvaises qui sans cela eussent tôt fait de nous anéantir. Nous n'avions pas assez inventorié et pénétré le monde pour que nous nous y mouvions sans la peur sinon dans la joie. À force de nous heurter à tous ses angles au long des jours, nous finissions par savoir qu'il n'était pas fait pour nous, ou nous pas pour lui. Contre le monde et ses calamités, contre les maladies, l'ignorance, la famine, le froid, la colère, l'impuissance, la haine et les éclipses, nous n'avions rien à notre portée, ni la force, ni la science, ni la richesse. On nous avait apporté la révélation mais, par instants, nous avions l'impression qu'elle se mouvait dans d'inaccessibles hauteurs, loin des petites misères qui étaient notre lot chaque jour et nous courbaient le cou et les regards vers la terre, trop loin du ciel où tant de lumière se gâchait que nous ne voyions pas.

La loi des ancêtres ! La recette avait servi tant de siècles qu'il fallait bien qu'elle fût bonne. Il suffisait de s'y tenir. L'innovation n'est pas seulement une puérilité vaine, elle est pure démence, à moins d'avoir le goût du suicide. Celui qui marche loin des chemins battus, ou qui seulement s'en écarte un peu, court à sa perte et peut-être à celle des autres. Dans les discours de nos sages la formule revient souvent : « Nos ancêtres ont tout dit, nous n'avons rien à dire après eux. » Nous n'avons rien non plus à inventer. L'honnête homme est celui qui pose ses pieds très exactement sur les traces des pieds de ses pères.

Du reste on nous y dresse dès l'enfance et très tôt nous baignons dans la coutume des anciens, et leurs gestes, leurs tables des valeurs, leurs tabous, leurs préjugés, tous les dieux-termes dont ils bornaient avec rigidité les élans de leurs cœurs résignés deviennent les nôtres. Nous n'en avons pas plus tôt appris les règles et commencé d'en discerner les limites, les errements et très souvent la pesante contrainte que déjà nous en sommes prisonniers. Pour en sortir il faut plus que du courage ou de l'inconscience, il faut du génie.

Tala-Ouzrou, la fontaine à la roche ! À vrai dire, dans notre village il n'y a ni fontaine ni roche mais, par piété filiale, quand nos ancêtres chassés de la plaine sont venus fonder ce village sur ce piton perdu de la montagne, ils lui ont gardé le nom de celui qu'ils habitaient jadis. Nous savions qu'en ces temps-là, dans le premier Tala, le blé ondulait en vagues au vent de nos plaines et les troupeaux coulaient le long des ravines comme de blancs ruisseaux de printemps.

Et puis, nous avons fui *ghef-ennif*, pour l'honneur. Aux mers de blé et aux coulées de moutons de la prospérité et de la honte, nos pères ont préféré la dignité dans la misère. Depuis que nous sommes partis de la plaine, nous avons mangé de la farine de glands, porté des tissus de laine hiver comme été, eu faim, eu froid, marché pieds nus – mais toujours très jalousement nous avons veillé

sur notre misère et notre dignité et il ne nous est pas venu à l'idée que nous pouvions y renoncer pour tous les biens de cette terre...

Et c'est ainsi depuis des siècles à Tala-Ouzrou.

Et voilà que par là-dessus sont venus les temps nouveaux – et que ces murs, ces mœurs, ces lois patiemment sécrétés au long des siècles par tant de générations qui y ont usé leur intelligence et leurs muscles sont maintenant livrés à la folie de Tayeb ou aux appétits d'Ameur...

Bachir se tournait et se retournait sur l'épaisse couche de ses couvertures de laine, mais n'arrivait pas à dormir. Les bruits de pas de la dernière patrouille venaient de disparaître. Ordinairement, il fallait plus d'une heure pour que la suivante passât. Bachir se leva. Au moment où il allait ouvrir la porte pour sortir, la voix ensommeillée de Smina s'éleva :

– Si tu n'es pas devenu fou, reste dans la maison.

Il ferma doucement la porte derrière lui. De la rue il entendit l'appel apeuré de Farroudja : « Mon frère aimé ! »

Il erra dans des rues mortes où ses pas résonnaient démesurément. Il avait envie de crier pour desserrer l'étreinte de ce silence étouffant. Des chauves-souris tressaient d'un mur à l'autre la trame de leur vol maladroit. On étouffait quelque part la voix d'un bébé qui criait.

Sur la petite place devant la mosquée, Mohand Saïd fumait des gauloises bleues. Il ne se tourna même pas quand Bachir s'assit près de lui en silence.

– La patrouille va passer dans une heure, dit-il.

– Je n'arrive pas à dormir, je ne peux pas rester dans la maison.

– S'ils te trouvent ici c'est tout le village qui va payer.

– Et toi ?

– Moi, je suis dispensé de rentrer... comme ton frère Belaïd.

Bachir soudain s'agita :

– Da Mohand, tu ne sens pas ?
– Quoi ? dit Mohand.
– Cette odeur de cadavre.
– Tu ferais bien de rentrer.
– Da Mohand, de ton temps ce n'était pas comme ça, n'est-ce pas ? Ils ne seraient pas restés tous là, tapis derrière leurs murs, à scruter l'ombre, écouter les bruits, étouffer les cris de leurs enfants, à suer la peur, à compter les heures qui les séparent de l'aube. De ton temps, hein ? Da Mohand, ils auraient combattu comme des vivants ou ils seraient morts comme des preux.
Les paupières pesantes de Mohand enfin s'ouvrirent :
– Quelquefois, dit-il, il faut se contenter de durer.
– Durer ! Comme les arbres, comme les pierres et comme les bêtes. La vérité est que les hommes de ce pays ont dégénéré.
– Si tu restes encore quelque temps au village, tu ne le diras plus.
Ils perçurent brusquement un bruit de pas pressés du côté de la mosquée. Bachir se leva pour se sauver.
– C'est trop tard, dit Mohand, reste maintenant… ou ils vont te tirer dessus.
Presque aussitôt Belaïd déboucha en courant sur la place.
– Mohand… Ah ? Tu es là toi aussi… ? Justement j'avais besoin de vous… tous les deux… Mohand, ton fils Ramdane vient d'être arrêté à Alger… Toi, dit-il en se tournant vers son frère, s'il parle, le message va arriver cette nuit, et avant l'aube ils t'auront cueilli… Il ne te reste plus qu'à déguerpir… Va à la porte sud, tu y trouveras quelqu'un qui te conduira… jusqu'au PC d'Amirouche… Grouille-toi…
Il le poussait pour le forcer à courir.
– Et t'en fais pas pour la vieille… ni pour Tayeb… Il y a des gens pour s'occuper d'eux, tous les deux, docteur…
Le rire de Mohand leur parvint par-derrière, et des éclats de voix.

– C'est Mohand qui plaisante avec la patrouille... T'en fais pas... Nous les retiendrons jusqu'à ce que tu sois hors des barbelés... Après, plus personne ne viendra te chercher.

Belaïd revint vers la place où Mohand continuait de rire avec les gars de la patrouille. Il faisait semblant de tituber comme s'il était saoul et, d'une voix soudain avinée, il se mit à chanter dans la nuit :

Boire un petit coup, c'est agréable...

Au poste sud, Bachir trouva un petit homme engoncé dans une kachabia rayée. Il lui rappelait vaguement le commis timide d'Alger. Il s'appelait Messaoud. Messaoud donna à Bachir des Pataugas, une kachabia semblable à la sienne, une mitraillette Lambretta :

– Tu sais t'en servir ?

– Pas encore, dit Bachir.

– Je t'apprendrai.

Un des hommes de garde les aida à passer par-dessus les barbelés. L'autre surveillait dans la direction de la SAS pour le cas où la patrouille viendrait.

L'air était saturé de parfums humides. Bachir suivait à vingt pas la silhouette voûtée de Messaoud. La Lambretta lui semblait légère à porter, mais les Pataugas lui raclaient la peau des pieds. Messaoud ne se retournait jamais. Il ne s'arrêtait jamais non plus pour souffler. Il ne voyait ni les sous-bois que la lune enchantait ni la parade de myriades d'étoiles dans le ciel. Ils marchèrent en silence plus de cinq heures...

Bachir commençait à sentir la Lambretta peser sur son épaule. La peau des talons et des orteils lui cuisait. Il ne pouvait pas enlever les Pataugas à cause des pierres du chemin, surtout que Messaoud souvent prenait à travers champs. Bachir luttait contre le sommeil qui pesait sur ses épaules avec la Lambretta. La nuit se faisait plus trouble devant ses yeux et bientôt il ne vit plus que les

ciseaux réguliers des jambes de son compagnon comme une mécanique monotone. Bachir s'arrêta. Messaoud en fit autant.

– Tu n'entends rien ?

– Non, dit Messaoud, c'est toujours ça la première fois. On croit entendre mais il n'y a rien.

– Je suis fatigué, dit Bachir.

– Je sais.

– Si on se reposait un peu ?

– Si tu t'arrêtes tu ne pourras plus repartir... Et puis nous n'arriverons pas cette nuit...

– Je vais enlever les Pataugas. Ils me brûlent les pieds.

– Tu ne ferais pas plus d'un kilomètre.

– Et puis je crois qu'ils ont pris l'eau, c'est tout mouillé dedans. Je vais au moins enlever les chaussettes.

– Ce n'est pas l'eau, dit Messaoud, c'est le sang. Tu n'as pas l'habitude. Écoute. À un kilomètre d'ici, il y a une maison forestière. Tu vas y rester... jusqu'à ce qu'on vienne t'y chercher... Moi je continue, il faut que j'accomplisse la mission dans les délais... J'avertirai le gardien au passage. Dis-lui seulement : « Il y a beaucoup de sangliers par ici ? »

Messaoud laissa à Bachir sa trousse de pansements et partit...

Le garde-forestier avait la voix rude et des moustaches énormes. Il se mit au garde-à-vous :

– Caporal Brahim ben Brahim, matricule 7402, 1er régiment de Tirailleurs algériens...

– Bonsoir, dit Bachir, je suis fatigué.

– Ainsi que je le dis toujours : quand tu as faim mange, bois si tu as soif, dors quand tu as sommeil, et si tu es fatigué repose-toi...

– Il y a beaucoup de sangliers par ici ? dit Bachir.

Brahim changea de ton tout de suite.

– Entre, mon frère, entre. Ma maison t'ouvre ses portes. Tu n'y manqueras de rien.

Les pieds de Bachir étaient en sang ; par endroits, le mercurochrome se distinguait à peine des chairs vives. Le premier contact du coton sur les plaies le cuisait comme si on y appliquait des braises.

– Tu es un bleu ? dit Brahim.

– Ça se voit ?

– Il suffit de voir tes pieds... Tu en auras pourtant besoin.

Un bruit de branches froissées... Le grognement d'un chien... Des oiseaux dérangés dans leur sommeil s'envolèrent...

– Ramasse tout ça, dit Brahim, et suis-moi. N'oublie rien.

Un tas de bûches rondes faisait un cube régulier devant la porte. Le garde en enleva une grosse vers le bas.

– Entre, dit-il, c'est creux dedans.

Bachir glissa par l'ouverture que Brahim aussitôt obtura de sa grosse bûche.

– Passe le canon de la Lambretta par la fente... là... par ici... pas trop quand même, hé !... et ne tire pas.

Bachir l'entendit s'éloigner :

– Sous aucun prétexte.

Un berger allemand déboucha, traînant un homme derrière lui, puis tous les autres arrivèrent bientôt en soufflant. Bachir les entendait parler en arabe. C'était des harkis. Ils passaient et repassaient devant le tas de bûches. Celui qui semblait être le chef plaisantait avec le garde devant la porte :

– Il y a longtemps que les fellagha sont passés ?

– Juste avant vous, dit le garde.

– Un jour, dit le harki, tu y laisseras ta peau. Tu seras égorgé par eux ou fusillé par nous. Qu'est-ce que tu préfères ?

Les dents blanches du harki se détachaient sur la peau brune de son visage quand il riait. Bachir avait le rire du goumier juste au bout de sa Lambretta.

– Si ça se trouve, ils sont ici, les fellagha ?

– Sûr, dit le garde, ils sont partout, les fellagha, sous le toit, dans la cheminée, dans les bois, dans ce tas de bûches, derrière la porte, dans la maison…

Il tira sur le battant :

– Tiens, entre, tu vas les y trouver…

Le berger allemand tirait sur la laisse et flairait le tas de bûches.

– Il va m'emporter l'épaule, cet animal. Wolf… ici !

– On m'a apporté une bouteille d'anisette cet après-midi, dit Brahim, mais ce n'est pas pour ta gueule… Tu n'es pas capable d'apprécier… ou tu seras saoul dès le troisième verre !

– Je te fais le pari, dit le harki.

Ils entrèrent dans la maison avec tous les autres…

Le lendemain à la tombée de la nuit un vieux paysan tout courbé se présenta devant la maison, monté sur un grand mulet.

– Qu'est-ce que tu veux ? dit le garde.

– Rien. Je cherche un âne que j'ai égaré. Tu n'aurais pas vu mon âne ?

– Je n'ai pas vu ton âne.

– Il y a des sangliers par ici ?

– Entre, dit le garde.

Dès qu'il fut à l'intérieur le vieux paysan se redressa. Il s'adressa tout de suite à Bachir :

– Je vous ai apporté un mulet, docteur. Nous serons au PC avant l'aube.

Le garde écarquillait les yeux. Il aida Bachir à ramasser ses effets.

– Il est toubib, ton client ? demanda-t-il au paysan.

– Bien quoi, depuis hier, vous n'avez pas trouvé le temps de faire connaissance ? Bachir Lazrak, docteur en médecine ! Caporal Brahim ben Brahim du 1er Tirailleurs algériens…

– Ça va ! dit Brahim… Heureusement tu es arrivé vite !

– Il te fatiguait déjà ?

– Toute la journée j'étais en train de me demander comment j'allais le liquider : avec ce maillet ou avec sa Lambretta ?... Tu comprends ? Des maquisards avec la peau blanche et des ongles taillés... et cette chemise... Tu as vu la chemise ?... Je me disais : c'est un Français qui a appris le kabyle... C'est un espion... Il faut le liquider...

– Il vient organiser le service sanitaire de la Wilaya. Si tu avais touché à un de ses cheveux on t'aurait pendu...

Brahim finit d'arrimer le sac de Bachir.

– Au revoir, docteur, et sans rancune...

Ils marchèrent toute la nuit. À mesure qu'ils allaient, la masse bleue du Djurdjura qui barrait l'horizon sous la lune approchait toujours plus haute. Aux premières lueurs de l'aube, ils arrivèrent en vue de la petite calotte brune d'un village plaquée contre la roche. Des chiens aboyèrent, un bruit frais d'eaux coulantes froufroutait quelque part dans le noir. L'air était vif. Bachir avait faim. Il était fatigué aussi. Depuis près d'une heure les plaies avaient recommencé de lui faire mal, parce que tout le sang avait afflué vers les pieds.

– C'est ici, dit le paysan.

– Je reconnais l'endroit, dit Bachir, c'est Aït-Waaban. C'est le dernier village avant la montagne.

– Tu es fatigué ?

– Non. J'ai faim.

– On va peut-être manger.

Le poste était au-dessus du village dans une grotte. Il était bien aménagé. Bachir ne voulait pas demander où il était exactement, mais ç'avait l'air d'être à la fois un PC et un poste de secours. Il toucha la main de tout le monde, vite, mais on ne lui présenta personne. Un transistor diffusait des nouvelles avec l'accent de Bab El-Oued. Dans un endroit plus spacieux, des blessés plaisantaient avec Messaoud. Un grand brun faisait du café dans un coin. Les autres commentaient en riant les mensonges de France V.

Le grand brun abandonna son café, prit Bachir dans un coin et, sans préambule, se mit à lui expliquer par le menu la situation sanitaire de la wilaya. Ce devait être un officier, il avait l'air très au courant. Il dit aussi à Bachir ce qui restait à faire, les moyens dont on disposait. « Ils sont faibles », dit Bachir.

– Le 1er novembre 1954, dit l'officier, les moyens de la Révolution étaient nuls. Et puis vous allez voir, dès que vous vous y serez mis, comme vous deviendrez inventif ! Vous serez obligé d'avoir du génie.

Bachir le regarda pour voir s'il plaisantait : il était sérieux.

– Ici c'est comme à la rivière quand on ne sait pas nager. On se jette d'abord à l'eau et puis on tâche de s'en tirer.

Il lui tendit une tasse de café.

– Il arrive que l'on se noie… Un sucre ou deux ?

– Deux, dit Bachir.

– Mais la plupart du temps on s'en tire.

Il lui donna une cuiller.

– Beaucoup même apprennent à nager ainsi… Ce que je vous dis là, docteur, je sais bien que vous le savez mieux que moi, parce que vous l'avez trouvé dans les livres. Mais nous, paysans, les choses que nous trouvons dans la vie nous sommes tout fiers de les redire aux autres, même quand ils sont instruits.

On avait arrêté le transistor dès qu'il avait commencé de parler. On le remit en marche.

– Voilà Si Mohammed, dit l'officier, vous allez travailler avec lui. Demandez-lui tout ce dont vous aurez besoin, il est à votre disposition. Faites votre rapport et présentez-le-lui, il me parviendra. Et maintenant, allez vous reposer. Vous êtes fatigué. Vous n'avez pas encore l'habitude. Bonne chance !…

Il but d'un trait sa tasse de café.

Un *djoundi* vint lui dire : « Tout est prêt. »

Il happa au passage une mitraillette par la bretelle et sortit.

Son départ délia les langues. Tout le monde parlait de l'opération Jumelles. Bachir avait peine à tenir les yeux ouverts. Messaoud s'approcha : « Puisque tu es là, tu pourrais voir le frère blessé qu'il y a là-bas. Il souffre beaucoup. » Il fallut les voir tous. Cela prit toute la matinée. De temps à autre on servait à Bachir du café très fort qui le tenait éveillé. Vers midi il tomba, mort de fatigue, dans un coin du refuge, à même la terre. La roche était à peine plus dure que l'oreiller de duvet sur lequel il reposait sa tête aux temps lointains d'Alger.

Quand il s'éveilla, il était en train de rêver que Claude débarquait avec une vieille femme à bigoudis qui parlait français avec un accent vieille France que Bachir trouvait délicieux.

– Bien reposé ? dit Si Mohammed.

– Merci, et toi ?

– Nous, tu sais, ce sont des questions que nous ne nous posons plus. Dans quelques jours tu seras comme nous, il y aura tant de choses à faire que ça n'aura plus aucun sens pour toi, se reposer.

Bachir se rappela qu'il devait voir le colonel commandant la III.

– Justement, dit-il, je voulais voir Si Amirouche.

– Si Amirouche ? dit Si Mohammed.

Il rit.

– Mais tu l'as vu hier, il t'a même offert le café.

Les jours à Tala se suivaient, ils ne se ressemblaient pas. Les villageois avaient à peine le temps de s'accommoder d'habitudes nouvelles que déjà on les contraignait à en adopter d'autres, et il était souvent difficile de les concilier. Le jour, avec les Français, il fallait jouer la victime : « Les fellagha sont armés, et nous n'avons rien pour nous défendre. Si nous ne faisons pas ce qu'ils

disent, ils nous coupent la gorge. » La nuit, avec les maquisards, nous étions des frères, obligés seulement de pactiser avec l'ennemi pour rendre plus facile l'œuvre de l'Armée de Libération. À vrai dire, la plupart des gens de Tala voulaient cette libération, mais les maquisards pour y aller avaient pris la voie droite, nous la voie plus tortueuse mais pas nécessairement moins dangereuse de la vie à côté de l'ennemi, et quelquefois avec lui.

Ceux qui attendaient la victoire des Français étaient l'infime minorité, mais ils avaient l'avantage de la force. Ils étaient peu nombreux, mais ils parlaient haut, mangeaient bien, pouvaient nuire sans limites, ils pouvaient nous aider beaucoup aussi, mais ils n'y songeaient pas.

C'était eux les plus dangereux. Tant que nous n'avions affaire qu'aux soldats de l'armée, nous les jouions presque toujours, parce qu'ils ignoraient tout de notre pays et de nos mœurs, et qu'eux et nous étions bien obligés de respecter certaines règles, fussent-elles celles d'un jeu cruel. Quoique nous nous combattions, nous n'étions pas pour cela tenus de nous haïr, du moins pas toujours, mais seulement de vaincre. Avec ceux d'entre nous qui avaient choisi l'autre camp le jeu était tout de suite devenu implacable. Avec eux c'était à la vie, à la mort. En rompant les amarres, ils savaient bien que leur sort irrémédiablement était lié à celui du radeau périlleux auquel ils s'étaient agrippés et qui, au fil des heures, luttait vaille que vaille contre la tempête. Avec eux, pas moyen de tricher, de faiblir ou d'oublier. Ce qu'ils risquaient au jeu, ce n'était pas des valeurs : ni l'honneur de la victoire, ni l'Occident qui pour eux ne représentait rien, ni une foi et une patrie qui n'étaient pas les leurs. Non. Avec eux c'était plus simple et plus tragique à la fois, parce qu'ils misaient leur peau. Ils s'enrichissaient bien aussi à l'occasion à faire ce métier difficile, mais qu'était-ce qu'une richesse acquise au risque de perdre la vie, après qu'on avait déjà perdu

sans rémission la considération des autres et souvent la sienne propre ?

Le visage même de Tala avait changé. La guerre avait de toutes sortes de manières vidé notre village de ses hommes. De ceux qui étaient dans l'armée on n'avait que peu de nouvelles. Beaucoup de ceux qui étaient ouvriers en France ne venaient plus. Ils envoyaient de l'argent, des lettres, où ils disaient invariablement qu'ils allaient bien. Quelquefois, mais rarement, l'un d'eux, téméraire ou inconscient, venait passer à Tala ses trois semaines de congés payés. Les premiers jours il faisait passer sur le village une bouffée d'air pur. Il parlait de l'usine où il travaillait, des salaires, des amis, il disait qu'il allait au café, au cinéma, comme si c'était une chose toute naturelle. Il parlait de ce qu'il faisait la nuit parce que là où il était la nuit, il n'y avait pas de couvre-feu. Puis Tayeb venait le trouver pour la garde, le lieutenant de la SAS le convoquait pour les papiers, les renseignements, le collecteur du Front pour la cotisation, et Malha lui posait des questions perfides pour voir s'il n'était pas messaliste et de mèche avec la police. Peu à peu, le nouvel arrivé se mettait de lui-même au diapason des autres condamnés de Tala et, au bout de quelques jours, il n'avait plus sur eux que l'avantage de savoir que son séjour en enfer prendrait bientôt fin. Le jour de son départ, les autres venaient lui dire au revoir, la haine ou l'envie dans les yeux. Le lendemain personne ne pensait plus à lui.

On ne pensait pas trop non plus à ceux qui étaient allés s'établir ailleurs, dans les villes où ils étaient plus tranquilles, à Alger surtout, où l'on disait que les gens, à condition de ne pas trop s'éloigner, continuaient de mener une vie de plaisirs. On disait même que les Algérois s'amusaient davantage, sans doute pour oublier, ou comme si un avant-goût de la mort aiguisait l'appétit de vivre. C'était ceux-là que nous enviions et haïssions le plus. Ils étaient de Tala comme nous. Pourquoi ne

venaient-ils pas partager avec nous la vie du village, prendre la garde la nuit comme nous, et comme nous rentrer dans leurs maisons le soir avant le coucher du soleil, croiser Tayeb et ses injures dans toutes les rues de Tala, espérer avec tout le monde sans raison, souffrir où tous souffraient ? Il y en avait même qui étaient allés jusqu'en Tunisie et au Maroc, où la guerre ne leur arrivait plus qu'à travers les mensonges des journaux ou les silences de nos lettres.

À Tala, il ne restait plus que ceux qui n'avaient pas pu faire autrement que de rester, comme restaient les pierres, les arbres, les murs, les fontaines, et peut-être aussi les saints tutélaires de notre village. Si du moins il en demeurait. Car ceux qui leur étaient jadis le plus fidèles maintenant doutaient de leur pouvoir ou de leur existence, tant il paraissait impensable à tous qu'aucun des malheurs qui fondaient sur nous n'eût éveillé leur pitié ou leur indignation.

Mais notre plus grand malheur était qu'avec les temps nouveaux nous n'arrivions plus à exorciser l'imprévu ou à le résorber comme jadis. Autrefois les plus grandes nouveautés venaient comme d'elles-mêmes s'insérer dans les lignes d'un cadre qui nous était familier. Maintenant l'insolite fondait à chaque instant sur notre existence et nous étions désemparés. Delécluze ou Tayeb inventaient chaque jour une façon nouvelle de nous contraindre ; leurs caprices étaient devenus les règles changeantes de notre vie.

À partir du jour où Tayeb fut désigné pour établir les tours de garde, le gros cahier rouge ne le quitta plus. Il le promenait partout à travers le village dans le capuchon de son burnous et à chaque instant l'exhibait. Au début il respecta les tours. Il découvrit vite qu'il avait là un bon moyen de chantage et d'humiliation et il finit, qu'il fît neige ou grand soleil, par envoyer qui il voulait où il voulait, aussi souvent qu'il lui en prenait envie.

Tayeb pour tout le monde maintenant existait. Il mettait à le rappeler le génie qu'il apportait jadis à se faire oublier. Entre le moindre villageois et n'importe quoi s'interposait maintenant sa présence épaisse. Son ombre démesurément agrandie s'étendait sur les paroles, les gestes, les regards et jusque sur les silences de Tala.

Il découvrit bientôt que la lâcheté et la peur (non plus les siennes, celles des autres) ne connaissaient pas de bornes. Il sondait l'une et l'autre chaque jour avec une sorte de volupté morose et chaque jour atteignait des profondeurs qui lui donnaient le vertige. Il pouvait frapper, punir, humilier : rien n'y faisait ; chez tous le désir de vivre était le plus fort et ils avalaient tout sans se plaindre. Il finit, quand il leur parlait, par les appeler : *sout-Tala* : filles de Tala, dans l'espoir de réveiller en eux l'arrogance ancienne pour qu'il se donnât le plaisir morbide de la réprimer. Ils firent mine de rire. Tayeb était dégoûté.

« Tayeb a dit. » Cette formule maintenant préludait à tous les événements de Tala. Juste transfert des valeurs : alors que Tayeb avait cessé depuis longtemps de se retrancher derrière l'autorité du lieutenant Delécluze et ne répétait plus : « le capitaine a dit » que pour les grandes occasions, lui, Tayeb, était devenu pour Tala l'image vivante de son destin, et ceux qui avaient encore le cœur de plaisanter disaient : « En haut, il y a Dieu et en bas, Tayeb. »

Le lieutenant Delécluze relut la conclusion du rapport : « Sur le terrain, l'ennemi n'existe pratiquement plus. Sur le plan de l'activité quotidienne, il se terre. Auprès de la population civile, beaucoup d'indices portent à croire que dans les esprits, sinon encore tout à fait dans les cœurs, il sera supplanté. J'attends les ordres du commandement pour cette phase nouvelle de notre action… »

Il signa. « Avec cela, les stratèges de l'opération Jumelles vont en prendre pour leur grade. »

Il avait la satisfaction du devoir accompli. Puisque les bonnes traditions de l'armée se perdaient, puisqu'on n'y était plus commandé, puisqu'un pouvoir civil déliquescent communiquait aux chefs militaires son impuissance et ses hésitations, c'était aux officiers du rang, aux capitaines et aux lieutenants, à se substituer à une autorité démissionnaire et, en quelque sorte, à lui imposer la victoire. L'un, Delécluze, avait trouvé la méthode. Il suffisait de forcer la main à ceux qui avaient pouvoir de décider. Son dernier rapport était bourré de faits, qui tous tendaient à prouver la même chose : la guerre révolutionnaire n'étant pas une guerre classique, on ne peut battre l'ennemi qu'avec ses propres armes, celles de la mise en condition des populations civiles, qui sont en définitive l'enjeu du combat.

En six mois, c'était le sixième rapport que le lieutenant envoyait au commandement. C'était aussi le point d'orgue. Delécluze savait que les officiers naphtalinards de Tizi-Ouzou, qui avaient tous plus de cinquante ans et avaient appris les combats dans les livres, étaient des tenants de la guerre classique : il faut battre l'ennemi sur le terrain ; le reste, c'est l'affaire des péquins.

Mais Delécluze savait aussi qu'ils étaient quelques-uns, en particulier les anciens d'Indochine, à avoir lu Mao Tsé-toung, et que tous œuvraient à faire triompher leur conception de cette guerre insolite qu'est la guerre révolutionnaire. C'est pour cela qu'il avait soigneusement travaillé ses six rapports. En particulier il y avait ménagé une savante progression entre le premier, qui montrait les résultats négatifs d'une guerre chaude contre un ennemi insaisissable, et le dernier, celui qu'il venait de signer, tout au long duquel étaient exposés les bienfaits de la méthode psychologique.

Ce faisant, il ne faisait que retourner contre ses chefs une des règles qu'ils lui avaient apprises au stage d'action psychologique :

> Quelle que soit la vérité d'une idée, il est rare, pour ne pas dire impossible, qu'elle représente un caractère d'évidence tel qu'elle emporte d'emblée la conviction. L'esprit humain est ainsi fait qu'il oppose d'abord à toute nouveauté, fût-elle bénéfique, une insoupçonnable force d'inertie, quand ce n'est pas un refus déclaré. Telle vérité qui, à nos esprits de chrétiens occidentaux, peut paraître un truisme doit être plus insinuée qu'imposée à des intelligences que rien ne prépare à la recevoir.
> *Manuel d'action psychologique*, p. 102.

C'est pour cela qu'à ses yeux cette opération Jumelles pour laquelle il avait été convoqué la veille à Tizi-Ouzou avec les autres chefs de secteur lui semblait plus qu'un crime, une erreur. Elle allait détruire d'un coup les résultats d'efforts patiemment poursuivis pendant six mois, en rejetant vers les fels les populations civiles qui étaient à la veille de basculer du côté de l'ordre et de la civilisation. Du moins tous les officiers qui avaient, au milieu de combien de difficultés, entrepris une action semblable à la sienne avaient-ils obtenu d'être engagés dans des secteurs éloignés de celui où ils avaient opéré jusque-là. C'est ainsi que lui, Delécluze, devait avec sa compagnie rejoindre Aït-Waaban, un village loin perdu dans la montagne et où on ne le connaissait pas. Il devait faire route le lendemain à l'aube…

L'adjudant entra pour rendre compte et dire que la compagnie était prête. Il allait sortir. Delécluze le rappela :

– Bien entendu, la population civile ne doit se douter de rien… Les patrouilles devront sortir la nuit comme d'habitude.

Les patrouilles faisaient ces tournées plusieurs fois par jour depuis des mois. C'était devenu une routine. Elles

variaient les itinéraires et les heures, mais rien jamais n'arrivait.

Celle qui partit la première prit l'itinéraire de la porte sud. Vers le nord, les pentes qui descendent du village sont abruptes. Il n'a pas été possible de les cultiver et le maquis y pousse dru de part et d'autre du chemin. Avant d'y entrer, les patrouilles s'arrêtent toujours et souvent dépêchent un soldat pour aller voir. C'est ce que fit le sergent. Mais le soldat qu'il avait envoyé, Georges Chaudier dit « Œil de Lynx » parce que rien ne lui échappait, était revenu peu après : « Rien à signaler, sergent. »

La patrouille reprit sa progression. Elle était entièrement engagée dans le bois, quand Chaudier qui était en tête vit venir vers lui une femme qui portait une hotte sur le dos. On était à un quart d'heure du couvre-feu. À cette heure, d'ordinaire, les civils sont rentrés au village. Quand la femme approcha, Chaudier reconnut Farroudja ; il lui sembla qu'elle avait peur. « Grouille-toi, lui dit-il, ou tu vas passer la nuit au poste. »

Elle rougit, essaya de sourire et, comme elle ne comprenait probablement pas, dit merci et hâta le pas. Puis Chaudier entendit le sergent l'arrêter un peu plus loin : « Qu'est-ce que tu fais par ici à cette heure ? » Farroudja ne répondit pas et se mit à courir. Le sergent donna l'ordre de fouiller le bois.

Moins d'une minute après, Chaudier entendit le premier coup de feu. Il fut tout de suite suivi d'une salve nourrie, puis tout le bois éclata de crépitements rageurs, d'appels sourds, de sifflements, d'ordres hurlés à des fantômes que l'on ne voyait pas. Cela ne dura pas plus de dix minutes. Quand du poste le reste des soldats accourut, sous le commandement du lieutenant Delécluze lui-même, le sergent était en train de compter ses hommes. Cinq étaient morts sur le coup. Deux étaient blessés, on les entendait geindre sous les cactus du bas du chemin. Les autres, dont le sergent lui-même et Chaudier, n'avaient rien. On fouilla tout

le fourré, arbre par arbre, on n'y trouva rien. Chaudier dit que les fellouzes avaient dévalé la colline vers la rivière.

Le sergent Lazrak avait reçu l'ordre de rejoindre Aït-Waaban avec ses dix hommes, mais d'éviter à tout prix le combat, sauf cas d'extrême nécessité. Ils avaient marché tout le jour mais ils avançaient peu et au soir tombant étaient à peine arrivés dans les environs de Tala. Depuis que l'opération Jumelles avait commencé, chaque pouce de terrain était truffé de soldats ennemis et il fallait faire parfois d'énormes détours pour les éviter.

À la sortie de Tala, Farroudja qu'ils avaient envoyée en éclaireur n'était pas revenue, et ils étaient tombés sur une patrouille ennemie. Ils n'avaient pas pu faire autrement que de livrer un bref engagement avant de disparaître, et Ali se demandait comment Farroudja et tous les habitants de Tala allaient s'en tirer après cela.

Ils étaient presque à Tiguemounine quand l'homme de pointe, qui précédait de loin en éclaireur, vint dire que la vallée en face était occupée. Il fallait changer d'itinéraire. Ali envoya trois hommes dans trois directions différentes pour reconnaître le terrain. Ils eurent tôt fait de revenir : toutes les voies étaient bloquées. Celui qui arriva en dernier, un petit jeune qui était au maquis depuis peu et que le récent engagement de Tala avait beaucoup excité, riait encore :

– J'avais la sentinelle au bout de ma ligne de mire.

– Pas de bêtises, les gars, dit Ali, il ne s'agit pas de barouder, il s'agit de passer au travers.

En avant, la crête de Tiguemounine dressait vers la lune le fût droit de son minaret. On devinait la masse brune du village écrasée au sol, mais on ne distinguait pas les maisons couleur de terre. Vers la vallée les frênes bruissaient sous la brise. Pas question de se réfugier dans le village : s'il y avait accrochage, Tiguemounine serait détruit.

Ali plaça une sentinelle et réunit les autres djounoud. Il n'y avait plus le choix qu'entre deux solutions : rester groupés, tenir un endroit facile à défendre, et se battre jusqu'à épuisement des munitions... ou du groupe. Ou bien se séparer tout de suite, chacun essayant de son côté de passer à travers le filet. Point de ralliement : Aït-Waaban le plus tôt possible, dans moins d'une semaine si les troupes ne s'installaient pas. De toute façon, sur ces crêtes l'ennemi ne disposait lui-même que d'armes individuelles, et au mieux de FM ; on n'avait pas à craindre l'aviation avant le jour.

Le petit jeune aussitôt s'échauffa :

– Passer à travers ? Avec tous ces soldats qui sortent de partout comme des sauterelles ? Combattre pour combattre, autant le faire groupés. Il faut leur donner le compte.

– Il est idiot, cet homme ! dit Akli.

Akli avait quarante ans et, parce qu'ils étaient tous plus jeunes que lui, les autres l'appelaient le grand-père.

Le petit jeune était furieux.

– Toi, avec ta sagesse !

– Je te l'ai dit, sergent, dit Akli, nous les prenons trop jeunes.

– Il faut leur donner le compte, répéta Omar.

Les autres ne disaient rien.

– Bon, dit Ali, tu n'es pas à la fantasia ici. Tu n'as pas pris les armes pour mourir après un beau baroud, mais pour chasser l'ennemi. Nous allons nous séparer. Diluez-vous, incrustez-vous dans la terre, disparaissez comme la fumée dans le ciel : *Amm abbou deg genni*, je vous donne rendez-vous à Aït-Waaban... à tous !

Il se tourna vers Omar qui tripotait nerveusement le chargeur engagé de sa mitraillette.

– Toi, le baroudeur, tu vas venir avec moi ; ça t'empêchera de faire des bêtises.

– *Lemmer d nek*, dit le jeune, si c'était moi...

– Allez, au revoir, les gars ! dit Ali. Et pas de bêtises, hein ? Ne faites pas trop de bruit non plus.

Ils s'éparpillèrent.

– Toi, reste ici, dit-il au petit jeune qui se levait pour partir lui aussi. Ma compagnie ne te plaît pas ?

– Je n'ai pas dit cela, dit le jeune, je disais seulement que si c'était moi...

– Écoute, dit Ali. Il y a neuf djounoud autour de nous qui marchent, certains peut-être courent, et qu'est-ce que tu entends ?... Rien ! Toi, tu courrais vers ta mort.

– Eh bien quoi ! quand je suis entré dans le maquis, je savais bien qu'un jour je mourrais.

– Tu es courageux, dit Ali.

– Comme toi, sergent !

– Oh non ! pas comme moi, ou alors c'est comme moi il y a trois ans ! Cela va te passer, va...

– J'espère bien que non, dit le jeune. Qu'est-ce que tu fais ?

– On va là.

Ali montrait Tiguemounine, que déjà la lune baissée livrait à l'ombre.

– Oh !

Ali prit Omar par le bras et, pointant son index vers le village, lui fit signe de regarder. Près de la dernière maison du village la silhouette sombre d'un soldat apparut, coupée en deux. Elle disparut tout de suite dans le noir au-delà de la ligne de crête. Une autre la suivit bientôt, puis une autre, puis toute la colline aux endroits éclairés s'emplit de soldats, dont on pouvait deviner les armes. Il y en avait de plus en plus, ils venaient dans la direction d'Ali et d'Omar.

– On les attend ? dit Omar.

– Viens par là, je connais le pays.

Ali fonça. Omar derrière lui portait sa mitraillette braquée vers l'avant comme s'il montait à l'assaut.

– Fais pas tant de bruit, dit Ali.

– Tu marches trop vite, dit Omar.

Ali l'entraîna vers le fond du ravin, où des grenouilles faisaient sonner leurs timbales de métal. Elles se turent quand ils arrivèrent. Le fond de l'oued était tout hérissé de cailloux blancs, mais il n'y avait point d'eau.

– Tu vas te coucher dans cette lentisque, dit Ali.

– Il faut d'abord y monter.

– Justement, on ne viendra peut-être pas t'y chercher, parce que c'est trop difficile.

La lentisque était accrochée à la paroi à pic du ravin.

– Si un soldat passe ici dans le ravin, à deux mètres... s'il tire sur la branche de lentisque en passant pour se soutenir, ou comme cela, pour rien... tu ne tires pas.

– C'est cela, je vais attendre qu'il me descende...

– Moi, je serai dans l'autre lentisque plus bas. Tu la vois ?

– Oui.

– Si... enfin... si tu tires... n'oublie pas que j'y suis.

Un que l'opération Jumelles ennuyait au moins autant que le lieutenant Delécluze, quoique pour d'autres raisons, c'était le capitaine Laforest. Le capitaine Laforest commandait la compagnie qui, depuis de longs mois, était de garde au pont d'Amalou.

Cinq kilomètres plus loin, au pont d'Aftis, les voyageurs étaient souvent arrêtés, pour un autre contrôle, celui du groupe que commandait Ali Lazrak. Le capitaine Laforest le savait très bien, mais ne jugeait pas utile d'intervenir. À l'inverse, son poste n'avait jamais été attaqué, ni harcelé. Quand il recevait du commandement des ordres trop précis, il en répandait la nouvelle, et laissait faire les gars du contingent. Au premier car qui se présentait sur le pont, on faisait descendre tout le monde, on faisait semblant d'être pressé : « Allez, grouille-toi, aujourd'hui on n'a pas le temps. On a du boulot, ce soir, tu comprends ! » On était tranquille ! Avant le soir, le sergent Ali était averti, et il avait tout le temps de se

diluer dans la nature ou d'aller se faire voir ailleurs. Le soir, quand la patrouille traversait les bois, elle n'y rencontrait plus que des chacals glapissant de faim ou des meutes rauques de sangliers. Deux jours à peine, et un matin on apprenait par les voyageurs qu'au pont d'Aftis c'était de nouveau Ali qui faisait les contrôles.

Au point d'eau c'était la même chose. Avant d'y aller on inspectait les environs à la jumelle ; si les autres y étaient, on attendait qu'ils fussent partis. Il faut croire qu'ils en faisaient autant. Les soldats du contingent et ceux du maquis ne s'y rencontraient jamais.

C'est pourquoi le capitaine Laforest n'attendait rien qui vaille de cette opération Jumelles, pour laquelle on l'avait déjà plusieurs fois convoqué à Tizi-Ouzou. Des troupes allaient venir du dehors, des troupes qui ne connaissaient ni le pays ni les hommes. Ils allaient frapper comme des sourds, puis partir, et Laforest resterait seul derrière eux avec, en face de lui, Ali qui pour laisser passer l'orage redeviendrait paysan pour quelques jours. Mais après ? Après il reviendrait vers les oliviers d'Aftis, s'il en restait encore après Jumelles, et Laforest se demandait si Ali n'aurait pas l'impression d'avoir été trahi.

Encore heureux que dans le dispositif d'attaque le colonel eût envoyé Laforest dans le secteur d'Aït-Waaban, où personne ne le connaissait. Il allait pouvoir tuer du fel sans scrupules. Aussi, quand vint le jour J, c'est avec soulagement que le capitaine donna à sa compagnie l'ordre de se diriger vers les premiers contreforts de la montagne. Devant lui il y avait un jeune capitaine des opérationnels et derrière, le lieutenant Delécluze, que Laforest se trouvait connaître déjà.

Ils étaient gonflés, les opérationnels. Ils voulaient casser du fel, vite et bien, et puis partir… pour en casser ailleurs. Mais lui, Laforest, savait par ses services de renseignements que du fel on n'en casserait pas beaucoup, parce que, pour parer à « Jumelles », les fels avaient déjà

cassé eux-mêmes leurs grandes unités en petits groupes autonomes, qui avaient ordre de n'accepter le combat qu'en toute dernière extrémité.

La compagnie devait partir de nuit, à neuf heures, avec son groupe de « durs » des opérationnels.

Quand elle quitta Tiguemounine pour descendre dans le ravin, la lune était déjà bas dans le ciel. Les soldats étaient fatigués. Le capitaine les voyait fouiller sans excès de zèle ni d'inquiétude les fourrés, les haies, les huttes à paille.

Les hommes arrivèrent au fond du ravin. Laforest voyait leur longue file serpenter parmi les cailloux blancs polis par les eaux. En face de lui les oliviers tapissaient les flancs des coteaux et poussaient la masse de leur feuillage vert sombre jusqu'à l'extrême bord de la paroi qui tombait abrupte sur le lit desséché de la rivière. Les hommes allaient tête baissée, trop occupés par le danger prêt à sortir de terre, la moindre anfractuosité pouvant cacher un fellagha. Mais au-dessus de leurs têtes, ces touffes de lentisques collées contre la paroi seraient de bons abris. Le capitaine en regarda une, deux, trois. À la quatrième, il se jeta d'un bond à plat ventre derrière une grosse roche ronde, prit son Colt, arma.

Il regarda autour de lui : la grosse chenille aveugle de ses soldats continuait à descendre. Il ramena une grosse pierre près de celle qui lui servait d'abri et, par la meurtrière, regarda. La lune peuplait d'ombres le fond de la rivière. Rien ne bougeait devant lui à des lieues à la ronde. Il n'y avait pas le moindre souffle d'air. Un hibou fit cascader sa plainte lugubre dans la nuit.

Ce n'était pourtant pas une hallucination. Il était sûr d'avoir vu bouger la lentisque tout à l'heure. Le capitaine Laforest jeta un regard vers le bas du ravin ; sa compagnie était loin, et il entendait déjà les pas feutrés des premiers hommes du lieutenant Delécluze. Il rampa quelques mètres, puis se levant brusquement dévala le ravin dans

le bruit des cailloux qui roulaient sous ses pieds. Il entendit derrière lui la colère étouffée de Delécluze : « Quel est l'espèce de... »

Il eut bientôt rejoint son ordonnance qui fermait la colonne et l'attendait. Il reprit vers l'avant sa marche lasse. De temps à autre il se retournait pour regarder les lentisques rangées l'une derrière l'autre. Les premiers hommes de Delécluze étaient déjà arrivés à leur hauteur. À mesure que le capitaine descendait, les formes des arbres devenaient indécises. La dernière touffe finit par disparaître dans le brun de la nuit, où roulait, monotone, le hululement du hibou égaré.

Quand les derniers hommes du capitaine Laforest eurent disparu, Ali essuya sa figure moite de sueur. Il regarda autour de lui : les arbres au clair de lune faisaient un décor de fête. L'air était déjà plus frais, les premiers coqs commençaient d'essayer leurs voix enrouées, c'était la fin de la nuit. Ali entendit dans la lentisque voisine le bruit d'une mitraillette que l'on arme doucement. « Pourvu qu'il ne tire pas, l'imbécile ! » se dit-il.

Juste à ce moment parut la première silhouette de la compagnie suivante, bientôt suivie d'autres. Quand le soldat de pointe se fut assez avancé, Ali reconnut le lieutenant Delécluze ; il avait simplement un Colt à la main, et pas de galons sur la vareuse ni sur le casque. Il passa devant Omar, descendit, puis soudain, se ravisant : « Fouillez-moi ces arbustes ! » dit-il. Du Colt il montrait les lentisques. Ali sentit son cœur battre.

Un soldat s'approcha de la lentisque où était Omar. Il était visiblement fatigué, il traînait les pieds. « Il va tirer », se dit Ali. Le soldat essaya de s'accrocher aux branches les plus basses, elles cédèrent. Il retomba dans le ravin. « Saloperie ! » dit-il et, tournant le dos à la lentisque, il scruta le ravin vers le bas, sans doute pour voir si le lieutenant le regardait encore. Le soldat s'agrippa de nouveau à la lentisque. Une rafale déchira le noir de la

nuit. Le soldat jeta un cri aigu, un seul, et s'effondra sur les galets de la rivière, les bras en croix. Aussitôt une danse folle entraîna tous les hommes dans le fond du ravin, ils se planquaient derrière les roches, les arbres, dans les rigoles creusées par les eaux, sans savoir d'où l'on avait tiré. En trente secondes il n'y eut bientôt plus devant Ali que le même décor féerique, enchanté, soudain frappé de silence et d'immobilité.

Omar n'attendit pas longtemps. Bientôt il tira une deuxième rafale. Les soldats ne répondaient pas. Ils ne voyaient pas d'où venaient les coups et, à tirer au hasard, ils se seraient exterminés entre eux. Ali arma et, le doigt sur la détente, se mit à guetter l'ombre et les bruits. La mitraillette d'Omar bientôt se remit à tirer, vers le bas, vers le haut, en face. Il épuisait les précieux chargeurs sur les roches, les arbres, sur tout ce qui bruissait ou bougeait. Ali se demandait s'il n'était pas devenu fou. Les soldats ne répondaient toujours pas.

Puis Ali vit sur le bord supérieur de la paroi une ombre qui progressait à plat ventre vers les lentisques où la mitraillette d'Omar ne cessait pas de japper. Omar fasciné par le ravin ne voyait, n'entendait rien de ce qui se passait au-dessus de sa tête. L'ombre patiente et régulière glissait sur le sol avec des précautions de félin. Un moment elle se retourna. Le visage illuminé par la lune parut sous le casque noir. Ali reconnut le lieutenant Delécluze lui-même : « Il veut l'avoir vivant, le salaud ! » se dit-il.

Doucement, il tourna sa mitraillette vers l'ombre qui continuait à progresser. Il pointa, tira ; la détente résistait ; il tira plus fort ; rien ! La mitraillette était enrayée. Ali récita la profession de foi à voix basse. « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohamed est son prophète. » Il essaya encore d'actionner la détente qui ne céda pas. Il tira de sa ceinture un large couteau à lame courte et attendit.

Quand Omar entendit le bruit d'une pierre qui roulait près de lui, le lieutenant Delécluze était déjà sur lui. Ali

perçut dans l'ombre les bruits sourds d'un combat qui ne dura que quelques minutes. Les deux corps roulèrent dans le ravin. Le lieutenant Delécluze criait : « À moi ! Ne tirez pas ! » Des soldats vinrent, d'abord en rampant, puis de plus en plus nombreux et debout. Comme Omar se débattait, un soldat l'assomma d'un coup de crosse.

Le lieutenant Delécluze donna l'ordre de fouiller tout le terrain « pierre par pierre, herbe par herbe ». Ali vit un petit brun râblé s'approcher de sa lentisque, mitraillette braquée et prête à faire feu. Il leva les bras au ciel : « Ne tire pas, dit-il, je me rends. » Le brun appela du renfort. On débusqua Ali de sa cachette, on lui attacha les mains derrière le dos et on le descendit dans le ravin où Omar ronflait, un filet de sang coagulé sur la tempe…

Quand le groupe du sergent Ali Lazrak s'était dispersé, Akli avait pris la direction du village. Les soldats empruntaient toujours le fond des vallées. Sur la crête, avec un peu de chance, il passerait de l'autre côté sans être vu. Akli était fatigué mais il lui fallait garder l'attention éveillée pour ne pas tomber au milieu des soldats ennemis. Tiguemounine profilait déjà sur l'écran du ciel noir les cellules tassées de ses petites maisons brunes. Dans quelques minutes Akli aurait passé la crête.

Brusquement un grand feu sortit du minaret, éclairant les arbres devant lui comme en plein jour. Le phare balaya la campagne ; parfois il s'arrêtait pour fouiller les fourrés, puis il s'éteignait, laissant la nuit plus noire après lui. Akli s'arrêta. Ses yeux éblouis peu à peu se réhabituèrent à l'ombre, mais le faisceau de nouveau jaillit d'une des fenêtres du minaret et recommença sa valse lente. Akli voyait les ombres furtives des soldats partout se glisser entre les arbres. Il était impossible d'avancer.

Il attendit d'y voir clair de nouveau puis rampa vers la hutte ronde où les paysans remisent leur paille ; il en voyait le cône pointu à quelques mètres de lui. Il entra

doucement, referma la porte de branchages. Il luttait difficilement contre l'envie de fermer les yeux : depuis huit jours, il ne dormait plus que par bribes d'une demi-heure de loin en loin.

Il se coucha sur le ventre, la mitraillette entre les mains et, par les interstices, se mit à scruter la forêt. Le phare de temps à autre l'éclairait devant lui et il voyait jusqu'aux herbes au pied des troncs.

Puis l'aboiement d'un chien surgit brusquement derrière lui : Akli se retourna. Un grand soldat blond résistait au berger allemand qui tirait sur la laisse.

« Si je dois tirer, pensait Akli, je descends d'abord le chien. »

Le soldat se jeta à plat ventre derrière le tronc d'un gros frêne. Il siffla. Le chien continuait de tirer sur la laisse et d'aboyer. La lumière du phare de temps à autre éclatait dans le noir.

Akli entendit d'autres sifflements puis, à un éclair du phare, vit que plusieurs soldats s'abritaient derrière les troncs d'arbre. Il eut le temps d'entendre encore :

– Balance-leur une grenade.

Puis une douleur atroce lui traversa le bras gauche. Il tira sur le chien qui hurla, puis sur tous les troncs qu'il voyait devant lui. Il cria des ordres pour faire croire qu'ils étaient plusieurs puis, profitant de ce que le phare qui venait de s'éteindre avait probablement ébloui les soldats, il s'élança dans la direction du village.

Il n'entendit que longtemps après les soldats s'agiter. Ils avaient pris la direction de la vallée et leurs sifflets en se répondant s'éloignaient de plus en plus. Privés de leur chien, ils cherchaient au hasard parmi les arbres et les troncs.

Le bras d'Akli pendait. Il le gênait beaucoup pour courir. Avant de sortir des dernières maisons de Tiguemounine, il s'arrêta pour le considérer : l'os était brisé, le bras ne tenait plus que par des lambeaux de peau sur des

chairs en sang. Akli prit son couteau à large lame courte et, d'un coup sec, trancha le bras. Puis il ramassa le moignon, ferma les yeux et le jeta sur la haie de cactus qui bordait le chemin. Il avait envie de vomir.

Il descendit vers la vallée le versant de l'ombre où le maquis était plus dru. Il perdait beaucoup de sang et le bras lui faisait mal : il le sentait comme s'il l'avait encore. Mais surtout il avait soif, ardemment, malgré le temps frais. Il se rappela le dicton : *« Bu rsas itsnadi f aman »* (L'homme atteint d'une balle cherche l'eau). Il comprit alors pourquoi : il brûlait de fièvre.

Il se dirigea droit vers la rivière. Les soldats étaient loin ; il n'entendait même plus leurs sifflets. Il se penchait sur l'eau quand un bruit de pas venu de l'autre côté le fit s'aplatir derrière une touffe de laurier-rose. Il vit arriver bientôt en courant un djoundi qui se précipita comme lui à plat ventre sur le fil de l'eau et se mit à boire à longues gorgées à même le courant. L'eau autour du djoundi rosissait parce qu'il était blessé. Akli sortit de derrière son laurier. Le djoundi se redressa, porta la main sur sa mitraillette, reconnut Akli et de nouveau plongea sa figure dans l'eau. Des bulles sortaient de temps à autre autour de ses lèvres et venaient crever à la surface. Un troisième les rejoignit bientôt.

Le soir tombait. Ils se dissimulèrent dans les tamaris et les lauriers du bord de la rivière. À la nuit tombante, une femme d'apparence robuste mais sans âge vint les chercher. Elle savait où le docteur (c'était un infirmier occasionnel) était réfugié.

L'infirmier dit qu'il fallait couper le moignon qui restait au ras de l'épaule, parce que la brisure n'était pas nette. Akli la regarda : elle faisait une bouillie de caillots de sang incrustés de petits bouts d'os avec des filons de moelle visqueuse et blanche.

L'infirmier prit une scie à métaux et se mit à couper l'os long. Akli ne criait pas. La douleur était atroce. De

grosses larmes lui coulaient sur les joues et il en avalait quelques-unes. Puis l'infirmier garrotta juste au-dessous de l'aisselle, cousit la peau sous la blessure et coucha Akli sur le dos. Les deux autres étaient moins atteints, l'un à la cuisse et l'autre au mollet.

Akli brûla de fièvre toute la nuit ; il délira jusqu'à l'aube où il put enfin s'endormir. Au matin l'infirmier vint le voir. Il était avec un docteur, un vrai. Le docteur siffla en voyant le moignon d'Akli. Akli regarda : une grosse mèche blanchâtre pendait de sa blessure, elle était raide et ronde. « C'est la moelle », dit le docteur. Il donna un coup sec de son scalpel. La mèche tomba par terre. Il fit désinfecter par l'infirmier l'endroit où il l'avait coupée.

– Tu es le Dr Bachir Lazrak ? demanda Akli.

– Tu es Akli le grand-père ?

– Oui, j'étais dans le groupe de ton frère Ali.

– Je sais.

– Nous nous sommes dispersés pour passer à travers le dispositif ennemi. Ton frère ne doit pas être loin.

– Il s'en tirera, dit Bachir. Nous avons une filière sûre jusqu'à Aït-Waaban. Nous allons t'évacuer, tu vas l'y voir bientôt.

Akli souffrait encore, mais la fièvre avait baissé.

– Avec ton bras tu as fait une connerie, dit le docteur.

Akli ne comprenait pas.

– Les soldats l'ont trouvé sur les cactus. Ils l'ont ramassé et ils sont en train de faire défiler tout le village devant pour qu'on leur dise d'où il vient... Si personne ne dit rien, ils vont en torturer.

Akli n'écoutait pas. Il pensait : « C'est idiot de perdre son bras... Je ne peux plus charger du gauche... Et peut-être que je vais mourir. »

– Il faut que tu partes tout de suite, dit le docteur.

Depuis trois mois que Bachir était à la III, il en connaissait le secteur presque piton par piton depuis Alger jusqu'à Sétif.

Du moins le service sanitaire était-il maintenant organisé et suffisamment pourvu. Il était presque aussi difficile de se procurer des médicaments que des armes, mais il avait reçu dès le début tout un lot de matériel yougoslave et, de toute façon, on arrivait à force d'ingéniosité à se procurer aussi quelques produits indispensables dans les pharmacies.

Il est vrai que depuis le déclenchement de l'opération Jumelles le travail avait décuplé. Les communications étaient devenues difficiles et certaines impossibles ou très aléatoires. Il avait fallu disperser les équipes sanitaires, leur donner une autonomie d'action presque totale : certaines devaient même se procurer toutes seules les produits dont elles avaient besoin.

Avant l'aube on avait sorti tous les habitants de Tiguemounine et on les avait rangés en cercle autour de la place. L'adjudant leur expliqua qu'on avait trouvé sur les cactus de leur village un objet qu'on allait leur montrer tout à l'heure et sur lequel on ne pouvait pas avoir de doute.

– Il est signé. C'est celui d'un fellagha.

Un petit soldat roux se mit à ricaner bruyamment.

– Un fellagha qui est donc sorti de votre village et que vous avez hébergé...

Il se tourna vers le petit soldat.

– Allez, Poil de Carotte, montre la pièce à conviction.

Poil de Carotte ramassa par terre quelque chose que d'abord personne ne reconnut. Puis, quand il fut au milieu de la place, il le leva au-dessus de sa tête et l'exhiba comme un trophée. Une femme cria puis s'évanouit.

– Fais-lui faire un tour d'honneur, dit l'adjudant.

Poil de Carotte reprit son bras et, commençant par un bout, alla le mettre sous les yeux de chacun des assistants. La plupart détournaient la tête. Les femmes fermaient les yeux. De temps à autre, Poil de Carotte demandait :

– Alors ! tu le reconnais ?

Personne ne le reconnaissait. Poil de Carotte fit encore trois ou quatre fois le tour de l'assemblée. Puis l'adjudant

leur fit mettre à tous les mains sur la tête et leur dit qu'ils resteraient ainsi jusqu'à ce que quelqu'un se décide à parler.

– Moi, j'ai tout le temps, dit l'adjudant.

Quelques femmes tombèrent que Poil de Carotte allait relever à coups de botte dans le train. Vers dix heures, comme personne n'avait parlé, l'adjudant dit :

– Très bien ! Que les femmes rentrent chez elles ! Les hommes resteront avec moi. Ce soir vous dormirez ici sur la place et la troupe couchera dans vos maisons.

Il lut l'épouvante dans les yeux. Poil de Carotte ricanait d'aise. Une voix de femme glapit :

– Filles, que Ghenima leur dise où est le docteur de Tala et qu'on n'en parle plus.

L'adjudant n'avait pas tout saisi mais il avait compris qu'il s'agissait de Ghenima.

– Ghenima, où est Ghenima ?

C'était la femme robuste et sans âge. Elle fut enlevée immédiatement...

Ghenima ne parla que longtemps après et c'est au coucher du soleil qu'une des sentinelles de garde vint annoncer à Bachir que des soldats avaient encerclé l'abri.

– Il faut accueillir les hôtes dignement, dit Bachir.

Le combat dura trois heures, au bout desquelles le djoundi posté en face de la mosquée ouvrit une brèche en réduisant au silence le FM installé en face de lui. À partir de là l'itinéraire était défilé. Il fallait faire vite avant que les ennemis ne s'aperçoivent que leur FM s'était tu.

On obligea Bachir à partir le premier. En passant près de la mosquée, il vit le grand corps du tireur étendu comme s'il dormait. Près de lui des chargeurs vides. Le FM était encore sur son bipied. D'un bond, Bachir s'élança vers la pièce, la happa par le bipied et se mit à la traîner par la bretelle en courant. Il n'avait pas fait dix mètres que des lames brûlantes de couteau lui lacérèrent les jambes. Il tomba : le FM fit un grand bruit de ferraille.

Aussitôt, comme si on avait actionné un déclic, une énorme cataracte se déversa.

Bachir se sentit saisir à bras-le-corps ; il hurla de douleur. C'étaient deux de ses djoundis. L'un d'eux traînait le FM d'une main.

– Laisse tomber le FM, dit Bachir.

– Ce serait dommage. Et puis ne t'en fais pas, docteur, les frères vont fixer l'ennemi jusqu'à ce que nous soyons hors d'atteinte...

Jamais la nature ne lui avait paru si belle. C'était pourtant les mêmes paysages qui tous les jours depuis trois mois s'étalaient devant ses yeux, mais Bachir s'aperçut seulement alors qu'il ne les avait jamais regardés. Depuis près d'un mois que ses propres infirmiers le soignaient dans la grotte-refuge, il sortait tous les matins s'étendre près de l'entrée où brusquement s'offrait à ses yeux un chaos de collines qui fuyait jusqu'à l'horizon.

Ni ces chaînes de villages égrenés le long des crêtes, ni ces vallées ombreuses, ces croupes nues, ces forêts où toutes les teintes de vert se jouaient ne lui étaient apparues jusque-là. Jusque-là, il n'appréhendait le paysage par ailleurs indifférencié qu'en termes utilitaires ; il l'analysait selon les distances à parcourir, les chances de refuge, les risques d'accrochage, l'état des chemins ou l'abondance des eaux. De ces pays divers, apparemment enchevêtrés dans un désordre extrême, Bachir avait une connaissance familière, et il pouvait citer les noms des villages, des pitons, des rivières jusqu'au plus lointain horizon où l'on devinait la mer plus qu'on ne la voyait – mais la beauté sauvage des versants de l'ombre, la douceur fraîche des vallées, il les découvrait pour la première fois.

– Une lettre pour toi, toubib.

L'agent de liaison lui tendit un grand pli fermé. Bachir décacheta et regarda tout de suite au bas de la page : c'était signé de la main même d'Amirouche. Il lut :

Le Dr Bachir Lazrak, de la IIIe wilaya, après s'être brillamment acquitté de la tâche de réorganisation du service sanitaire qui lui avait été confiée, a été blessé devant l'ennemi. Son état ne lui permet pas d'assurer son service dans les conditions difficiles de l'armée de l'intérieur avant un an.
D'autre part, une note du haut commandement en date du... prescrit de chercher un docteur capable d'assurer le même service, dans des conditions sédentaires, au camp que l'armée de l'extérieur vient d'aménager à Larache dans l'ex-zone espagnole du Maroc.
En conséquence le colonel commandant la IIIe wilaya donne ordre au lieutenant-médecin Bachir Lazrak de rejoindre Larache dans les meilleurs délais.
Toutes unités de l'Armée de Libération nationale par lesquelles il pourra passer devront dans toute la mesure du possible lui faciliter l'exécution de sa mission.
En terre algérienne,

Le colonel commandant la IIIe wilaya.
AMIROUCHE

Bachir avait déjà vendu beaucoup d'œufs et le panier était à moitié vide. Il avait des douleurs atroces dans les jambes. Pour aller vers El-Biar, le chemin Picard monte en lacets raides et Bachir n'était pas encore entièrement guéri. Vers le bas, les mêmes colliers d'écume se défaisaient sur la même étincelante rade. De part et d'autre du chemin la double symphonie des couleurs et des noms des villas ; des murs roses, blancs, pervenche ou ocre disaient : *Nous Deux, La Dominante, Marie-Lou, Le Mas, La Pinède.* De temps à autre Bachir se tournait vers les

fenêtres ouvertes et de la voix monocorde des marchands ambulants criait : « Des œufs… Ah ! les œufs frais… » Le turban jaune lui pesait sur la tête. De temps à autre une patrouille de territoriaux passait. Pendant qu'il leur montrait sa fausse carte d'identité, Bachir leur demandait s'ils voulaient des œufs.

Au haut d'El-Biar les fenêtres de son appartement étaient ouvertes et de la musique s'en échappait. Bachir reconnut la voix de Mahalia Jackson.

Il entra, monta lentement l'escalier, sonna. La musique s'arrêta. La voix inquiète de Claude fit derrière la porte :

– Qui est-ce ?

– Tu veux des œufs, madame ?

– Non, merci !

– Je te jure qu'ils sont frais. Ouvre, tu vas voir. À toi je les vends dix francs seulement, rien que pour toi, je te jure, ouvre.

– Non merci, je n'en veux pas.

Bachir entendit son pas s'éloigner puis la voix de Mahalia Jackson de nouveau s'éleva. Il attendit que le disque se tût puis sonna encore une fois. La voix impatientée de Claude fit :

– Je ne veux pas de vos œufs, mon vieux !

– Dix francs seulement… et frais… tiens, tu peux en essayer un.

Claude ouvrit la porte. Bachir allait entrer. Claude s'interposait. Le voisin de palier, l'agent d'assurances, ouvrit sa porte : « Vous ne pourriez pas faire moins de bruit ! » Il regarda un instant, fit : « Ah ! » et rentra. Bachir bouscula Claude et pénétra dans le hall. Il posa son panier, jeta le turban sur le canapé : « Claude ! » Claude le regarda, d'abord stupéfaite, puis fondant en larmes se jeta dans ses bras. Mahalia Jackson refoulait de longues larmes.

Bachir apprenait les nouvelles par bribes…

Ramdane était au camp de Bossuet… « J'ai été le voir deux fois. » Bachir écarquilla les yeux : « Un régime

dur ! il y laissera son dernier poumon... » La tante de Claude ne viendrait pas... Enfin... pas tout de suite... Elle, Claude, s'était débrouillée... oui... Les premiers jours, elle était très fatiguée... forcément... Après, elle avait repris...

– Les paras sont venus quatre ou cinq fois... comme ça... pour voir... J'ai dit que tu étais en vacances... Il y en a un qui m'a répondu un jour : « En vacances dans le djebel !... » Tu en as pour longtemps ?

– Je pars demain matin.

– Tu vas rester longtemps là-bas ?

– Je vais t'expliquer...

Il tenait Claude par les épaules et lui parlait dans ses cheveux. Elle faisait : « Je comprends... » mais Bachir savait qu'elle ne comprenait rien du tout...

Au petit matin il entra dans la salle de bains pour prendre une douche froide.

– Il faut que je parte tout de suite. Où est mon costume du dimanche, le bleu ?

Claude l'apporta de la garde-robe.

Il lui prit les deux mains, et les yeux dans les yeux, avec une voix très douce, il lui dit :

– Voilà, Claude, je vais partir. Pour combien de temps ? Je ne sais pas. Peut-être pour longtemps, peut-être pour toujours. Alors nous allons nous séparer. Ce n'est pas seulement une façon de dire, tu sais ? Je ne veux pas te mentir, tu sais comme j'ai horreur de cela. Je sais ce que tu vas me dire, j'entends jusqu'aux mots que tu vas employer. Dépêche-toi de te mettre en colère et de m'accabler tout de suite. Dans un instant, il sera trop tard, je serai parti.

– C'est inutile, dit-elle, tu l'es déjà ! Déjà tes yeux ne me voient plus !

Il la lâcha.

– Si tu t'en vas, prends tout ce que tu veux, et dis à ta tante que j'aurai gardé d'elle le meilleur souvenir. Si tu

veux rester, je te laisse l'appartement, je payerai le loyer tant que j'aurai de l'argent. Je pense qu'il est inutile que tu m'écrives. Si tu le fais, ne t'étonne pas que je ne te réponde pas.

Claude alla vers la croisée, l'ouvrit et sortit sur le balcon.

– Je la regretterai, dit-elle en montrant la rade.

Elle avait des larmes dans les yeux.

– Parce que tu penses la quitter tout de suite ?

– S'il faut chaque fois t'attendre cinq mois !... Je ne comprends peut-être pas grand-chose à tout ce que tu veux m'expliquer, mais je comprends très bien que je ne suis pas faite pour vivre avec un héros. Déjà tu m'intimides avec tout ça.

– Avec quoi ?

– Avec tout ce que tu racontes.

Il la rejoignit sur le balcon. Les patrouilles de paras se suivaient à dix mètres l'une de l'autre.

– Tu ferais mieux de rentrer.

Elle le poussa vers l'intérieur.

– Je crois que tu as raison, dit Bachir. Ce ne serait plus une vie pour toi. On va te réveiller la nuit, on t'interrogera, on t'appellera à la police à chaque instant...

– Oh ! Ce n'est pas pour ça.

– Non ?

– Non, mais j'ai peur de n'être jamais à la hauteur.

« É... é... é... é... cho ! » Des yaouleds ensommeillés criaient les premiers journaux du matin. Il en héla un :

– Monte voir, c'est au deuxième.

– Rentre, dit Claude.

Bachir regarda sa montre : cinq heures dix, le couvre-feu avait pris fin depuis dix minutes... Claude maintenant sanglotait.

Bachir prit sa carte d'identité, la vraie, la glissa dans la poche de la veste qu'il allait mettre et, comme le yaouled tardait à venir, il se dirigea vers la porte en pyjama :

– Il n'aura pas trouvé.

Il ouvrit, sortit sur le palier.

– Déjà levé, docteur ?

Bachir se sentit prendre le bras fermement. Il regarda autour de lui. Sur les marches de l'escalier, vers le haut, vers le bas, des soldats étaient postés, mitraillette au poing. Celui qui tenait Bachir était un sergent.

– Messieurs, vous faites erreur, dit Bachir.

– Naturellement ! dit le sergent... Tu vas expliquer cela au lieutenant...

Il le poussait vers l'escalier.

– Laissez-moi au moins m'habiller. Je suis en pyjama, dit Bachir.

– Oui, dit le sergent, vous n'êtes pas beau... Justement, pendant que Monsieur s'habillera, je vais jeter un coup d'œil là-dedans.

Il donna un coup de pied dans la porte et entra avec Bachir.

À la grande surprise de Bachir, Claude fit front convenablement. Elle accompagnait les soldats partout dans leur fouille, à la vérité rapide, et bientôt réussit à faire dégager l'appartement.

– Ici c'est propre, dit-elle.

Le sergent ne sembla pas avoir compris.

Bachir avait fini de s'habiller.

– Adieu ! dit-il à Claude.

– Au revoir, dit-elle, je t'attendrai, ne tarde pas.

Elle leva la tête vers lui et doucement :

– Maintenant je ne peux plus faire autrement.

Il lui prit la tête par les blonds cheveux qu'il aimait, écrasa sous les siennes les lèvres de Claude toutes mouillées de larmes salées.

Le sergent le prit par le bras :

– Tiens, dit-il à l'un de ses hommes, conduis-le à Graine de Violence.

Il se tourna ensuite vers Claude :

– Vous êtes française, madame ?
– Oui, monsieur, française, mais moi je suis une vraie.
Le sergent referma la porte d'un coup de son soulier :
– Une putain, voilà ce que tu es !

Le para qui l'avait accompagné le poussa vers la porte :
– On vous amène votre caïd !
Bachir entra. La salle était grande. Les fenêtres n'avaient pas de volets. L'odeur de moisi venait de la vieille paille répandue par terre. Sur la paille une quarantaine de corps étendus ou assis : des bleus de travail, des gandouras défraîchies, d'inqualifiables loques. Au milieu de ces quarante misères offertes dans toute la vérité de leur dénuement, Bachir sentait que sa veste et son pantalon de drap anglais, sa cravate de soie noire, sa chemise blanche étaient vaguement indécents, mais il comptait beaucoup sur son costume pour en imposer à l'ennemi. À force de porter soi-même l'uniforme on finit par juger les hommes à leurs hochets, on les hiérarchise selon le nombre de leurs galons, la qualité du drap qu'ils portent et les reflets de leurs souliers.
Bachir fut tout de suite assailli : « Ça tient, l'intérieur ? D'où viens-tu ? Qu'est-ce que tu faisais ? Tu as vu mon fils ? »
Il connut tout le monde en moins d'une demi-heure ; les deux qui lui apprenaient comment faire pour ne pas trop souffrir, c'était à cause de la bombe au *Coq hardi*. Le vieux c'était à cause de son fils : « Il est au maquis. Comme si je pouvais l'en empêcher ? » Le petit à moustache vendait des légumes. Le zazou était souteneur ; depuis qu'on l'avait abîmé, on le laissait se rétablir « pour la prochaine valse ». Mais il faut croire que le zazou n'était pas pressé de valser ; depuis qu'on l'avait lâché, il ne mangeait presque plus et se tâtait à longueur de journée : « Regarde mes yeux, ça va toujours mal, hein ? »

Ils parlaient tous à la fois. Bachir aurait pourtant voulu rester seul cinq minutes pour s'y retrouver, pour se préparer. Le commissaire lui avait dit : « Vous avez toute la nuit pour réfléchir. » Puis on l'avait ramené chez les paras, sans doute pour qu'il réfléchît mieux. Quand ils eurent bien pressé l'orange, ils retournèrent chacun à son coin de paille. Bachir s'affala, s'adossa au mur comme faisaient tous les autres. Il ferma les yeux : les événements de la journée défilèrent dans son imagination comme un film.

Le lieutenant para avait d'abord sifflé : « Monsieur va au bal ! » puis il l'avait embarqué dans une Jeep près de lui.

On l'appelait Graine de Violence. Il n'était pas plus violent que les autres. Seulement, lui, ça lui faisait plaisir. Ce qu'il aimait rencontrer c'était de vrais fels qui résistaient. Ses chefs l'estimaient beaucoup et croyaient que s'il insistait tant avec ses clients c'était parce qu'il voulait des renseignements. Bien sûr, mais là n'était pas l'essentiel ; l'essentiel était dans le côté sportif de la chose, cette griserie qu'il y a à pousser l'autre (comme celle du chauffeur de la décapotable qui appuie sur le champignon un jour d'été sur une route droite), à éprouver jusqu'où il ira, où il cédera, la volupté de le voir souffrir d'espèces de souffrances différentes, les suspenses des confessions refusées, différées, promises, escamotées, l'exaltation de voir que le fel résistait longuement, obstinément jusqu'au dernier épisode qui mettait fin en même temps à la comédie, à son plaisir à lui et à la vie du fel. Là, Graine de Violence exultait. Il pardonnait aux autres hommes, à tous ceux qui n'étaient pas paras, d'être si lâches, si larves, puisque de temps à autre ils pouvaient produire un échantillon de cette trempe, un exemplaire d'aristocratie méprisante comme on en trouve de moins en moins dans l'humanité avachie.

Bachir eut tôt fait de jauger tout cela dès les premières répliques. Il se prêtait au jeu pour faire parler l'autre, le

juger et décider de la meilleure forme de défense à adopter. Cinq minutes après le début de l'interrogatoire, Bachir entama un long exposé sur la civilisation chrétienne, l'ONU, la défense de l'Occident, Charles Maurras et la vieille galanterie française. Il vit les traits roses de Graine de Violence passer très vite du sourire ironique à la moue du mépris puis à l'incompréhension consternée. Bachir l'appelait « mon lieutenant ».

Graine de Violence sortit en coup de vent. Bachir l'entendit crier devant la porte :

– Ah ! Sergent, vous êtes là ?... Qu'est-ce que c'est que ce philologue que vous m'avez amené... C'est une femmelette... À la première gifle il va se mettre à chialer. À la seconde il va inventer des romans... Vous savez bien que je n'aime pas les larves... Et puis il a été à l'école... Il fait de l'enculage de mouches... Il parle de la pucelle d'Orléans... Écœurant !... Tu vas me débarrasser de ton client, il me fatigue déjà. Donne-le aux civils, ils sont faits pour ça..., à la DST, tiens !

À la DST, Bachir avait passé toute la journée dans le bureau du commissaire. À droite et à gauche de la petite chaise sur laquelle il était assis, deux policiers ; celui de gauche, un brun, un Arabe probablement, raclait à terre la semelle de ses souliers ; celui de droite, un brun aussi, le genre espagnol, s'appuyait sur son dossier. Le commissaire était sec, élégant et poli. Il commença par des considérations générales sur les malheurs des temps, distribua avec objectivité le blâme et la récompense : « Nous avons tous fait des fautes. Nous sommes des hommes hélas ! Qui peut se vanter d'être infaillible ? Mais le crime c'est de s'obstiner. Après quatre ans d'une guerre qui n'eût jamais dû être... et horrible comme toutes les guerres civiles, il est temps d'arrêter le cirque, grand temps ! Mais qui peut le faire ? »

Le commissaire regarda Bachir dans les yeux :

– Je veux être franc avec vous. Ceux qui se battent... d'un côté comme de l'autre... sont trop engagés. Enfin

vous le voyez bien, ajouta-t-il comme si Bachir avait émis une objection, ils sont tous devenus fous.

Du côté de Bab el-Oued une rafale sèche déchira le silence. Le commissaire leva la tête :

– Vous entendez ? Le cirque continue... Bon ! Au point où en sont les choses, il faut délibérément ignorer les exaltés qui sont devenus prisonniers de leur exaltation, il faut qu'enfin la raison triomphe, et qui dit raison dit modération, cotte mal taillée, compromis, je dis bien compromis, pas compromission.

Le commissaire poussait la franchise jusqu'au courage.

Il restait le fond. Le fond, Bachir le comprit très bien. Le commissaire cherchait des éléments pour la fameuse troisième force, celle des gens modérés à égale distance des deux exaltations extrêmes. Il pensa que le commissaire manquait d'imagination. Depuis le temps que l'on cherchait l'introuvable phénix, on aurait pu inventer autre chose. Mais il reconnut que le commissaire faisait honnêtement son métier ; il soignait sa langue, faisait l'effort d'être objectif, cherchait les arguments les plus propres à convaincre cet intellectuel sorti des écoles françaises. Mais ce n'était là bien sûr que les menus hors-d'œuvre. Le plat de résistance était pour plus tard. Le commissaire lui-même ne devait pas se faire beaucoup d'illusions sur l'efficacité de sa dialectique. Néanmoins c'était le règlement, il faut épuiser les moyens ordinaires avant de recourir aux autres.

Bachir abonda dans le sens de la solution raisonnable et modérée. Le commissaire lui offrit une cigarette et, enchaînant, chercha avec lui les moyens de faire passer dans les faits ce qui n'était encore qu'une vue de l'esprit. Il reconnut que c'était difficile.

– On peut dire que c'est impossible, dit Bachir.

– Oh ! Impossible ! Impossible !...

Le commissaire fit une moue qui voulait dire qu'il ne le pensait pas.

Bachir pensa : il va tout de suite me dire que vouloir c'est pouvoir, ou bien qu'impossible n'est pas français. Le commissaire dit :

– Peut-être avez-vous raison, mais vous savez bien, docteur, qu'« il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer ! »

Bachir se dit : c'est décidément l'opération charme.

Le commissaire ajouta :

– Eh bien ! tout ceci est très intéressant, mais c'est assez pour cette fois.

Bachir resté seul après le départ du commissaire se leva pour se dégourdir les jambes, elles lui faisaient mal.

– Monsieur est mal assis ? dit l'Espagnol en le rejetant sur sa chaise.

Bachir cria de douleur, ses blessures n'étaient pas encore entièrement guéries. Il tendit tout de même les jambes parce que ainsi il les sentait moins. L'Espagnol fit semblant de ne pas voir.

Bachir pensait à son interrogatoire et ne comprenait pas. Car enfin la seule question qu'il fallait lui poser et qui risquait de leur donner la clef de tout, c'était la suivante : « Pourquoi Bachir avait-il depuis cinq mois quitté son cabinet de la rue Randon et où avait-il passé tout ce temps ? » Encore heureux que personne ne l'eût vu entrer chez Claude avec son panier d'œufs et sa tenue de paysan. Or le commissaire ne lui avait rien dit de tout cela. Bachir pensa : ou il est très fort et il a une méthode à lui (il cherchait laquelle et il ne trouvait pas) ou il ne sait rien, il n'a aucun grief précis, il essaie seulement de provoquer un hasard heureux.

Quand le commissaire revint il avait l'air ennuyé de quelqu'un qui dirait : J'aurais voulu continuer avec vous l'intéressante conversation de tout à l'heure, mais vous comprenez bien que les devoirs de ma charge, n'est-ce pas…

Néanmoins il ne se départissait de son ton de parfaite courtoisie que pour essayer de créer un climat de confiance,

presque de familiarité. Bachir dut reconnaître qu'il avait un certain savoir-vivre. Les questions essentielles, les seules qui l'intéressaient, il les noyait au milieu d'un tas d'autres sans importance et il disait les unes et les autres sur le même ton de conversation légère, détendue, comme s'ils n'étaient là tous les deux que pour s'acquitter d'un pénible devoir de politesse :

– Avez-vous beaucoup de clients ?

– Quelles sont les maladies les plus répandues chez nos concitoyens musulmans ?

– Quels sont vos rapports avec le Front ?

– Avez-vous une clientèle européenne ? (Non ! Encore un préjugé stupide de la part des Européens.)

– Est-ce qu'Amirouche est vraiment l'homme extraordinaire que l'on dit ? Je me méfie toujours des légendes.

– Vous aimez la peinture moderne, vous ? (C'est simple, moi, je n'y comprends rien, mais rien !)

– À combien estimez-vous les forces de la wilaya III ? Celles de tous les maquis ?

– Bien organisé, leur service sanitaire ? M'étonnerait !

Bachir s'étendit sur les caractères et les servitudes de la médecine telle qu'il la pratiquait, il déplora les préjugés raciaux, défendit la peinture moderne, sans trop de zèle cependant. Pour le reste, il nia tout : il n'avait aucun rapport avec le FLN, il ne connaissait pas Amirouche, il ne savait pas quels étaient les effectifs des maquis (eux-mêmes d'ailleurs devaient l'ignorer), ni comment y étaient organisés les services sanitaires.

– Oh ! Pépé !

La voix du zazou était modulée et douce comme pour une confidence :

– Rappelle-toi, tu ne m'as donné qu'un revolver ; pour les mitraillettes, ni vu ni connu, tu ne m'as jamais rencontré.

Bachir revint à ces corps étendus, il les avait oubliés. Rien, morts, indifférents, silencieux comme s'ils n'avaient pas entendu le zazou qui s'était remis à se tâter. Ils étaient

englués dans le silence où les éclats de voix ne portaient pas. Maintenant qu'ils avaient tout tiré du nouveau venu ils n'avaient plus rien à se dire, eux se connaissaient trop – ils ne pouvaient plus que redire ce qu'ils s'étaient dit et, comme c'était dans les mêmes termes, ils avaient fini par s'écouter les uns les autres comme on écoute un appareil qui reproduit la voix, on sait ce qu'il va dire et on sait que cette voix n'est pas une vraie voix, que c'est un jeu, un mensonge. D'un commun accord pour qu'ils ne devinssent pas les uns aux autres des mensonges, ils avaient fini par se taire sur tout ce qui était passé. Ils commentaient au contraire longuement les événements de la journée parce qu'il fallait à chaque instant inventer des parades, déjouer l'ennemi, le jouer quelquefois, échapper en plus grand nombre possible à la mort.

Sur sa chaise trop petite Bachir changeait de posture à chaque instant. Il avait hâte que le commissaire revînt pour que la séance prît fin et qu'il pût se lever. Pour soulager ses cuisses, ses mollets lacérés de lames aiguës, il allongeait les pieds ou les ramenait doucement sur les barreaux de la chaise, mais la douleur parfois était si intolérable qu'il avait envie de crier.

Il entendit derrière lui le commissaire s'avancer d'un pas qui lui sembla plus sec. La chaise devant lui fut tirée brutalement. Un homme jeune encore, les cheveux ras, les traits tendus, s'installa à la place du commissaire. Derrière lui un grand brun avec un dossier sous le bras portait sur Bachir des yeux qu'il tâchait de rendre féroces. Il s'installa devant une petite table, tira un encrier, un porte-plume dont il vérifia la plume.

– Prêt, monsieur l'Inspecteur !

M. l'Inspecteur vrilla sur Bachir son regard bleu.

– Vous allez répondre à mes questions.

Le ton était étudié, à la fois correct et cassant.

– Vous avez quitté votre cabinet le 7 février. Pourquoi ?

– J'étais fatigué, dit Bachir, je suis allé me reposer.

– Où ?

– À Tala, en Kabylie.

– Les registres du lieutenant Delécluze signalent votre entrée. Ils ne signalent pas votre sortie.

– Je suis pourtant passé par le poste de la SAS.

– Nos collaborateurs signalent votre présence pendant sept jours. Ensuite ils ne vous ont plus vu.

– Je dois dire que je ne tenais pas spécialement à me faire voir de vos collaborateurs.

– Vous aviez des choses à vous reprocher ?

– Ils n'auraient pu que me contrarier.

– Ah ?

– Par exemple en exigeant que j'assure la garde de nuit.

– C'est déshonorant ?

– J'étais parti pour me reposer.

– Les officiers de renseignements de la région de Kabylie signalent qu'à partir de février, c'est-à-dire à peu près au moment où vous avez quitté Tala, le service sanitaire d'Amirouche est beaucoup mieux organisé. Vous êtes sûr de n'y être pour rien ?

– Je ne suis pas sorti de Tala.

– Les gens savaient que vous y étiez. On n'est pas venu vous solliciter ?

– On ?

– On, ce sont les rebelles.

– Non.

L'inspecteur se tourna vers l'homme au regard féroce qui, la langue pendante, faisait racler sa plume sur un grand calepin de feuillets quadrillés.

– Vous suivez, Pablo ?

– Oui, oui, monsieur l'Inspecteur, très bien, je suis très bien.

– On ne vous a pas demandé d'aller soigner des blessés ?

– Non.
– On n'a pas exigé de vous des médicaments ?
– Non.
– Combien de fois avez-vous vu votre frère Ali depuis qu'il est parti ?
– Aucune.
– Où est-il en ce moment ?
– Au maquis.
– Pardon ?
– Avec les rebelles.
– Où exactement ?
– Je ne sais pas.
– Vous savez à quoi vous jouez ?
Bachir ouvrit des yeux étonnés.
– À l'imbécile... et moi, je n'aime pas les imbéciles.
Il haussa d'un trait son buste raide et sortit en coup de vent, droit comme à la parade.

La porte s'ouvrit brusquement et, juste après la botte du para, entra un homme en gabardine beige. Le petit jeune silencieux qui enfonçait ses épaules dans la paille « pour avoir moins froid » se cacha la tête dans les mains. Bachir le vit mordre ses lèvres pour ne pas crier ; une goutte de sang perla sous la gencive. Bachir lui mit le bras sur les épaules comme pour le préserver d'une chute.
– C'est mon père, dit le petit jeune.
La même série, les mêmes questions, les mêmes conseils. Le nouveau fut assiégé dès la porte. La salle soudain vide parut déserte et plus grande. Seul dans un coin le petit jeune étouffait des sanglots que Bachir faisait semblant de ne pas entendre.
Le nouveau fut vite pressé. Il n'était pas causant et semblait n'être au courant de rien. Il venait pourtant de l'autre côté de la porte. Quand son fils vint à lui gauchement, comme honteux, il lui dit :

– Tu vas bien ? Tout le monde va bien à la maison. Ta mère est guérie. Dès que nous serons sortis d'ici nous retournerons dans la montagne.

Puis il alla tasser son coin de paille méticuleusement, loin du petit jeune, juste au coin opposé.

Bachir n'en pouvait plus. Il se leva comme un ressort, d'un coup.

– Je voudrais aller aux toilettes.

– Les toilettes ? dit l'Espagnol. Qu'est-ce que c'est que ça, les toilettes ? Tu peux pas dire les chiottes comme tout le monde ?... Et ta sœur ? Elle ne va pas aux toilettes, ta sœur ?... Tu n'as qu'à faire ça dans ton froc, ton joli froc des dimanches.

De rester debout soulageait Bachir.

La porte fut poussée, c'était de nouveau le commissaire.

– Vous avez causé avec mon collaborateur ?

– Nous avons causé.

– Il est furieux.

– Je ne lui ai rien dit, dit Bachir.

– Je crois que c'est ce qu'il vous reproche.

Le greffier grattait furieusement.

– Arrête ta musique, Pablo, dit le commissaire. Tiens, donne-moi ce dossier et va prendre l'air.

Pablo sortit, l'œil torve.

– Vous voulez peut-être ajouter des précisions à ce que vous venez de dire à notre inspecteur ?

– Non, dit Bachir.

Le commissaire feuilletait le dossier d'un doigt négligent.

– Et vos amis ? Vous ne me parlez pas de vos amis. Eux pourtant ne vous oublient pas.

Le commissaire avait un sourire à peine perceptible.

– Ils m'ont parlé de vous longuement.

Bachir pensa : c'est maintenant qu'il faut faire front.

Ses amis ? Il essayait de deviner qui.

– Vous connaissez… ? dit le commissaire.

Il attendit un long moment, son regard ne quittait pas Bachir.

– Vous connaissez Ramdane Faradji ?

Bachir ne répondit pas tout de suite.

– Je vous ai posé une question.

– C'est un ami d'enfance, dit Bachir.

– Et depuis ?

– Je l'ai perdu de vue depuis longtemps. Je crois qu'il est professeur quelque part par là.

– Il ne fait pas que ça, dit le commissaire.

– Ah ? dit Bachir.

– Cela vous étonne ?

– Il est évident que depuis que nous ne nous voyons plus…

– Lui pourtant ne semble pas vous avoir à ce point oublié.

Le cœur de Bachir dansait, affolé, dans sa poitrine. Le commissaire prit une liasse de papiers qu'il feuilleta rapidement.

– Il est beaucoup question de vous dans ces papiers… quelquefois en termes précis. Quand on les a lus, dit-il d'une voix neutre comme s'il cherchait seulement à élucider un point obscur, il semble difficile de vous croire quand vous soutenez que vous ne connaissez pas Amirouche, que vous ne savez rien de l'organisation sanitaire des maquis et, chose plus étrange encore, que vous n'avez aucun rapport avec le Front.

Bachir nia tout en bloc. Si vraiment le commissaire avait les preuves, si cet idiot de Ramdane avait été assez bête pour garder des papiers pleins de stupides précisions, il serait toujours temps de se rétracter.

– À quel jeu jouez-vous, docteur ? dit le commissaire.

– Je ne veux pas savoir ce qu'il y a dans ces papiers ni de qui ils sont, mais ils mentent s'ils disent que je connais Amirouche.

– Alors, dit le commissaire, je vais être franc. Je vais vous donner une chance et, croyez-moi, je serais navré que vous ne la saisissiez pas parce que ce sera la dernière. Ramdane Faradji, nous l'avons pris avant vous. C'est lui qui nous a parlé de vous. Il est au camp mais nous pouvons le faire venir. Parlez, et il repartira sans même vous avoir vu… à moins que vous y teniez. Sinon je peux vous confronter avec lui. Mais vous comprendrez qu'alors je ne peux plus rien pour vous. Vous ne serez plus qu'un criminel de droit commun, comme n'importe qui, comme le lanceur de bombes ou l'égorgeur du coin. Réfléchissez-y. Je vous donne tout le temps de peser les risques inutiles que vous prenez… inutiles et… dangereux ! Je reviendrai dans dix minutes.

Les deux policiers reprirent vie.

– Tu as réparé la charrette ?

– Douze billets ! Elle va me ruiner, cette boîte à sardines. Un char à bancs, que c'est !

– Change-la.

– Il me manque un détail.

– Ah ?

– Oui, je n'ai pas encore trouvé la couleur.

Il frotta son pouce sur son index pour dire qu'il lui manquait de l'argent. Ils rirent tous les deux.

– Tu viens prendre l'anisette à midi et demi ?

– À midi et demi ! Ma femme va croire des choses si je tarde.

– Tu as raison. Avec des cocos comme ça (il montra Bachir du menton) on sait quand ça commence, on ne sait jamais quand ça se termine.

Il s'approcha, heurta Bachir du pied.

– Pardon, dit Bachir.

– Pourriture ! dit l'Arabe.

Il passa, revint puis hurla en arabe :

– L'homme n'a rien révélé du tout. Il a tenu jusqu'au bout et maintenant il est au camp.

La voix gutturale et rauque était haineuse. Bachir regarda l'homme. Double jeu ou provocation ?

– Tu entends, Pépé ? Pour le revolver, d'accord. Mais les mitraillettes, pas vu, pas pris.

Vers Birmandreis le soleil sabrait de sang les pins aigus et noirs qu'il éclairait par-derrière. Le silence se fit plus lourd à déplacer. Bachir regarda la salle que la nuit commençait à gagner par le coin où ils étaient, le petit jeune et lui. Le souteneur regardait son bracelet-montre sans arrêt. Le petit moustachu en faisait autant ; aussi le voisin de Bachir, et pépé, et le zazou ; ceux qui n'en avaient pas regardaient chez les autres furtivement. Tous ces voyageurs d'une salle d'attente que la nuit par la fenêtre sans vitres et sans volets avait envahie d'un coup attendaient dans une gare froide le passage d'un train tardif. Bientôt il n'y eut plus de vivant dans le noir que les aiguilles phosphorescentes sur qui Bachir devinait que se braquaient les regards.

– Tu entends, Pépé ? Le revolver seulement.

Bachir sentait se crisper sur sa cuisse les ongles du petit jeune que cette voix de disque fêlé exaspérait.

Le commissaire entra. Les dix minutes étaient écoulées.

– Vous avez réfléchi ?

Bachir n'avait réfléchi à rien. Il avait essayé mais il n'avait pas pu. Il se faisait l'effet du pendule de la grande horloge dans la salle à manger : un coup à droite, un coup à gauche mais jamais en repos. Impossible d'en sortir ! Un coup à gauche ! Le flic disait vrai et il était sauvé. Mais si c'était un piège ? Un coup à droite ! Il était perdu !

– J'ai réfléchi, dit-il.

Il pensait qu'au point où il en était...

– Je savais que vous étiez intelligent... et raisonnable.

– Ramdane est-il ici ?

– Nous pouvons le faire venir.
– Je veux être confronté avec lui.
Le commissaire hésita, puis :
– Comme vous voudrez.
Bachir regarda l'Arabe... vite... les yeux embués. Double jeu ou provocation ?
– En ce cas, dit le commissaire, il sera là demain matin... N'oubliez pas, docteur. J'ai joué franc-jeu avec vous, et je veux continuer jusqu'au bout. Je vous donne encore un sursis d'une nuit. Ramdane sera là dès demain matin. Il ne tient qu'à vous de ne pas le rencontrer. Je vous laisse toute une nuit à vos pensées et à vos souvenirs. Un conseil : tâchez que les unes soient raisonnables et les autres... fidèles. C'est du moins ce que j'espère... que j'espère pour vous. Et si malgré cela vous vous obstinez, alors, docteur, vous connaissez Ponce-Pilate ?
Il se frotta les mains l'une contre l'autre.
– Moi, je m'en lave les mains.

La même botte ouvrit la porte. Le faisceau raide d'une lampe électrique se ficha dans un coin de la salle. C'était la soupe. Bachir ne bougea pas.
– Tu veux ma part ? dit-il au petit jeune.
– Va d'abord la chercher.
La peur avait altéré sa voix. Tous profitèrent de la lumière pour regarder leurs bracelets-montres.
– Dix heures cinquante, dit Pépé, encore dix minutes.
– Dix minutes pour quoi ? dit Bachir.
– C'est à onze heures qu'ils commencent. À cette heure-là, tout le monde dort.
– On te demande rien, dit une voix de basse, ferme-la.
– D'ailleurs c'est idiot ce que tu dis, dit un autre. On entend mieux dans la nuit. C'est par vice, les salauds !
– Vos gueules, nom de Dieu ! dit la basse.
– Dis, regarde mes yeux, dit le zazou, je suis toujours malade, hein ? Oh ! Pépé, rien que le revolver.

L'homme à la gabardine commença de tousser, faiblement d'abord puis plus fort, puis sa toux s'installa dans le noir, comme le fond sonore de la scène que leurs ombres difformes jouaient sur les murs nus.

– Mon père est asthmatique, dit le voisin de Bachir.

Bachir avait froid. Il n'y avait pas de couvertures. Personne ne se plaignait. Bachir était hépatique et les hépatiques sont frileux, il n'allait pas leur expliquer qu'on a les membres gelés quand on a mal au foie.

C'est maintenant, avant qu'il eût trop froid, qu'il fallait arrêter un plan, après il ne le pourrait plus. Et puis il allait bientôt être onze heures.

Le froid devint vite intolérable. Le petit jeune, recroquevillé, lui enfonçait les genoux dans les reins. Sa respiration était régulière. Toutes les respirations étaient régulières. Pourquoi cette fenêtre n'avait-elle ni volets ni vitres ?

Arrêter un plan... tout de suite. Mais quelle autre solution y avait-il ? Il fallait tout nier... jusqu'au bout et quoi qu'il arrive, ici les gros moyens sont plus efficaces. Et puis il y avait toujours la chance que le flic brun ne fût pas une pourriture.

Bachir pensa qu'il ne pourrait pas tenir dans ce froid jusqu'au lendemain. Il se rappela une histoire qu'on lui avait racontée à la caserne et en prison. On peut faire toutes les bêtises, boire glacé quand on transpire, s'exposer à tous les courants d'air, boire toutes les saletés, on n'attrape jamais la crève.

Mais Bachir n'était plus seul à s'agiter. Comme s'ils s'étaient donné le mot ils se mirent tous à se retourner, à tousser, à chuchoter dans le noir. Le petit jeune aussi s'était réveillé.

– Quelle heure ?

Bachir regarda :

– Onze heures moins cinq.

– Ah !

La fenêtre jetait le froid par pelletées, par tombereaux. Une cadence de pas lourds, réguliers, écrasa tous les gestes, toutes les toux.

La porte fut poussée d'un coup.

– Mezoued Ali.

Une voix professionnellement nette, indifférente et claire, comme à l'appel, parce qu'il faut se faire entendre.

Les genoux du petit jeune se contractèrent contre le dos de Bachir. Une voix affolée murmura :

– Présent !

L'éclair droit d'un phare de lampe électrique fureta l'ombre, alla chercher la voix dans son coin.

– Grouille-toi.

Des gestes flous, une mâchoire pendante, des yeux hâves, des épaules prostrées, le phare de la lampe coupait tout cela par intervalles.

Un aveugle aux gestes indécis qui cherche à s'agripper tituba vers la porte… assommé déjà !

Une voix dit dans le noir :

– Sois un homme.

– Pépé, recommença d'appeler le zazou.

– Ta gueule ! Ferme-la !

Le zazou se tut.

– Tu ne peux pas nous laisser dormir ?

Puis, quoique le zazou ne dît plus rien, tout le monde continua de crier.

Le premier Ha ! de Mezoued couvrit toutes leurs voix. Ils se turent par pudeur. Bachir maintenant avait chaud, partout sauf aux pieds, glacés. Mezoued ne criait pas tout le temps. À la fin ce n'était plus un cri de douleur, c'était comme un hurlement d'animal.

Au bout d'une heure, la voix se tut. Des toux remplirent les ténèbres. Le dialogue des toux dura cinq minutes ; curieux ce qu'on peut dire avec une toux. Bachir comprenait déjà très bien. Une toux dit : il ne crie plus, il est

mort. Une autre répondit : je ne crois pas, il doit être évanoui. La toux de celui qui avait dit : « Sois un homme » constata, calme : il n'a pas parlé. Puis le même pas régulier, pesant, éclata de l'autre côté de la porte. Le concert des toux fit semblant de l'ignorer, puis se tut quand la porte fut poussée.

– Lahrèche Moussa.

Le petit jeune se leva d'un coup, ressort brusquement détendu.

– Quoi ? dit-il, hébété, en direction de Bachir. Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Alors quoi, Lahrèche Moussa ? répéta la voix plus aiguë du para.

– Présent ! dit une voix posée.

– C'est mon père, dit le petit jeune.

Moussa se leva, tira sur sa veste, ajusta le col de sa chemise, son pantalon et, zébré de lumière, se dirigea vers la porte.

– Lahrèche Mohammed, dit encore le para.

Le petit jeune fit : ah !

Le para ajouta : « Vous faites ça en famille, tas de salauds. Eh bien ! viens voir papa danser. Allez, ouste ! »

Les cris de Moussa n'éclatèrent que beaucoup plus tard. Ils durèrent plus d'une heure aussi. Quand le petit jeune revint il était seul, il sanglotait comme un enfant.

Avant de partir, le para cria :

– Le caïd ! Où est votre caïd ?

Bachir ne bougea pas. Le para cria plus fort :

– Bien quoi ? Bachir Lazrak, votre guérisseur.

Bachir se leva. Il pensait à ses jambes. Elles étaient reposées mais elles ne tiendraient pas bien longtemps. Le para devant lui ricanait.

– Tu vas danser dans ton beau costume.

Dehors le ciel était déjà clair, c'était l'aube. On fourra Bachir dans une Jeep qui démarra aussitôt. Il se demandait où on le conduisait. Ils prirent la direction de Chéra-

gas puis, au carrefour de Clairval, bifurquèrent vers Bouzaréa. Bachir se dit qu'on le ramenait à la DST...

Il trouva le commissaire furieux.

– Une bande d'ânes... Des ânes bâtés !... Asseyez-vous, docteur ! J'espère que vous avez compris qu'il s'agit d'un malentendu... À cause de ces idiots ! Je leur ai dit de vous garder ici, ils vous ont conduit chez les paras, avec les terroristes.

Bachir redevint lucide.

– Enfin... peut-être qu'à quelque chose malheur est bon. Avez-vous réfléchi ?

– Oui, dit Bachir.

– Alors ?

– Ramdane est là ?

– Je pense qu'il est arrivé, dit le commissaire.

– Je demande à le voir.

Le commissaire se raidit sur le dossier de sa chaise et se mit à regarder Bachir d'un air drôle. Bachir regardait le commissaire. Ils restèrent ainsi... longtemps. Puis le commissaire se leva lentement.

– En ce cas !... Je vais aller le chercher moi-même. Je pense qu'il est déjà là.

Il avait l'air las ou indifférent. Indifférence de la certitude ?

Bachir tournait le dos à la porte. La première chose qu'il entendrait de Ramdane, ce serait son pas par-derrière. Comment serait-il quand il paraîtrait ? Noyé dans la honte ou le regard luisant d'une impudence forcée ? Qu'est-ce qu'il dirait ?

« Bientôt, Bachir, tu seras convaincu de mensonges, tu diras tout, et il sera prouvé que tu auras été un salaud. Oui, docteur Lazrak, un beau salaud comme les autres. Et alors... ? Jusqu'ici tu as été traité comme un docteur sorti de la faculté de médecine de Paris. Quand dans un instant il

va être prouvé que tu mens, tu auras toi-même changé la règle du jeu et tu seras traité comme l'étaient les autres cette nuit chez les paras, comme tous ceux que ne protègent pas leur cravate de soie, leur costume de drap anglais ni les diplômes de l'Université. »

Derrière lui, lent, calculé, comme titubant, un pas... deux pas... trois... quatre... plusieurs qui résonnaient toujours plus haut à mesure qu'ils approchaient.

Bachir écoutait son cœur battre. Les pas s'arrêtèrent juste contre le dossier de sa chaise. Il allait dire : « C'est bon, vous avez gagné ! » puis raconter, tout dire, pour éviter le regard de Ramdane implorant le pardon, sa voix écorchée, sa toux, ses pommettes en feu quand il parlerait, pour que Ramdane n'eût pas honte devant lui.

– C'est bon, dit le commissaire, vous avez joué... et gagné !

Bachir se retourna. Le commissaire était seul.

– Ramdane n'est pas là. Il est à l'infirmerie du camp... Vous savez, il avait des ennuis avec sa santé... et il ne peut pas se déplacer... De toute façon, l'essentiel de ce qu'il aurait dit est déjà dans votre dossier.

Bachir se sentit remonter de plusieurs brasses de l'eau bourbeuse où il s'enlisait. Le commissaire alla s'installer de nouveau sur sa chaise.

– Que ferez-vous si vous êtes relâché ?

– Je vais rouvrir mon cabinet.

– Est-ce très indiqué... et même très prudent ?

– C'est mon métier, dit Bachir.

– Écoutez, docteur. Vous avouerez que, malgré tout ce que les rebelles publient sur nos prétendues atrocités, nous n'avons pas été très méchants... ni même très curieux avec vous. En fin de compte, nous allons vous renvoyer à vos chères études... Vous vous en serez tiré à bon compte, avouez-le... Alors il est juste que nous exigions une petite compensation. Dans votre propre intérêt, il vaut mieux pour vous que vous quittiez ce pays. Ici les

:ntations sont nombreuses et souvent on ne peut même as les éviter. Si nous devions nous revoir un jour, il n'est as sûr que vous vous en sortiez dans les mêmes condi-ons qu'aujourd'hui. Voici un laissez-passer à votre nom. e ne veux pas savoir où vous irez, mais j'espère que 'est en un endroit où nous ne risquons plus de nous ren-ontrer, sauf si c'est du même côté de la barricade tous es deux.

Il se leva aussitôt.

– Tiens, fit-il au policier algérien, reconduis le Dr Lazrak. Jous avons fini de parler.

Le policier arracha Bachir de sa chaise et le poussa vers a porte. Il le traîna à travers la cour par le bras et très ite, entre ses dents, lui parlait par bribes.

– Il n'a rien dit, ton ami... Je l'ai vu cette nuit... Il est rès courageux... Mais il est très malade... Je ne sais pas 'il tiendra le coup.

La ville riait dans le soleil. Les voix des hommes vaient une bonne rudesse... et l'air d'Alger... oh ! la la ! ue l'air d'Alger est libre et pur !... Bachir courut à la encontre du premier trolley qui dévalait la route de Bou-aréa vers l'arrêt Pascal. Ses jambes ne souffraient pas rop.

Quand le soleil parut le lendemain, Ali regarda le pays ù on les avait conduits les yeux bandés cette nuit. Il econnut qu'ils étaient de l'autre côté de la montagne, au-essus de Bouïra. Il se demandait quand on allait les nterroger, Omar et lui, et si on les torturerait d'abord. À noins que, contrairement à ce qu'on lui avait toujours dit, es Français ne respectent les lois de la guerre.

Omar, depuis longtemps réveillé, ne disait rien. Au ébut il avait eu les larmes aux yeux : « C'est ma faute, non frère Ali, ma faute ! C'est moi qui ai tiré. » Ali avait ssayé de lui expliquer que maintenant il fallait surtout

essayer de s'en tirer. « Nous sommes au-dessus de Bouïra », dit-il. La sentinelle qui avait compris Bouïra leur donna l'ordre de se taire. « À Bouïra », dit Ali.

– Ta gueule ! dit la sentinelle. Ta sale gueule, tu ferais mieux de la fermer, et n'essaie pas de te barrer, c'est moi qui te le dis, moi, Georges Chaudier dit « Œil de Lynx ».

Le lieutenant Delécluze avait confié lui-même à Chaudier ses deux prisonniers. Il n'avait pas encore signalé leur capture, il fallait d'abord extraire d'eux tous les renseignements possibles. Oui, bien sûr, à l'école on lui avait appris qu'un officier de troupes ne doit pas bricoler avec le renseignement. À chacun son rôle. Lui, Delécluze, n'était pas au 5e bureau.

Mais, d'autre part, le lieutenant tenait peut-être dans ces deux fels la chance de racheter la gaffe monumentale du rapport. Il s'était renseigné : depuis deux semaines que durait l'opération Jumelles, on n'avait pas la moindre trace d'Amirouche. Et si un de ces fels pouvait le mettre, lui Delécluze, sur la voie ?

Delécluze avait expliqué tout cela à Chaudier : « Tu entends ? ne te presse pas de les buter, il faut qu'ils parlent d'abord, nous avons besoin de renseignements. » S'il l'avait fallu, il les aurait butés, bien sûr, mais pressé, Georges ne l'était pas, non, pas même très excité par la chose.

Georges s'ennuyait avec ses deux fels. Ils n'avaient pas l'air d'être très méchants, pas même très différents des copains de la compagnie, surtout le petit jeune qui ne disait jamais rien et qui avait l'air d'avoir reçu une fessée parce qu'il avait fait une bêtise. Un peu plus bruns peut-être que les copains, moins bien nourris aussi : ça c'est sûr, il n'y a qu'à les regarder, mais aussi jeunes, aussi gauches aussi.

Un sous-officier arriva bientôt ; il dit quelque chose à Chaudier, puis se retourna vers Omar :

– Allez viens, toi. Le lieutenant te demande, vous allez causer ensemble.

Omar se leva gauchement ; ses yeux traqués cherchèrent à accrocher le regard d'Ali qui les évitait.

– Grouille-toi, dit le sergent ; passe devant.

Omar essayait de marcher droit.

– Il est courageux, ton copain ? dit Chaudier.

– Je le connais pas. Il n'est pas de mon groupe, je l'ai rencontré par hasard.

De la grande tente en forme de marabout qui servait de PC, on entendit bientôt monter la voix du lieutenant puis un bruit de coups sourds.

Georges pensait : « Il est idiot, le fel, il ne crie même pas ! Quand on crie cela soulage, et puis les gars vont peut-être y aller plus mou. »

Il se retourna vers Ali.

– C'est un salaud, ton copain. Vous avez dû en dresser des embuscades tous les deux ! Tu te caches dans les bois comme un grand courageux, tu attends que les soldats français passent, tu leur tires dessus, tu les tues et tu files tout de suite comme un vrai soldat !

La séance durait. Georges pensait : « C'est pas varié, ces machins-là. » La voix de Delécluze s'était figée dans l'aigu. Georges dans l'intervalle des coups distinguait : « Amirouche... Amirouche. » Il dit :

– Le lieutenant veut savoir où est Amirouche, tu le connais, toi ?

– C'est le chef, dit Ali.

– Un chef sanguinaire.

Ali ne dit rien.

– Sanguinaire, tu entends !

– Je ne comprends pas, dit Ali.

– Ça veut dire qu'il aime le sang comme les bêtes sauvages.

– Je ne le connais pas, dit Ali.

– Tu ne le connais pas, mais tu sais où il est.

– Non, dit Ali.

Dans le marabout la voix de Delécluze répétait : « Amirouche !... »

Puis le lieutenant cria :

– Emmenez-le !

Georges savait bien où, mais il avait l'impression que ça ne servirait à rien ; il ne criait même pas sous les coups, le fel.

Georges vit sortir le fel du marabout. Il titubait. Pour le faire marcher, le sergent lui donnait de grands coups de botte. On ne pouvait pas lire sur la figure du fel ce qu'il pensait parce qu'elle était tout en sang. Le lieutenant suivait le groupe de loin.

Quand ils revinrent une demi-heure plus tard, il n'était pas beau (le fel, bien sûr !... mais, à la réflexion, le lieutenant non plus : congestionné, suant, les yeux exorbités, la mâchoire pendante). Le fel n'avait pas parlé, c'était clair.

Alors Georges assista à une drôle de scène. On avait mis le felouze au milieu du terrain. Il était d'abord resté debout une minute ou deux, puis v'lan ! comme une masse il s'était abattu. « De la frime ! » avait dit le lieutenant et ils sont tous venus pour le relever à coups de botte au cul. Il faut croire que ce n'était pas de la frime. Il geignait, le felouze, mais il ne se levait pas.

Puis un hélicoptère était venu se poser sur le terrain. Une banane volante, c'est très pratique, ces engins, surtout dans le djebel. Le lieutenant fit monter le felouze dans la banane : il avait fallu le prendre. Pendant que le travail se faisait, Georges, pour dire quelque chose, se tourna vers le sergent :

– Dix jours d'hôpital, sergent, et il sera rétamé.

Le lieutenant le regarda d'un air drôle.

– C'est cela, quelques biftecks, café au lait au lit avec croissants et coquilles de beurre...

Il ricana.

– Demain, je reviendrai pour l'autre.

Puis il monta derrière le sergent et le felouze dans la banane. Le gros insecte maladroit prit de la hauteur. Georges le suivait des yeux.

– Où est-ce qu'ils l'emmènent ? dit Ali.

– À l'hôpital, dit Georges, pour le ressouder.

La banane continuait de froufrouter en rond dans le ciel.

– Ils s'amusent, dit Georges, c'est le tour d'honneur.

Pour suivre le vol de la banane, Georges mettait sa main devant ses yeux. Ali regardait par intermittence.

– Tu vois, dit Georges, vous nous tuez ; nous, on vous paie des voyages en avion à l'œil.

Soudain, dans un cri sauvage, la banane cracha une petite boule ronde ; elle était d'abord recroquevillée, puis des bras, des jambes lui poussèrent qui se mirent à gigoter follement dans le ciel. Omar s'écrasa.

La banane décrivit un grand cercle, piqua vers l'horizon où un merveilleux crépuscule semait des couleurs opalines et tendres, puis disparut.

Georges avait détourné la tête. Ali enleva sa kachabia.

– Je vais le couvrir, dit-il.

– Je te descends, dit Georges, bouge pas !

Ils se tournèrent tous les deux pour ne pas voir cette masse de chair écrabouillée qui nageait dans le sang.

– Il n'est peut-être pas mort, dit Ali.

– Avec ça ! dit Georges.

Une bande de corbeaux noirs et rauques vint tournoyer dans le ciel puis des ambulanciers se dirigèrent vers le cadavre avec un brancard.

Ils étaient dégoûtés.

– C'est sale, même quand c'est mort !

Georges voyait la banane revenir le lendemain avec le lieutenant. Il voyait monter le felouze, l'autre, celui qui était là devant lui, et, peu après, un corps éjecté dans un cri sauvage. Si encore Georges était relevé ! Mais

comptes-y bien ! Il en avait jusqu'au matin à veiller ce mort en sursis.

Georges regarda le fel. Ali pleurait en silence.

– Le lieutenant a dit qu'il reviendrait demain.

– J'ai entendu, dit Ali.

– C'est pour toi.

– Je sais.

– Et alors ?

– C'est plus bien loin.

– C'est tout ce que ça te fait ?

Ali ne répondit pas.

Il ne savait pas entretenir une conversation, le felouze. Sûr que le lendemain, comme l'autre, il ne serait pas très causant.

– Tu as peur ?

– Oui.

– Tu n'es pas très courageux !

– Je ne sais pas.

– Tu as combattu contre nous pourtant.

– J'avais un fusil et puis... il y avait les autres avec moi.

Une lune sanglante pointa sur la montagne à l'horizon.

– Tu vas parler ?

– Je ne sais pas.

Un silence, puis :

– Je ne crois pas.

– Tout le monde parle.

Aussitôt Georges sentit le ridicule et l'odieux de cette réponse. « Tout le monde parle ! » Une demi-heure à peine après qu'on avait enlevé du terrain le corps d'un qui n'avait pas parlé. Il eut honte et pensa, furieux : « Si je le descendais tout de suite ! De toute façon, il ne parlera pas... »

Il entendit la voix impérative du lieutenant :

« Te presse pas de le buter !... »

– Écoute.

– Oui.

– C'est la nuit, je suis seul à te garder. Je suis armé, tu ne l'es pas. D'accord, mais je peux être distrait, avoir sommeil ou envie de pisser ; tu peux avoir la colique, toi aussi.

Ali ouvrait sur lui de grands yeux étonnés.

– T'as pas encore compris ? Écoute : tu vas foutre le camp, je veux plus te voir, tu entends ? Je veux plus voir ta sale gueule de felouze, disparais, bon Dieu !

Ali ne bougea pas.

– Fous le camp, je te dis, mais fous-moi le camp ! Non mais… tu comprends ce que je te dis, oui ? Tu es libre, libre, tu peux fiche le camp où tu veux. Dans un quart d'heure, si tu entends des rafales de mitraillette, t'en fais pas, c'est moi… pour leur dire que je t'ai tiré dessus. J'espère que tu seras loin. Dis, tu as compris, non ? Même que je leur indiquerai la direction contraire dès que ta sale gueule aura disparu !…

Mais le felouze ne remuait pas. Georges exaspéré prit sa lampe électrique, braqua le faisceau sur le visage du felouze pour voir s'il se fichait de lui ou s'il était devenu fou. Et tout de suite il comprit : le felouze roulait des yeux hagards dans un teint livide. Georges le voyait avaler sa salive à chaque instant. Le felouze avait compris, c'était clair, mais la peur décomposait son visage. On allait lui faire le coup classique, le coup de la libération : « Allez, ouste ! fous le camp, tu es libre ! » et à quinze pas, avant même qu'il se retourne, une rafale, quelquefois une seule balle dans le dos… Radio-France V diffusait la nouvelle dès le soir : « … a été abattu alors qu'il tentait de s'enfuir. »

Georges éclata de rire. Le gros œil rond de la lune était monté dans le ciel.

– Tu crois que je vais te descendre ?

– Oui.

– Mais imbécile, de toute façon, même si ce que tu crois est vrai, il vaut encore mieux…

Il n'acheva pas.

– Bon, tant pis, vieux ! Mektoub, comme vous dites. Dieu a peut-être écrit que tu mourrais jeté d'une banane à... Quel âge as-tu ?

– Vingt-deux ans.

– Juste comme moi.

Il pensa aussitôt que ce qu'il venait de faire était idiot. Et si le felouze le lendemain allait dire au lieutenant que la sentinelle lui avait proposé de s'enfuir... C'est égal, il ne le voyait pas parachuté lui aussi... Il ne pourrait pas voir cela une seconde fois.

– Écoute, dit-il, tu n'es peut-être pas très intelligent, mais enfin tu n'es quand même pas absolument con. Alors, tu vois cette mitraillette ? Tu vois bien que je n'ai pas d'autre arme. Regarde ! Je vais la déposer contre l'arbre là-bas. Tu vois ? Il est loin. Je vais revenir ici et toi, tu vas partir... partir, tu entends ? Débarrasser ici... Je n'aurai plus la mitraillette. Alors, tu es d'accord ?

– Comme ça, oui.

Georges alla poser sa mitraillette contre l'arbre. Quand il revint, le felouze n'était plus là.

« Pas dit merci, le salaud ! Même pas entendu partir. »

Georges scruta l'ombre : la silhouette du felouze, indécise, s'estompait dans la nuit. Il se retournait de temps à autre... sans doute pour voir si Georges le poursuivait. La nuit le happa bientôt.

Georges alla reprendre sa mitraillette. C'est seulement quand il se retrouva seul qu'il comprit : il avait laissé fuir le felouze. Ce ne serait peut-être pas le poteau mais ce ne serait pas non plus une réelle partie de plaisir avec l'adjudant, puis le lieutenant congestionné, puis le colonel très Algérie française, puis le général salonnard, les copains, papa, Jean-Marie, petite sœur Nicole... Cette lune même était sinistre. Il fut pris de peur.

Il n'hésita pas longtemps. Il vérifia son sac, le singe, le corned-beef, les Lucky-Strike, les biscuits, le miroir, le

papier à lettres, tout y était. Les chargeurs ? Ils étaient complets. La mitraillette ? clic, clac, graissée, fin prête. Il la jeta sur son épaule, regarda à droite, à gauche, puis à toutes jambes détala dans la direction où le felouze avait disparu. De temps à autre il se retournait. La nuit était très claire. Si on le rattrapait, il dirait que le felouze avait fichu le camp, le salaud, qu'il le cherchait, qu'il lui collerait, lui, Georges, cinq bonbons dans le buffet dès qu'il l'aurait rejoint.

Mais seul le bruit de ses pas se répercutait dans la nuit, longuement. Dès qu'il se jugea assez loin Georges se mit à courir comme un dératé, comme un fou, sous la lune, avec sa gueule d'enterrement sur tout cela. La gamelle et le quart battaient dans le sac furieusement ; la gourde de gnole faisait un bruit plus mat. Georges avait peur. Il chercha à entendre le pas du felouze. Rien ! Il se remit à courir. Il lui semblait chaque fois que quelqu'un courait aussi derrière lui. Il s'arrêta. Rien que ce sale chaudron rougi au feu de la lune, macabre là-haut. Il appela le felouze : « Hé !... », s'aperçut qu'il ne savait pas son nom et, comme il avait plus peur encore dans le silence, se remit à courir en criant : « Hé ! Felouze ! Arrête ! c'est moi ! Attends ! On part ensemble. Felouze ! où es-tu ? »

Il finit par voir la silhouette du felouze qui dansait sous la lune, pantin baroque aux gestes cassés. Il s'aperçut de loin qu'il boitait. Il le héla encore. L'autre se mit à courir plus vite. De temps à autre il se retournait vers Georges, et Georges voyait à ses gestes hagards, à son allure, que le felouze de nouveau avait peur. Il avait beau lui crier : « Arrête, idiot, je viens avec toi chez les fels. J'ai foutu le camp, tu entends ? » L'autre courait, se retournait, tombait, se relevait pour courir plus vite. Mais il tombait de plus en plus souvent, et Georges gagnait du terrain. Il finit par percevoir dans le noir l'haleine rauque, essoufflée, du Felouze : « Mais, bon Dieu, arrête donc que je t'explique. »

Le Felouze finit par s'arrêter derrière un pin. Sa silhouette dépassait le tronc de part et d'autre. Georges vit qu'elle était tapie, recroquevillée en chien de fusil, prête à bondir. Il pensa : « Il n'est pas piqué des vers, le copain. Pas mangé depuis trois jours, il a les bras nus, et moi j'ai la Sten. Je n'ai qu'à enlever la sûreté, tous les chargeurs sont pleins, je fais de lui une passoire en moins de deux. Il y va fort, le Felouze. »

Il lui cria de loin :

– Ne fais pas l'idiot. Sors de là.

L'autre était devenu sourd... ou fou.

– Dis ! On ne va pas passer toute la nuit à se courir après ou à se regarder comme ça. J'ai foutu le camp, que je te dis ; j'en ai marre de toute cette dégueulasserie là-bas. Mène-moi chez tes copains ; regarde, j'ai une mitraillette avec tous les chargeurs pleins. Ça sert, une mitraillette, non ? Tu connais le bled, toi ; alors, mène-moi. Seulement fais vite. Les autres, pour sûr, à l'heure qu'il est, sont en train de nous courir après. Alors, ne perdons pas de temps, il faut qu'on arrive avant le jour.

L'autre continuait de haleter, puis souffla :

– Va poser ta mitraillette là-bas.

– Non mais tu me prends pour un con ? dit Georges. La mitraillette, tu serais foutu de la prendre... et de me descendre. Non, la mitraillette, je la garde.

Ils parlementèrent toute la fin de la nuit avec, dans les intervalles, de grandes nappes de silence étouffant que déchirait la voix des chacals.

Georges pensait : « Si je descendais le Fel et que je retourne à la compagnie avec les honneurs de la guerre : a poursuivi sur des kilomètres, au péril de sa vie, un hors-la-loi, puis a réussi à le mettre hors de combat en pleine zone ennemie... » C'était trop beau pour être vrai !

L'entreprise était risquée. Et l'autre qui continuait de poser sa tête de bois contre le tronc du pin et de scruter

la nuit avec des yeux que Georges devinait aigus, dilatés par la terreur, l'angoisse et la faim.

À l'aube, un paysan moustachu vint longer le bois où Georges et le Felouze se guettaient. Ni l'un ni l'autre ne l'avaient entendu venir avec ses sandales de peau de bœuf. Le paysan vit d'abord le Felouze.

– Bonjour, dit-il.

Alors seulement le Felouze sortit de derrière son pin et s'arrangea pour mettre le paysan entre lui et la mitraillette de Georges.

– Où est ta maison ? dit-il.

– Tout près.

– Passe devant… ou plutôt non, suis-moi et indique-moi le chemin. Je vais passer chez toi la journée. Dès la nuit tombante je repartirai. Pas de chacals dans les environs ?

– Ils sont à vingt-cinq kilomètres d'ici.

Le paysan avait très bien compris : les chacals, c'était l'armée.

Le Felouze passa devant. Le paysan allait le suivre, puis découvrant vers Georges :

– Et celui-là ? demanda-t-il.

Le Felouze ouvrit sur Georges un regard méchant. Georges avait la mitraillette à la bretelle et, comme s'il allait aux fraises, le sourire aux lèvres, vint dans leur direction. Le Felouze dit :

– C'est un copain, nous sommes en mission tous les deux ! Allez, viens, dit-il en se tournant vers Georges.

Georges souriait toujours. Il dit :

– On va pouvoir enfin dormir.

– Il parle le français, ton camarade, dit le paysan.

– Oui, dit le Felouze, c'est un de nos frères de France. Il a presque toujours vécu là-bas.

La maison du paysan était petite. Il leur indiqua la sentine à bestiaux. Il y faisait noir et frais.

– Il y avait longtemps que vous étiez ensemble ? dit Georges.

– Avec qui ?

– Avec ton copain.

Ali ne répondit pas.

– Il s'appelait comment, ton copain ?

– J'ai oublié.

– Et toi ?

– Ali.

– Il était marié ?

– Je ne sais pas.

– Elle est jolie ?

– Bon, moi je vais dormir… pour récupérer. Bonne nuit !

– Il est cinq heures du matin, dit Georges. Bonjour !

Ali gardait les yeux ouverts et pensait à Omar. Il y avait cinq mois qu'ils étaient ensemble. Il n'aurait pas tenu longtemps. C'était à prévoir. Il n'était pas de ceux qui sont accrochés à la vie.

Il revit le jour de l'arrivée d'Omar au maquis. Il portait un fusil de chasse : « C'est celui de mon père. Ma mère l'avait enterré. » Le soir même, la sentinelle avait signalé un groupe de deux femmes qui se dirigeaient visiblement vers l'abri. En tête venait une vieille toute cassée claudiquant sur son bâton ; derrière, une femme plus jeune qui portait une hotte sur le dos. Quand elles approchèrent la jeune femme, que d'abord la vieille cachait, parut. Ali ne devait plus oublier son image depuis. C'était Titi et Tasadit, la mère et la femme d'Omar, qui lui apportaient de la galette et du couscous chaud. Tasadit appelait Omar, Amghar, le vieux. Elle avait dix-huit ans et lui vingt. Chaque fois qu'il entendait Tasadit appeler Omar le vieux, Akli entrait dans une colère bourrue.

– Son vieux ? À eux deux, ils ne font pas mon âge.

Akli, à quarante ans, était le vétéran du groupe.

Dès le lendemain, Omar assistait à son premier engagement. Il y avait combattu bravement, mais au retour il faisait du sang. Il ne pouvait plus rien prendre et pendant

plusieurs jours, quand Titi et Tasadit venaient lui apporter son couscous chaud, les autres mangeaient tout sans rien lui laisser.

Tasadit revenait le voir souvent. Même quand le groupe changeait de secteur, il ne fallait pas plus de deux ou trois jours pour qu'on vît approcher à pas menus sa frêle silhouette suivie du pas claudiquant de Titi. Sans doute pour passer inaperçue, elle s'affublait de vieilles loques, mais sous ses vieilles loques Tasadit était encore trop belle. Puis l'opération Jumelles avait forcé le groupe d'Ali à changer de refuge tous les soirs.

Ali fut long à trouver le sommeil. Près de lui Georges dormait, la mitraillette sous lui, la bretelle enroulée autour du poignet : des fois que le Fel aurait des idées mauvaises...

Ils partirent à la nuit tombante.

– Où on va ? dit Georges.

– Je ne sais pas. Je ne connais pas la région.

– Pourquoi tu n'as pas demandé au paysan ?

– C'est peut-être un mouton !

Ils tournèrent dans le bois toute la nuit. Au petit jour ils essayèrent de scruter la pénombre pour voir s'il n'y avait pas dans les environs quelque hutte de paysan. La forêt était déserte. Ils s'installèrent dans le creux d'un rocher qui formait grotte. Pendant que l'un d'eux dormait l'autre faisait le guet. Georges avait sa mitraillette chargée, Ali n'avait rien. « Tu peux toujours courir pour que je te donne la Sten ; si tu vois ou entends quelque chose, réveille-moi. » Il ne se produisit rien. Ils mangèrent les biscuits que Georges avait dans son sac. Ali avait encore plus faim depuis qu'il avait mangé chez le paysan.

Ils repartirent à la tombée de la nuit. Ils évitaient les rencontres. De temps en temps de la route leur parvenait le bruit des voitures de l'armée qui passaient en convoi au ralenti. Il ne restait plus dans le sac de Georges qu'une boîte de corned-beef, une seule. Après quoi il fallait ou

rencontrer une unité de l'ALN, ou aller chez un paysan, ou mourir de faim.

Bien avant le petit jour, ils s'installèrent pour dormir au bord d'une rivière, dans un fourré de peupliers argentés qui se miraient dans l'eau. Georges avait les pieds en sang, ses gencives saignaient. « Et si c'était le scorbut ? Pas même un toubib... pour l'exemption de service ! »

– C'est loin encore ? dit-il.

– Quoi ?

– Là où on va.

– Je ne sais pas, je ne connais pas le pays.

Même à travers sa barbe noire semée sur ses joues, on lisait les os sur la figure d'Ali. Il avait besoin d'un bon repos, le copain.

Georges tira du sac la dernière boîte de corned-beef, et deux mégots de Lucky-Strike. Il ouvrit la boîte avec l'ouvre-boîte, la tendit à Ali.

– Prends-en la moitié.

– C'est du porc, dit Ali, je n'en mange pas.

– Du porc ? Et puis après ?... Et puis tu sais lire, non ? Regarde : il y a écrit « beef ». « Beef » ça veut dire bœuf en français.

L'autre avait repris son silence têtu, sa tête de bois de derrière le pin.

– C'est du porc. Dans ma religion on ne mange pas de porc.

– Mais non, vieux, tu n'y es pas ; regarde la couleur que ça a, et le goût ! Je sais ce que c'est que le goût du porc, peut-être... Dans ma religion on en mange, vingt dieux oui ! Eh bien moi, je te dis : ça n'a pas le goût du porc.

Il mordit à même le bout qui dépassait de la boîte et, en levant la tête vers Ali pour lui expliquer, il vit ses yeux affamés.

Alors Georges s'arrêta de mâcher. Il cracha dans l'herbe la bouchée, prit la boîte de corned-beef à pleines mains comme un gros caillou, essaya encore une fois :

– Mange.

– C'est péché.

Du geste qu'il aurait au' stade pour lancer le disque, Georges, de toutes ses forces, lança le corned-beef. La boîte fit « floc » dans l'eau de la rivière, elle s'y balança un instant mollement, descendit le courant en dansant, puis fut prise dans un tourbillon et disparut. Tous deux la regardaient, immobiles.

– Voilà, c'était la dernière. Maintenant il ne nous reste plus qu'à crever de faim.

– Mais toi, tu pouvais en manger.

– Non, dit Georges, je ne pouvais pas, ma religion ne le veut pas. Ma religion m'interdit de manger à côté d'un copain qui crève de faim.

Ali resta longtemps sans rien dire. Puis un sourire durcit ses lèvres : « Tu sais, dit-il, on sera au PC avant l'aube, c'est tout près d'ici. »

Il y avait quelques jours que Bachir était à Larache quand le capitaine Moussa commandant le camp le fit appeler.

Après des considérations générales sur la Révolution qui importunaient Bachir (au maquis, on ne lui avait jamais parlé de la guerre en ces termes), le capitaine dit :

– Ah ! Passons aux choses pratiques. On t'envoie ici à la fois pour guérir et pour mettre sur pied le service sanitaire du camp. En ce qui nous concerne, nous attendons du matériel yougoslave qui n'est pas encore arrivé. D'un autre côté, toi tu n'es pas encore rafistolé. Dans ces conditions, il vaut mieux, je pense, que tu te reposes encore quelque temps.

– Je peux commencer le travail tout de suite, dit Bachir.

– Le service au camp est très dur. Tu sais que je ne peux pas faire autrement. Il faut gagner cette guerre.

Le capitaine parlait lentement et pesait ses mots.

– Alors choisis : ou bien tu vas quelque part au Maroc dans une famille algérienne, ou bien, si tu as de l'argent, tu vas t'installer où tu veux.

Bachir aimait mieux garder sa liberté.

– En ce cas, dès que tu seras fixé quelque part, fais-nous parvenir ton adresse. Est-ce que tu connais le Maroc ?

– Pas du tout, dit Bachir.

– Je te conseille la montagne, le Moyen Atlas, une montagne paisible : ni marches de nuit… ni embuscades… ni postes sur tous les pitons. Ce seront tes vacances d'été… comme quand tu étais au collège.

Bachir allait sortir :

– À moins que… J'y pense, est-ce que je peux te charger d'une corvée tout de suite ?

– Bien sûr.

– Ce ne sera pas long. Après, tu pourras partir. Et puis… je suis sûr que cela va t'intéresser.

– Un cas incurable ?

– Rare en tout cas… Une nouvelle recrue… d'un genre auquel je ne suis pas habitué… Un gars de Lyon qui est venu travailler avec nous… J'ai essayé de l'intéresser… mais c'est un intellectuel et moi, la littérature, tu sais…

– Je ne vois pas très bien ce que je dois faire, dit Bachir.

Il pensait : S'il me demande de le confesser, de tirer de lui des tuyaux, je me porte volontaire pour le prochain convoi pour l'Algérie. Flic… même pour la Révolution… très peu pour moi !

– Depuis qu'il est là, dit le capitaine, il passe son temps à nous expliquer la Révolution, la nôtre bien entendu. Il a déjà tenté trois ou quatre fois de me faire comprendre pourquoi je m'étais soulevé contre le colonialisme. Il dit toujours : moi, c'est pas mes oignons, c'est pas ma Révolution, c'est la vôtre. Et tout de suite il enchaîne… sur ce que signifie la Révolution algérienne, sur ce que nous devons faire, les dangers qui nous guettent, les salauds

dont il faut se méfier, qu'il faut fusiller. Il y a longtemps que je cherche quelqu'un pour lui expliquer aussi la Révolution algérienne... selon nous. J'ai essayé, moi, mais sincèrement je ne suis pas de taille. Tu veux que je l'appelle ?

Bachir vit entrer bientôt un grand soldat à la figure émaciée avec une grande barbe et des yeux d'apôtre brûlant de mourir pour son Dieu.

Le capitaine se leva :

– Docteur, je te présente...

Il hésitait.

– Hubert, dit l'apôtre.

– Hubert, je te présente le frère Bachir, un toubib.

– Je ne suis pas malade, docteur, dit Hubert, en tout cas pas d'une maladie que vous puissiez guérir.

– On dit ça !... Moi je réussis toujours et, quand je ne suis pas arrivé à supprimer la maladie, je supprime du moins le malade.

Ils rirent tous les deux.

– Je ne suis pas pressé, dit Hubert.

– Parce que vous êtes jeune mais cela vous passera... À votre âge évidemment on a quelques raisons de tenir à la vie... Vous ne voudriez pas partir comme ça, sans avoir revu la France... ?

– La France ? Pour quoi faire ?

– Vous devriez le savoir mieux que moi. Je ne sais pas, moi... pour le bifteck aux pommes, le beaujolais, Notre-Dame de Paris, le Vieux-Colombier, les ponts sur la Seine... pour la France, quoi ? Cette guerre va bien prendre fin un jour ?

– En France ? Penses-tu ?... Ça ne te fait rien que je te tutoie ?... En France il n'y a plus rien à faire.

– Bon, dit le capitaine, je vous laisse en France, moi j'ai à faire à Larache.

Bachir était perplexe. Lui espérait bien qu'une fois la guerre terminée il irait retrouver tout cela.

– Tu es communiste ? demanda-t-il.

– Si j'étais communiste, je ne serais pas ici.
– Pourquoi ?
– Parce que les communistes n'aident que les révolutions qu'ils contrôlent.
– Tape cinq !... Tu ne comprends pas ? C'est comme cela qu'on parle chez nous. Ça veut dire : tope-là ! Tu es comme moi.
– Parce que je ne suis pas communiste ? Ce n'est pas original.
– Non... Je veux dire que tu es un type dans mon genre.
– Ça ne me vexe pas, tu sais ?
– Tu es le genre de gars qui se débrouille pour perdre sur les deux tableaux.
– Oh ! perdre... perdre ! Ça dépend de ce que tu appelles perdre... Et puis j'aime mieux le gars qui perd sur les deux tableaux que celui qui gagne sur tous.
– Avec des sentiments romantiques comme ceux-là, tu seras malheureux toute ta vie.
– Moi peut-être... mais les autres ? Ceux pour qui je travaille ?
Bachir pensa : il devait vivre du temps du Christ, cet apôtre égaré parmi nous.
– Bon ! Que vas-tu faire après la guerre ?
– Cela dépend de vous.
– De nous ?
– Oui. Si vous faites votre révolution, je reste avec vous et je pousse à la roue. Si vous la remettez aux bourgeois, comme les autres...
– Quels autres ?
– Tous les autres pays d'Afrique. Alors mon petit vieux... moi, macache... au revoir et merci...
– Tu vas faire la révolution ailleurs ?
– Pourquoi pas ? Ailleurs...
– En France par exemple ?
Bachir se reprocha aussitôt d'avoir dit cela. C'était à la fois une gaffe et une indélicatesse.

– Enfin ce n'est pas ce que je voulais dire...

Il ne trouvait pas les mots.

– Parce que tu crois que tu m'as vexé ? dit Hubert. Si j'avais encore ce genre de susceptibilité petite-bourgeoise, tu ne me trouverais pas ici... Non, pas en France... En France il ne peut plus rien arriver. Les Français ont tout connu : la guerre, la paix, les Allemands, les Anglais, les guerres de religion, le ravitaillement rationné et l'abondance à en crever. Ils ont fait ou subi trois ou quatre révolutions, gagné des guerres, perdu des batailles contre tout le monde. Plus rien ne peut les étonner, parce que l'humanité ne peut plus rien éprouver que d'abord l'histoire de France n'ait inventé. Ils n'attendent plus rien de personne, les Français : leur avenir est derrière eux.

– Tu parles des bourgeois ?

– Non, dit Hubert, de tout le monde. Les prolos sont encore plus dégueulasses que les bourgeois, ils n'ont même pas l'excuse de défendre des privilèges et un standing de vie. Ils sont gangrenés par le système capitaliste. Tiens, tu veux savoir de quoi s'occupe le peuple de France ?

Il tira de la poche arrière de son pantalon un gros journal soigneusement plié, qu'il jeta devant lui. Bachir lut le titre en grosses lettres rouges : *le Républicain.*

– C'est le journal de chez moi, dit Hubert, on me l'envoie régulièrement, je ne peux plus le lire, ça m'écœure. Tiens, lis... au hasard... tu seras édifié !

Bachir ne se pressait pas d'ouvrir *le Républicain.*

– Regarde, dit Hubert en prenant lui-même le journal, trois pages de sport, une de bandes dessinées, dont *la Mousson* en petites pilules toutes préparées, allégées, agrémentées, *le Savant Cosinus*, un roman-feuilleton : *l'Impossible Oubli*, le titre seul vaut son pesant de bonnes larmes. Le reste, c'est les crimes, des histoires de fesses, les petites annonces et, comme article de fond, un exposé spirituel sur l'éveil du tiers monde. Je l'ai lu : il y a trois

anecdotes légères sur la vie privée de trois leaders africains, une déclaration du ministre de la Communauté et une description du marché de Cotonou.

Hubert malmenait entre ses mains délicates les feuilles froufroutantes du *Républicain.*

– Tu crois que j'exagère ? Tiens, lis toi-même : un commissaire tué par un dément, une comptable ukrainienne condamnée à mort, une réalisation grandiose toute à l'honneur du SPA. (J'sais pas ce que c'est) ; le chenil de la Mouche, le ballet national tchèque, le gymkhana automobile.

Ses yeux d'apôtre s'exaltaient à mesure de ses découvertes. *Panem et circenses*, voilà ce qu'il demande ce peuple, le reste c'est pas ses oignons. La politique, il a élu des députés pour la faire. Alors qu'on lui fiche la paix ! On le traite au formol chaque jour pour l'endormir, c'est de la morphine qu'il veut, pour être assommé, pour qu'il ne sente plus les emmerdements. C'est chez lui qu'on rencontre le plus fort pourcentage de vacanciers. Dès qu'arrive l'été, c'est le rush et tu sais pourquoi ? Ils me font marrer ceux qui parlent de soleil. Bien sûr ça y fait, mais l'essentiel n'est pas là : l'essentiel c'est que, quand on part en vacances, enfin on est débarrassé de tous les problèmes, enfin on abdique ses véritables raisons de vivre.

La sentinelle descendante passa devant eux, visiblement abrutie de n'avoir pas dormi. L'autre montait en se frottant les yeux. Une mitraillette lointaine déchira l'air.

– Chez nous aussi, dit Bachir, on se réfugie volontiers dans le rêve, les contes bleus, les histoires d'un passé embelli.

Hubert ne semblait pas l'avoir entendu.

– Quand on renonce à forger sa vie, dit-il, il ne reste plus qu'à l'éluder en la rêvant.

Soudain, il éclata d'un grand rire fou, le journal à bout de bras :

– Qu'est-ce que je te disais ? Lis cela, mais lis-moi cela !

Bachir ne bougeant pas, Hubert lut lui-même :

« Association des vieilles maisons françaises du Nord, tu entends ?... Pour se reposer de son activité débordante, très régulièrement, M. Pierre de Clézentaine se rend de B... à V... Dernièrement il y a présidé une fois de plus l'association des vieilles maisons françaises du Nord qui groupe cinq mille adhérents payants... » – Ah ! payants, le mot essentiel ! – « ... laquelle se propose de sauvegarder tout ce qui dans ce domaine peut avoir valeur historique : une vieille ferme, un château, trop lourde charge pour son propriétaire. Une fenêtre Renaissance peut-être conservée dans une bâtisse restaurée. »

– J'aime les vieilles maisons, dit Bachir.

– Alors tu aimes la France, toute la France est une vieille maison, un musée de choses anciennes, où l'on étouffe, voilà ce que c'est...

– Moi, dit Bachir, je n'y étouffe pas, j'ai même l'impression d'y respirer mieux.

– Alors pourquoi la combats-tu ?

– Ce n'est pas elle que je combats.

– Il faut être logique avec toi-même... Ah ! la logique, Descartes, les raisonnements à angle droit, tu dois aimer ça, toi, puisque tu aimes la France ? Bon ! Si tu aimes le bon vin, les petits plats bien mijotés, le PMU, le Tour de France, les vieilles maisons, les Légions d'honneur, les parfums de Chanel, la littérature faisandée ou byzantine, les petites filles bien de chez nous, *la Marseillaise* et *le Canard enchaîné*, alors il faut l'aimer, l'aimer d'amour !

Bachir le regardait s'essouffler, s'échauffer à mesure qu'il découvrait les arguments, les preuves, les faits accusateurs. Il pensait : « Il s'entendrait bien avec Ramdane. »

Hubert sortit en coup de vent. Bachir entendit la voix du capitaine lui demander dehors :

– Tu as causé avec le toubib ? Comment le trouves-tu ?

– Un bourgeois, un sale bourgeois cosmopolite. Le jour où vous aurez un gouvernement révolutionnaire lucide et conséquent, il faudra le fusiller.

Le capitaine riait encore en entrant dans le bureau.

– Ton compte est bon, toubib ! Hubert vient de te condamner à mort.

– J'ai entendu.

– Il est vrai que c'est pour après la guerre. Jusque-là tu as un sursis... Quel genre de type ?

– Je te l'ai dit... un cas incurable !

– Contagieux ? Je veux dire, pour les hommes ?

– Penses-tu !... C'est la maladie des gens à principes. Ils croient toujours que les hommes sont faits pour illustrer leurs principes. Quand les hommes ne s'y plient pas – et c'est toujours ce qui arrive, tant les hommes dépassent de partout les principes où on veut les enfermer – ce genre de croyants devient dangereux, parce qu'ils sont prêts à brûler, couper, raser, massacrer pour que la doctrine soit sauve.

– Tu lui as expliqué ?

– Il n'y a rien à lui expliquer. Il sait tout...

Le soir même, Bachir prenait la route du Sud vers Meknès.

Pour ses vacances d'été, Bachir loua au-dessus d'Aïn-Leuh le dernier chalet vers la montagne. La forêt de chênes d'abord puis de cèdres commençait cinquante mètres au-dessus. Plus bas la piscine, glacée jusque vers onze heures, miroitant au milieu des roses et des saules. Le village d'Aïn-Leuh étageait à flanc de montagne l'escalier de ses terrasses d'argile, à peine distinct de la terre d'où on l'avait tiré.

Des estivants marocains promenaient le long de la route leur indifférence calculée ou bien passaient discrets dans les longues djellabas qui leur descendaient jusqu'aux talons. Bachir vivait au bout du monde, loin des hommes,

gnoré d'eux. Aussi fut-il étonné une nuit de s'entendre ıppeler par son nom alors qu'il dormait déjà : « Docteur 3achir... ».

C'était un grand jeune homme brun.

– Je vous ai réveillé, docteur, je suis confus. Mais j'ai un nalade à la maison. C'est juste ici, près de la piscine...

Bachir s'habilla.

– Je m'appelle Bouchaïb, dit le grand jeune homme.

La salle où Bachir entra était grande. Manifestement on ıvait essayé d'en réparer le désordre. Le linge cramoisi qu'on avait jeté sur un plein couffin de bouteilles de bière vides faisait une tache dans un coin. À côté, des skis sans doute oubliés depuis l'hiver. Un tourne-disque déroulait les méandres d'une musique orientale sirupeuse, au milieu de trois ou quatre cendriers pleins jusqu'au bord de restes de cigarettes. Deux jeunes gens bronzés tâchaient de prendre une attitude contrite et se levèrent quand Bachir entra. Des lits bas doublaient presque toute la largeur des murs.

Sur une descente de lit, recroquevillée sur elle-même en chien de fusil, une toute jeune fille, la figure en feu, geignait doucement.

– Qu'est-ce qu'elle a ? dit Bachir.

– Elle a mal au ventre, elle vomit tout ; je crois aussi qu'elle a la fièvre.

– Elle a trop bu, dit Bachir.

– Non, docteur, je vous assure, pas une goutte.

Bachir montra du doigt le couffin.

– Ça c'est nous, dit Bouchaïb.

Pendant que Bachir l'auscultait, la jeune fille faisait : « Laissez-moi, je n'ai rien. »

– Cette fille a raison, dit Bachir, elle n'a rien.

Il se pencha vers elle et, doucement :

– Seulement, il ne faut pas trop boire.

La fille se mit à pleurer. Une porte s'ouvrit. La jeune fille qui entra était plus grande, plus belle et parée comme

pour la fête. Elle traversa la pièce d'un pas lent, le regard au loin perdu comme si elle ne voyait personne. Elle prit l'autre dans ses bras, la fit asseoir près d'elle sur la même descente de lit, et, en lui caressant les cheveux, se mit à la dorloter comme on fait pour un enfant.

– Mahsin, mon cœur, ne pleure plus. Dans huit jours tu auras oublié. Il faut apprendre à oublier.

Au milieu des sanglots, Mahsin disait :

– Ils partent, ils partent tous… et toi aussi, Itto, tu vas partir et m'abandonner.

Le tourne-disque s'était tu.

– Vous aimez la musique égyptienne, docteur ? dit Bouchaïb en prenant un autre disque.

– Pas encore.

Bouchaïb rit.

– Alors pour la malade ?… Qu'est-ce qu'il lui faut ?

– Un bon repos… et pas de bière du tout.

– Mais vous, vous en prendrez bien une ?… Non ? Un whisky alors ?

Bachir ne voulait pas trop décevoir ses hôtes. Il avala son whisky d'un coup avant de sortir.

Il allait pousser la porte du chalet quand une voix de femme l'appela par-derrière. C'était Itto.

– Docteur, vous n'avez pas un médicament pour Mahsin ?

– Elle n'en a pas besoin, dit Bachir.

– Vous savez ce qu'elle a ?

– Elle a trop bu.

– Mais vous savez pourquoi elle a trop bu ?

– Pour faire comme toi.

– Non, moi, je ne bois jamais. Mahsin venait de se faire avorter.

– Quand ? dit Bachir.

– Juste ce soir. C'était la première fois, vous comprenez ?

– Et qui lui a fait ça ?

Itto lui mit le doigt sur les lèvres :

– Il ne faut pas poser des questions pareilles. Pauvre Mahsin ! C'était son troisième mois.

– Trop tard, dit Bachir, elle risque d'y rester.

– Avant elle voulait le garder. Elle disait toujours : « Il lui ressemblera. »

– Et alors ?

– Il l'a abandonnée. Il fallait bien qu'elle se fasse avorter...

– Et toi, dit Bachir, comment fais-tu ?

– Oh ! moi... Allez, bonne nuit, docteur. Pensez au médicament.

Bouchaïb revint le lendemain.

– Elle va mieux ? dit Bachir.

– Je ne sais pas, docteur, elle s'est sauvée. Au petit matin, elle est sortie avec Itto. Vous savez ? Itto, c'est la grande. Elles ont dit qu'elles allaient revenir. Nous ne les avons plus revues.

Puis Bouchaïb parla de la révolution, des filles de Meknès, du whisky, du baccalauréat, de la pêche à la ligne.

– Et Khenifra ? Vous ne connaissez pas Khenifra-la-Rouge ?

Le lendemain de bonne heure, Bachir dans la Vauxhall prenait la direction de Khenifra. La route qui descend d'Aïn-Leuh déroule ses lacets sur dix kilomètres jusqu'à la plaine d'Azrou. Bachir prit vers la gauche à travers les dernières croupes des Aït-Mgild.

Quand il vit voler sur la colline une écharpe de gaze mauve, il s'arrêta. La silhouette de robes flottantes qui s'avançait vers lui avait comme un rythme familier. Où l'avait-il vue déjà ? Elle avança. Sous la voilette de tulle transparente, il reconnut vite l'arc des lèvres, le nez droit. Elle lui tendit une main ouverte, ballante au bout d'un poignet aux ressorts brisés :

– *Mai-taanit ?* (Comment vas-tu ?)

Il ouvrit la porte. Elle s'assit près de lui, lui récita, noyée dans l'ennui ou la lassitude, quelques formules de politesse sur sa santé puis répondit à la question que Bachir ne lui posait pas :

– Je vais à Mrirt. Tu vas peut-être jusque-là aussi ?

Bachir ne répondit pas, comme s'il allait de soi que, puisqu'elle se rendait à Mrirt, il s'y rendît aussi. Il la regardait.

– Elle te gêne ? dit-elle en portant la main sur sa voilette.

– Je n'ai pas l'habitude. Et puis j'aime mieux te voir que te deviner.

Elle tira la voilette vers le bas et parut le visage découvert.

Bachir lui dit qu'elle était jolie. Elle haussa les épaules :

– Je sais, dit-elle.

Ils se turent tous les deux un instant puis :

– Tu es pressé ? dit Itto.

Bachir pensait à autre chose et conduisait machinalement. Son pied appuyait à fond sur la pédale de l'accélérateur sans qu'il s'en rendît trop compte. Le moteur s'entendait à peine ; les roues glissaient sur un tapis lisse... ou était-ce le tapis qui se déroulait sous eux ? Les voitures qui les croisaient arrachaient l'air dans un cri rageur et bref et rendaient plus sensible encore le silence feutré dans lequel ils roulaient.

– Moi ? non, dit-il, et toi ?

– Oh ! moi... aujourd'hui ou demain... ou jusqu'au jour du jugement...

– Tu habites Mrirt maintenant ?

– Non.

– Tu as seulement à faire là-bas ?

– Non plus.

– Tu es sûre que c'est à Mrirt que tu veux aller ?

– Non. C'est tout à l'heure que je voulais aller à Mrirt. Maintenant cela m'est égal, je suis arrivée. Alors va où tu veux.

– Tu n'as pas peur ?

– Oh ! si, dit-elle, et elle cacha sa tête au creux de l'épaule de Bachir.

Le foulard mauve lui dansait devant la bouche ; il avait ses cheveux dans les yeux.

– Tu m'aveugles, dit-il. À la vitesse où nous allons, si je manque un tournant, nous allons tous partir dans les étoiles : la voiture, tes cheveux, ton foulard et moi.

– C'est ça qui serait bien ! dit-elle.

Elle ferma les yeux, enfonça davantage sa tête sous l'épaule de Bachir.

– Tu as de l'essence ?

– J'ai fait le plein.

– On va loin quand on a fait le plein ?

– Cinq cents kilomètres.

– C'est beaucoup ?

– Plus loin que Marrakech. Pourquoi ?

– Je n'ai pas envie d'arriver.

Sur l'asphalte les roues faisaient le même froissement de soie. La pointe du bandeau rouge qui marquait les vitesses jouait avec le cent quarante, le dépassait, reculait brusquement dans le crissement bref des freins serrés. À trente mètres les arbres soudain affolés se précipitaient des deux côtés de la voiture qui les happait, les jetait en arrière l'un après l'autre pour vite en prendre d'autres. Itto gardait les yeux clos.

– C'est comme une pluie très douce qui tombe sur les feuilles.

Elle ne prit pas garde qu'ils dépassaient Mrirt.

À la sortie du village, collée contre le panneau indicateur des directions, sans doute pour s'abriter du soleil, une silhouette étrange. Short bleu offusquant, chemisette bleue d'où sortaient comme les pattes d'une araignée géante des jambes velues, des bras rouges, le canon court d'un fusil qui luisait au soleil.

« Courageux ou inconscient ? » pensa Bachir.

L'Européen le plus proche était probablement à cinquante kilomètres.

Les freins crissèrent juste devant le petit homme rond, qui bondit :

– Vous allez à Khenifra ?

– Oui, montez.

Il eut de la peine à tout installer sur la banquette arrière. Il fit de brefs remerciements, puis tout de suite enchaîna :

– Je viens pour le mouflon. Ah ! le mouflon, ça c'est une bestiole, une bestiole comme on n'en fait plus ! Moi je viens au Maroc uniquement pour ça, le mouflon !... Monsieur chasse aussi sans doute ?

Bachir émit un grognement.

– Je me disais bien !

Il cligna de l'œil en direction d'Itto :

– Vous aimez plutôt le gros gibier... (Il rit.)... le beau gibier... Ah oui !... Ça ne vous dérange pas que je vous dise celà ?

– Ça me flatte, dit Bachir.

– Quand vas-tu le jeter par la porte ? dit Itto.

– Il te dérange ?

– Il dit que je suis jolie...

– Vous parlez arabe, monsieur ? dit le chasseur.

– C'est du berbère.

– C'est la même chose. Vous le parlez bien.

– C'est ma langue.

Le gros ventre du chasseur de mouflon fut secoué d'un mouvement spasmodique. Il étouffait de rire.

– Oh ! elle est bonne, elle est bien bonne, celle-là !

Il coupa son rire brusquement.

– Moi j'aime mieux les animaux. Ça ne bavarde pas, ça n'a pas de caprices, ça ne se fait pas de mamours dans la glace, ça ne se peint pas. C'est simple, c'est franc, c'est direct. Pan ! Une balle et ça crève, bon Dieu, ce que ça crève !... Je vous importune ?

– Hem ! non, non... Le mouflon c'est une belle bête...

– Salement !

Il cracha par la portière.

– Jette-le, dit Itto.

– Maintenant je vais retrouver ma femme. Ma femme... c'est une femme !

– Vous êtes marié ? dit Bachir.

– Jusque-là.

Il porta la main à son cou. Il ferma à moitié les yeux :

– Vous savez ce que je suis, moi ? Un poète. J'aime la nature, les montagnes, les forêts et les bêtes des bois. Elles me reposent des hommes, surtout de ma femme.

– Madame votre femme est en France ?

– Allez savoir où elle est ! Je l'ai laissée à Casa. Mais... soyez tranquille, elle est où est son dernier amant. Je ne vous vexe pas ?

– Du tout, dit Bachir, je suis poète moi aussi... à mes heures.

– En ce cas, nous nous entendrons. Sous la tente, le soir, quand vous êtes couché et que vous regardez par-dessous les *flijs*, vous vous croiriez à Versailles : la lune éclaire des colonnades de cèdres, et vous entendez les courlis, ils ont un chant très doux. Vous chassez l'outarde, les canards sauvages qui vont par bandes sur les lacs, à Tizlit par exemple ; vous êtes allé à Tizlit ?

Bachir n'y était pas allé.

– Oh ! Tizlit, c'est le pays des filles en manteaux bruns.

– En somme, vous chassez tout ? dit Bachir.

– Absolument ! Tenez, le héron cendré ! La chair des pique-bœufs n'a pas de goût. Le pigeon, il faut le tirer tout de suite quand il prend le vol, parce qu'il va d'abord tout droit, comme un trait. Après quelques mètres, il zigzague pour dérouter le tir et il est rare qu'on l'atteigne.

Itto s'était endormie.

– Dans la neige, quand vous suivez un lièvre à la trace, vous ne trouvez que trois trous : deux pour les pattes de

devant et un seul pour celles de derrière. Pour le chacal il n'y en a que deux : un devant, un derrière. Le vol des perdreaux fait peur, parce qu'ils sont souvent nombreux. C'est quelque chose, un vol de perdreaux ! On dirait un ouragan. Près d'Imouzzer des Marmoucha, on en trouve des bandes entières, un à chaque touffe. On ne sait plus où tirer. Mais quelquefois ils meurent par troupes : la peste aviaire les couche sur le terrain par centaines, ils ont des corps chatoyants, immobiles, alignés au cordeau. Un vrai champ de bataille ! Ils sont partout. Avec les copains, on rentrait dedans à coups de botte. Les plumes volaient comme des étincelles.

Il montra la tête d'Itto ballante sur le dos du siège.

– Elle dort ?

– Elle est fatiguée, dit Bachir.

– La mienne ne dort jamais.

– Ce n'est pas ma femme.

– Je m'en doute. Avant le mariage, elles sont toutes des anges. C'est après qu'elles se gâtent. Elles rancissent à l'usage, comme le beurre... Ah ! je vous en raconterais des histoires de chasse ! Mais on a beau dire, il n'y a pas comme le mouflon. Le mouflon, vous le chassez vers Midelt ou Rich. La chair est bonne quand il est jeune. Plus vieux, il n'a pas de goût. Il se déplace par troupeaux, parfois de trois à quatre cents, qui se dispersent quand vient le danger. Mais c'est difficile à chasser. À cause de la vue : un reflet de verre à des kilomètres suffit à le faire fuir. C'est pourquoi la jumelle est inefficace ; le mouflon la voit luire de loin. Mais c'est surtout à cause du flair. Vous savez ce que disent les Berbères ici ? Non ? Ils prétendent que le mouflon dit : « Je peux démentir mon regard, mais pas mon flair. » C'est pourquoi il faut toujours venir à lui contre le vent. Tenez, un jour... les dieux étaient avec moi ce jour-là... j'avais pourtant fait des kilomètres toute la journée... Rien... Brusquement, au sommet

d'un pic, je vois en contrebas un petit mouflon qui me regardait sans fuir. Il se couche, se relève, se couche encore. J'ai tout de suite compris que sa mère était avec lui. J'approche... vous savez, doucement, avec des précautions infinies...

Dans le rétroviseur, Bachir vit sur la banquette arrière le petit homme, muscles tendus, l'oreille au guet, avancer sans bruit vers la proie.

– Le vent soufflait dans ma direction... Mais pensez-vous ? Elle a détalé tout de suite comme une flèche... Puis elle a stoppé pour attendre le petit qui avait de la peine à suivre. Elle a détalé encore... attendu... Pan ! J'ai tiré.

Itto s'éveilla en sursaut.

– Arrête, c'est ici que je descends.

Bachir riait. Le chasseur était trop à la joie de sa prise pour s'apercevoir d'autre chose.

– Elle était énorme. Elle m'a donné cent cinquante kilos de viande. Les cornes pesaient quinze kilos.

Itto s'était rendormie.

– Mais je vous fatigue, monsieur, avec mes histoires de chasse.

– C'est très intéressant.

– Vous n'êtes pas comme ma femme. Ma femme dit toujours : « Léo, tu me fatigues avec tes histoires de chasse. »

– Et la gazelle ? dit Bachir. Vous n'avez jamais chassé la gazelle ?

– Ah ! Monsieur, la gazelle, ne m'en parlez pas ! Vous me faites mourir si vous m'en parlez.

– Vous n'aimez pas ça ?

– Je n'aime pas ça ? Moi, monsieur, je n'aime pas la gazelle ? Mais je donnerais la prunelle de mes yeux pour une gazelle. Ça c'est de la femelle, des femelles comme on n'en fait plus. J'ai toujours rêvé d'apprivoiser une gazelle, une femelle naturellement, mais, monsieur, elle

ne s'apprivoise pas, elle meurt, elle a trop l'habitude de l'espace et de la liberté.

– On doit la chasser difficilement ?

– Il faut la suivre en Jeep. Quelquefois elle fait plus de cent kilomètres à l'heure. Puis elle se fatigue. On jette de la Jeep les chiens qui la suivent à soixante-dix. Puis, quand elle n'en peut plus, les chiens lui barrent la route, ils la suivent en zigzag, ils la harcèlent, ils l'épuisent. Alors elle tombe. Vous sortez et elle vient se jeter dans vos bras avec ses yeux apeurés et doux qui ont l'air de vous implorer et de vous aimer à la fois. Ça aime, ces bêtes-là, vous ne pouvez pas savoir comment. Un quart d'heure après, elle meurt d'avoir trop couru. Les pattes sont grêles mais le gigot peut peser trois kilos. Vers Boudenib, l'habitude des chasseurs est d'enlever l'estomac pour le rôtir à la broche, tout de suite. Ma femme dit : « C'est le goût du sang des hommes préhistoriques qui vous est resté dans la gorge, et dans le langage : je t'arracherai les tripes, je mangerai ton foie. » Elle dit toujours : « Moi, j'aime mieux : je baiserai les paupières de tes yeux, je tresserai la soie de ta chevelure. »

Avant d'arriver à Khenifra, la route décrit des lacets dans la terre rouge. Ils s'arrêtèrent devant le second pont sur l'Oumer-Rebia.

– Voilà, vous êtes rendu, dit Bachir.

– J'espère qu'un jour vous passerez à Casa... Je vous montrerai la paire de cornes, vous savez, celles du mouflon.

Il descendit avec tout l'attirail de ses armes et prit sur ses courtes jambes le chemin de la ville.

– Il a oublié ça, dit Itto réveillée.

C'était le couteau à grosse lame du chasseur. Bachir appela :

– Monsieur... Monsieur...

Et comme il ne trouvait pas le nom, il cria :

– Nemrod !

Le chasseur se retourna aussitôt, vit le couteau que Bachir brandissait à bout de bras et revint à toutes jambes. Il suffoquait de rire.

– Comment m'appelez-vous ? Nemrod ! Ha ! ha ! J'aime mieux ça. Ma femme m'appelle Tartarin, Tartarin de Ben-Msik, c'est là que nous habitons.

Il fourra le couteau dans son sac : le manche d'ivoire fit un bref éclair avant de disparaître.

– D'habitude, je ne l'oublie jamais !

Puis il le retira presque aussitôt.

– Oh bien non ! Tenez, je vous le donne. Faites-moi plaisir, gardez-le en souvenir de moi...

Ils passèrent à Khenifra les heures chaudes de la journée. Au-dessus du pont, les murs aveugles de la casbah de Moha-ou-Hamou dentelaient sur l'eau la ligne de leurs créneaux ébréchés. C'est ici que le vieux chef lançait sur les armées du pays soumis ses chevaux et ses cavaliers. C'était devenu une écurie : on y remisait les bêtes le jour du marché, et où jadis éclataient la poudre et les youyous de la victoire maintenant flottait une odeur de crottin.

Le soir, ils prirent la piste pour le lac Azigza.

– C'est loin ? demanda Bachir.

– Oui. Il n'y aura que les cèdres et toi.

Au haut d'une crête, après un décor de pierraille, alors que la forêt avait pris fin depuis longtemps, brusquement jaillit au fond d'une cuvette ombreuse la plaque de bronze bleu d'Azigza. La forêt reprenait sur ses bords.

Il n'y eut que les cèdres et eux. Les bergers qui paraissaient parfois dans le lointain poussaient leurs troupeaux vers les taillis sans s'arrêter. Ils n'entendirent de la journée que le clapotis grêle de l'eau sur les galets, le chant de quelques oiseaux et l'écho de leurs voix répercuté d'une rive à l'autre.

Le soleil était déjà couché quand ils prirent le chemin du retour. Ils étaient fatigués et ne se dirent rien tout le long de la route. C'est seulement près de Mrirt que Bachir demanda :

– Où veux-tu aller maintenant ?

– Maintenant je voudrais mourir.

Il fit semblant de rire. Elle se tut longtemps, puis :

– Tu as le médicament ?

– Quel médicament ?

– Celui de Mahsin.

– Elle va bien ? dit Bachir.

– Cette fois, cherches-en deux. Il m'en faudra un à moi aussi.

– Quoi ?

– Tu sais ce que dit Mahsin ? dit Itto. Elle dit toujours : « Ils s'en vont tous, ils nous laissent ça en souvenir et puis ils partent, ils n'attendent même pas de voir comment il est et s'il leur ressemble. »

La nuit était depuis longtemps tombée.

– Je peux te conduire à Aïn-Leuh, dit Bachir.

– Aïn-Leuh, qu'y ferai-je ? Et puis demain, je n'arriverai jamais à temps.

– Où veux-tu arriver demain ? Je te conduirai.

– Chez ma mère... pour la fête... C'est là-haut, tout là-haut, près des sources de l'Oum-er-Rebia.

Son geste montrait la nuit vers le sud.

– C'est la fête de quoi ? dit Bachir.

– Demain... près des sources de l'Oum-er-Rebia, c'est la fête de mes fiançailles.

– Es-tu devenue folle ?

– Il n'y a que les filles sages qui se fiancent. Demain, je serai promise à Reho... et dans un mois, nous serons mariés.

– Et tu te promènes sur les routes la veille de tes fiançailles ?

– Demain, c'est mes fiançailles avec Reho, mais aujourd'hui... aujourd'hui, c'est ma fête avec toi.

De la main droite il la saisit par les cheveux, doucement lui renversa la tête pour qu'elle tournât le visage vers lui. Il conduisait de la main gauche. Il lui mit la tête sur le volant et longuement, lentement lui écrasa les lèvres sous les siennes.

– Tu as envie de moi ? dit-elle.

– Maintenant non, et toi ?

– Moi, je t'aime trop pour te désirer.

Il évita de peu une borne sur la route, une autre. La voiture sortit de la piste, fit quelques embardées. Bachir la ramena doucement dans l'axe. Les roues reprirent sur le bandeau ocre leur susurrement doux. Bachir regarda Itto. Elle n'avait pas bougé.

– C'est ça qui serait bien ! dit-elle.

– Je vais te conduire chez ta mère tout de suite.

– Il faut d'abord que je passe chez ma tante Touda et son fils Moha. C'est sur la route. Nous allons dîner chez eux.

La piste qui conduisait vers Touda était bonne d'abord, puis de plus en plus encombrée de galets, coupée de ravines et de trous. La tante habitait plus haut que Tanefnit.

Moha égorgea le mouton des hôtes.

Itto ne mangeait d'abord pas puis, entraînée sans doute par le grand appétit de Bachir, elle se mit à enfoncer les doigts dans le méchoui, les sauces au safran, les poulets visqueux. Elle donnait dans les côtes, les gigots de grands coups du couteau à lame courte que le chasseur leur avait laissé.

– Ce couteau est bon pour les égorgements. Il coupe la chair jusqu'à l'os, dit Moha, le cousin aux dents blanches coupées au cordeau.

Bachir venait de l'aiguiser. Une simple pression et il faisait voler les poils frisés de son bras.

– Il coupe trop, dit Moha. Si vite que le mouton n'a pas le temps de souffrir ; quand il commence de sentir la douleur il est déjà mort.

Le thé était fort, brûlant, trop sucré, justement dosé de menthe parfumée. Les yeux fermés, Bachir portait presque machinalement à ses lèvres un verre brûlant qui ne se vidait jamais parce que au fur et à mesure, Moha le remplissait à demi. Sur son bras gauche Itto faisait de même. De temps en temps, elle répétait :

– Il faut que j'aille voir ma mère.

– Donne-lui le bonjour, dit Touda, c'est une excellente femme.

Devant Bachir, quand il ouvrait les yeux, la vieille Touda lavait la vaisselle avec les gestes précis et lents de quelqu'un qui a fait cela toute sa vie : les plats, l'écuelle, les cuillers, le couteau à manche d'ivoire qu'elle astiqua, frotta, essuya précautionneusement.

– Donne-moi le couteau, lui dit-il.

Il le mit sous la pile d'oreillers de velours grenat où reposait sa tête.

Moha suivait des yeux ses gestes ; le couteau lui plaisait.

– Je te le donnerai, lui dit Bachir, dès que je n'en aurai plus besoin… demain ou après-demain…

– Il faut que j'aille voir ma mère, dit Itto.

– Donne-lui le bonjour, dit Touda, c'est une excellente femme.

Les beaux-parents d'Itto devaient venir le lendemain sous sa tente lui apporter les cadeaux rituels, la voir, fixer les conditions du mariage. Quand sa mère lui avait demandé si elle voulait épouser Reho elle avait dit : oui, et les gens avaient été très étonnés. Reho était jeune, laid, petit et riche. Elle était jolie, grande et pauvre, mais jeune aussi. Elle en avait refusé de plus beaux, de plus riches. Depuis qu'elle avait dit oui, elle ne parlait jamais de Reho. Elle l'avait un jour rencontré à la fête de l'anniversaire du prince à Mrirt ; elle avait été très aimable avec lui.

– Il faut que j'aille voir ma mère.

– Donne-lui bien le bonjour, dit Touda.

Itto se tut puis dit encore :

– Bachir, comme je suis heureuse !

Sa voix et ses yeux étaient tristes. La vieille sortit. Moha bientôt la suivit.

– Après ces viandes et ce thé, il est bon de reposer un peu, dit-il, je vous laisse dormir.

Il se baissa pour passer sous le *flij* de la tente.

– Pour le couteau, dit Bachir, tu le prendras dès que je n'en aurai plus besoin, Moha.

Le rire de Moha découvrit la rangée régulière de ses dents blanches pressées les unes contre les autres.

Dès qu'ils furent seuls :

– Je n'ai pas envie de dormir, dit Itto, je dormirai bien assez par la suite.

– Moi non plus.

Doucement, très doucement, elle commença de chanter à voix basse le dernier air en vogue : *N'est-ce pas, mon cœur, n'est-ce pas ?* Au bout de chaque phrase, pour reprendre souffle, elle aspirait l'air brusquement comme si elle sanglotait. Ses yeux étaient mi-clos et du plat de la main, sur l'étoffe de velours rouge de son genou, elle battait doucement la mesure.

Mes amis, où que vous soyez,
De grâce, accourez, je veux partir avec vous,
N'est-ce pas, mon cœur, n'est-ce pas ?

Et ses yeux entrouverts cherchaient au fond des yeux de Bachir la troupe des amis désirés et absents, pour partir avec eux.

Je suis comme l'herbe qu'a meurtrie le froid.
Ah ! si la loi pouvait couper les racines de l'amour !
N'est-ce pas, mon cœur, n'est-ce pas ?

Un jeune veau meugla en tirant sur la longe qui lui garrottait le sabot. Dehors Moha rit. La vieille Touda jeta des pierres aux chiens qui aboyaient.

– Laissez dormir les gens, chiens.

Les doigts d'Itto battaient doucement la mesure sur son genou. Bachir glissa la main sous les oreillers grenat. La lame du couteau zébra d'un bref éclair le *flij* du haut de la tente. Sur la peau de sa main le manche d'ivoire était lisse et froid. Il essaya la lame sur son bras : un duvet frisé et blond s'envola. Le méchoui avait à peine émoussé la lame.

Le veau meugla. La colère rentrée des chiens se fit entendre en grognements étouffés.

– Et toi, la vieille, tu ne dors pas ? dit Moha.

Bachir essuya lentement la lame sur la manche de son blouson ouvert.

Il prit la tête d'Itto à deux mains, la cala sur l'oreiller. Elle se laissait faire comme un chat que l'on caresse, s'étendit tout du long sur le dos.

– Là, dit Bachir, comme cela !

Elle cessa de battre la mesure, baissa la voix jusqu'à ce que l'on entendît à peine :

« N'est-ce pas, mon cœur ? »

Elle n'acheva pas. Elle vit les doigts pâles de Bachir se crisper sur l'ivoire, la lame pointer raide vers le bas, le regard de Bachir était absent. Il pressait doucement ses lèvres sur les yeux d'Itto, puis elle sentit sous son sein gauche, juste à l'endroit où son cœur battait au ralenti, une pression... d'abord faible, puis de plus en plus forte, puis intolérable. Elle ne sut jamais ce qu'elle avait fait alors, mais en une seconde elle s'était dégagée ; elle s'était levée, les bras ballants, les yeux agrandis. Bachir était resté couché. Il avait l'air fatigué. Le couteau gisait loin de lui et faisait une tache terne dans un coin de la tente.

– Es-tu devenu fou ?

Il leva sur elle des paupières lourdes.

– C'est ça qui aurait été bien, dit-il.

Elle regarda partout autour d'elle, désemparée. Sa figure ronde et d'abord pâle devint rouge. Un tremblement léger faisait danser ses robes longues. Bachir s'était calé de nouveau sur ses oreillers et ne bougeait plus. Dehors Moha continuait de fredonner le chant d'Itto : *N'est-ce pas, mon cœur ?*

Elle finit par se rasseoir, posa la tête sur l'épaule de Bachir, et se mit à sangloter. Au milieu des larmes, Bachir entendait :

– Pardonne-moi ! Je le voulais bien mais je ne savais pas que ce serait pour aujourd'hui… un jour qui… un jour où… la veille de mes fiançailles…

– Ça ne fait rien, dit-il. Je croyais seulement que cela serait mieux ainsi.

Il regarda sa montre.

– Minuit ! Il est temps que tu ailles voir ta mère.

Des sanglots la secouaient encore sur sa poitrine. Elle se leva gauchement, lourdement comme si elle était ivre de sommeil. Bachir appela :

– Moha !… Tu peux venir chercher le couteau… Je n'en ai plus besoin.

La fête le lendemain dura tout le jour. Les beaux-parents étaient arrivés en grande pompe derrière le drapeau rouge du Maroc. Les femmes firent sept fois le tour de la tente. On planta le drapeau au milieu. Toute la nuit les Ahidous se firent, se défirent. Itto n'en manquait pas un. Elle dansa toute la nuit. Bachir prenait place aussi dans le rond, loin d'elle. Il n'en manqua pas un non plus. Au petit matin, des danseurs de plus en plus nombreux s'égaillèrent. Par groupes ou isolés, ils allaient s'abattre de-ci de-là autour de la tente, ivres de sommeil. Les derniers fidèles n'étaient plus qu'un rond étroit d'où se détachaient de plus en plus de danseurs, des hommes surtout. Les mains de Bachir lui faisaient l'effet de battre sur la

peau tendue du tambourin comme des baguettes mécaniques et qui ne lui appartiendraient plus. Ses yeux regardaient sans voir. Les danseurs d'en face faisaient, comme des pantins, toujours les mêmes gestes réguliers et lents. Les lèvres des hommes s'ouvraient comme pour crier de terreur. Quelquefois, une brusque secousse allumait sur les robes des femmes des lueurs d'incendie et puis tout sombrait dans le noir. Un poids insupportable tirait sur les paupières de Bachir, des masses énormes écrasaient ses épaules et ses mains continuaient de battre un tambourin lugubre. C'était une procession funèbre. Lui, Bachir, conduisait le cortège. Itto était morte. Il voyait les longs pans flamboyants de sa robe flotter au vent devant lui. Itto était morte, la bouche ouverte. Des voix chantaient un refrain monotone et doux. Il ne savait pas très bien s'il faisait jour ou nuit. La lumière était blanche mais sans éclat. Le cortège allait lentement. Le cimetière devait être loin. Bachir n'en finissait pas de marcher, ni les robes d'Itto de flamboyer au vent, ni les voix de gémir. On n'allait donc jamais arriver... à la tombe... à la mort... la mort d'Itto... ?

– Tu dors, mon frère ?

Moha le réveilla d'un léger coup de coude. Il ouvrit les yeux. Ses mains se remirent à battre frénétiquement la peau tendue du tambourin et il répéta avec les autres :

N'est-ce pas, mon cœur ?

Devant lui Itto, impassible et les yeux luisants, regardait loin derrière lui, vers la montagne, l'aube qui blanchissait l'horizon. Ils ne dormirent de tout le jour ni l'un ni l'autre. Itto fut pleine de prévenance pour ses beaux-parents. Tout le jour elle resta avec eux, le matin elle leur fit un méloui comme le père de Reho les aimait, entassa les oreillers sous leurs vieux os, veilla sur leur sommeil en éloignant les enfants, en chassant les chiens. Quand les

longs pans de ses robes balayaient l'air devant lui, le père de Reho souriait d'aise et d'admiration devant cette fille si belle, si prévenante, qui allait bientôt entrer dans sa tente. Les filles disaient : « Comme elle est heureuse ! » Et les hommes félicitaient les parents de Reho. Elle n'adressa pas la parole une fois de tout le jour à Bachir.

Quand le soleil fut assez bas sur l'horizon, les beaux-parents et les invités partirent. Ils se donnèrent tous rendez-vous dans un mois, après les moissons, pour célébrer le mariage. Il ne resta bientôt plus sous la tente que Bachir, Itto, ses parents, Moha et la vieille Touda.

Bachir dit :

– Gens de la tente, que Dieu accroisse vos biens et que cette union soit bénie. Il est temps maintenant que je parte.

Ils crièrent tous pour le retenir sauf Itto qui faisait luire ses yeux, seule dans un coin.

– Non, dit-il, un ami part content quand il a laissé ses amis heureux.

– Alors, dit le père d'Itto, laisse-nous ton adresse. Nous t'écrirons pour te fixer le jour de la fête.

– Dans un mois, dit Bachir, je ne sais pas où je serai...

Moha rit.

– Les gens instruits et riches sont comme les vagabonds : ils n'ont pas d'entraves.

– La terre de Dieu est vaste, dit Saïd, le père d'Itto.

Bachir tendit à chacun les doigts raides et joints de sa main droite.

Il vint à Itto en dernier.

– Dieu te donne la paix !

– Je viens avec toi.

Touda s'arrêta de geindre, le vieux Saïd de tousser. La mère fixa sur Itto des yeux à la fois stupéfaits et furieux. Seul le regard malicieux de Moha souriait. Comme Bachir ne répondait pas :

– Oui, dit-elle, j'ai encore un mois avant mon mariage.

Bachir ne répondit pas et remit seulement son départ au lendemain.

Le soleil n'envoyait plus de derrière la montagne où il s'était enfoncé dans des nappes de sang qu'une vague lueur violette sur le fond d'un ciel pâle. Bientôt de toutes petites flammes éparses piquèrent le plateau. Au loin par intervalles des chiens aboyaient. La lune se leva, gros morceau de fer rouillé ballant dans l'étang bleu. Bachir allongé sur un tas de gros blocs de pierres volcaniques, loin de la tente, la regardait traverser les étoiles. Devant lui, la masse de la voiture, grosse bête affalée. Les chiens, après avoir aboyé rageusement sur ses traces, maintenant tournaient autour de la tente. Tout à l'heure en ce même endroit c'était la fête ; les sons, les couleurs et les cris, les profils altiers, les minois gracieux, des voix d'homme rauques, des chants de femme nostalgiques et rythmés scandaient la nuit. Bachir avait envie de fuir.

Dans la tente tout le monde dormait. Inutile de les réveiller. Aussi bien leur avait-il déjà dit adieu. Les chiens aboieraient puis se tairaient dès qu'ils verraient la voiture s'éloigner.

Il se leva, alla doucement vers la masse sombre qui luisait vaguement sur la piste. Ses pieds glissaient sur les galets ronds, des épines le piquaient entre les lanières de ses sandales. Il entra à tâtons. L'ombre des cèdres autour de la voiture était épaisse. Il tourna la clé de contact, regarda l'indicateur d'essence : trente litres ! de quoi aller assez loin encore, en tout cas jusqu'à la prochaine pompe. Il tira sur le démarreur, embraya. Le moteur faisait un bruit d'averse sur des vitres. Très doucement, il démarra.

De part et d'autre, les cèdres montaient la garde de leurs troncs droits. La piste était plongée dans l'ombre. Le faisceau des phares en avançant découvrait les tuyaux d'un orgue énorme, irisait les dentelles des buissons, s'enfonçait comme un coin dans les fourrés ou en tournant plongeait brusquement dans le noir des pans entiers

de forêt. Puis il se perdit dans le ciel. La voiture débouchait sur la plaine des Zaïan, inondée de lune. La piste redevenait bonne. Bachir pouvait rouler plus vite. Son pied avait déjà entamé la légère pression qui allait l'entraîner quand, d'une secousse brutale, il écrasa la pédale du frein. Un crissement incisif déchiqueta le silence jusque-là lisse de la nuit. Un spasme bref secoua la carapace tout entière, les roues rageuses s'arrêtèrent.

Sur la banquette arrière quelqu'un s'était levé. Bachir se retourna.

– Il vaut mieux que je passe devant, dit sans autre préambule la voix détachée d'Itto.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je savais que tu allais partir pendant la nuit. Personne ne m'a vue sortir de la tente quand je suis venue m'étendre ici.

– Mais demain, quand...

– Oh ! demain, de toute façon, je serais partie... avec toi... ou seule... ou avec un autre.

– Tu es devenue folle ! Maintenant, tu es mariée !

– Tu le crois toi aussi ? Eh bien ! sois tranquille, soyez tous tranquilles ! Je ne veux pas l'abandonner ; dans un mois, non ! dans vingt-neuf jours je lui reviendrai. Il en aura après pour toute sa vie... ou pour toute la mienne. Et qu'est-ce que vingt-neuf jours au prix de toute la vie ?

– Mais il va t'abandonner !

– C'est ça qui serait bien ! dit-elle.

Elle ouvrit la portière et passa devant. Elle se cala loin de lui à l'autre bout de la banquette.

– Avec toi ou un autre...

– Alors pars avec un autre afin qu'il fasse ton bonheur. Avec moi...

– Tu te trompes, dit-elle. Dans un mois, je serai revenue dans la tente de Reho... Si je pars, c'est pour le procès.

– Le procès ?

– Celui de Addi-Ou-Bihi. Il commence demain.

– Comment le sais-tu ?

Elle rit.

– Ici tout le monde le sait. Il n'y a que toi, étranger, qui n'es au courant de rien.

– On y parlera arabe, tu ne comprendras pas.

– Ça ne fait rien. La radio dit que c'est un traître. Je veux voir comment est fait un traître.

– Écoute, reste là et écoute-moi bien. Moi, je suis comme l'ami de Mahsin, un étranger. Un jour, je vais partir.

– Vous partez tous, dit Itto.

– Et puis j'ai à faire dans une ville.

– Où cela ? dit Itto.

– Tu ne connais pas, elle est loin d'ici, elle s'appelle Larache. Alors écoute, donne-moi ton manteau. Tu vas le mettre sur tes épaules, comme cela ! Attache-le ! Tu as des souliers ? Tu les as enlevés ? Remets-les. Là ! Maintenant, comme une grande fille raisonnable qui sait ce qu'elle fait au lieu de vouloir n'importe quoi comme une folle, tu vas prendre cette direction (il montra la forêt du côté de Tanefnit) et tu vas marcher seule sans te retourner, sans t'arrêter. Tu connais le chemin et tu as l'habitude de marcher. Tu vas aller jusqu'à la tente. Tu rentreras très doucement. Très gentiment tu te rendormiras et demain matin tu te lèveras... pour préparer le déjeuner de ton père et de ton frère quand ils reviendront pour le repas du milieu du jour. Tu feras ainsi vingt-neuf jours et le trentième, tu mettras tes plus belles robes pour épouser Reho-Ou-Heri. Si je le peux alors, je viendrai à ton mariage voir comme ta fête sera belle et toi heureuse. Sinon, Itto, je te dis tout de suite adieu.

– Comme tu parles bien ! dit-elle. Mais j'ai sommeil. Tu me diras tout cela demain quand je me réveillerai.

Elle se blottit contre son épaule. Il sentit le bout de son sein gauche frapper à coups réguliers contre sa propre

poitrine et il ne savait pas si ce n'était pas son cœur à lui qui battait.

– Si tu as froid, dit-elle, prends le manteau. Mais ne roule pas trop vite. Toi tu ne vas nulle part, et moi j'ai tout le temps d'arriver.

Il ne dit plus rien, tira à lui un pan du manteau, passa son bras autour des épaules d'Itto et remit en marche. Bientôt ils plongèrent dans le silence et la pénombre, et perdue dans la plaine la voiture glissait, petit esquif guidé par les deux antennes de ses faisceaux mouvants.

– Qu'est-ce que nous allons faire de ces vingt-neuf jours ?

– Inutile de te poser la question. Dès demain, je t'aurai remise entre les mains du caïd de Mrirt qui te fera conduire jusqu'à ta tente.

– Tu crois qu'il me mettra d'abord en prison ?

– Ça te ferait du bien.

– Viens m'y voir de temps en temps. Je m'ennuierai moins à t'attendre.

– J'ai à faire tous ces jours-ci.

– La révolution ?

– Ça ne te regarde pas.

Elle ferma les yeux, se tut longtemps, puis :

– Tu te rappelles ce que tu me disais à Azigza ?

– Je ne sais pas ce que je t'ai dit à Azigza. Mais, de toute façon, oublie-le.

– J'ai essayé... Impossible !... Il fallait ne rien me dire.

– Que t'ai-je dit à Azigza ?

– Je ne sais pas le dire avec tes mots, mais le sens, je me le rappelle très bien. À Azigza, tu disais : « Les moutons aiment mieux la bergerie pourvu qu'ils restent dans le troupeau et qu'on leur jette à manger de temps en temps ; le lion aime mieux crever seul de faim dans la forêt. »

– Bravo ! Mes compliments ! Tu récites comme un *taleb* qui connaît par cœur les sourates du Coran, et comme le *taleb*, tu récites et tu ne comprends rien.

– J'ai envie de dormir, dit-elle.

Après Mrirt la grand-route de Fès coupe une plaine vallonnée où les longs cônes de lumière des phares caressaient des épis déjà blonds au haut de tiges droites comme des traînées de grêlons. Il arrêta quelques kilomètres plus loin devant la maison cantonnière abandonnée.

– Moi aussi, dit-il, j'ai sommeil.

– Nous serons très bien dans ce palais, dit Itto.

Parce qu'il faisait frais elle prit son manteau. Bachir exhuma du coffre un vieux plaid qui servait à tout...

À Meknès où ils allèrent le lendemain, elle l'entraîna dans les souks. Dans les ruelles ombreuses, resserrées, où les petits ânes aux os saillants promenaient des charges énormes, Itto se mouvait comme si elle n'était jamais sortie de cette ville.

– Viens. Nous allons tout acheter pour la fête de Reho-Ou-Heri.

Elle se procura un tas d'objets inutiles dont Bachir se chargeait. À la fin ses poches, ses mains, ses deux bras étaient pleins de paquets de henné, d'épices, de parfums, d'étoffes aux couleurs précieuses.

– Je vais finir par tout perdre.

Ils allèrent au jardin public trier et arranger tout cela. Sur le banc voisin du leur, un clerc cireux à la djellaba et au calot blancs déchiffrait sentencieusement un journal qu'il tenait à bout de bras. Il psalmodiait, posait les feuillets, prenait un air important, puis se tournait vers le cercle d'yeux avides qui l'entourait : « Cet homme vivait en seigneur au milieu de sa cour et de ses serfs affamés. Sans doute personne ne lui avait-il dit, car lui-même évidemment ne savait pas lire, qu'au Maroc, notre patrie bien-aimée, il n'y avait plus de place pour l'odieuse institution de la féodalité. Au Maroc, notre patrie bien-aimée, il ne reste, près d'un roi qui fut le premier combattant du royaume, que des citoyens égaux en devoirs comme en

droits. » Itto écoutait avidement. Le *taleb* tournait la tête vers elle.

– Il a les yeux faux, dit Bachir.

« S'il y a des hommes, marocains ou étrangers, qui croient encore qu'ils peuvent ramener dans ce pays l'hydre colonialiste, le roi, parce qu'il est le premier gardien de notre indépendance, le gouvernement, par l'organe de ses tribunaux, de sa police et de son armée, sont là pour les empêcher de perpétrer leurs odieux desseins. De toute façon, le peuple qui a tant souffert dans les geôles colonialistes et qui a acheté de son sang notre indépendance bénie au besoin interviendra lui-même pour imposer aux criminels le juste châtiment de leurs crimes. »

Les longs cils d'Itto s'abaissèrent, sa paupière voila son regard lointain, sa main machinalement froissait une étoffe de soie bleue.

La voix du lecteur buta sur des syllabes, s'affola sur des voyelles, revint en arrière, cessa de chanter. Visiblement il ne comprenait plus. La traduction n'en fut que plus aisée.

« Le peuple tout entier, profondément troublé par ces menées néocolonialistes d'Addi-Ou-Bihi, attend comme nous l'issue du procès, attend dans le calme que la justice, la justice sereine, implacable et dure, le dispense d'exercer sa colère. »

Le taleb allait finir. Il plia majestueusement les feuillets de son journal, proféra : « Il n'y a de puissance et de volonté qu'en Dieu », jeta sur l'assistance le regard fuyant de ses yeux faux, puis se figea dans une pose froide, lointaine, impénétrable. Alors seulement l'auditoire reprit voix pour commenter de diverses façons ce que la prose compliquée du taleb venait d'expliquer. Itto brusquement se leva et s'approcha du groupe.

– Combien achètes-tu cela, taleb ?

Le taleb réprima son dédain.

– Ceci, ma sœur, est un journal.
– Cela coûte cher ? dit Itto.
– Vingt-cinq francs, mais je te le donne.
– Vingt-cinq francs ? dit-elle. C'est encore trop cher payer des mensonges.
Bachir se plaça aussitôt devant elle. Il était convaincu qu'on allait se jeter sur elle, la rouer de coups, la piétiner... Elle ne reçut qu'une bordée d'injures indistinctes parce qu'elles se couvraient l'une l'autre.
– Va-t-en, fille du péché !
– Que la malédiction de Dieu te suive !
– Que ta maison soit ruinée !
Ils étaient loin quand la dernière injure vint seule derrière les autres :
– Si tu avais encore au cœur un peu de la pudeur des musulmanes, tu ne marcherais pas avec un Nazaréen puant.
Ils reprirent la voiture vers Rabat. Quand il eut stoppé avenue Mohammed V, Bachir réveilla Itto qui dormait.
– Je vais te conduire dans une chambre. Tu vas continuer à dormir. Moi, j'ai du travail toute la journée... Oui, la révolution ! continua-t-il. Tu n'as pas besoin de me regarder avec ces yeux.
– Je pensais seulement à vos traîtres après la révolution.
– Nous n'en avons plus, nous avons fait le vide avant.
– Tu as la mémoire courte.
– Tu en connais encore un ?
– Non, mais tu oublies tes propres leçons : la révolution produit des traîtres comme le pommier porte des pommes. Quand les gouvernants n'auront plus de pain à donner au peuple ils lui jetteront des traîtres à la pelle pour assouvir sa faim. Les mots mêmes sont de toi.
– Tu ferais mieux d'aller dormir.
– Non. Regarde tous ces gens qui attendent que les grilles s'ouvrent. Je vais me joindre à eux et je reviendrai tous les matins jusqu'à ce qu'ils le jugent.

Devant la grille du tribunal, un groupe : des costumes fripés et de grises djellabas étaient agglutinés les uns aux autres comme les abeilles d'un essaim. Un policier ensommeillé barrait la porte.

– Tu n'as rien à voir avec ces gens-là. Regarde-les : tous maigres, les yeux vitreux, le ventre certainement vide. Ils n'ont pas de pain, ils viennent manger du traître pour tromper leurs crampes d'estomac. Les gens qui mangent à leur faim ne sont pas ici. Tu les verras tout à l'heure de l'autre côté de la barre, qui organisent la montre. C'est eux qui jetteront à la foule sa pâture de traîtres. Regarde-les bien : ils crèveront de graisse, ils n'auront pas le regard fuyant de ceux-ci, ils chercheront à voiler par un sourire compréhensif toute la haine qui percera dans leurs yeux, toute la terreur qui exsudera de leur peau.

– Tu vois bien qu'il faut que j'y aille. Tiens, dit-elle en lui jetant la djellaba, prends cet épouvantail, j'y étouffe. Si tu penses à moi à la fin de l'audience, viens me chercher, je ne connais rien de cette ville.

– Non. Dès que j'aurai trouvé une chambre, je viendrai te chercher pour te la montrer. Je vais à Larache. Si tu penses à moi, attends-moi à Rabat jusqu'à ce que je revienne.

Itto parut dans ses habits de fête et le concert des voix commença.

– C'est sa fille.

– Penses-tu ! C'est sa concubine.

– C'est à huit heures qu'ils ouvrent. J'ai des fourmis dans les jambes.

– Alors je lui ai dit : Il y a dix ans que je suis dans le parti. Tous ceux qui sont entrés dans le parti le dernier jour, tous ceux qui ont acheté cinquante mille francs la carte du parti ont des places et moi, on m'a oublié.

– Tout appui est en Dieu, mon frère !

Une voix de jeune fille gloussait :

– Petite mère, dans son pays toutes les filles à marier doivent d'abord passer devant lui.

Elle se tut puis ajouta :

– Il doit être vieux, puant et laid.

Une voix de tête très excitée dit :

– Il faut lui couper la tête, la mettre au haut d'une pique, l'exposer sur un créneau de la maison du caïd de chez lui, puis faire défiler ses partisans devant elle pour les dégoûter une bonne fois de la dissidence.

Itto était déçue : ce n'était que des ragots. Elle finit par s'endormir.

– Ah ! Docteur, tu es là ? Tu tombes bien. Je vais à une réunion du comité du camp pour une affaire grave... Tu veux venir avec moi ?

Le capitaine était très excité. Les djounoud depuis deux jours refusaient d'exécuter les ordres d'un de ses lieutenants.

– Je suis drôlement emmerdé. La plupart des djounoud sont des blessés du maquis et le lieutenant Abdallah a gagné presque tous ses galons au Maroc. D'un côté, je dois faire respecter la discipline. De l'autre, le lieutenant Abdallah... ce ne sont pas ses sentiments nationalistes qui sont discutables... mais enfin... il croit toujours que la victoire dépend d'un degré de rigueur de plus.

Le comité était au grand complet. L'atmosphère était solennelle et tendue. Le capitaine présenta Bachir brièvement.

– Avant d'ouvrir la séance, je demande au comité d'observer une minute de silence à la mémoire de ceux de nos frères qui sont tombés pour que vive l'Algérie.

Bachir cherchait à deviner qui dans l'assistance était le lieutenant Abdallah. Personne ne portait de galons.

Le capitaine relata d'abord les faits. Il conclut :

– L'objet de la réunion est de décider des mesures à prendre pour que de semblables manifestations ne se reproduisent plus. Qui veut prendre la parole ?

Un doigt impératif se leva.

– Lieutenant Abdallah ! dit le capitaine.

– Mes frères, dit le lieutenant Abdallah, le cas qui vient de nous être exposé est grave. Grave parce qu'il menace les assises mêmes de la révolution. Le 1er novembre 1954, l'armée de Libération a assumé la glorieuse tâche de libérer le territoire national d'une occupation plus que centenaire. Elle a déjà fait l'admiration du monde. Mais qui de nous ne voit que c'est à cause non seulement de l'esprit de sacrifice de nos djounoud mais aussi de la discipline de fer qui y règne. Qui de nous ignore que la discipline fait la force principale des armées, qu'elle est d'une extrême nécessité même et surtout dans une armée de volontaires ? Une poignée de saboteurs... nous avons des dossiers avec des renseignements précis...

Il fit le tour de l'assemblée en regardant chacun dans les yeux.

– ... une poignée de saboteurs a réussi à surprendre la bonne foi de djounoud dont l'écrasante majorité est hors de tout soupçon. C'est cette minorité de mauvais esprits qu'il s'agit de frapper. Quand on veut tuer une vipère, il faut viser la tête. Il est évident qu'il n'y a pas un seul Algérien, à plus forte raison dans cette assemblée, pour vouloir aider les saboteurs de la révolution.

Bachir regarda l'assistance. L'effet était mitigé. Personne en tout cas ne demandait la parole et le silence durait.

– Quelle mesure envisages-tu, frère Abdallah ? dit le capitaine.

– Avant de prendre des mesures, il faut d'abord châtier.

– Alors quel châtiment ?

– Pour le gros des djounoud, rien. Pour la poignée de brebis galeuses, c'est net : cas de désobéissance devant

l'ennemi. La sanction est la même dans toutes les armées du monde.

Le capitaine le coupa.

– Peut-être qu'avant d'en venir à la conclusion il serait utile d'entendre l'opinion de tous les frères ?

Le capitaine voyait tous les regards éviter le sien. La vieille horloge accrochée de guingois dans un coin de la pièce était seule à briser le silence, à le rythmer de petits coups réguliers comme la marche implacable d'un cortège d'exécution.

– Mon capitaine, dit Bachir, au réquisitoire du frère Abdallah je pense qu'il faut ajouter deux précisions : d'abord que nous ne sommes pas devant l'ennemi, ensuite que l'ALN est une armée de volontaires. Sans doute aussi faut-il faire entrer en ligne de compte les services passés.

– Frère Bachir...

Le lieutenant Abdallah, visiblement, réprimait sa colère.

– Frère Bachir, nous sommes en guerre. Nous sommes confrontés avec le colonialisme le plus inhumain. À l'heure qu'il est, des Algériens tombent chaque jour sous les balles de soldats mercenaires ou crèvent dans les geôles d'Alger. Le parti, qui a la responsabilité de mener cette guerre et de la gagner, ne peut pas faire de sentiment, tenir compte des cas d'espèce et couper les cheveux en quatre. Il n'y a que deux partis possibles, ceux qui travaillent pour la révolution et ceux qui, objectivement, la sabotent.

– De toute façon, ceux d'entre eux qui ont combattu en Algérie, et ils sont la majorité, ont montré de quel côté ils étaient.

À la surprise de Bachir, tout le monde abonda dans son sens. Le commissaire politique fut chargé d'expliquer aux djounoud qu'ils avaient failli à un devoir essentiel et que leur désobéissance équivalait à un cas de désertion devant l'ennemi. Celui qu'Abdallah appelait le meneur fut puni

de quinze jours de cachot, les djounoud appelaient cela la casemate.

Quand il sortit avec les autres, Bachir entendit la voix d'Abdallah resté seul dans la salle avec le capitaine :

– Je te l'ai toujours dit, Moussa. Objectivement, les intellectuels sont des traîtres de la révolution. Il faut les fusiller tous.

Le soir, Bachir reçut la visite du capitaine dans sa tente.

– Tu t'es fait un ami de plus en la personne du lieutenant Abdallah, je t'avertis.

Bachir haussa les épaules.

– Prends-y garde quand même. Il ne fait pas la différence entre les petites choses et les grandes ; pour toutes, il emploie les grands moyens.

L'index recourbé du capitaine pressa sur une détente imaginaire.

– Pourquoi, au début, les autres membres du comité ne disaient-ils rien ?

– Ils avaient peur... Si je l'avais laissé dire, tu sais ce qu'il demandait pour son meneur, Abdallah ?... La mort ! Il ne batifole pas...

– J'ai vu ! dit Bachir.

– Bon. Ce n'est pas tout ça... Il y a encore une nouvelle pour toi.

– Bonne ?

– Cela dépend pour qui. Je viens de recevoir une note du commandement : Amirouche te réclame. Il écrit textuellement : « Je l'ai prêté aux Marocains, je ne le leur ai pas donné. » Les Marocains... c'est nous ! Il faut croire qu'il tient à toi.

– Quand faut-il partir ?

– Dans quinze jours.

– Je veux partir avant, dit Bachir.

– Non. Retape d'abord bien tes jambes. Tu en auras besoin quand tu partiras... Envoie-nous des cartes d'Alger.

– Je n'y manquerai pas, dit Bachir.

Bachir passa encore une semaine à Larache puis le soir du septième jour prit la route de Rabat. Il se rendit tout de suite à l'Agdal où était la chambre qu'il avait louée, monta en deux bonds l'escalier, appuya à la rompre sur la poignée de porcelaine. Itto était déjà là. Elle avait sa figure hiératique d'apparat, des yeux immenses noyés d'absence ou de colère, des paupières rouges.

– Tu pleures ?

– Maintenant, dit-elle, il faut que je parte, on doit m'attendre pour la fête.

Ah oui ! la fête ! Il l'avait presque oubliée ces jours-ci. Il se rappela qu'il y avait aussi le procès. La veille, les petits crieurs de journaux, en descendant en trombe le boulevard, avaient annoncé le verdict pour le lendemain.

– Il a été jugé ? dit-il.

– Non, dit Itto entre ses dents serrées.

– Ce n'était pas pour aujourd'hui ?

– Ils ne l'ont pas jugé, ils l'ont exécuté.

– Combien ?

– À mort, dit-elle, et elle se jeta sur le lit en étouffant ses sanglots.

Elle se leva bientôt après.

– Pardonne-moi, dit-elle, je ne recommencerai plus. Aussi bien n'est-ce pas de larmes qu'il a besoin...

Bachir la regarda. Ses yeux avaient repris leur éclat fixe.

– Après l'opium, le bâton !

Elle lut la surprise dans le regard de Bachir.

– C'est une formule de toi.

– Je sais, mais que vient-elle faire ici ?

– Après l'opium du journal, le bâton du juge. Ce sera comme ça dans ton pays ?

– Comment veux-tu que je le sache ? Notre pays n'est pas encore à nous.

Elle alla au lavabo tamponner doucement d'eau froide ses yeux enflés.

– Et voilà, dit-elle, il est fini mon tour en ville ! Fini aussi mon mois de liberté ! Il faut maintenant que je rentre, tout le monde doit m'attendre pour la fête. Je vais rentrer sous la tente... et sous la loi... de Reho-Ou-Heri. Adieu !...

Elle lui tendit l'arc de ses lèvres pâlies.

– Il ne vaut pas mieux que je t'accompagne ?

– Mais... tes affaires ?

– Toutes terminées.

– Alors viens... pour éviter tous ces teigneux, ces manchots, ces camus, ces chiens rongés de gale qui tous veulent coucher avec moi... Pouah ! C'était à qui me frôlerait, me ferait de l'œil, me montrerait ses dents en or ou sa voiture américaine. Ils me donnaient la nausée.

– Qu'est-ce que nous mangeons avant de partir ?

– Moi, rien ; il faut attendre que le nœud se desserre, là.

Elle montra sa gorge.

Bachir la tira à lui.

– Tu vas voir : bientôt, tu auras oublié tout ceci et tout pour toi redeviendra simple, clair et simple comme avant.

– Il est temps, dit-elle, car j'avais un peu le vertige. Quand tu ne seras plus là pour aviver le mal, il baissera, puis un jour viendra où je l'aurai oublié.

– Il est temps que pour être heureuse tu me perdes.

– Mais je t'ai déjà perdu. Ce soir il me semble que tu es loin, très loin là-bas et que j'ai tout perdu.

Alors il lui dit qu'il rentrait en Algérie.

– Quand ? dit-elle.

– Dans une semaine.

– Et ma fête ?

– Elle sera belle et tu seras heureuse.

– Tu parles comme si déjà tu m'avais quittée.

Ils passèrent la semaine entre Tanger et Tétouan. Le soir du septième jour, ils prirent le chemin d'Aïn-Leuh.

– Je pense que nous n'allons plus nous revoir, dit-elle.

– Je pense aussi. Nous nous sommes rencontrés sur la route. Nous avons fait ensemble un bout de chemin. Maintenant, nous nous quittons parce qu'à partir d'ici nos routes divergent. Et c'est bien ainsi.

– Tu le crois ?

Il rit.

– Non, bien sûr ! Mais c'est ce qu'on dit, je crois, en pareil cas.

– Nos chemins plus jamais ne divergeront. Mon sentier suivra ta grand-route…

Entre les cils presque clos, son regard filtrait vers l'horizon où mourait le soleil. Sa voix devint voilée.

– … où qu'elle mène, dit-elle.

– Et si c'est nulle part ?

– Qu'il sera beau d'y arriver ensemble…

Il sursauta comme s'il se réveillait.

– Maintenant que nous nous quittons, il est temps que je te demande.

– Quoi ?

– Que faisais-tu sur la route quand je t'y ai rencontrée ?

– Je t'y attendais.

Elle rit. Il rit aussi.

– Je ne t'ai pas trop fait attendre ?

– Je n'étais pas pressée de te voir arriver.

– C'est gentil !

– Je savais que tu ne resterais pas longtemps. Tu serais de ceux qui partent, je le savais.

Elle ramena sur son cafetan mauve un pan fuyant de sa robe bleue.

– Le soleil s'est couché, dit-elle.

– Il est aussi de ceux qui partent.

– Et bientôt ce sera la nuit, mais…

– Mais ?

– Demain dès l'aube, je l'attendrai vers les collines des Aït-Mgild, je sais qu'il reviendra… lui.

Elle mit sa tête sur l'épaule de Bachir. Ils se turent longtemps. Les cuivres de l'horizon se faisaient mare de sang, gâchis d'or, bruyère en flammes, puis toute cette rutilance finit par s'éteindre en gris plombé, en noir.

– Maintenant que tu pars, il est temps aussi que je te demande.

– Quoi ?

– C'est loin ?

– Quoi ?

– Le nulle part où va ta grand-route ?

– Je ne sais pas, il faut que j'essaie, mais...

– Mais ?

– Je crains en effet que ce soit loin...

– Je n'aime pas les routes où je marche seule, elles sont plus longues que les autres.

Elle regarda les collines des Aït-Mgild. Plus rien ! Tout était avalé dans la nuit. Rien de ce qui avait existé le jour n'avait survécu au soleil. Il n'y avait plus que le ruban gris de la route et deux cônes raides et mouvants de lumière qui fendaient doucement des espaces infinis de ténèbres où le frêle esquif de leur voiture était embarqué. C'était la fin du monde.

– Je ne veux pas quitter le maître sur un doute.

Bachir attendit.

– Un chemin qui ne mène nulle part, le maître disait jadis : « C'est de la poésie, une façon de fuir les choses, parce que les choses, ajoutait-il, c'est de la prose presque toujours, et souvent de la plus grossière. » Le maître m'a conduite sur la route mais la fin d'une route, disait-il, c'est d'aboutir quelque part. Où la route du maître mène-t-elle ?

Elle regarda, cherchant dans le noir la vérité ou les mots pour la rendre. Il conduisait toujours machinalement. Il lui parut très fatigué. Des chacals – d'où venus ? – sortaient brusquement du néant pour hurler, lamentables et

stridents, et puis soudain entraient dans le noir qui les engloutissait.

– Tu disais : « Les hommes pour qui c'est la route qui crée le but en avançant ne méritent pas de conduire les autres, le tracé du chemin tient trop du caprice ou de l'arbitraire. »

– Si tu en es là, dit-il, je peux partir car mon rôle est fini. Mon rôle n'est pas de t'indiquer le but, mais de t'en inspirer le désir. Ta soif de lui, c'est ma fierté. Cassandre déplore la mort de Troie qu'elle pressent ; quant à vaincre et sauver la cité, c'est l'affaire d'Hector.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Tu ne peux pas comprendre, mais cela ne fait rien.

À Azrou, Bachir fit le plein. La nuit tombait déjà quand ils en sortirent. Pour couvrir le bruit du vent qui s'engouffrait par les déflecteurs, Itto dut crier :

– Il y aura bientôt la paix dans ton pays ?

– Personne n'en sait rien.

– Après la paix, vous serez tous heureux et tous libres ?

– C'est ce que tout le monde dit mais personne n'en sait rien.

– C'est curieux, n'est-ce pas ?

– D'être heureux et d'être libre ? C'est difficile, c'est tout !

– Non. De penser que nous ne nous reverrons plus. J'avais pris l'habitude de toi.

– Moi aussi, dit Bachir, mais c'était parce que nous vivions sur une île, et que c'était les vacances. Maintenant que l'été finit, nous allons tous les deux quitter l'île, rejoindre les continents épais, les tempêtes de l'automne, les cailloux du chemin, les jours de travail et leur prose.

– Je ne comprends pas très bien, dit-elle.

– Ça veut dire que, maintenant, nous allons retourner vivre avec les autres.

– Le secret du bonheur, c'est de hurler avec les loups.

Ils tournèrent la tête l'un vers l'autre en même temps et rirent : c'était une ironie de lui.

Ils arrivèrent en vue de Tounfit au moment où le soir semait de fleurs changeantes le bas du ciel vers Khenifra.

Aux derniers jours de septembre, parce qu'il sait qu'il doit finir, l'été s'exaspère. Avant que la première brise rêche ne fraîchisse les matinées de Tounfit, un soleil plus bas sur l'horizon vers midi brûle la peau comme un fer chaud et, entre l'ombre et la lumière, il n'y a pas cette touffeur égale des journées d'août où l'on passe de l'une à l'autre sans même s'en rendre compte. Vers la fin de septembre, entre les zones où le soleil cuit et l'ombre où un vent léger glace la sueur sur la peau, le contraste est brusque. Mais le ciel et l'air prennent des teintes, un velouté et comme un parfum que même le printemps ignore. Il n'y a plus nulle part le halo des chaleurs de juillet qui estompe les traits ; les lignes sont d'une netteté incisive et que l'on sent précaire, les teintes précieuses, rares, jamais crues et quand le soleil exaspéré se hâte de descendre derrière la ligne de collines des Aït-Mgild, une profusion de joyaux se déverse sur d'indicibles soies.

De loin, Itto reconnut Dris, le petit frère, qui hélait ses chiens. C'était l'heure de rentrer les troupeaux. Elle fit arrêter, prit sa petite valise, alla derrière le genévrier perdu seul dans la plaine caillouteuse, revint bientôt... changée ! Itto avait remis ses habits terreux de bergère et jusqu'à ses *idoukan* noirs aux pieds ; elle était presque plus belle ainsi.

– Tu vois, dit-elle en montrant la valise, il suffit d'une toute petite boîte pour enfermer la toilette de la ville... et ses souvenirs... et ses maux.

Dris qui les avait reconnus accourait, suivi de la meute aboyante de tous ses chiens. Autour de sa tête il faisait tournoyer son bâton.

Il leur embrassa la main à tous deux.

– Va, dit Itto, maintenant tu peux partir. C'est moi qui ferai rentrer le troupeau.

– Attention, dit Dris, la brebis noire s'est cassé la patte de derrière.

– Un coup de pierre ? dit Itto.

Dris baissa la tête.

– Elle est toute jeune, tu peux la prendre dans tes bras.

Il partit en courant. Itto se tourna vers Bachir.

– La brebis noire s'est cassé la patte, il faut la prendre dans les bras, tout a déjà recommencé.

Sous la tente il n'y avait que Fadma, la mère d'Itto. Elles s'embrassèrent, et tout de suite Fadma se mit à préparer le thé puis le méloui. Itto s'était adossée contre le piquet du milieu. Ses paupières ne battaient pas, et son regard absent semblait ne regarder nulle part…

Fadma murmura plutôt qu'elle ne dit :

– Personne ne sait que tu as quitté la tente. À tous nous avons dit que tu étais avec ton grand frère de l'autre côté de la forêt. Traduis à l'étranger.

– J'ai compris, dit Bachir.

– Il ne se passe pas de jour que le père de Reho ne vienne nous demander de lui fixer le jour de la fête et ton père ne pouvait rien lui dire.

Elle attendit dans l'espoir qu'Itto allait lui dire : j'étais ici ou là. Mais contre le piquet central la statue d'Itto, gagnée par l'ombre, était de bois.

– Nous sommes allés à Rabat, dit Bachir, assister au procès d'Addi-Ou-Bihi.

Une brusque inquiétude dérégla les gestes mesurés de Fadma, alluma ses grands yeux, mais vite elle reprit son calme et sa voix détachée demanda :

– Ils l'ont condamné ?

– Oui.

– Pour longtemps ?

– À mort.

Un coup brusque de vent froid fit d'abord frissonner puis claquer violemment les *flijs* de la porte. Un phare très loin faucha l'horizon puis alla se perdre dans le ciel. La statue, maintenant envahie par la nuit, était à peine distincte du piquet.

Bachir ingurgita presque coup sur coup trois tasses brûlantes d'un thé trop sucré. Le méloui était arrosé de beurre frais.

– L'hôte nous ferait grand plaisir de passer la nuit ici, cette tente est la sienne. Traduis-lui.

– J'ai compris, dit Bachir.

– Il est vrai que nous sommes frères et que nous parlons la même langue.

– Gens de la tente, que vos biens soient multipliés. Mais il faut maintenant que je parte.

Il se leva. Un brusque ressort fit se dresser la masse d'ombre affalée au pied du piquet central. Fadma feignant de poursuivre les chiens sortit de la tente par-derrière.

– Dieu te donne la paix ! dit Bachir à l'ombre immobile dressée devant lui.

Ils se frôlèrent la paume des mains. Un geste égaré, hésitant, du bras gauche d'Itto chercha la poutre pour s'y agripper. Elle murmura :

– Dieu te donne la paix !

Il partit en courant sans se retourner, sans entendre ce que la voix égale de Fadma lui disait par-derrière, sans prendre garde aux chiens dont les voix hargneuses tournaient autour de lui.

Sur le forum d'Alger, les derniers feux de la grande foire de la fraternisation s'étaient éteints. On avait essayé des embrassades après les massacres. Dans le tram, les Européens se levaient pour laisser s'asseoir des femmes voilées. Jadis ils les appelaient des fatmas, maintenant ils disaient : « Je vous en prie, Madame ! » C'était compter sans la volonté des dieux, Ramdane aurait dit sans le

déterminisme des faits. Une haine dont on avait depuis des mois si bien huilé les rouages ne pouvait pas abdiquer ainsi sous l'effleurement des baisers, fussent-ils des milliers. Elle avait éveillé tant de forces obscures, elle était entée sur tant d'essentielles questions ! Et puis surtout la pratique en est plus facile, elle ne pose pas de questions. On en revint peu à peu aux habitudes anciennes, avec cette fois une illusion en moins.

Dans le reste de l'Algérie cela n'allait guère mieux, tant cette guerre était insolite et les moyens d'y parer insaisissables. Faute de pouvoir réduire un ennemi qui ne se manifestait que pour frapper vite et disparaître, on était contraint de s'en prendre à la population civile au milieu de laquelle les rebelles vivaient « comme un poisson dans l'eau ». Celle-là était censée être incolore, inodore, sans idées ni préférences, sans haine, sans amour et perméable à rien. À rien qu'à la peur ! Les directives du commandement, basées sur des conclusions des services psychologiques, étaient formelles : entre l'armée de Libération (les rédacteurs disaient : les rebelles) et les troupes de répression (les mêmes écrivaient : les forces de l'ordre), c'était à qui battrait l'autre d'un degré de terreur.

Mais, dans la vague idée que peut-être un homme n'était pas qu'un petit bloc de peur, chaque note consacrait plusieurs paragraphes à des moyens destinés à rendre la terreur convaincante : les écoles, les routes, les infirmeries, le travail... L'armée, docilement, quelquefois même avec foi, faisait ce qu'on lui prescrivait. Au hasard des jours et des circonstances elle torturait, brûlait, mitraillait ou bien construisait des routes, des hôpitaux, des écoles. Mais chaque année, chaque mois, chaque jour, c'était à recommencer. L'armée-Pénélope forçait la dose de terreur... en vain, puis tout soudain jetait sur l'humiliation et la honte les appâts de quelques écoles, de quelques infirmeries, de quelques pistes, le

baume d'un peu de travail aux chômeurs, puis un jour, brusquement, au retour d'une patrouille de routine, elle comptait ses morts. Les autres, ceux d'en face, n'avaient pas respecté la règle du jeu. L'armée de nouveau se déchaînait.

L'opération Jumelles, du moins dans sa phase active, était passée. Beaucoup des organisations de l'Armée de libération étaient démantelées, mais Amirouche restait insaisissable et le groupe d'élite de ceux qu'on appelait ses commandos pratiquement intact. Un halo de légende entourait la figure du colonel commandant la III et de bouche à oreille circulaient déjà des vers où on le chantait. Le grand rêve de chaque lieutenant du djebel était désormais d'être celui qui s'emparerait d'Amirouche.

À Tala, le lieutenant Delécluze avait été remplacé par le capitaine Marcillac. Les villageois eurent tôt fait de s'apercevoir qu'ils n'avaient rien gagné au change...

Tout au début de la drôle de guerre qu'on l'avait envoyé faire en Algérie, ce qui ennuyait le plus le capitaine Marcillac c'était l'incertitude. Il était entré à Saint-Cyr par tradition familiale : dans le grand salon, à Nancy, il y avait encore le tableau de l'arrière-grand-père chargeant à Reichshoffen sabre au clair, et par goût : à l'École on appelait cela la vocation.

L'armée est le dernier refuge des saines vertus qui ont fait la grandeur de la France. C'est surtout le lieu des certitudes tranquilles. Marcillac ne détestait rien tant que le doute, l'hésitation, la pesée morbide des motifs. À l'École déjà, ses épreuves de « laïus » étaient médiocres parce qu'il fallait toujours discuter quand il est si simple d'affirmer. Il y a le bien et le mal, tous les deux offusquants d'évidence parce que le règlement les définit et, entre les deux, il n'y a rien.

Avec un bon règlement, la vie du guerrier est un plaisir. On sait à chaque jour de l'année, à chaque heure du jour

ce qu'il faut dire et faire. Rien n'est laissé au hasard de l'inspiration ou aux affres de la découverte. Le règlement a tout prévu, tout dit, il a aussi tout codifié : les attitudes, les paroles, les pensées, les hiérarchies, surtout les hiérarchies qui sont indiscutables, indiscutées, soulignées au trait jaune ou blanc par un galon qui ne souffre pas d'imprécision.

Et puis on l'avait envoyé dans l'Aurès, un djebel perdu, où rien de ce qui arrivait, absolument rien, ne lui avait été enseigné à Saint-Cyr ni ne se trouvait dans aucun règlement. Ceux d'en face n'ont jamais été à l'École, ni la vraie ni même les autres, où ils auraient au moins appris à marcher au pas. Ce sont des gardiens de chèvres à qui on a mis un fusil de chasse entre les mains et qui s'en servent comme ils faisaient de la charrue ou de la faucille : avec la même application sérieuse, le même désir que ça réussisse. La guerre pour eux n'est pas un jeu grisant, plein de panache. Ils attendent la moisson, les bouseux, comme si la guerre ne se suffisait pas à elle-même, comme si à la guerre on moissonnait autre chose que des coups, des morts, des galons, des décorations et des poux. Ils la font plus par nécessité que par vocation. C'est à vous dégoûter de porter l'uniforme !

Souvent il lui prenait envie de tout envoyer promener, d'entrer dans une unité combattante, une vraie, les paras par exemple, et là de casser du felouze... ou sa pipe, l'une et l'autre de ces deux éventualités étant également guerrières et patriotiques. La seule chose qui le retenait c'était la haute idée de la discipline qu'il avait gardée de l'École : servir, quoi qu'il arrive.

C'est d'ailleurs la seule raison qui le poussa à aller à Alger pour un stage d'action psychologique. Toutes ces chinoiseries qu'aucun code de la guerre classique n'avait étudiées le laissaient indifférent, voire soupçonneux. Pendant les séances de travaux pratiques, les anciens d'Indochine racontaient – et des images de rizières inondées, de

bambous fichés droit dans l'eau pour permettre au Viet immergé de respirer, de chenilles interminables de paysans aux yeux bridés qui, à travers les montagnes, poussent leurs vélos chargés de trois cents kilos d'armes finiront par supplanter dans son esprit les visions somme toute classiques de la ligne bleue des Vosges et de la plate plaine d'Alsace. On leur avait aussi donné à lire et à commenter les œuvres de Mao Tsé-toung sur la guerre révolutionnaire. Outre quelques règles de détail, Marcillac en avait surtout retenu le principe de base condensé dans cette formule : « L'armée doit être dans le peuple comme un poisson dans l'eau. »

En un sens, Marcillac était soulagé : l'équilibre un instant vacillant était rétabli, de nouvelles certitudes, de nouvelles règles remplaçaient les anciennes, mais de nouveau l'ordre régnait. Il était revenu dans l'Aurès, sinon converti, du moins décidé à mettre en application sa neuve science.

La France est toujours en retard d'une guerre. Il fallait démentir l'adage. La France devait faire la guerre moderne, et la guerre moderne c'est la guerre révolutionnaire. Qu'est-ce à dire ? Ainsi que le leur avait fort bien expliqué un jeune colonel polytechnicien, désormais toutes les guerres se ramenaient à la grande confrontation qui, à l'échelle du monde, opposait à la subversion communiste la civilisation chrétienne occidentale. Les guerres coloniales n'étaient que le visage particulier que prenait outre-mer la grande entreprise soviétique de conquête du monde. « Combattre les Viets, les fels, les Cubains, les Coréens c'est tout un parce que c'est défendre la civilisation contre la barbarie, c'est entrer en croisade dans le parti de Dieu contre le clan de Satan. Il ne dépend pas de nous de défendre la vérité autrement que par les armes ; l'ennemi, en choisissant ce moyen, nous y contraint et nous n'avons pas d'autre alternative que vaincre ou disparaître. »

Cependant, les résultats incertains de l'opération Jumelles à laquelle il venait de participer avaient de nouveau ébranlé en lui des convictions mal assises, et de plus en plus il était tenté par les francs procédés de la guerre classique, celle de grand-père chargeant à Reichshoffen sabre au clair. À son arrivée à Tala, il n'avait pas encore décidé laquelle des deux méthodes était la plus efficace et il était tiraillé entre un sens aigu de la discipline qui lui imposait de prendre l'une et les désirs les plus profonds de son cœur qui le sollicitaient vers l'autre. Il laissa aux événements le soin de décider pour lui.

Son premier contact avec Tala fut plutôt décevant. Avant d'y venir, il avait souffert du soleil de l'Aurès, mais on lui avait toujours dit que dans le Nord, et spécialement en Kabylie, il faisait plus frais. Or le capitaine Marcillac entra à Tala au milieu d'une vague de chaleur comme il n'en avait jamais connue à Arris. Il lui suffisait d'ouvrir la fenêtre de la pièce où il étudiait les dossiers que lui avait laissés Delécluze pour qu'aussitôt une masse d'air surchauffée s'y engouffrât et lui brûlât la peau du visage, comme s'il l'approchait d'un fer chaud. S'il fermait, le bureau devenait vite une étuve, un bain maure et le capitaine Marcillac étouffait.

C'est que depuis plusieurs jours autour de Tala les forêts brûlaient. On entendait d'abord le sourd mugissement des obus au napalm, puis une petite fleur de feu éclosait à ras de terre, piquait les ténèbres. Elle grandissait, se multipliait, dévorait avidement toujours plus l'espace autour d'elle et en peu de temps gagnait les premières pentes de la montagne où il n'y avait plus de végétation. De la place de Dou-Tselnine ou des fenêtres des maisons, nous pouvions admirer les longues langues de corail qui dansaient sous la lune un ballet gracieux. Parfois elles avançaient à petits pas précautionneux et menus, d'autres fois elles titubaient sur d'invisibles obstacles, esquissaient un mouvement de recul pudique, s'amenuisaient jusqu'à disparaître

puis, soudain s'éveillant, faisaient exploser dans le noir une énorme gerbe de feu qui dévorait l'horizon ; d'où nous étions, nous entendions le bois sec doucement crépiter. Les nuits de chez nous sont souvent fraîches, même par grande chaleur ; les soirs d'incendie, le vent qui soufflait de la montagne les rendait étouffantes. Quand nous apprîmes que c'était des oliviers qui brûlaient, nous nous mîmes à regarder les nôtres au bas de la colline avec plus d'amour et d'inquiétude : ils étaient notre seule ressource.

Était-ce les incendies qu'il voyait se multiplier chaque soir à tous les horizons de Tala ? Toujours est-il que, moins d'une semaine après son arrivée, le capitaine fit réunir le village par Tayeb.

– Dis-leur : « Ils ont de beaux fusils, ils assurent la garde tous les soirs, ils ne sont ni aveugles ni borgnes. »

Tayeb traduisit. Les paysans se demandaient ce que le capitaine voulait dire.

– Ça y est ?

– Ça y est, mon capitaine.

– Tout le monde a compris ?

– Le capitaine vous demande si vous avez compris ?

Tout le monde avait compris.

– Bien. Or, moi, j'ai des preuves… des preuves formelles… que les fellagha passent ici chez vous. Ils entrent, ils sortent comme ils veulent. Traduis.

Tayeb traduisit.

– Alors de deux choses l'une : ou bien vous êtes avec eux… et en ce cas j'en prendrai acte, ou bien vous avez peur. Répondez-moi tout de suite.

Un vieillard prit la parole et, comme il s'étendait :

– Abrège, dit Tayeb, toi tu es gâteux mais les Iroumien sont pressés.

Le vieillard abrégea.

– Mon capitaine, dit Tayeb, ils disent que dans le village il n'y a pas de rebelles, mais que dans les champs on ne peut pas les voir… à cause des oliviers.

– Ah ! Nous y voilà ! dit le capitaine. Eh bien ! mais, rien de plus facile ! Vous ne voyez pas les fellagha à cause de vos oliviers ? Vous allez couper vos oliviers... Traduis-leur, dit-il à Tayeb. Demain, dès la fin du couvre-feu, je veux voir tout le monde ici... devant la SAS... avec des haches, des scies, des serpes... tous les instruments dont ils se servent quand les fellagha leur font couper les poteaux téléphoniques...

Le lendemain, les premiers paysans se présentèrent dès l'aube, emmitouflés dans leurs burnous. Tayeb était déjà là. D'autres vinrent se joindre à eux en silence. Le groupe des femmes et des enfants arriva en dernier, c'était le plus nombreux. Des femmes parlaient. Tayeb en prit une par les cheveux et la jeta contre la guérite. Toutes se turent. On n'entendit plus dans le demi-jour que le bruit régulier des pas de la sentinelle et les injures de Tayeb.

L'aspirant Hamlet répartit les paysans en cinq groupes. À chacun il affecta des soldats et des harkis pour hâter la besogne. Il fixa l'horaire du travail : de l'aube à la tombée de la nuit, avec une demi-heure au milieu du jour pour le déjeuner.

La lente procession des femmes aux pieds nus commença à descendre vers la vallée. Quelques-unes avaient leur bébé sur le dos ; toutes portaient gauchement à la main ou fichées dans la ceinture des haches, des serpes, des scies. Les enfants jouaient avec des gamelles où on avait apporté du couscous pour le déjeuner. Les vieillards venaient en dernier parce qu'ils n'arrivaient pas à suivre. Il n'y avait presque pas d'hommes.

Au premier coup de hache donné par un harki « pour faire voir comment », une jeune femme cria comme si c'était elle qui l'avait reçu. Mais ensuite les harkis, les soldats, tout le monde s'y mit. Puis on les répartit par secteurs et le travail commença.

Les soldats et les harkis allaient d'un groupe à l'autre parce que le travail n'avançait pas. Devant chaque arbre

les paysans avaient des hésitations infinies. Une vieille pliée devant un vieux tronc lui faisait des discours que les soldats ne comprenaient pas ; elle lui caressait l'écorce de ses doigts noueux ou bien, du pouce et de l'index, pressait ses paupières pour en chasser les larmes.

Au début, les soldats plaisantaient avec les paysannes puis, comme elles ne disaient rien, le travail finit par se faire dans un silence que n'emplissaient plus que le crissement régulier des scies et les heurts sourds des hachettes sur le bois des troncs.

Le travail se faisait lentement. « Si c'était les fels qui vous faisaient couper les poteaux téléphoniques, vous iriez plus vite, hein, les gars ? » Et puis le silence finissait par devenir oppressant. « Vous n'êtes pas contents ou quoi ? » Un harki donna un grand coup de pied dans le dos de la vieille qui n'en finissait pas de pleurer sur son arbre et de lui caresser l'écorce, « pour que ça crie enfin. » Elle ne cria pas, elle se retourna seulement pour voir qui l'avait frappée, se releva puis retourna à son arbre pour le caresser.

La corvée de bois dura quinze jours. Sur la place, Tayeb plaisantait les paysans. « Il a fallu quinze siècles à vos ancêtres pour faire pousser vos oliviers, il a suffi de quinze jours aux infidèles pour vous les faire abattre. Qu'est-ce que vous attendez pour appeler à votre secours votre Prophète, vos saints, votre armée ? Même votre bon Dieu vous a abandonnés. »

Les paysans regardaient Tayeb sans rien dire.

– Vous étiez fiers de vos oliviers. Vous me méprisiez parce que je n'en avais pas. Vous me vendiez votre huile au prix fort, bande de salauds, et pendant des mois j'ai mangé mon couscous sans huile parce que je n'avais pas d'argent pour vous payer. Maintenant c'est vous qui allez crever de faim. Chacun son tour ! Ce sont vos enfants qui vont apprendre à se coucher le soir sans manger. Le pain de mes enfants à moi est assuré maintenant... et il est blanc !...

Il tira une miche du pain qu'il allait chaque jour chercher à la SAS : il était blanc.

– … et votre Dieu même ne peut plus me l'enlever. Je l'ai assez supplié, votre bon Dieu, pendant des mois, des années pour qu'il envoie une miche de pain même noir à mes enfants. Rien ! Il m'a laissé crever de faim sans vergogne, votre Dieu, ou alors c'est un incapable. Il ne pouvait même pas m'envoyer le pain de mes enfants, le pain que je vais chercher tous les jours chez les Infidèles… Allez, qu'il vienne, votre Dieu, qu'il vienne si c'est un homme m'enlever ce pain qu'il m'a refusé tant d'années ! Et puis, tiens ! Bon Dieu des musulmans, je t'envoie ce pain, je t'en fais cadeau pour que tu le donnes à tes fidèles, aux combattants de la guerre sainte. Ils en ont besoin, tu sais ? Ils crèvent tous de faim, depuis qu'ils ont pris les bois comme des sangliers… pour te défendre… depuis qu'ils se cachent dans les greniers… comme des rats… pour mériter ton paradis… Tiens… tiens… et tiens !

Tayeb coupa sa miche en trois morceaux qu'il envoya de trois coups de pied dans trois directions différentes.

« Ha ! ha ! ha ! »

Un grand rire secoua ses épaules.

Les paysans regardaient rouler dans la poussière les trois morceaux de pain blanc.

– Tu en voudrais bien, hein ? dit Tayeb au petit enfant qui, près de lui, ouvrait sur le pain des yeux pleins de faim.

– Allez va, va le prendre, c'est le Dieu des chrétiens qui te l'envoie. Eh bien ! cours, il n'est pas empoisonné, va !

L'enfant regarda d'abord Tayeb pour voir s'il disait vrai, puis les hommes assis sur les dalles de la place. Personne ne le regardait. Il se leva, et, sans quitter Tayeb des yeux, se dirigea vers le pain. Quand il y arriva il se précipita sur la miche, la porta à sa bouche pour la baiser, parce que chez nous il est sacrilège de jeter le pain

de Dieu. Il regarda Tayeb : Tayeb riait ; puis les paysans : ils le regardaient, muets. Il attendit que quelqu'un lui parlât pour lui dire de prendre le pain ou de le lâcher, mais tout le monde le regardait sans rien dire. Alors il baissa la tête, rougit, laissa pendre ses bras tout droits le long de son corps, sa main s'ouvrit et la miche tomba sur le sol. Le petit garçon revint sur ses pas tout doucement. Pour traverser la place il devait passer entre les deux rangées d'hommes assis sur les dalles du fond. Il allait de plus en plus lentement. Les hommes le suivaient des yeux en silence. Quand il arriva au bout de la place il s'affala sur la dernière dalle en sanglotant. Le rire de Tayeb couvrit ses sanglots.

– Plus d'oliviers ! Plus de pain ! Plus de honte ! C'est comme cela que je vous ai toujours désirés, gens de Tala ! dit Tayeb.

Et comme personne ne lui répondait, il se leva pour partir. Les paysans l'entendaient continuer de rire en marchant.

Le groupe du sergent Ali Lazrak était en route vers la forêt d'Akfadou. Il devait rejoindre le secteur du commandant Mahmoud. Ali savait qu'Amirouche y tiendrait une réunion de tous les cadres de la wilaya afin de décider avec eux de la tactique nouvelle à adopter après le passage de l'opération Jumelles. Il n'avait pas d'autre détail mais vaguement il comptait que peut-être Bachir, revenu du Maroc, y serait. De toute façon, Tala était sur son chemin. Il y avait deux ans qu'il n'y avait pas mis les pieds. Si les liaisons étaient assurées et si l'armée ne changeait pas les horaires de ses patrouilles, ils pourraient y séjourner au moins quelques heures.

Chacun des hommes du groupe portait une lourde charge de munitions. Pour les vivres, ils devaient se les

procurer sur place auprès des civils des villages. Depuis deux jours, ils ne mangeaient rien d'autre que de la galette trempée dans du café. Ali avait des crampes, la seule odeur du café lui donnait maintenant la nausée.

Le soir du deuxième jour, ils arrivèrent près d'une vieille maison d'où sortait de la fumée. Une treille ébouriffée couvrait des pans entiers du toit de tuiles rondes. Le vent qui soufflait de leur côté leur apportait avec la fumée une odeur de galette chaude.

Ils s'arrêtèrent, fouillèrent les environs, installèrent trois sentinelles. Puis Ali grimpa sur le grand frêne qui surplombait la maison, se hissa sur le toit. On entendit sa lourde masse retomber de l'autre côté.

– Bonsoir, dit-il.

Ils dirent bonsoir ensemble comme s'ils avaient accordé leurs voix. Ils se retournèrent pour le regarder tous les cinq : la vieille qui cuisait la galette dans l'âtre, le vieux qui égrenait son chapelet, assis à croupetons, et les trois enfants qui entouraient le large plat.

Ali demanda de l'huile.

– Ahmed, va chercher de l'huile à notre frère, dit la vieille au plus grand des enfants.

Ali se baissa sur le plat et à pleines mains y prit la galette brûlante. Il y mordit puis la cassa pour mettre les morceaux dans sa musette. La vieille se leva et, sans rien dire, entra dans l'unique pièce qui bordait la cour. Le vieillard suivait les gestes d'Ali. Les enfants près de lui ouvraient des yeux ronds, le plus grand avalait sa salive et tendait l'assiette d'huile à bout de bras. Ali allait porter à sa bouche la deuxième bouchée.

– Si tu prends la galette, dit le vieux, tu en rendras compte à Dieu. Les enfants n'ont mangé que des herbes depuis deux jours.

– Voici de l'argent, dit Ali, achetez du blé.

– Tu sais très bien qu'on n'en trouve pas. L'armée a tout rationné.

Ali regarda le vieux : il parlait sans colère –, les enfants : le plus jeune avait des larmes dans les yeux. Il prit dans sa musette les morceaux de la galette encore chaude et les jeta sur les genoux du vieux qui n'avait pas bougé de son coin.

– Pardonne-nous, mon fils, dit la vieille qui ressortait. Notre misère ne peut secourir la tienne. Le vieux et moi, encore, nous pouvons attendre, nous n'avons fait que cela toute la vie, mais les enfants...

– Et leur père ? demanda Ali.

– Il est en voyage, dit la vieille, il va bientôt revenir.

– Ouvre-moi la porte, dit Ali.

La vieille le précéda vers le vestibule obscur. Elle actionna la serrure de bois de la grande porte de frêne. Au moment où Ali allait passer, elle lui souffla :

– Mon fils est mort... Il a été tué par les soldats... mais les enfants ne le savent pas... pas encore.

Ali sortit en courant. Quand tout le groupe se fut rassemblé :

– C'est des vieux, dit-il, ils n'ont rien à se mettre sous la dent... Bon, on va se reposer cinq minutes.

Tous se couchèrent sauf la sentinelle qui surveillait.

Akli dit :

– Si Omar était ici, on aurait tout de suite eu du couscous chaud. Sa vieille serait venue le lui apporter dans sa hotte.

Un long silence suivit puis une voix dit :

– Voilà maintenant que tu radotes, grand-père, tu te fais vieux ! Tu ne dis même pas : « Dieu lui pardonne ! »

– Bien quoi ? J'ai bien perdu un bras moi aussi dans cette affaire.

– Du couscous chaud, tu n'en mangeras pas de sitôt.

Décidément, ils ne parlaient que de cela.

– Moi je peux vous en avoir tout de suite, dit Akli.

– Avec de la viande et du bouillon ?

– Parfaitement ! et encore du couscous au beurre, pas à l'huile !

– Et du petit-lait ?

– Et du petit-lait...

– Où ça ?

– Sergent, tu permets ?

– Tu penses comme je permets.

Akli sentait leur attention aiguisée par la faim.

– Mais chez Tasadit justement, le village n'est pas très loin d'ici.

D'abord ils refusèrent tous.

– Et qui va me faire avaler le couscous ? Toi peut-être ? Il va me rester dans la gorge... Et qu'est-ce que tu vas dire à la vieille quand elle va te demander son fils ?... Et à Tasadit quand elle va chercher son vieux parmi nous ?

– Tu penses bien qu'elles le savent depuis longtemps déjà. Et puis, de toute façon, il faudra bien que quelqu'un leur dise... Ali dira qu'il est venu pour ça.

– Il y a une cache dans le village ? demanda Ali.

– Il y en a trois.

– Tu y as déjà été ?

– Plus de dix fois.

– Il y a un bon agent par là ?

– C'est Tasadit !

– Si elle est comme son mari, enfin...

– C'est le meilleur agent du secteur...

Ali se tourna vers les autres.

– Qu'en dites-vous, les gars ? Il vaut mieux que la vieille le sache une bonne fois...

Ils n'attendirent pas plus d'une heure dans les environs du village, quand Tasadit parut.

– Ce n'est pas possible, dit Akli, elle a encore embelli !

Ali répartit ses hommes dans les deux autres caches. Akli et lui se rendirent chez Tasadit.

Depuis la mort d'Omar il avait plusieurs fois préparé les mots qu'il allait leur dire à toutes les deux, le récit qu'il allait leur faire. Mais il avait oublié, il ne savait plus par où commencer. Il bredouilla :

– Pour Omar…

– Nous savons, dit Tasadit, ton frère Belaïd nous a tout raconté.

Ali se tourna vers Titi, il voulait surtout lui dire combien son fils avait été courageux. Elle dit simplement :

– Je n'avais que lui. Ce qui est écrit est écrit.

Ils se turent un instant, puis :

– Et le fusil de son père ? dit Titi.

– Nous l'avons donné à un combattant. Il n'est pas perdu. Tu pourras le récupérer dès que la guerre sera terminée. C'est un très bon fusil !

Derrière le métier à tisser il y avait une petite lucarne obturée avec un morceau de liège : c'était l'ouverture de la cache. Ils eurent de la peine à s'y glisser. Ils venaient à peine de remettre le liège que déjà les soldats étaient dans la pièce. Ils se bousculaient en riant. Une jeune femme les accompagnait et riait avec eux. D'autres étaient restés à la porte.

Ali sortit ses chargeurs, trois grenades, un couteau à large lame et, l'air ennuyé, mit le doigt près de la détente de sa mitraillette ; il avait toujours cet air ennuyé depuis qu'il s'était évadé. La peur broyait les boyaux de Tasadit ; ce n'est pas l'heure ; d'habitude ils viennent plus tard. Ali, grand, bronzé, le menton tout hérissé de barbe, regardait le trou par où les soldats pourraient surgir. Tasadit ouvrait ses deux beaux yeux globuleux sur cet homme qui allait peut-être mourir dans un instant.

Le liège brusquement céda ; on l'avait poussé de la pièce. Il roula par terre avec un bruit mat. Le canon d'une Thomson avait passé par le trou, quatre doigts très blancs, un poignet velu avec un bracelet-montre.

Ali poussa le liège du pied doucement et braqua sa mitraillette. Puis ils entendirent un rire gloussant :

– Ne me chatouille pas, petite garce !

Le rire de la jeune femme suivit immédiatement. La vieille Titi faisait semblant de se lamenter sur sa vaisselle.

Le canon se retira brusquement, emportant les doigts blancs, le poignet velu, le bracelet-montre. Ils entendirent encore des rires, les voix d'une fausse dispute puis rien.

Un silence long comme une nuit de couvre-feu. Tasadit entendait les bruits décroître au-dehors. Elle regardait Ali. Ali rentrait dans sa musette les chargeurs, les grenades. Il caressa la lame du couteau, le glissa lentement dans son fourreau puis reprit l'air fatigué qu'il avait en entrant.

Quand elle entendit partir les soldats et que les trois coups pressés furent frappés contre la paroi, Tasadit soudain fut prise d'agitation. Elle se mit à aller et venir dans l'abri et elle n'arrêtait pas de parler.

– Malha nous a sauvés. Malha ne perd jamais la tête. Les saints sont avec Malha.

Akli défit les boutons de son bourgeron.

– On étouffe ici.

Et, comme Ali ne disait rien :

– Tu es triste ? dit Tasadit.

– C'est la fatigue, dit-il, cela va passer.

– Tu n'avais pas peur ?

– Je ne sais pas. Je n'y pensais pas, je pensais surtout à tirer avant l'autre.

– Tu l'aurais tué ?

Il fit un vague geste et retourna à sa fatigue.

– Je t'ennuie peut-être avec mon bavardage ? Tu veux peut-être dormir ?

– Non, fit-il, tu ne m'ennuies pas. Toi, tu ne m'ennuies jamais.

Un gros rat traversa la cache en rasant le mur. Ali regardait devant lui le trou par où la mitraillette avait paru.

– Ce qu'il me faudrait, c'est une fille comme toi... Juste comme toi...

Tasadit ne répondait pas.

– Si tu en connais une… Mais pas n'importe… une comme toi… Il faut qu'elle soit patiente, qu'elle attende jusqu'à ce que cette guerre soit finie.

Akli se mit à tripoter sa mitraillette. Le cœur de Tasadit battait. Elle espérait que, dans le coin où elle s'était blottie, nul d'eux ne la voyait ; puis, brisant l'obstacle qui lui nouait la gorge, elle ânonna d'une voix morte :

– « Que tu sois honoré, mon frère ! Je suis comme tout le monde, juste comme tout le monde », comme quand on échange des formules de politesse indifférentes.

Ali garda le silence longtemps puis, comme s'il poursuivait une idée :

– Juste comme toi ! dit-il.

– Ma sœur, dit Akli, n'oublie pas les autres. Tu sais ce qu'ils veulent ? Du couscous chaud et du petit-lait… Tu te rends compte ? Comme au restaurant !

– J'en ai de ce matin, dit Tasadit.

Et elle tira sur le couvercle de liège.

Dès qu'elle fut sortie :

– Sergent, dit Akli, tu es un beau salaud. Il n'y a pas trois mois que tu as vu le mari éjecté d'un hélicoptère.

– Qu'est-ce que tu racontes ? dit Ali.

– Il est temps de quitter ces lieux. Où allons-nous après cela ?

– À Tala. Tala, c'est mon pays. Il y a cinq caches au village et puis… j'y connais tout le monde. Couscous chaud, beignets, petit-lait frais, qu'est-ce que nous allons bâfrer !

– Il faut envoyer quelqu'un les avertir.

– Est-ce que… Tasadit connaît ?

– C'est le meilleur agent du secteur.

– L'une des caches est dans notre maison. Il n'y a qu'à aller voir ma sœur Farroudja directement.

– Directement ? Il vaut mieux s'adresser d'abord à l'officier OPA de Tala.

– C'est Belaïd, mon frère.

– Encore ! Et ton autre frère est toubib à la III. Mais vous êtes tous enragés dans la famille !

– Celui-là, nous allons peut-être le voir à Akfadou... Bonsoir !

Ses yeux se fermaient de sommeil. Ils s'endormirent tous deux presque aussitôt.

L'aspirant Hamlet entra dans le bureau de Marcillac. Le capitaine était très excité.

– Si nous manœuvrons bien, l'aspi, nous allons passer dans l'histoire ! Tu vois ce papier ? Il vient du capitaine Laforest qui commande le secteur d'Armalou, contigu au nôtre. Écoute ce qu'il dit : « Un informateur sûr me signale qu'un petit groupe des commandos d'Amirouche, sans doute avec le chef rebelle lui-même, se dirige en ce moment vers le secteur de Tala. Il serait en route vers la forêt d'Akfadou où se tiendrait bientôt une grande réunion des principaux officiers fels de la III jusqu'au grade de lieutenant. J'en avertis par ailleurs le commandement. Néanmoins j'ai tenu à t'en avertir tout de suite parce que si tu décides de faire quelque chose, cela peut être une question d'heures... »

Le capitaine exultait. Hamlet le laissa d'abord se calmer avant de lui demander ce qu'il y avait lieu de faire.

– Mais c'est très simple. Mise en application du plan II.

D'un dossier de liasses, Marcillac en tira une qui portait en gros chiffres romains rouges le numéro II. En même temps, il ouvrit une carte au cinquante millième de la Haute-Kabylie.

– Voilà ! J'ai déjà tout étudié à l'avance. Je prévoyais le coup. Prends-en de la graine, l'aspi. Commander, c'est prévoir... Les plans sont prêts, les oliviers sont coupés. Dans un jour peut-être...

La carte était toute piquée de traits, de points rouges et bleus.

– Regarde. En rouge, les points de passage obligés ou probables. En bleu, les postes d'observation dont les recoupements finissent par couvrir tout le secteur de Tala. Tu vas m'envoyer des groupes en chaque point, avec des liaisons sûres pour permettre la concentration rapide et la plus dense possible des autres unités à l'endroit où est signalé l'ennemi. Pas de feu, pas de bruit naturellement. Le reste à l'initiative des chefs de groupe. La partie de la troupe non engagée doit se tenir prête à intervenir immédiatement en n'importe quel point. En somme la répétition de la manœuvre que nous avons faite il y a quinze jours, tu te rappelles ?

– Parfaitement, dit Hamlet.

– Exécution immédiate ! Cela peut être une question d'heures, peut-être de minutes.

L'aspirant Hamlet passa une bonne partie de l'après-midi à mettre toute la compagnie sur pied et les groupes ne purent partir que vers cinq heures. Hamlet lui-même resta à s'occuper de ce que le capitaine appelait la compagnie d'intervention.

Marcillac s'enferma dans son bureau et, rivé à son poste radio, s'occupa d'abord de prendre contact avec chacun de ses groupes. Ils répondirent tous. Les liaisons radio du secteur étaient excellentes, c'était une des choses dont le capitaine était le plus fier. Puis il reprit la carte pour l'étudier de plus près, analyser de nouveau les chances qu'il avait de prendre Amirouche dans le réseau serré de ses groupes...

Aussi le premier coup de feu qui éclata le surprit-il. Il se leva aussitôt. Hamlet fit irruption dans le bureau. Un deuxième coup suivit peu après. Le capitaine tendit l'oreille. Deux autres éclatèrent presque coup sur coup, puis ce fut l'avalanche :

– Ça, c'est nous ! dit le capitaine.

– Parce que tout à l'heure...

– Les coups isolés, c'était eux... Si ça se trouve, l'aspi, il est là-dedans, le grand frère.

Au milieu des jappements pressés des mitraillettes ou des rafales plus rauques des FM, ils entendirent encore trois coups sourds isolés, puis tout se tut.

– Sept coups, dit Marcillac, c'est tout ce qu'ils ont eu le temps de tirer. Allez, Hamlet, ordre de rassemblement immédiat pour le reste des hommes. En attendant, je vais essayer d'attraper Legendre…

Hamlet sorti, le capitaine se précipita sur le poste.

– Allô, allô… Libellule, ici Léopard, m'entendez-vous ?… Allô, allô… Libellule, m'entendez-vous… allô…

Libellule ne répondait pas. Il demanda au radio d'essayer lui-même. Sans plus de succès. Il lui enleva les appareils :

– Allô Libellule ! Allô…

Il criait. Le poste grésillait doucement mais aucun son n'en sortait. Le capitaine jeta les écouteurs sur la table.

– Saleté, ces boîtes à sardines !… Les Amerloques nous refilent tous leurs rossignols !

Il s'épongea le front du plat de la main, reprit le plan II ; le poste tenu par le sergent Legendre était justement le plus isolé ; le groupe le plus proche, Turquoise, du caporal-chef Mercadier, était à trois kilomètres. Il lui faudrait vingt minutes au moins pour arriver au poste de Legendre. Le capitaine reprit son poste radio et appela :

– Allô, Turquoise… ici Léopard, m'entendez-vous ?

– Allô, Léopard… ici Turquoise… Je vous entends… Je vous entends très bien.

– Ah ! Mercadier, vous êtes là ?…

« Ça y est, pensa le radio, le voilà qui se remet à parler en clair. »

– C'est Legendre qui a accroché les fels ?

– Je ne sais pas, mon capitaine, les coups ont l'air de venir de plus loin. De toute façon, j'ai essayé de joindre Libellule plusieurs fois, je n'ai pas pu.

– Combien y a-t-il d'hommes dans votre groupe ?

– Sept avec moi, mon capitaine.

– Bon ! Quittez votre poste immédiatement, Mercadier, et portez-vous sur Libellule. J'arrive avec le reste de la compagnie.

L'aspirant Hamlet poussa la porte :

– Les hommes sont prêts, mon capitaine.

Marcillac passa au radio les ordres à transmettre à tous les postes : Libellule avait probablement accroché l'ennemi ; tous les groupes devaient redoubler de vigilance pour le cas où les rebelles en fuite viendraient à passer dans leur secteur, ils devaient se tenir prêts à se porter sur Libellule au besoin, mais en attendant demeurer chacun à son poste.

La nuit était déjà tombée. Les groupes avaient de la peine à progresser dans le noir sans perdre les liaisons. Marcillac et Hamlet étaient en queue de colonne. Ils n'avaient pas marché plus d'un quart d'heure quand le même coup sourd isolé éclata. La réponse cette fois ne se fit pas attendre.

– Mercadier a accroché aussi, dit Marcillac. Il faut hâter la marche pour achever l'ennemi ou lui couper toutes les voies de retraite.

Hamlet courut en tête de colonne. La fusillade faisait rage. Marcillac, dans les intervalles d'accalmie, comptait les coups sourds :

– Six… et sept !

Il en attendit d'autres, mais le silence maintenant était total. Plus personne ne tirait, ni les fels ni les hommes de Legendre et de Mercadier.

Il fallut longtemps à la section de tête pour cerner la crête où était le groupe de Legendre et progresser vers le sommet. On ne savait pas où était l'ennemi. Pourtant les premiers hommes que l'on rencontra étaient ceux du caporal-chef Mercadier. Hamlet avait d'abord vu leur groupe indistinct dans une clairière au milieu des chênes.

Il avait tout de suite reconnu que c'était des soldats de la compagnie. Mais ils ne bougeaient pas. Hamlet s'approcha avec des précautions infinies. Quand il fut près il vit qu'ils étaient sept, tous couchés sur le dos et alignés les uns près des autres, immobiles. Il attendit que les autres le rejoignent. Ils écoutèrent longtemps pour voir si un des hommes étendus allait remuer ou s'ils n'allaient pas entendre l'ennemi. Comme il n'y avait rien, ils entrèrent dans la clairière. Les hommes de Mercadier n'avaient plus d'armes ; ils tournaient tous le visage vers le ciel et semblaient dormir. À part cela, rien – qu'un petit trou dans la tête, la poitrine ou le ventre, selon la position de chacun.

Le groupe de Legendre était plus haut sur la crête et plus dispersé. Ils étaient morts chacun à son poste et on les y avait laissés, on leur avait seulement enlevé leurs armes. La colère de Marcillac était trop profonde pour qu'elle explosât en cris. Il dit d'un ton très froid :

– Quatorze balles... Quatorze hommes... Ils ont peur d'épuiser les munitions, les salauds !

Il passa le reste de la nuit et une partie de la journée suivante à parcourir tout le secteur, à en fouiller le moindre recoin. Rien ! Les fels s'étaient dilués dans l'air. Marcillac entra en contact avec tous les groupes : aucun d'eux n'avait rien de particulier à signaler.

Quand le capitaine rentra, le secrétaire lui dit que le colonel lui demandait de l'appeler dès son arrivée.

– Demande-le, dit Marcillac.

Hamlet allait sortir.

– Tu peux rester, dit le capitaine... Pour ce qu'il va dire ! Il arrive trop tard, le colonel. C'était hier qu'il fallait m'envoyer des renforts.

Il avait l'air très fatigué.

Hamlet entendait très bien la voix du colonel.

– Dites donc, Marcillac, qu'est-ce que c'est que ce baroud qu'on entend de votre côté ?

– Une de nos patrouilles a accroché un gros groupe ennemi. Je vous envoie mon rapport tout de suite. Il n'est pas impossible qu'il y ait dans le groupe un officier de très haut rang...

– Comment, un officier de haut rang ? Mais c'était Amirouche lui-même. Il vous a filé entre les doigts naturellement... ?

– Le détachement qui l'accompagnait était certainement très fort, et je n'ai pu être averti qu'à la dernière minute...

– Ça a été partout la même chose. Amirouche jouit de complicités évidentes parmi les civils... y compris les vôtres, malgré vos groupes d'autodéfense... Vous pensez bien qu'il savait d'avance vos effectifs, vos habitudes, votre implantation... Des pertes ?

– Quatorze hommes... Celles de l'ennemi sont probablement plus fortes... Je vous envoie mon rapport...

– Quatorze !

Hamlet entendit le colonel siffler dans l'appareil.

– Mais vous avez tous perdu le sens, depuis que vous savez qu'Amirouche est là ? Vous voulez tous le prendre au lasso... oui, au lasso !

Il hurlait.

– Mais, nom de Dieu, qu'est-ce qu'on vous a appris à l'École ? On ne vous a jamais dit qu'une opération de nuit ne s'improvise pas... comme ça... au pifomètre, que ça se prépare minutieusement... Vous aviez devant vous une partie des commandos d'Amirouche, des brutes sanguinaires, mais enfin... des tireurs d'élite... probablement décidés à vendre cher leur peau...

Marcillac essaya d'expliquer comment, avec des effectifs plus nombreux, il aurait coupé à Amirouche toutes les voies de retraite.

– Vous confondez la guerre avec la fantasia, Marcillac... ! Envoyez-moi votre rapport.

Le capitaine posa l'écouteur. Il était pâle et visiblement furieux.

– Mais bon Dieu… qu'est-ce qu'on fiche ici ? Qu'on nous envoie aux fraises une bonne fois et qu'on n'en parle plus… ! La fantasia ! Ils nous emmerdent, tous ces naphtalinards qui donnent des ordres de leur bureau.

Marcillac congédia le secrétaire puis, se tournant vers l'aspirant :

– Hamlet, veillez à l'évacuation des corps, et qu'aucun civil n'en sache rien… y compris Belaïd et, à plus forte raison Tayeb, bien entendu…

Le soir le capitaine Marcillac entré dans sa chambre n'arrivait pas à dormir. Il avait dans son rapport essayé de diluer les responsabilités des deux engagements de cette nuit mais, à part lui, il savait qu'il en portait la charge. Il sentait comme un échec cuisant d'avoir laissé échapper Amirouche. Il entendait encore la voix ironique du colonel : « Vous confondez la guerre avec la fantasia ! » Il savait bien que s'il avait réussi la même voix, enthousiaste, l'eût porté aux nues. Mais par-dessus tout, une phrase du colonel l'intriguait : « Amirouche jouit de complicités évidentes parmi les civils, y compris ceux de Tala. » Pourtant l'aspirant Hamlet qui était chargé du renseignement et des services psychologiques avait toujours affirmé que les habitants de Tala étaient à la veille de basculer dans le parti du droit et que, n'eût été la terreur que leur inspiraient les atroces procédés des fels, ils l'auraient déjà fait. Le capitaine Marcillac descendit dans son bureau compulser les dossiers établis par Delécluze pour chaque habitant du village et, depuis, complétés par Hamlet.

Dans la salle attenante à son bureau, les chefs de section étaient restés à boire. Belaïd était avec eux et, à en juger par la voix, il était déjà saoûl. Les autres étaient aussi très excités. Naturellement ils commentaient les événements de la nuit. Il s'agissait de savoir si le qua-

drillage du terrain par la méthode des petits paquets décidé par le capitaine était la solution la meilleure et s'il n'aurait pas mieux valu grouper les unités pour disposer d'une puissance de feu plus grande au risque de laisser passer l'ennemi dans les intervalles. Les avis étaient partagés. Finalement l'adjudant dit :

– On croit toujours les fellagha aux champs, ils sont au chaud oui, et peut-être ici même, à Tala.

Tout le monde avait protesté bruyamment.

– De toute façon, dit Belaïd, le capitaine sait ce qu'il fait. C'est un officier comme ça !

– Le capitaine, dit Hamlet, est certainement un bon officier. Ça n'empêche pas son style d'être discutable.

– Un dessin ! On ne comprend pas, dit l'adjudant.

– Marcillac ? C'est le type classique du vieil officier scrongneugneu, style casoar et charge en gants blancs. Il parle de l'École tout court, avec un grand E, comme les Juifs parlent de Sion. Il est rasé de près tous les matins, fait du cheval tous les dimanches après la messe ; il est furieux que ceux d'en face ne soient pas des soldats, des vrais, avec des galons, des œillères, des traditions et un règlement !

L'adjudant se récria :

– Bien quoi ? dit Hamlet, c'est comme tout à l'heure. Les fels n'ont pas joué franc-jeu. Ils auraient dû nous attendre, barouder... vaillamment bien sûr... puis le poids de nos armes les aurait contraints à se rendre, et le capitaine en recevant leur chef aurait dit : « Gloire au courage malheureux ! » Au lieu de cela, ils ont fait leur coup et tout de suite ils ont détalé... comme des bandits de grand chemin.

Le capitaine Marcillac se leva.

– Je vais lui casser la gueule.

Il se rappela Belaïd, se rassit. L'aspirant décidément passait la mesure !

Il y avait six mois de cela, quand le colonel lui avait dit au téléphone qu'il lui envoyait un polytechnicien, le capitaine Marcillac s'attendait à voir arriver un grand gars à lunettes qui croirait que la guerre ce sont des problèmes de tir à résoudre, mais tout de même un militaire qui se souviendrait d'avoir porté le bicorne et traîné son sabre sur le pavé de Paris. Il dut déchanter dès le premier jour.

Il ne payait pas de mine, l'aspi Hamlet : petit... le visage et les mains saupoudrés de taches de rousseur, de grosses lunettes d'écaille par-dessus des yeux effarés qui avaient toujours l'air de découvrir quelque chose, l'allure plaisamment agressive.

À part cela, un farfelu qui lit *Témoignage chrétien* et fait maigre le vendredi. Qu'est-ce qu'il est venu faire dans l'armée ? Il aurait mieux fait de rester à ses équations. Quand on veut faire l'armée, on entre à Saint-Cyr, comme lui, Marcillac, pas n'importe où. Les enfants de chœur peuvent peut-être faire des épures, mais pas la guerre, on ne fait pas la guerre avec des enfants de chœur. Or Hamlet en était un, visiblement, et encore... un tout jeune et du genre casse-pieds. Et c'est cela qu'on lui envoyait à lui, Marcillac, comme adjoint, en face des fellagha d'Amirouche.

La piètre idée que tout le monde avec Marcillac se faisait de lui, il faut dire que Hamlet avait tout fait pour la suggérer. D'abord parce qu'il avait des idées. Mais là, passe encore, « c'est tant pis ! » comme disait Marcillac. Mais par surcroît il tenait à les répandre, à convaincre, à faire des convertis, à écraser l'erreur sous le poids de la vérité, au lieu de songer à écraser l'ennemi sous le poids de ses armes.

Quand Marcillac reçut le dossier de Hamlet, il se précipita pour l'éplucher, sûr d'y découvrir la tare. Il fut déçu. Rien ! Pas de tare, pas même une tache ! Il était quelconque, désespérément, le petit Hamlet ! Les confidences

auxquelles l'aspi se livrait par ailleurs volontiers sur lui-même (parce qu'avec ça il se prisait passablement) finirent par brosser devant Marcillac le tableau quelconque d'un Français moyen, très moyen.

Au départ pourtant, rien dans ses origines ni dans son éducation ne semblait le destiner à un sort aussi navrant. Marcillac dut même reconnaître que beaucoup de traits de la condition et de la vie de l'aspirant étaient semblables aux siens.

Les parents de Hamlet étaient catholiques, catholiques bon teint, comme il disait lui-même, et sans histoire, simplement parce que ne pas l'être c'est comme une indécence. Un catholicisme bien rond, sans faille. La messe, la communion, les bonnes œuvres, le collège jésuite pour tous les enfants, pas d'accrocs (enfin pas trop, et jamais trop grands) à la conscience. Un catholicisme huilé. On l'était dans la famille depuis tant de siècles et, depuis des siècles, il ne s'était pas posé de problème qui ne trouvât en eux et autour d'eux une solution catholique toute prête. Hamlet était comme eux.

La guerre d'Algérie, quand on l'y avait désigné, ce n'était pas dans l'enthousiasme qu'il était allé la faire (l'enthousiasme faisait toujours un peu populaire et débraillé dans la famille, presque une incongruité : « De la tenue, René, voyons ! ») mais ce n'est pas avec répugnance non plus ! Le Christ lui-même n'avait-il pas dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée » ? René n'avait pas besoin de brandir les grands mots : on ne crie pas la vérité, elle parle d'elle-même et l'Occident, la Civilisation, la France, la Sainte Église catholique sont des vérités.

Quand il était arrivé dans l'armée de pacification, il avait combattu, brûlé, botté des fesses, envoyé son poing avec plaisir sur la figure des présumés fellagha. Il n'avait pas violé, mais c'était par dégoût personnel, par

pure faiblesse. Il n'avait pas torturé non plus parce qu'on ne lui en avait pas offert l'occasion ; il avait vu torturer sans plaisir particulier mais sans mauvaise conscience, avec la satisfaction de savoir que c'était pour la bonne cause.

Et puis lui-même raconte comment, le soir d'un ratissage, l'esprit l'avait visité. Les doutes, les remords, les questions, tous termes dont on lui parlait jadis au catéchisme et qu'il croyait être les fleurs obligées mais sans grand sens de toute rhétorique ecclésiastique, commencèrent d'envahir son esprit. Puis Hamlet, au cours d'une permission, alla revoir sa Bourgogne natale et dans la Bourgogne il y avait la fiancée, celui que Hamlet appelait l'abbé tout court, les vaches, l'herbe verte, le bon pinard, les vieilles églises et tout cela dans la paix. Il en revint métamorphosé. Il brûlait de mourir en martyr de sa nouvelle foi. Il y avait plus d'un an de cela, mais son zèle n'avait pas décru depuis. Il se prenait pour le Christ ou au moins l'un de ses apôtres, chargé de prêcher la bonne parole à tout propos et hors de propos, « surtout hors de propos », disait Marcillac.

Dès son arrivée à Tala il était clair qu'il considérait la SAS comme une place à prendre, la compagnie comme le groupe des gentils qu'il devait convertir, les autres officiers comme des âmes plongées dans les ténèbres de l'erreur et de la damnation et qu'il fallait sauver, sauver du diable et d'elles-mêmes, fourvoyées qu'elles étaient loin des lumières de la charité.

C'est d'ailleurs de ce jour que son surnom de Hamlet lui était resté. Hamlet qui aimait les formules venait de dire :

– On ne combat pas la civilisation avec les armes de la barbarie.

À quoi le capitaine avait rétorqué que, de toute façon, ces méthodes insolites étaient provisoires.

– C'est cela, avait fait Hamlet, provisoires ! Une brève parenthèse que nous allons fermer pour repartir à zéro. Sachez, messieurs, qu'on ne joue pas impunément avec le feu. Hamlet sur sa tour d'Elseneur…

C'est depuis ce jour qu'on l'appelait Hamlet.

Dans la salle tout le monde s'était mis à parler à la fois. Marcillac ne les écoutait plus. Il pensait au coup de téléphone du colonel… « Il jouit de complicités évidentes parmi les civils… » Justement, pas si évidentes que cela ! Puisque lui, malgré les dossiers de Delécluze, les ragots de Tayeb, les renseignements de Hamlet, ne pouvait pas dire où étaient ces complicités à Tala, ni même seulement s'il y en avait.

Le capitaine Marcillac avait fini. Il se leva, prit les deux feuilles de papier qu'il venait de remplir et entra brusquement dans la salle où Hamlet achevait un raisonnement dont il avait l'air tout fier :

– Nul n'a la ressource de la fuite. Il faut choisir… et il n'y a que deux termes.

– Alors, coupa le capitaine, d'après toi, l'aspi, on ne peut pas gagner sur les deux tableaux, il faut perdre ou la guerre ou son âme.

– Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire…

– Eh bien ! l'aspi, pénètre-toi bien de cette vérité : pour moi, il n'est pas question de perdre la guerre… pour moi ni pour aucun des officiers sous mes ordres…

Le capitaine se tourna vers le cercle muet des chefs de section.

– Messieurs, j'allais justement vous faire convoquer… Il se trouve que vous êtes tous ici… Je n'ai pas le temps… ni le goût… de revenir sur ce qui s'est passé la nuit dernière… Mon devoir, le vôtre, est d'aller de l'avant, de préparer notre action de demain… Le colonel lui-même a dit que si Amirouche nous a échappé, c'est

parce qu'il avait des complices parmi les civils et sans doute ici même… J'ai décidé de parer au danger.

Tous l'écoutaient immobiles. Dans un coin Belaïd dormait, il avait sans doute trop bu.

– J'ai là, dit-il, une liste de trente noms, vingt femmes et dix hommes, tous suspects. Il faudra les interroger et tirer d'eux le plus de renseignements possible…

Il s'arrêta :

– … par tous les moyens.

Hamlet avait la bougeotte sur son tabouret. Les autres pensaient : « Il va encore gaffer. » Le capitaine le regarda.

– Pour diminuer les risques d'erreur (il regardait toujours Hamlet) et en même temps pour que l'opération soit payante, j'ai consulté le fichier du service psychologique.

Il étala sur la table des cartons dont chacun portait en tête un nom en majuscules rouges.

– J'ai pris les plus suspects.

Il exhiba un papier dactylographié.

– Voici un modèle d'interrogatoire.

Il leur en donna une copie à chacun.

– Pas impératif, naturellement. Ce sont des suggestions.

Il s'arrêta encore. Hamlet s'était remis à s'agiter sur son tabouret. Marcillac fit un geste excédé.

– Ces renseignements, il faut les obtenir absolument…

Il répéta en détachant les syllabes :

– Ab-so-lu-ment !

Le capitaine Marcillac savait qu'il était à la limite de la légalité. En principe, les interrogatoires trop poussés étaient interdits. Mais quoi ? Il fallait vouloir les moyens de sa fin. Contre une entreprise de subversion internationale qui ne reculait devant aucun acte pourvu qu'il servît, il était idiot d'avoir des scrupules. Si le commandement venait à apprendre l'initiative du capitaine Marcillac, il

ne l'approuverait pas mais il la couvrirait, et c'était l'essentiel.

Le plus difficile pour Bachir était de passer la frontière. Le barrage établi tout le long avait été considérablement renforcé, des patrouilles le parcouraient presque sans arrêt. Là où les travaux s'arrêtaient vers le sud, le terrain était trop nu et les avions et les hélicoptères qui survolaient le désert continuellement avaient tôt fait de vous repérer.

Le poste auquel Bachir arriva à la tombée de la nuit était au sud d'Oujda. Il était commandé par un jeune lieutenant récemment évacué du maquis après des blessures. C'était en principe un poste de l'armée royale, et les jours de fête on arborait au-dessus du PC le drapeau rouge frappé de l'étoile verte à cinq branches du royaume du Maroc, mais c'était un détachement de l'Armée algérienne de libération qui l'occupait. Les Français du reste le savaient. C'est pour cela que la nuit, de temps à autre, ils venaient jeter des cadavres d'Algériens de ce côté de la frontière, dans des lieux bien en vue. Depuis un mois, ils avaient l'air d'avoir pris goût à ce jeu, puisqu'ils en avaient jeté trois.

Dans un coin du bureau, un petit djoundi sec, tout en os, ouvrait des yeux effarés et, béatement, sourit à Bachir.

– Je te présente Moustique, dit le lieutenant à Bachir, c'est avec lui que tu vas partir.

Bachir serra la main de Moustique.

– Oui. Il nous est arrivé cet été avec le simoun, les sauterelles et les bombes au napalm.

Moustique rit bruyamment en se tortillant sur son tabouret.

– C'était en juillet dernier. La chaleur était écrasante. J'étais à moitié endormi à l'endroit où tu es assis en ce

moment quand j'ai vu se tortiller devant moi comme un ver quelque chose que j'ai tout de suite reconnu pour un homme. Je ne l'avais pas entendu entrer.

– Un moustique ça passe partout, dit Bachir.

– Je lui ai demandé comment il était entré. Il a tourné la tête vers l'arrière et je ne vis qu'alors la sentinelle dissimulée dans la pénombre de la porte. Moustique s'était fait introduire... comme les ambassadeurs ! Je lui demandai : « Qu'est-ce que tu veux ? – Je suis un harki. – Tu n'as pas de quoi être fier ! – C'est justement pour ça... – Tu as déserté ? – Je ne sais pas. » Un comble ! Moustique ne savait pas encore s'il avait déserté. Il s'est mis à raconter. Allez, raconte Moustique comment tu es arrivé !

Moustique se tortilla sur son banc, sourit, mais ne dit rien.

– Tu ne veux pas raconter tes exploits ?... Tu vois, Moustique est modeste en même temps... Il avait passé les lignes à l'aube entre deux de nos postes, après le passage de notre dernière patrouille de nuit. Il avait mission de faire sauter le poste... celui-ci ! Il me dit : « J'ai là les bombes. – Où ? – Dans le vestibule. » Je regardais son bourgeron. Il suivit mon regard. « Dans les poches je n'ai que des grenades, les voilà ! » Il les jeta sur la table. Je regardais les goupilles. « Elles sont goupillées. – Encore une chance ! Pourquoi n'as-tu pas fait sauter le poste ? – Je ne sais pas, je n'ai pas pu. – On t'a repéré ? – Non. – Tu avais peur ? – Non plus. – Alors ? – J'avais aussi mission d'observer... l'emplacement des postes de garde, les effectifs, l'armement, les munitions, tout ! J'ai observé... longtemps. J'ai encore le film dans la tête. Je peux te réciter par cœur toutes les allées et venues. Je sais mieux que toi ce qui s'est passé ici depuis l'aube. »

Il s'est mis à me raconter. Une vraie caméra ! Rien ne lui avait échappé. Je l'ai interrompu : « Compliments ! Et

alors ? – Alors... alors... j'ai pas pu. » Je lui ai dit : « Tu as eu peur... et de toute façon je vais te faire fusiller. – Peur ? Non... Mais... – Mais quoi ? – J'ai vu que c'était des Algériens comme moi. » Il m'a lâché ça d'un trait. Il a pris un air tout penaud. « Tu permets que je dise cela ? Je suis un harki, mais je suis tout de même un Algérien. » Je lui ai demandé son nom. Il s'est mis à chercher de nouveau. « Qu'est-ce que tu as ? Tu as oublié ton nom ?

– C'est-à-dire, que... les autres... de l'autre côté m'appelaient Moustique. » Je le regardai, il était maigre et tout perdu dans son treillis neuf. « Ils disaient : un moustique, ça passe partout... et ça pique ! »

Puis le lieutenant se tourna vers lui :

– Moustique, va me chercher un paquet de cigarettes...

Il continua :

– Quand Moustique se retourna pour sortir, j'eus le temps de voir ses yeux. Je lui demandai pourquoi il pleurait. Il a dit : « C'est à cause des autres. » Je lui ai dit : « Si tu les regrettes, je te fais raccompagner cette nuit jusqu'à la frontière. Envoie-moi une carte de l'autre côté. » Il a dit : « Ce n'est pas eux, c'est ma femme et mes enfants. » J'ai cru qu'il se fichait de moi, il y avait quatre ans que je n'avais pas vu les miens. Puis Moustique m'a expliqué : « Avant que je parte les Français m'ont dit : "Tu vas partir. Nous te faisons confiance, mais ne fais pas le zouave, pense à ta femme et à tes enfants. Si tu ne reviens pas, c'est eux qui prendront." »

Le lieutenant se tut et se mit à jouer avec son porte-clefs.

– Il n'est pas reparti ? dit Bachir.

– Tu vois bien.

– Et la femme ?

– Le premier cadavre qu'on nous a jeté de ce côté de la frontière, ç'a été le sien.

Moustique s'insinua dans l'entrebâillement de la porte restée entrouverte.

– Des gauloises bleues, mon lieutenant, celles que vous préférez. Moi, j'aime mieux les blondes.

Il rit et, en se tortillant, retourna à son tabouret.

– Avec Moustique, dit le lieutenant, tu ne risques rien, toubib. Il traverse le barrage comme il déambule sur le boulevard... sans compter la baraka !

L'agent de liaison envoyé depuis deux jours vers Tala ne revenait pas.

– Si elle s'est fait prendre, dit Ali, elle va parler, il faut quitter ce refuge tout de suite...

– C'est le meilleur agent du secteur. Elle ne parlera pas ! dit Akli.

– La vieille non plus ne revient pas. Il faut faire avertir les autres. Nous partons dans une demi-heure.

– Pour où ?

– Pour Tala.

– Tu es fou ! L'agent n'est pas revenu !

– Il n'y a pas d'autre itinéraire.

– Dis, sergent, réfléchis un peu ! C'est le coup classique. Tu passes près de ton village. Il y a longtemps que tu ne l'as pas vu. C'est plus fort que toi. Il faut que tu ailles voir les pierres, les rues, les places, ta vieille mère et Farroudja. Mais tu sais très bien ce que c'est. C'est comme l'oiseau que fascine le piège où justement il va mourir.

– Tous les itinéraires sont gardés par l'armée. C'est à Tala que nous courons le moins de risques.

– Moi, tu sais que cela m'est égal, c'est ma dernière campagne. Finis les bois, les chacals, les agents de liaison de vingt ans, les crampes d'estomac, la galette d'orge et les figues de deux ans, moi je vais à Tunis mener la grande vie.

– On te mettra à la caserne et tu vas en baver. Quand tu défileras près de moi à l'Indépendance je serai obligé de

te traîner, parce que tes jambes ne te porteront plus... forcément... elles auront perdu l'habitude.

Depuis qu'il avait perdu son bras, Akli avait reçu notification qu'il ne pourrait plus faire partie du service actif de l'intérieur. Il était affecté en Tunisie et devait partir avec un détachement qui devait s'y rendre très prochainement. Cette marche vers l'Akfadou c'était, comme il disait, sa dernière campagne.

En quelques minutes, le groupe fut réuni près des huttes de paille qui élevaient à l'entrée du village les cônes bas de leurs toits de chaume. Un jeune enfant les précédait de loin pour leur permettre de sortir du village. La nuit était claire et fraîche.

Quand l'enfant fut parti, Ali entendit Akli expliquer aux deux djounoud qui étaient près de lui :

– Il dit que c'est pour l'itinéraire qu'on passe à Tala, c'est pour Tasadit, oui !

Ali pensa : « Grand-père est furieux de nous quitter. Il invente n'importe quoi ! »

Ils marchèrent toute la nuit en silence. À mesure que Tala approchait, Ali reconnaissait les champs, les sources, les chemins.

À côté de lui Akli ne disait rien, c'était signe qu'il était fatigué.

– On est bientôt arrivé, dit Ali.

– Ce n'est pas trop tôt !

– Donne-moi ta mitraillette.

Ali savait que, quand on ne changeait pas de bras, elle finissait par peser comme une masse.

Akli la lui tendit.

– Ça va ? dit Ali.

– C'est ce bras, dit Akli. Je l'ai jeté sur les cactus, et il me fait encore mal comme si je l'avais... Vivement la classe !

– Ça me fait drôle de revoir les champs où je menais paître les chèvres.

– Je te l'ai dit, c'est le coup classique !... En tout cas il est mort, ton pays ! Ni soldats, ni civils, ni hommes, ni femmes ! Ça te paraît naturel, toi ?

– Oh !

Ils s'arrêtèrent tous les deux en même temps, se regardèrent. La lune descendait sur les crêtes de Tamgout où les pics éclairés rendaient l'ombre des vallées plus épaisse.

– C'est le tonnerre, dit Ali.

– Avec un ciel comme ça ?

Des milliers d'étoiles rendaient l'atmosphère diaphane.

– C'est un convoi qui passe sur la route.

– Un vrai rendez-vous, dit Ali. Nous allons les y attendre. S'il n'y a que six ou sept véhicules, nous allons les accueillir. S'ils sont nombreux, nous laissons passer.

– C'est une bêtise, dit Akli. Mais, pour ma dernière campagne... !

À mesure qu'ils approchaient le bruit de ferraille devenait plus distinct. Quand le convoi passait dans les parties éclairées de la route on pouvait, de loin, deviner la masse informe des véhicules qui progressaient lentement, tous feux éteints.

Ali les compta. Il y en avait huit.

– Les deux premiers, dit Akli, sont probablement des camions civils. Ils ne sont pas comme les autres... La petite voiture qui remonte le convoi, c'est celle de l'officier.

– C'est par elle qu'il faut commencer, dit Ali.

– Parce que... ?

– Oui !

Ali disposa son groupe en ligne à intervalles dans le maquis d'arbustes courts et épais qui dominait la route. Le bruit des moteurs s'entendait maintenant distinctement. Derrière eux, la masse brune des maisons de Tala

se profilait sur un ciel laiteux que les étoiles désertaient par milliers parce que c'était bientôt l'aube.

On eut tôt fait de rassembler les suspects sur la place mais, comme tout le monde était sorti pour les voir partir, il se forma bientôt deux groupes, un petit compact au milieu, et un plus grand autour, plus épars. Ceux qui restaient regardaient à la dérobée les partants, mais les partants ne s'occupaient déjà plus de ceux qui restaient. À cet instant ils avaient tous la même pensée, celle de cette nuit : comment allaient-ils la passer ? Ils essayaient de prévoir ce qu'on allait leur demander pour préparer tout de suite la parade. Ce qu'ils craignaient le plus ce n'était pas les soldats, c'était Tayeb et les harkis.

Le groupe était au complet quand Tayeb demanda à l'aspirant la permission d'aller chercher quelqu'un que l'on avait oublié. « Un... deux... vingt-neuf, trente... le compte y est », dit Hamlet, mais Tayeb avait déjà disparu. Il ne fut pas long à revenir. On entendit bientôt le son rocailleux de sa voix avant de le voir lui-même : « Chienne, fille de chienne ! Tu vas voir si Tayeb est un homme ! Viens voir souffrir les hommes sous les coups de Tayeb, viens crier toi aussi comme les hommes sous les coups de Tayeb. » Une voix geignarde et aiguë coupait par instants ses injures. Puis Tayeb parut, traînant une petite femme brune par ses cheveux défaits. Il la jeta dans le cercle et elle cria de douleur. Des hommes détournèrent la tête, quelques femmes ouvrirent des yeux horrifiés sur la nouvelle venue : c'était la femme de Tayeb !

Le convoi descendit vers la SAS. En tête venaient Tayeb et Ameur, puis le groupe des trente, puis l'armée et les harkis mêlés. Farroudja et sa fille étaient à la queue du groupe ; sur leurs fiches à toutes deux, le capitaine

Marcillac avait trouvé : « double jeu probable ». Les femmes aidaient les vieillards à marcher parce que Tayeb allait vite. Mohand Saïd, drapé dans les pans de son burnous blanc, avait comme toujours l'air absent, et ce détachement vrai ou feint agaçait Tayeb qui était un peu le cousin de Mohand.

Ils venaient à peine de sortir du village quand, juste devant le cimetière, Farroudja vit venir vers eux, de l'autre côté du chemin, une jeune femme qui portait son petit enfant sur le dos et précédait une vieille toute cassée. Tout de suite elle reconnut Tasadit et la vieille Titi. Elle pâlit, ferma les yeux, les rouvrit juste au moment où les deux femmes la croisaient. Tasadit baissa les yeux ; le cœur de Farroudja battait à grands coups dans sa poitrine. Les deux femmes avaient déjà passé la queue du convoi et Farroudja respirait quand Tayeb, se ravisant, les héla : « Hé là ! » Elles s'arrêtèrent.

– Vous avez des laissez-passer ?

– Que veux-tu, mon enfant ? dit la vieille.

– Le papier des Iroumien, tu l'as ?

Il tirait la jeune femme par le bras. Elle rougit, s'arrêta.

– Quels papiers ? dit-elle.

– Il te faut un papier pour te déplacer.

– Ah ! les papiers ? Les voici.

Elle enfonça la main sous le col de sa robe, en tira une liasse de papiers qu'elle étala devant Tayeb.

Tayeb les éplucha.

– Tous en règle !

Il jeta la liasse par terre avec dégoût. Tasadit se baissa pour courir après les feuillets qui volaient sur le chemin.

– Laisse ça, dit Tayeb, tu n'en as plus besoin, tu vas venir avec nous.

– Je vais à Avizar, dit-elle, à Avizar voir ma sœur.

– Tu as l'âge de ma fille... et tu me prends pour un enfant ? dit Tayeb. Ce n'est pas ta sœur que tu vas voir, c'est tes frères (il ricana), tes frères au maquis ! Parce que

tu es leur agent de liaison, tu transportes leurs messages... et tu couches avec eux comme une chienne en rut que tu es... Tu es jeune, tu es jolie et tu te promènes sur les *routes toute seule, sans un homme pour t'accompagner*, avec cette vieille sorcière de Satan... Qui est le père de ton enfant, hein ? Où est-il ? Tu baisses la tête... comme si tu avais honte !... mais tu n'avais pas honte le jour où on te l'a fait... dans la forêt... tu ne sais même pas qui !

Les femmes détournaient la tête, pour ne pas regarder Tasadit ni Tayeb et parce que, chez nous, on ne parle jamais ainsi à une femme. Tayeb, d'un revers de main, envoya la vieille rouler dans le fossé, arracha le bébé de dessus le dos de la jeune femme, le planta au milieu du chemin : « Attends-moi là, graine de fel », puis ramena la mère par les cheveux comme il avait fait pour sa femme. Dès qu'il l'eut lâchée Tasadit se précipita vers l'enfant. Tayeb, d'un coup de crosse, la rejeta dans le groupe. Farroudja la reçut dans ses bras pour qu'elle ne tombât pas. Du sang coulait le long de sa joue, ses cheveux défaits voilaient ses beaux yeux bleus.

Tayeb se tourna vers Titi :

– Ou bien non, viens avec nous, tu vas nous tenir compagnie, allez, cours !

Et comme la vieille Titi ne bougeait pas, il revint, l'empoigna par l'épaule et la ramena en courant. Des soldats riaient parce que, dans le poing de Tayeb, les bras et les jambes grêles de la vieille gigotaient comme ceux d'un pantin de bois raide et ridicule.

En queue de convoi, Tasadit se tordait les poings et sanglotait. À chaque instant elle se retournait et Tayeb la ramenait vers le groupe du bout de sa mitraillette.

– Rends-le-moi, Tayeb, par le sein que tu as tété quand tu étais enfant.

– Tiens, tu connais mon nom, étrangère ? dit Tayeb.

– C'est mon fils, rends-le-moi, il n'a rien fait.

– Lui, mais toi ?

– Je vais à Avizar, chez ma sœur... Par le sein que tu as tété...

Elle était plus belle encore quand elle pleurait. Elle marchait de côté et, à chaque instant, se retournait vers l'enfant. La graine de fel continuait de crier au milieu du chemin. Sa petite masse décroissait avec sa voix à mesure que la colonne approchait de la SAS. À un tournant elle disparut, on entendit encore quelque temps son petit cri aigu.

La SAS était installée dans les locaux de l'école. Dès que les paysans y arrivèrent, le capitaine désigna douze d'entre eux, qu'il fit enfermer dans douze placards enfoncés dans un des murs de la cave. On jeta les autres dans la citerne qu'on avait vidée de son eau.

L'escalier pour descendre était obscur et, comme une marche manquait, presque tous culbutèrent en y arrivant. Les soldats riaient en les entendant dégringoler jusqu'en bas et tomber les uns sur les autres dans le noir.

Les placards fermaient avec des cadenas. Les soldats en arrivant avaient fait sauter toutes les serrures pour y chercher du vin. On pouvait, en poussant de l'intérieur les deux battants, laisser passer un peu d'air. Tayeb passa son après-midi à aller de la cave à la citerne. Quand il trouvait un placard entrouvert il y donnait un grand coup de pied et, avec fracas, les deux battants de nouveau s'ajustaient. De son placard, Farroudja voyait par les interstices la grande silhouette de Tayeb aller et venir devant la rangée des portes cadenassées. Il savait qui exactement il y avait derrière chaque porte. En y arrivant, il appelait le prisonnier par son nom et, pour se moquer, lui demandait s'il était à l'aise.

L'interrogatoire commença par les hommes, longtemps après le coucher du soleil. Toute la nuit Farroudja entendit leurs hurlements. Elle finit par les reconnaître à leurs voix, ils avaient des façons différentes de crier sous la douleur. Farroudja essaya de se boucher les oreilles mais, comme les chacals affamés venaient hurler jusque sous le mur de l'école, cela faisait un vacarme énorme et continu de voix discordantes. Elle finit par ne plus rien percevoir clairement. Était-ce le sommeil ou le bruit ? Mais à la fin, elle ne distinguait plus la faim des chacals de la douleur des hommes. Elle vomit plusieurs fois jusqu'à ce qu'elle n'eût plus rien dans le ventre et, comme certains urinaient aussi à l'intérieur des placards, cela finit par dégager une puanteur écœurante.

Quand tous les hommes eurent passé, ce fut au tour des femmes. Farroudja ne fut appelée qu'au petit matin. Elle était presque contente de se rendre à l'interrogatoire. Elle était sur le point d'étouffer dans le placard et ses pieds, ses cuisses, ses genoux lui faisaient mal parce qu'il y avait juste assez de place pour se tenir debout et qu'elle avait sommeil.

Tayeb la poussait devant lui vers l'escalier. Quand elle arriva à la troisième marche, elle voulut l'enjamber parce qu'elle savait qu'elle manquait. Tayeb la tira par la robe.

– Pose ton pied sur la marche, dit-il, il y en a une maintenant.

Farroudja s'accrocha au bras de Tayeb pour ne pas tomber : la troisième marche était molle. Farroudja ne savait pas pourquoi ; ses yeux éblouis n'y voyaient pas. Tayeb rit :

– Tu vois, Farroudja ? J'ai l'esprit pratique, moi, et je pense à vous ! Il manquait une marche. J'y ai mis pour vous mon propre cousin, mon bon cousin Mohand, pour que vous marchiez dessus. Il est couché là depuis plus d'une heure et, depuis une heure, vous n'avez plus besoin de

sauter ou de dégringoler jusqu'en bas, au risque de vous casser le cou. Il vous suffit de marcher sur mon cousin ! Heureusement que je pense à vous. Ah ! Qu'allez-vous devenir, gens de Tala, quand vous ne m'aurez plus ?

Elle regarda d'abord la salle : il n'y avait ni les fils électriques ni la baignoire ; seulement sur la table deux bols de faïence épaisse, l'un empli de sel et l'autre d'un liquide mousseux, sans doute de l'eau savonneuse. Au-dessus du capitaine assis à une longue table, une grosse lampe allumée. Près de la porte, un jeune soldat tenait en laisse un berger allemand.

Tayeb la jeta au milieu de la salle.

Le capitaine dit :

– C'est la sœur de Belaïd. Vas-y doucement.

– C'est la sœur d'Ali, mon capitaine.

Le capitaine se contenta de l'interroger. Les gifles, c'était Tayeb qui les lui donnait. Farroudja était éblouie. Elle ne distinguait pas très bien le capitaine à cause de la grosse lampe au-dessus de sa tête.

Au début, elle faisait bien attention à ce qu'elle disait. Pendant que Tayeb traduisait et que le secrétaire blond écrivait sous la dictée du capitaine, elle avait tout le temps de réfléchir et préparer ses réponses. Les maquisards, l'officier OPA de Tala, les refuges, les liaisons, les collecteurs de fonds, elle nia tout : « Je suis une femme, je n'ai jamais été à l'école ; la guerre c'est l'affaire des hommes ! »

Les pieds de nouveau lui faisaient mal, les cuisses, le ventre. Ses yeux pleuraient, la lumière crue de la grosse lampe l'aveuglait. Elle sentait qu'elle allait tomber.

– Je peux m'asseoir ? demanda-t-elle.

Tayeb la gifla. Le capitaine dit : « Non. » d'une voix neutre. De temps à autre il jouait avec un gros pistolet, le canon braqué vers Farroudja, ou bien approchait les bols.

L'interrogatoire durait. Farroudja ne savait plus très bien ce qu'elle disait, on lui posait plusieurs fois les mêmes questions et elle se demandait si elle ne se contredisait pas. Elle avait envie de leur crier pour en finir – : « Eh bien ! oui, je suis agent de liaison, je porte des messages, de l'argent, des armes aux maquisards. Il y a cinq caches dans Tala, et les soldats de la forêt y viennent, et elles sont bourrées d'armes et de munitions, et il y en a une chez moi, derrière le placard. »

À la fin, elle n'y voyait plus et la voix du capitaine lui parvenait estompée par-delà des kilomètres emplis seulement du blanc cru de la lampe.

– Amirouche... Regarde la lampe... Où est Amirouche ?... La lampe... Quand passe Amirouche ? Amirouche... Amirouche... La lampe... Où passe Amirouche ?...

Quand Tayeb la jeta vers la porte parce qu'elle avait fini, elle allait s'affaler sur le sol.

Dehors, c'était déjà le petit matin. Les derniers coqs finissaient de chanter.

– Où est Ouiza ? demanda-t-elle à Tayeb.

– Dans la citerne ! Elle va y crever, elle a déjà vomi toutes ses entrailles, ta fille !

Ils se dirigèrent tous les deux vers la cave. Farroudja maintenant y voyait clair. Elle entama l'escalier et, de nouveau, voulut enjamber la troisième marche. Tayeb la tira par le bras violemment.

– Tu as oublié la marche !

Le burnous blanc de Mohand était devenu terreux et se distinguait à peine de la couleur de l'escalier.

– C'est pratique pourtant. Tiens, regarde-moi !

Tayeb remonta sur la marche. Mohand Saïd le considérait, le regard fixe, il ne baissait pas les paupières.

– Oh ! ce regard haineux ! dit Tayeb, j'aime la haine de tes yeux, mon bon cousin... Qu'est-ce que tu veux, ce n'est pas Paname ici, ici c'est l'Algérie, l'Algérie de la

guerre. Il y a à peine une heure que tu es là et déjà tu as emmagasiné des tonnes de haine dans tes yeux... Tu as de la chance... Moi,.on m'a foulé aux pieds toute ma vie et... tu te rappelles ?... je disais merci encore !... Hein !... Qu'est-ce que tu en dis ?

Mohand continuait à le regarder de ses yeux fixes.

– Imprudent, ce regard, mon cousin Mohand, très imprudent !... À ta place, je le voilerais...

Farroudja sentait se contracter sa gorge, mais elle avait déjà tout vomi. De nouveau, tout devenait trouble devant ses yeux. Mais soudain, elle vit Tayeb se précipiter sur Mohand et le relever à deux mains. Il le bourrait de coups de poing :

– Allez, *raus* !... Fiche-moi le camp ! J'ai assez vu la haine impuissante de tes yeux... *Raus !* Débarrassez-moi ici tous les deux.

Il les jeta ensemble vers la cave.

Les femmes furent relâchées au bout de cinq jours. Elles s'étaient tassées comme les abeilles d'une ruche en un petit groupe timide et pressé. Elles allaient en silence et elles avaient peur de rencontrer sur le chemin des hommes qui les verraient dans cet état. Entre elles-mêmes, elles évitaient de se regarder pour ne pas avoir trop honte. La plupart du temps, elles allaient l'une derrière l'autre à la queue leu leu, la tête baissée. Quelques-unes essayaient de retenir les pans de leur robe déchirée.

Farroudja n'avait reçu au total que quelques gifles de Tayeb et un coup de crosse le jour où elle s'était mise à frapper sur la porte de son placard, du dedans, comme une possédée.

Au milieu du groupe, la femme de Tayeb bougonnait : « Un gueux ! Tu ne seras jamais qu'un gueux !... Je te connais, tu ne seras jamais un homme comme tous les

hommes… Si mon lot est de partager la vie d'un ennemi des musulmans, que la mort vienne !… » Les autres l'écoutaient et ne disaient rien.

Quand elles arrivèrent à l'endroit où Tayèb avait abandonné le bébé, Tasadit s'arrêta. Elle regarda autour d'elle, partout, sur le chemin, au-dessus, au-dessous, comme si elle allait retrouver là son enfant, puis elle se mit à tourner sur elle-même comme une toupie, d'abord lentement, puis vite, toujours plus vite, puis elle s'arrêta, mit ses mains à plat sur ses cuisses et éclata de rire. « C'est fini ! Tu ne me suivras plus partout comme une mouche, tu ne te cramponneras plus à mon cou, tu ne colleras plus à ma peau comme une punaise. Je suis débarrassée de toi. C'est bien fait ! Tu suçais mon sang, mon sein, la moelle de mes os, tu suçais ma vie. Si j'allais dormir, tu braillais. » Elle brailla comme un enfant. « Si j'allais sortir, tu t'accrochais à mes robes et tu vociférais. » Elle vociféra. « Si tu avais faim, tu mordais mon sein parce qu'il n'y avait plus de lait dedans. » Elle porta vers sa bouche le bout de son sein sous sa robe et fit le geste de le mordre avec hargne. Elle donna un, deux, dix coups de dents, puis tira de sa robe la peau blanche d'un sein rond qu'elle montra à la ronde :

– Tenez, mes sœurs, voyez sur quoi il serrait les dents, il m'a blessée de partout. L'imbécile ! Il ne sait pas qu'il faut manger pour avoir du lait dans le sein, et à manger qui, hein ? qui allait me donner à manger ? Son père est mort… et je n'aï personne d'autre !… Mais lui… lui, il est mort lui aussi.

Elle fixa sur la route obliquement un index droit :

– Là, c'est là qu'il était ! à brailler comme toujours ! Non, mais… il se croyait encore avec sa mère… c'est fini, fini, fini… !

Un rire dément la vida de son souffle puis la fit hoqueter jusqu'aux larmes. Elle se mit à glousser, puis à

sangloter, puis à pleurer de vraies larmes. Les autres femmes l'entouraient et lui parlaient doucement comme on fait avec un malade. Farroudja lui passa le bras sur les épaules.

– Allons, viens, viens, Tasadit ma sœur, nous allons au village.

Bachir devait, avant d'atteindre la III, faire une dernière escale à Alger, chez un garagiste. La camionnette de légumes qui le transportait grinçait de toutes ses tringles. Bachir, dans la cabine avant, faisait semblant de sommeiller. La fausse barbe et la moustache le vieillissaient. Le turban lui pesait sur le front et il avait toujours envie de le jeter. Alger tout criblé de lumières approchait à mesure. La ville était modernisée, sinon embellie par les grands immeubles que le plan de Constantine avait fait pousser partout à profusion.

– Tu passes par El-Biar, dit Bachir au chauffeur.

– On passe où tu veux, au commissariat central si ça te plaît.

– J'ai à faire à El-Biar... À peine cinq minutes en passant.

– Tu peux rester toute la nuit. Moi, ça m'est égal.

Bachir n'avait jamais vu pareil encombrement de véhicules. Il y en avait autant de militaires que de civils.

– Comment veux-tu que quelqu'un pense à nous dans cette foire ?

– Tous des flics, dit le chauffeur.

Bachir fit stopper loin de l'immeuble. À cette heure, Claude d'habitude était rentrée...

La rue n'avait presque pas changé. Les mêmes vitrines, souvent aussi les mêmes visages. Sur les murs, des inscriptions rouge vif ou noir d'encre : De Dunkerque à Tamanrasset la France veille – La Méditerranée traverse

la France – La France construit, les fellagha détruisent. – La France restera.

Les fenêtres de son appartement étaient fermées. Il regarda autour de lui : personne ne l'avait remarqué. Il entra, monta les deux étages, sonna. Personne ! Il s'attendait à voir l'agent d'assurances sortir sur le palier, mais il ne voyait pas de lumière sous la porte et il n'entendait pas de bruit de ce côté.

Bachir redescendit. Dans le hall, sur la boîte aux lettres, il y avait toujours son nom et celui de Claude. Il ouvrit. Des factures d'eau, d'électricité, des prospectus médicaux, des tracts de l'armée et deux lettres, seulement deux !

La première était de Claude.

> Je ne sais pas quand tu reviendras dans cet appartement ni même si tu reviendras. De toute façon je ne peux pas y rester une semaine de plus, à moins de devenir folle. Il est hanté, cet appartement, et les fantômes en chair et en os me font encore plus peur que les autres. Et puis non, pas peur ! mais plutôt, comment te dire ? écœurement. Il m'est indifférent qu'ils lisent ça, s'ils ouvrent. Je ne sais pas s'il faut te dire adieu ; tu n'aimes pas ce que tu appelles les grands mots, je sais... Alors voilà : je serai à Paris sans doute. S'il y a encore un bateau ou un avion qui vous conduit de l'autre côté de la mer, quand vous serez indépendants, cherche mon adresse dans le Bottin (je sais que tu l'auras oubliée), elle y est...

L'autre était de Ramdane :

> Je parie que tu cherches encore et que tu n'as pas trouvé... Que sept ans de larmes par ruisseaux, de

morts à la pelle, d'héroïsme sur le mode épique, de tortures jusqu'à l'extrême bout de la souffrance et des adjectifs, sept ans d'exaltation jusqu'à l'extrême pointe de l'homme ne t'ont rien appris. Tu cherches encore dans les étoiles, parmi les anges, le paradis que les hommes façonnent à tes pieds chaque jour à force d'entêtement dans l'espoir, de cals sur la paume des mains, de regards fous, de calculs durs. Ne cherche plus : tu es de ceux pour qui il n'y a de paradis que perdus. Ne dis pas que c'est une tare, comme d'être privé d'un bras ou fragile du poumon. Il n'est plus guère de maux dont on ne guérisse si on le veut (enfin, je dis ça...), et si une médication de cheval ne t'a pas débarrassé du tien, c'est peut-être que les poisons dont mourait notre vie étaient la nourriture de la tienne. Pose-toi la question en toute humilité, même si l'hypothèse te semble injurieuse. Tu étouffais dans l'ordre ancien, mais à force d'y respirer, fût-ce à grand-peine, tes poumons s'y sont faits et, comme ces alcooliques qui savent qu'ils meurent par lampées chaque jour mais qui, quand on les prive de boire, deviennent déments, tu ne peux plus vivre dans les miasmes anciens ni sans eux. Tes nerfs, tes veines, tes élans, ton orgueil se sont atrophiés à la mesure de l'espace mesuré que l'on t'octroyait. Tu ne sais plus vouloir que jusqu'au bout de la laisse, tu n'aimes plus qu'à cœur résigné, ton ciel se borne au pauvre horizon bleu sale que tes ailes brisées ne peuvent même plus atteindre, tu acceptes tes rêves en lambeaux, tu dis que tu as des scrupules ou des exigences, et si ce n'était qu'impuissance, égoïsme ou usure, hein ? si ce n'était que cela ?

Car enfin… toutes les questions que tu peux te poser, Marx y a déjà répondu… Bon ! Je te fais grâce du cours de marxisme, depuis le temps que je te le répète tu dois le savoir par cœur !
Ah ! encore un détail… Je suis à l'infirmerie depuis deux mois… Le docteur, les infirmières sont très gentils ; ils font tous de grands efforts pour me cacher que c'est bientôt que je m'en vais… très bientôt !… Je savais bien que je n'allais pas arriver jusqu'au bout… Aussi c'était trop beau !… Je ne la verrai pas, votre Indépendance… mais je pars avec des visions dans la tête… et je te laisse. Tu seras mon exécuteur testamentaire. Je te laisse ma fureur, ma volonté tronquée – injustement, mon exigence que la cité des hommes enfin se réalise… Si tu me trahis, tu seras un salaud… Dommage que je ne croie pas à l'au-delà de tes marabouts : je t'y aurais attendu pour te demander des comptes… Explique à mon père que, si sa race meurt avec moi, ce n'est pas l'essentiel… L'essentiel, c'est ce pour quoi je meurs… Bon, je ne peux pas aller plus loin. Les lettres se brouillent devant mes yeux… Allez, Bachir, adieu ! « P.S. Je demande aux autorités du camp de laisser passer cette lettre. C'est la dernière. Aux huit que je t'ai envoyées jusqu'à ce jour tu n'as pas répondu ! Bye ! »

– Tu as vite fait ! dit le chauffeur.
– C'était pour une petite affaire !…
Le garage était à l'orée du bois de Bouzaréa, au-dessus d'un magma sordide de baraques. Des tôles, des cactus, des chiffons, des planches gondolées, des bouts de carton, de-ci de-là un vrai mur de pierre. Des loques montaient et descendaient des chemins qu'emplissaient les immondices. Des voix humaines s'appelaient au fond du ravin

où elles n'avaient pas étouffé encore. Le rêve d'un architecte dément.

Le garagiste suivait les regards de Bachir.

– C'est hallucinant.

Il tendit le bras vers le fond du ravin.

– Tout ça, c'est les gueux, l'armée de la Révolution.

Il mena Bachir dans l'arrière-gârage.

– D'habitude ils ne viennent pas jusque-là. Demain, si nous sommes encore vivants tous les deux, je te présenterai le frère qui te conduira.

Le garagiste parlait d'une voix égale. Il semblait avoir pris son parti de la vie comme de la mort, il disait sur le même ton indifférent : « Quand ils m'auront… », ou : « Quand la Révolution aura triomphé… » Du reste, il semblait à Bachir que les hommes comme les maisons d'Alger avaient changé, certains affaissés jusqu'à l'inexistence, d'autres plus nombreux parvenus à un point périlleux d'exaltation.

Bachir ne put pas fermer l'œil de la nuit. Dès l'aube, à la fin du couvre-feu, il se leva et se dirigea vers la haie de cactus qui servait de lieux d'aisances à toute une partie du bidonville. Il glissait sur le chemin raboteux des regards englués de sommeil et ne vit la première automitrailleuse que quand, déjà, les grosses roues surmontées du double fût barraient la route devant lui. Il ne vit d'abord que cela : le double trou au bout du double canon. Le reste, il le découvrit après : la forme massive du véhicule, le béret rouge du para qui tenait les deux poignées de la mitrailleuse, d'autres paras immobiles près de lui, sans doute les servants, la bande sertie de cartouches, onduleuse et plate. Il n'était pas question de revenir sur ses pas, cela paraîtrait suspect.

Bachir évita de regarder le para. Cependant pardessous il essayait de scruter les environs. Tout le long de la piste qui suivait le fond du ravin, un long convoi

d'automitrailleuses. Sur les flancs, derrière chaque arbre, chaque buisson, près de chaque gourbi, sur les arbres même, des paras, béret rouge ou vert selon les endroits. Bachir pensa : « Il faut se tirer de là et avertir les autres. »

Il continua de descendre. Derrière les cactus, il y avait d'autres bérets rouges. Leurs gros godillots, en écrasant les raquettes, glissaient sur la pulpe visqueuse dont la bave collait à leurs leggins. Des paras aux bérets verts tenaient des bergers allemands au bout de courtes laisses. Psssst ! Bachir s'arrêta la gorge serrée. Il se retourna : ce n'était pas pour lui, c'était pour le chien. Il souffla.

Au bout de la piste il n'y avait plus de soldats. Bachir regarda partout dans les environs. Rien ! Il se força encore quelque temps à ralentir le pas, puis, se détendant brusquement, prit à toute allure le raidillon qui montait vers la route. Il était presque au haut de la côte quand il vit descendre la masse confuse des manifestants. Bachir n'entendait pas un cri, pas une parole, rien que le bruit de leurs pieds nus, de leurs espadrilles, ou de leurs mauvais souliers sur les cailloux du chemin. Ils étaient serrés les uns aux autres, étroitement, loques contre loques, comme les moutons qui remontent du Sud viennent laine contre laine, le long de la longue route, vers le marché de Maison-Carrée et les abattoirs.

Des femmes allaient dévoilées. L'une d'elles, précédant le groupe, hissait au haut d'une tringle un énorme drapeau vert et blanc. Ils approchèrent. Bachir vit que quelques-uns portaient des barres de fer, d'autres des gourdins, des pierres ; la plupart n'avaient rien.

Bachir s'adressa à celui qui avait l'air d'être le chef :

– Je viens du ravin. Il y a au moins vingt automitrailleuses. Les soldats montent le chemin.

– Je sais.

Bachir montra du doigt l'essaim vivant des loques et des voiles.

– Tu vas les faire massacrer.

– Écoute, dit le chef, si tu veux venir avec nous, entre dans la colonne. Sinon, passe ton chemin, mon frère.

Bachir se joignit au groupe.

Les premiers soldats qui parurent allaient, eux aussi, en silence. C'était des recrues du contingent. Ils suivaient en deux files les bas-côtés de la route, le doigt près de la détente. Ils n'avaient pas de chiens avec eux.

On entendit un ordre bref. Les soldats firent halte chacun à l'endroit où il se trouvait. Les hommes qui étaient en tête de la manifestation hésitèrent un instant puis s'arrêtèrent eux aussi. Les deux groupes s'observaient en silence. Le drapeau vert et blanc flottait mollement. À distance, des bergers allemands aboyaient. Il y eut un moment de flottement, puis un lieutenant de Chasseurs s'avança escorté de quatre soldats. Bachir pensa : « Ils vont être écharpés ! » À distance, le lieutenant s'arrêta : « Le gouvernement vous autorise à manifester, mais il vous interdit de brandir des emblèmes séditieux. Je vous donne l'ordre de me remettre immédiatement ce drapeau. »

Il n'y eut pas de réponse, mais sans qu'aucun mot fût prononcé, Bachir vit un adolescent arracher le drapeau des mains de la jeune femme, puis la hampe se mit à courir toute droite vers l'arrière. On se la passait de main en main, mais Bachir ne voyait que la course de l'énorme étoffe déployée au-dessus des têtes brunes qui se levaient à mesure pour la regarder passer. Quand elle fut au milieu du groupe elle s'arrêta, grand oiseau au vol drapé dont les ailes vert et blanc ployaient mollement au vent. D'où que les soldats partent il leur faudrait, pour l'atteindre, traverser d'abord sur dix mètres une couche de chair, de loques et d'yeux exaltés.

Le lieutenant répéta deux ou trois fois le même ordre. Personne ne lui répondait. Puis, sans que personne sût d'où était venu l'ordre ni même s'il y avait eu un ordre, la foule sans hâte s'ébranla. Le lieutenant hésita un instant. Il dit quelque chose aux soldats qui l'accompagnaient. Tous les cinq se retournèrent et redescendirent en courant vers la troupe. L'un d'éux se retournait de temps à autre. Puis on entendit la voix sèche du lieutenant donner aux soldats des ordres que l'on ne comprenait pas. Le groupe continuait à descendre lentement, le drapeau était toujours au milieu.

Le lieutenant fit armer ses hommes. Il cria au groupe d'arrêter. Ils s'arrêtèrent.

– Si vous continuez à avancer, je donne l'ordre de tirer.

Comme un grand silence s'était fait on l'entendait très bien.

Quelques jeunes se détachèrent du groupe, s'avancèrent vers les soldats, se postèrent au milieu du chemin et, ouvrant leurs blousons râpés, leurs vestes en loques, leurs chemises passées, se mirent à crier aux soldats :

– Allez-y ! Tirez ! Qu'est-ce que vous attendez pour tirer puisque vous êtes des hommes ?

Ils se remirent en route. En disant cela, ils avançaient en tenant des deux mains les deux pans de leur veste ou de leur chemise pour découvrir leur poitrine. Quand ils furent trop près, le soldat qui était en tête à côté du lieutenant tira en l'air une rafale. Une voix hurla :

– Frères, ils vont le tuer !

Le groupe s'ébranla au pas de charge. Ils couraient en masse compacte, épaule contre épaule. Le même souffle haletant scandait le rythme mat de leurs pieds sur le sol. Les youyous des femmes fusaient en trilles délirants. Beaucoup de femmes laissaient leur voile sur le chemin, les hommes abandonnaient leurs espadrilles pour mieux courir. Bachir ne sut pas très bien ce qui s'était passé, mais il vit soudain les soldats se retourner, se rassembler

et, en courant, redescendre vers le bas du ravin où se trouvaient les automitrailleuses. La foule maintenant hurlait derrière eux. Bachir pensa : « C'est la fin, ils vont bientôt arriver au ravin et les mitrailleuses jumelées vont se mettre à cracher de partout à même cette masse devenue folle. »

Il gagna la tête du cortège, agrippa le responsable par le revers de sa veste : « Donne-leur l'ordre d'arrêter ! Tu vas les faire massacrer. » Il hurlait pour se faire entendre. La masse les heurtait de partout et les entraînait.

– Tu vois bien que je ne peux plus, ils sont devenus fous.

Bachir l'entraîna par le bras assez loin devant le cortège. Il se retourna, mit les bras en croix pour barrer la route aux premiers jeunes gens qui arrivaient en vociférant.

– Je te donne l'ordre d'arrêter. Je suis responsable F.L.N. Je te donne l'ordre…

Le vrai responsable lui cria dans l'oreille :

– Toi aussi, tu es devenu fou !

Ils furent pris dans le flot de ceux qui arrivaient en courant. Les youyous coupaient les hurlements. Les ailes affolées du drapeau gigotaient au bout d'une hampe que la course ployait. Le premier trou de FM parut entre deux troncs de cactus. Le canon était braqué juste sur la foule. Du soldat qui était derrière on ne voyait que le casque.

Il fallut plus de vingt mètres aux hommes de tête pour freiner la poussée de ceux qui déferlaient de l'arrière. Puis le groupe essaya de refluer. Ceux qui remontaient expliquaient à ceux qui continuaient de descendre en courant. Enfin ils s'arrêtèrent.

Le même lieutenant s'approcha seul dans l'intervalle vide qui séparait les soldats de la foule et redemanda le drapeau.

– Celui-là c'est leur héros. Il est plus courageux que les autres.

Le lieutenant dit :

– Si dans une minute...

C'est tout ce que l'on entendit...

La foule se rua vers lui. Le lieutenant redescendit à toutes jambes. Une sèche rafale déchira la masse épaisse des youyous. Un homme tomba. Des femmes le traînèrent sur le bas-côté du chemin pour que les autres qui accouraient en hurlant ne le foulent pas à leurs pieds.

C'était de la démence. Un groupe de jeunes se précipita vers le drapeau. « Ils nous tueront, mais le drapeau, ils ne l'auront pas. » Les premiers, se tenant par les bras, entourèrent l'adolescent exalté qui balançait la hampe dans le ciel en dansant. À ceux qui arrivaient ils criaient : « Qui veut mourir dans la voie de Dieu ? » Des hommes toujours plus nombreux venaient se joindre à eux. Bientôt, ils formèrent quatre cercles agglutinés autour de l'énorme tache vert et blanc sur qui jouait le soleil levant. Ils n'avaient rien dans les mains. Des jeunes arrivaient à chaque instant. Ils criaient tous : « Qui veut mourir dans la voie de Dieu ? » Les cercles s'agrandissaient.

Les soldats s'avancèrent. La foule bientôt reflua, emportant son mort et, autour du drapeau, les quatre cercles de volontaires agglutinés dont certains marchaient à reculons...

Bachir arriva au village parmi les derniers. Les soldats étaient encore loin. Devant le mur assez haut qui fermait le jardin d'une villa, il s'arrêta, s'enveloppa les mains dans les deux moitiés de son mouchoir déchiré pour ne pas se blesser aux tessons de verre qui hérissaient le haut de la muraille, se hissa puis sauta de l'autre côté. Il retomba lourdement dans une petite cour avec une treille et un puits au milieu.

Il ne savait pas si la maison appartenait à un musulman ou à un Européen. Il découvrit bientôt une vieille, dissimulée derrière la margelle du puits : c'était une Algérienne. Ils se précipitèrent tous les deux en même temps. Bachir disait en haletant : « N'aie pas peur, ma mère, n'aie pas peur, je vais bientôt partir » et la voix apeurée de la

vieille disait : « N'aie pas peur, mon fils, n'aie pas peur, tu es ici dans ta maison. »

Elle ouvrit une porte :

– Entre ici, mon fils va bientôt rentrer.

Presque au même moment, ils entendirent cogner contre la porte violemment.

– C'est sans doute lui, dit la vieille.

Le capitaine Marcillac était déçu et furieux. Il avait fait repasser sur son magnétophone toutes les bandes qu'il avait enregistrées pendant les interrogatoires. Quatre secrétaires avaient recopié l'essentiel. Il avait tout relu, étudié, analysé avec l'aspirant Hamlet, dont c'était pourtant le métier. Rien !... Que des broutilles !

À côté d'eux, Tayeb répétait :

– On n'a pas frappé assez fort. Les fellagha sont sûrement au village.

– Qu'est-ce que tu attends pour les trouver ? dit Hamlet.

– Il faut la trique ! Moi, je n'ai pas la trique, dit Tayeb.

Marcillac avait envie de lui envoyer son poing sur la figure. Chaque fois qu'il écoutait Tayeb, il ne savait pas si c'était la colère ou le dégoût qui l'emportait en lui.

– Surtout l'étrangère, dit Tayeb, elle avait tous les papiers en règle, ce n'est pas possible.

– Bon, Tayeb, laissez-nous, dit Marcillac.

Il le rappela aussitôt.

– Et le moutard ? Qu'est-ce que tu as fait du moutard ?

– Il est en lieu sûr, mon capitaine.

– Pas d'impair, hein, Tayeb ? Il faut le rendre à la mère.

Tayeb vrilla son index sur sa tempe.

– Elle est devenue folle.

Le capitaine le regarda avec un sourire incrédule.

– Oui, mon capitaine, folle à lier !

Il baissa la voix.

– Et puis, qu'est-ce que je ferais du moutard, je suis déjà fatigué des miens !

Tayeb sortit en faisant le salut militaire.

Devant chez lui, la vieille et Tasadit l'attendaient.

– Nous venons pour l'enfant, dit la vieille.

– Il est en lieu sûr, dit Tayeb.

– Nous te remercions, Tayeb, mon enfant, pour ce que tu as fait pour lui, mais maintenant il faut que nous allions à Avizar.

– Vous avez un laissez-passer ?

– Nous te l'avons donné.

– Celui-là est périmé. Maintenant, il t'en faut un autre d'ici.

– Si tu peux nous en avoir un, dit la vieille, Dieu t'en tiendra compte.

– Ton Dieu, dit Tayeb en riant, c'est un mauvais payeur. Je suis payé pour le savoir.

La vieille se ratatina dans sa robe de grosse toile et détourna la tête. Tasadit roulait sur Tayeb ses yeux bleus effarés. Tayeb remarqua qu'elle était très belle.

– Les Iroumien ne croient pas en Dieu. Tu sais en quoi ils croient, les Iroumien ?

Il tira de sa poche des pièces de monnaie qu'il fit sauter dans la paume de sa main.

– En ça ! Si tu veux les papiers, apporte de l'argent au capitaine.

– Je n'en ai pas sur moi, dit Titi, mais je te l'enverrai d'Avizar dès que j'y serai.

– Et ça ? dit Tayeb, ça, ce n'est pas de l'argent, non ?

Il tirait sur le collier d'argent de Tasadit. Les cabochons d'argent tintaient avec un bruit de cristal.

– Avizar, dit la vieille, ce n'est pas loin.

– À toi de voir, dit Tayeb d'un ton calme et il poussa la porte de sa maison.

Quand il sortit longtemps après, au début de l'après-midi, Titi était toujours là.

– Tiens, dit-elle, prends-le.

Elle lui tendit le collier. Tayeb descendit à la SAS et revint bientôt avec un petit papier blanc.

– Et que je ne te revoie plus ici, dit-il.

– Merci, dit la vieille. Et l'enfant ?

– Viens le chercher demain.

Tasadit se mit à crier. La vieille la calmait comme on calme un enfant : « Tais-toi, ma petite fille adorée, tais-toi ! » Puis elle vit que Tayeb était déjà parti ; elle le héla :

– Tayeb, mon enfant, si tu pouvais nous le donner tout de suite.

Tayeb devint furieux.

– Non, mais tu comprends le berbère, vieille sorcière ? Demain, je te dis, tu sais ce que c'est, demain ? Allez, *raus !*

C'est un mot qu'il avait appris avec les soldats. Il savait aussi que c'était de l'allemand. C'est ainsi que le capitaine Marcillac le congédiait parfois. La consonance du mot lui plaisait.

La vieille ramassa la jeune femme comme on ramasse un linge et toutes deux s'éloignèrent dans les bras l'une de l'autre en sanglotant.

– Hé, dit Tayeb de loin, et n'oublie pas l'argent demain. Demain, il te faut un autre laissez-passer…

Le lendemain, Tayeb sortit dès l'aube comme à l'ordinaire. Le groupe des deux femmes était recroquevillé dans l'embrasure de sa porte.

– Vous êtes entrées au village avant la fin du couvre-feu ? Qui vous a ouvert ?

– Nous ne sommes pas parties, dit la vieille.

– Où avez-vous passé la nuit ?

– À la mosquée.

– Et les patrouilles ?

– Elles passaient dans la rue mais elles n'entraient pas.

Tayeb fit une moue de dégoût :

– Et si c'était des maquisards ?

La jeune femme ne disait rien. Elle avait les traits tirés, sans doute à cause du manque de sommeil, ses yeux bleus semblaient s'être enfoncés davantage dans les orbites.

– Tayeb, par ta mère...

Tayeb se mit à les regarder d'un air drôle toutes les deux.

– Entrez m'attendre chez moi, ma femme est réveillée.

Tayeb revint bientôt, suivi d'une femme voilée qui portait un bébé dans ses bras. Tasadit se précipita.

– Ts ! Ts ! Ts ! dit Tayeb, pas tout de suite... Toi, sors d'ici, dit-il à sa femme.

– Où vais-je aller à cette heure ?

– Va où tu veux.

La femme voilée était restée dans le vestibule. Tayeb souriait.

– Vous avez là du café et du sucre, dit-il, servez-vous vous-mêmes.

Ni l'une ni l'autre n'en voulait.

– Cette fois, c'est du vrai ! dit Tayeb en riant.

Pendant l'interrogatoire, en effet, il avait fait boire à Tasadit un bol d'eau savonneuse. « Tiens, ma petite sœur, bois, c'est du café au lait », et, comme elle serrait les dents, il lui avait renversé la tête vers l'arrière, pincé le nez et, dans sa bouche ouverte, s'était mis à verser comme dans un entonnoir.

Tayeb posément poussa les deux battants de la porte, tourna la clef qu'il mit dans sa poche.

– Là, dit-il, maintenant nous allons pouvoir causer tranquillement.

Derrière la porte le bébé pleurait. Tasadit se mit à pleurer avec lui.

– Tu l'entends ? dit Tayeb.

Elle se tordait les poignets.

– C'est lui ! Tu veux le voir ?

Elle cessa de trembler.

– Là, ça va mieux ! Assieds-toi là ! Si tu me dis bien tout ce que tu sais, je vais le remettre dans tes bras... tout de suite.

Il allait lui prendre les mains, elle se dressa d'un coup comme un ressort détendu.

– Sans quoi tu ne le verras plus. Il va lui aussi connaître la faim, le froid, les coups, les larmes... les larmes surtout... Il pleurera jusqu'au jour où il rendra l'âme, parce qu'il n'y aura plus de larmes dans ses yeux... ses beaux petits yeux bleus comme les tiens, tu te rappelles ?... Ou les as-tu déjà oubliés ?

Elle s'assit sur le tabouret bas, près de l'âtre où la femme de Tayeb venait d'allumer le feu. Elle mit ses mains jointes entre ses genoux, baissa la tête.

– Là, dit Tayeb, comme une enfant sage ! Maintenant dis-moi : tu servais d'agent de liaison, hein ?

Les lèvres de Tasadit se contractèrent, mais aucun son n'en sortait.

– Depuis combien de temps les maquisards viennent-ils à Tala ?

Tasadit le regarda en dessous.

– Combien sont-ils ?

Elle continuait de tordre ses poings entre ses genoux.

– Très bien ! Tu ne veux pas le dire ?

Tayeb se dirigea vers le vestibule. La vieille Titi pleurait dans un coin. L'enfant se remit à crier. À la porte Tayeb se retourna.

– Cette fois, tu ne le verras plus.

Puis s'adressant à la femme voilée :

– Descends-le à la SAS !

– Sept mois ! dit Tasadit brusquement.

– Depuis sept mois ? dit Tayeb, et combien ?

– D'abord sept ou huit puis des dizaines.

– Chez qui viennent-ils ?

– Tayeb, mon enfant, par Dieu, aie pitié de nous. Tu ne vois pas qu'elle est devenue folle ?

– Hein ? dit Tayeb, ils ont des caches ? Où sont-elles ? Qui accueille les fellagha ?

Tasadit ne savait plus. Dehors l'enfant criait. La femme voilée pleurait en hoquetant. La voix cassante de Tayeb cinglait le silence à coups de fouet. Et elle, Tasadit, descendait dans un trou noir derrière son enfant qui lui tendait les bras en pleurant. Elle avait beau allonger les siens, elle n'arrivait pas à attraper les petites mains qui, à mesure, la fuyaient, et elle parlait, elle parlait. Elle ne savait pas ce qu'elle disait. Au moment où, enfin, elle allait sortir du trou et l'embrasser, elle vit Tayeb se lever haletant, la figure toute pleine de sueur. Du haut de sa grande taille il fixait sur elle l'éclat ironique de ses yeux noirs.

Alors seulement elle sut qu'elle avait tout dit.

Le bébé s'était tu. Tayeb se dirigea vers la porte, tira sur le loquet à toute volée. Les deux battants claquèrent violemment contre les murs. Tayeb riait comme un fou.

– Tiens ! Voilà !

Tasadit se précipita. Dans le hall, la jeune femme prostrée dans un coin continuait à sangloter. La poudre d'antimoine dont elle avait noirci ses cils dessinait sur ses joues les coulées parallèles de ses larmes. Elle dorlotait un enfant dans ses bras. En tombant sur les petites joues du bébé, les larmes mêlées d'antimoine les piquetaient de petites taches noires.

Tasadit regarda le bébé, la jeune femme, de nouveau le bébé, puis s'affala par terre en hurlant :

– C'est Farroudja ! Et c'est l'enfant de Farroudja !

Tayeb ricana :

– Il n'y a pas de jour plus beau que celui où un ami rencontre un ami.

C'était un proverbe de Tala.

– Et le mien ?... Qu'est-ce que tu as fait du mien ?... Et l'enfant de mon sein ?...

Tasadit s'était précipitée sur Tayeb et les ongles de ses deux mains lui labouraient la figure. Tayeb avait beau la gifler, elle s'accrochait à lui et continuait de crier :

– Où est l'enfant de mon sein ?...

Farroudja doucement faisait :

– Tasadit ! Tasadit, ma sœur, pardonne-moi.

Tasadit se tourna vers elle :

– Toi, ramasse ton chiot et va-t-en !

– Tasadit, ma sœur, il m'a obligée...

Tasadit s'approcha du bébé, se mit à lui caresser les menottes, les petites joues, le nez. Elle regarda Farroudja. Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Tayeb s'avança :

– Toutes ces histoires de femelles avec leurs avortons finissent par m'excéder. Allez ! *raus !* Fichez-moi le camp toutes les deux... tout de suite... toutes les deux...

Il tira la porte violemment.

– Allez ! *raus !* Vous me dégoûtez toutes les deux... et vos hommes aussi me dégoûtent... et tous les musulmans : les hommes, les femmes, les enfants, les fels et les autres, les traîtres et les autres... vous me dégoûtez tous, vous m'entendez, tous ?... tous... Allez ! *raus !*

Il donnait de grands coups de pied sur la porte, puis sur Tasadit, Farroudja, la vieille.

Titi et Farroudja sortirent, Tasadit s'accrocha au bras de Tayeb.

– Tue-moi aussi, Tayeb, rends-le-moi, ou tue-moi.

– Ce serait trop beau, dit Tayeb, si tu pouvais t'en tirer comme cela ! Il faut que tu souffres, il faut que tu cries sous les coups... les coups de Tayeb, que tu baises cette main, cette main qui te bat.

Il parut se radoucir.

– Pourquoi n'appelles-tu pas les saints pour te sauver, les saints des musulmans ? Moi, je sers les chrétiens, les mécréants ! Alors... les saints de la vraie foi peuvent te secourir, non ?

– Tayeb, par tes enfants…

– Ou bien tiens, appelle tes frères les *imjouhad* ! Qu'est-ce qu'ils attendent, tes frères, pour venir à ton aide ? Ils savent où me trouver, ils me connaissent tous, qu'ils viennent !…

– Tue-moi.

– Oh, assez, ou je vais te prendre au mot… Tu ne sais dire que ça… « Tue-moi » … À quoi servirait ton cadavre ? Il puerait, voilà tout… Allez ! *raus !*… ou bien non !… Tiens, je vous ai assez vus tous les deux… Voilà ton avorton.

Il tira sur la porte de l'unique pièce de la maison.

– Regarde-le, il dort avec mes enfants, qu'est-ce que tu veux de plus ?… Il ne s'est même pas réveillé… Allez, débarrasse-moi de ça !…

Tasadit se jeta sur le petit corps étendu. Elle l'arracha de sa couche et le serra contre sa poitrine. L'enfant se mit à pleurer. Tasadit passa la porte et, quand elle fut dehors, se mit à courir comme si des meutes de chiens étaient à ses trousses. Elle se retournait de temps à autre, Tayeb lui cria de loin :

– Naturellement tu ne quittes pas le village, le capitaine aura besoin de toi.

Il regarda la frêle silhouette danser sur le chemin. Le soleil levant jouait avec les couleurs rouge, jaune et bleu des robes. Un long rire le secoua tout seul au milieu de la rue et il fut obligé de s'asseoir. Puis il se leva brusquement et se précipita vers la SAS.

Le capitaine Marcillac exultait. Les événements confirmaient ses vues de façon éclatante contre les élucubrations de Hamlet. Devant lui, l'aspirant fixait obstinément un point par terre, comme un enfant pris en faute. Il avait éteint la petite flamme agressive de son regard marron.

Trop longtemps cet emmerdeur de Hamlet avait fait passer Marcillac pour un imbécile... même pas inoffensif ! C'est pour cela que le capitaine se délectait dans son triomphe :

– Alors, saint François, toujours prêt à tendre l'autre joue ? Tu cherchais des occasions d'exercer la charité, de répondre aux offenses par le pardon. Sois tranquille ! Les fels vont t'en fournir... à profusion... à satiété...

« Tu te rends compte ? Cinq caches ! Et où ? Partout où les fels savaient que ta bonne âme n'irait pas les chercher. Une dans la salle aux ablutions de la mosquée ! Tu entends, l'aspi ? Chez ton bon Dieu ! Une autre à cent mètres de la SAS, juste devant les fenêtres de ton bureau, dans cette maison abandonnée que tu avais devant les yeux à longueur de journée... Ils devaient te regarder travailler... Du courage... ou du vice ! La troisième derrière le placard, chez Farroudja, votre protégée, monsieur l'aspirant, la sœur du grand ami de la France, Belaïd Lazrak, la sœur aussi d'Ali Lazrak, un autre de nos amis... tellement ami qu'il a pris le fusil pour mieux nous le faire entendre. Les deux dernières chez deux inoffensifs paysans qui t'offraient le café au rez-de-chaussée de leur maison, juste au-dessus du souterrain d'où les fels t'écoutaient faire de la psychologie. Ce qu'ils ont dû rire, les fels !

L'aspi Hamlet se taisait et étouffait du mieux qu'il pouvait la voix qui au fond de lui-même répétait : « Et puis après ? Qu'est-ce que cela prouve ? Rien, absolument rien ! »

– J'ai pu me tromper, risqua-t-il d'une voix morte. C'est parce que je croyais en la nature humaine. L'idéal, mon capitaine...

Marcillac explosa :

– L'idéal !... l'idéal !... Moi, c'est bien simple : chaque fois que j'entends parler d'idéal, je prends mon revolver... Tu sais, l'aspi, par quoi les hommes se prennent ?... Par le

ventre ! Oui, pas par le cœur : il chavire vite, ni par l'esprit : c'est du vent et on ne peut pas bâtir sur du vent. Mais le ventre, ça c'est du sérieux, du solide !... ça ne ment pas... c'est impératif... ça a des exigences simples... ça vous prend par les tripes... C'est le cas de le dire !

– Bien sûr ! Mais voyez, un homme comme Belaïd n'a pas besoin d'argent, et pourtant il est avec nous...

– Ah ! oui ? Belaïd ? Parlons-en ! Il fleure le traître à dix lieues à la ronde, ton Belaïd ! Chaque fois que j'entends un Algérien parler de loyalisme, de la Patrie et de la France comme si c'était sa mère, je me sens devenir homicide. Ton Belaïd est avec nous le jour, la nuit avec les fels ; il ne doit plus savoir lui-même qui il trahit. Je me demande comment il fait pour ne pas s'y perdre.

– Les renseignements qu'il nous a donnés...

– Mais enfin, l'aspi, il te reste bien encore un peu de jugeote, quoique tu sois sorti de l'X ? Les caches de Tala, qui les a trouvées, hein, qui ? Qui a fait le nécessaire pour les trouver ? Qui n'a pas craint de plonger les mains dans la merde ? Ton gentleman de Belaïd ou cette crapule de Tayeb, hein ? Qui ?

« Non, tu ne te rends pas compte ? À notre barbe ? À cent mètres du poste. Et depuis des mois. Les fels entraient et sortaient... et tes ouailles... les bons habitants de Tala... acquis à notre cause... tout près de basculer de notre côté... eh bien ! ils hébergeaient nos assassins, tu entends ? ils renseignaient nos égorgeurs...

Marcillac glapissait. Hamlet regardait le bout de ses pieds. Brusquement, le capitaine changea de ton.

– De toute façon, voici les ordres. Il ne sert à rien de perdre son temps à rechercher qui est responsable ou qui est plus coupable qu'un autre. Tous sont complices. Inutile d'envoyer les patrouilles désormais : arrête le cirque. Inutile aussi que les civils continuent les gardes aux postes : c'est nous qu'ils gardaient. Je n'ai pas

encore entièrement arrêté les mesures à prendre. J'ai une idée, elle demande à être mise au point. D'ici ce soir, ce sera chose faite. Tu viendras prendre les ordres demain... Ah ! une chose encore ! Je viens de recevoir une note du colonel : il y a réunion des cadres fels dans la forêt d'Akfadou. Selon les derniers tuyaux, Amirouche doit y être. Le plan du commandement est de laisser passer le plus grand nombre de rebelles, puis de les enfermer dans leur bout de forêt. Nous recevons demain une compagnie en renfort. Que les hommes se tiennent prêts !

Hamlet allait sortir.

– Naturellement, dit le capitaine, la note est confidentielle !

Un étrange silence enveloppait Tala. Depuis que les soldats étaient venus vider les caches, ils n'avaient plus reparu. Même les patrouilles qui, plusieurs fois par jour, sillonnaient régulièrement les rues du village maintenant ne montaient plus. Tayeb avait disparu de tout le jour. Un simple sergent était venu dire à Ameur que désormais le groupe d'autodéfense n'avait plus à assurer la garde aux postes. Belaïd s'était rendu trois fois à la SAS pour essayer de boire ou de voir Hamlet ou Marcillac. On lui répondit chaque fois qu'ils étaient très occupés.

Belaïd courut vers la maison de l'*amin*.

Tout le monde continuait de l'appeler l'amin comme jadis, mais en réalité, comme il disait lui-même mi-moqueur mi-nostalgique, il ne servait plus à rien.

– Da Meziane, lui dit-il, il faut faire quelque chose. De la journée nous n'avons vu monter ni l'officier roumi ni Tayeb. Peut-être avant l'aube nous serons attaqués.

– Va voir les jeunes, dit l'amin, moi je ne comprends plus rien à vos jeux.

– Tu vas réunir le village et chacun va donner son avis. C'est ainsi que nos pères faisaient. Il faut faire vite pour

qu'avant le couvre-feu tout soit fini. Il ne faut pas que les hommes soient chacun seul devant les Iroumien.

– Si je réunis l'assemblée il y aura Tayeb.

– Tu commenceras par dire que tu as réuni le village parce que ton devoir est de veiller sur lui ; qu'il ne faut pas que tout le monde paye pour une poignée d'écervelés, que, pour sauver Tala, il faut livrer les coupables aux Iroumien.

– Il faudra ensuite les désigner.

– Eh bien quoi ? Cinq caches, ça ne fait jamais que cinq hommes.

– C'est bien ce que je disais : nous ne parlons plus la même langue, vous les hommes d'aujourd'hui et nous.

– Même pas cinq, trois ; dans la maison abandonnée il n'y a personne ; à la mosquée... il n'y a que Dieu... Ils ne vont pas tuer Dieu !

– Et Farroudja, ta sœur ?... Et les deux autres ?

– Pour eux je me débrouillerai.

– Va voir les jeunes, moi je ne comprends rien à vos jeux. Nous vous avons engendrés selon la nature, mais, dans vos actes et dans vos pensées, vous êtes devenus aussi étrangers pour nous que les hommes qui habitent à l'autre bout de la terre.

– Da Meziane, tu sais bien que dans ce cas les jeunes ne nous serviront de rien. Tu sais bien que depuis des mois ils ne savent plus que tuer, les jeunes... ou mourir.

– Alors va voir Tayeb.

– Il ne peut plus rien non plus, et tu le sais. Il faut que ce soit les habitants de Tala qui sauvent Tala. Car je t'avertis, Da Meziane, je connais bien le capitaine Marcillac et les autres officiers du poste : si nous ne faisons rien, Tala sera détruit.

– Si son heure est venue de disparaître, ni toi ni moi, Belaïd, ne retarderons sa mort d'une minute... ni tous les saints de cette terre.

Belaïd tendit la main vers le cimetière :

– Regarde, Da Meziane, là sont enterrés nos pères… et les pères de nos pères depuis des siècles. Le jour n'est pas loin où nous-mêmes nous allons les rejoindre. Demain, si ce village disparaît, c'est à nous que les morts de Tala demanderont des comptes, pas aux jeunes !

L'amin regarda les tombes sur qui se balançait mollement le feuillage sombre des frênes.

– Eh bien, va dire à Smaïl d'appeler les hommes sur la place.

Belaïd partit aussitôt. La voix de l'amin lui parvint de loin :

– Ta réunion, Belaïd, ce sera une réunion d'adieu.

Il y avait plus d'un an que Smaïl n'avait appelé les hommes sur la place. Jadis Delécluze avait encore quelquefois recours à lui. Page 43 du manuel d'action psychologique : « Se servir de celles des institutions indigènes qui sont anodines comme d'un levier pour mieux ébranler la masse des traditions néfastes ou nuisibles. » Smaïl ne pouvait pas dire non, mais il avait toujours l'impression de commettre une profanation. Curieusement cela lui rappelait son enfance, quand il était berger et qu'il rassemblait le troupeau : il suffisait de quelques pierres et d'un bon chien. Avec Marcillac le jeu était plus franc, il ne faisait pas semblant de respecter les formes et Smaïl n'avait plus jamais crié les réunions de l'assemblée.

– Tu te moques ? dit Smaïl à Belaïd.

– L'amin a dit de faire vite.

– L'amin ? Avec ce qui s'est passé aujourd'hui, il a dû devenir fou.

Smaïl mit son burnous blanc comme jadis, et comme jadis commença par le bas du village. Il aimait finir tout en haut, devant la porte de la mosquée ; quelquefois même, il montait au haut du minaret et de là, dominant tout Tala, il faisait planer sa voix pleine sur les petits toits

de tuiles rondes : « Sortez sur la place, hommes honorés, puissiez-vous rencontrer le bien ! »

Les premiers qui l'entendirent s'étonnèrent : « Les Iroumien se servent maintenant de toi, Smaïl ? » Smaïl changea sa formule : « L'amin vous dit : Sortez sur la place, hommes honorés... » Comme cela, il n'y aurait plus de confusion.

Son appel à mesure emplissait les venelles, et les vieillards accroupis sur la place, les femmes dans leurs maisons, les paysans éparpillés dans les champs tout près du village pouvaient suivre la voix de Smaïl qui montait vers la crête. Au début ils reconnaissaient à peine le filet de voix mince qui sortait de sa gorge déshabituée. Mais à mesure qu'il montait les chemins connus et qu'il sentait comme jadis le village tout entier suspendu à sa voix, à mesure qu'il se voyait de rue en rue suscitant la même curiosité inquiète : « Pourquoi Smaïl appelle-t-il les hommes sur la place ? » Smaïl prenait de l'assurance et enflait sa voix. Il allait lentement ; il choisissait les carrefours et les places pour s'arrêter et crier dans toutes les directions, pour que même ceux qui remontaient des champs pussent entendre. Sa voix retrouvait des intonations que les vieillards croyaient mortes en elle depuis les temps anciens de leur jeunesse commune. Quand il arriva devant la mosquée, suivi de tous les enfants dont le groupe grossissant l'accompagnait depuis le bas du village comme jadis, ce n'était plus un appel à l'assemblée que Smaïl lançait à tous les échos, c'était un chant de victoire !

Il était au haut de la colline ; la montagne parut brusquement barrant l'horizon et encore toute grise et presque blanche de soleil. Il poussa la porte de la mosquée aux gros clous de fer rond. Les gonds crissèrent. Quatre siècles ! Elle datait de quatre siècles, la mosquée de Tala ! Elle avait vu quatre siècles de prières, de réunions des hommes, quatre siècles de printemps, de labours, de

moissons et de fêtes. Smaïl monta au haut du minaret. Au-dessous de lui, le même enchevêtrement de toits brique ou noirs, serrés les uns contre les autres. Par endroits, de la fumée sortait et vibrait dans les rayons obliques d'un soleil bas. Des cris ! Smaïl pouvait dire exactement à qui appartenaient ces voix qui évoquaient pour lui le chœur fraternel des visages de Tala : Chaaban, Sekoura, Mouloud, Tamazouzt. Plus bas frissonnait le vol entravé d'un grand drapeau dont le rouge saignait au soleil au-dessus des lignes dures de la SAS.

De là-haut, tout Tala était à portée de voix. Les quatre fenêtres du minaret regardaient les quatre points cardinaux. Dans chacune, Smaïl redit l'appel plusieurs fois. « L'amin vous dit : sortez sur la place... »

Sur la ruche des petites maisons brunes couleur de terre, en face du soleil qui mourait, sa voix planait. Smaïl la faisait descendre, remonter, il l'enflait jusqu'à en emplir tout l'espace, ou l'étouffait jusqu'à ce qu'on l'entendît à peine, il la faisait douce comme un baiser, rouge comme une colère, ou grave comme un sanglot. Avec elle il chantait, riait, geignait, grinçait des dents, criait son angoisse ou sa joie. Il était à lui seul une fanfare, et tous les hommes, toutes les femmes de Tala écoutaient la voix de Smaïl leur apporter dans le vent l'écho tendrement familier de tous les sentiments de leur cœur.

Le village tout entier se déversa vers Dou-Tselnine. Les femmes s'étaient amassées derrière le mur de l'enclos qui borde la place et les hommes entendaient le susurrement de leurs voix qu'elles tâchaient d'étouffer.

Da Meziane prit tout de suite la parole ; il fallait vite finir avant le début du couvre-feu.

– Hommes, dit l'amin, aujourd'hui c'est moi qui vous ai réunis. Mais avant que j'en vienne à l'objet même de la réunion, hommes assemblés, tendez vos mains pour la prière.

Tous tendirent devant eux leurs mains jointes, la paume vers le ciel.

– Un danger plane sur ce village. Saints de Tala, faites que l'appel vienne de nous et le secours de vous !

Le chœur des voix graves des vieillards fit : *Amen !*

– Si nous avons péché, pardonnez les fautes que nous avons commises plus par faiblesse que par méchanceté. Ne mesurez pas votre colère à notre offense. Gardez plutôt dans le chemin de Dieu ceux qui y sont et ramenez à la voie droite ceux qui s'en sont écartés.

L'assemblée tout entière répondit : *Amen !* Les femmes, de l'autre côté, apportaient l'appoint de leur accord inquiet, puis, dans le silence revenu, la voix de l'amin soudain monta :

– Saints de Tala, si vous êtes fatigués de nous, nous sommes aussi las de cette vie, si du moins c'est là vivre ! Ce pays tout entier souffre et lutte. De l'épreuve commune, nous avons eu plus que notre juste part. Peut-être est-il temps maintenant que le soir vienne et que nous vivions dans la paix. Mais, si le soir pour nous n'est pas celui du repos mais de la mort, si l'aile de votre protection ne peut plus s'étendre sur ces hommes assemblés où s'assemblaient leurs pères, sur les femmes assises dans leur angoisse derrière ce mur, s'il est écrit enfin que nous devons finir, faites que ce soit dans la dignité que nous mourions et qu'il ne soit pas dit plus tard que c'est dans l'opprobre que nous avons péri.

Les voix conjuguées des vieillards, des femmes, des adolescents et jusque des tout jeunes enfants se relayaient dans la ferveur pour répondre à la sienne. Belaïd pensait : « Qu'est-ce qu'il va leur raconter là ? Il perd des minutes précieuses. Le couvre-feu va bientôt commencer. Ce qu'il faut à ces hommes c'est qu'on conjure leur mort, ce n'est pas qu'on la chante. Ce qu'il faut, ce sont des décisions. Quand va-t-il en venir aux faits ? »

Il n'y avait pas dix minutes que l'amin parlait quand la haute silhouette osseuse de Tayeb apparut, barrant l'horizon du côté de la SAS. L'amin continuait de parler.

Tayeb immobile, le sourire aux lèvres, promena sur l'assemblée le regard aigu de ses yeux noirs. Il voyait peu à peu se tourner vers lui les têtes qui, d'abord, avaient feint de l'ignorer. Dès qu'il perçut assez d'inquiétude dans les yeux, Tayeb s'avança au milieu de la place... lentement. Sans demander la parole, sans prononcer la formule par laquelle commence obligatoirement toute harangue à l'assemblée : « Dieu te bénisse, envoyé de Dieu », il dit, en lâchant les mots un à un :

– Le capitaine vous dit que vous n'avez plus besoin de vous réunir.

Belaïd, feignant de n'avoir pas entendu, se tourna vers l'assemblée :

– Sage est cette parole !

C'était, depuis des siècles, la formule par laquelle les hommes de l'assemblée approuvaient les harangues jugées sensées. Tayeb regarda Belaïd :

– Le feu est à la maison et vous jouez comme des enfants. Cette parole est sage ? Je ne sais pas ce que ce vieillard gâteux a pu vous dire, mais après ce qui s'est passé...

Il n'acheva pas, fit du regard le tour de l'assemblée très lentement :

– Vous êtes devenus fous ! Mais ouvrez les yeux, regardez-vous ! L'assemblée de Tala !

Le mépris arquait la lèvre de Tayeb. Il répéta :

– L'assemblée de Tala !

De fait, malgré le nombre, l'assemblée de Tala ne payait pas de mine. En face du petit groupe des vieillards, agglutinés autour de l'amin sur les dalles, il n'y avait que la masse des enfants dont le plus âgé avait seize ans.

Quand Tayeb redescendit vers la SAS après un dernier regard de ses yeux froids, une peur sourde et qu'ils ne voulaient pas étaler s'insinua dans leurs cœurs. L'impression de jouer à un jeu dérisoire et vain s'empara des vieillards comme si toutes les formules de la sagesse ancienne étaient frappées d'impuissance. Derrière le mur

qui fermait Dou-Tselnine, on lisait dans les voix des femmes leur angoisse multipliée. Dans un intervalle de silence, l'une d'elles, une vieille probablement, dit à haute voix pour que les hommes pussent l'entendre :

– Eh bien quoi ? C'est là l'assemblée de Tala ? Les vieillards vont mourir et aller au pardon de Dieu, mais les enfants sont là, et ce sont les enfants qui deviennent des hommes, et dans les reins de nos jeunes femmes, il y a d'autres enfants encore.

Une voix exaltée lui répondit :

– Un jour comme aujourd'hui, juste comme aujourd'hui, mes sœurs, l'assemblée de Tala sera de nouveau celle des hommes.

Toutes se mirent à répéter : « Un jour comme aujourd'hui ! Un jour comme aujourd'hui ! »

Ameur dit que, puisque le capitaine jugeait inutile cette réunion, il fallait la suspendre. Des enfants se levaient déjà pour partir.

– Hommes assemblés, dit Belaïd, nos ancêtres se sont réunis dans des villages pour affronter les épreuves ensemble et ensemble se réjouir. Il ne faut pas que nous nous séparions sans avoir pris une décision. Chacun de nous va-t-il rentrer dans sa maison et attendre dans la solitude que le malheur fonde sur lui ?

– Il reste deux minutes pour le couvre-feu, dit Ameur.

– Qu'importe ? Il faut que tous nous restions ici jusqu'à ce que nous ayons arrêté quelque chose. Et puisque le temps presse, voici ce que je vous propose : qu'une délégation de vieillards aille trouver le capitaine pour lui dire que le village se désolidarise de ceux chez qui l'on a trouvé les caches.

Belaïd perçut le remous de l'assemblée aux murmures qui la parcoururent de bout en bout ; la tradition interdit toute manifestation tant qu'un orateur a la parole.

– Hommes, dit-il, je suis de Tala comme vous. L'une des coupables est ma sœur. Mais si vous avez deux doigts malades, coupez-les, de peur de perdre toute la main...

Il ne put pas achever. Les murmures s'étaient faits protestations et les voix des femmes derrière le mur disaient : « Non ! Loin de nous ce malheur ! »

L'amin reprit la parole :

– Si ce village veut la désunion, qu'il attende ma mort pour le faire. Quoi qu'il arrive, il faut que nous le souffrions ensemble. Après ce qui est arrivé, la décision maintenant ne dépend plus de nous, elle appartient à Dieu et aux Iroumien. La séance est levée.

Belaïd regarda cette masse d'hommes qui se tenaient chaud, bien serrés les uns contre les autres. Il pensa : « Ça y est. Plus rien ne peut leur faire entendre raison. Ils aiment mieux mourir ensemble que se voir amputés de deux ou trois. »

Ils ne voulaient même plus quitter la place malgré l'heure du couvre-feu.

– Le troupeau, se dit Belaïd, est prêt pour la boucherie.

– Hommes de Tala, puisque vous êtes ici rassemblés...

La voix de Mohand Saïd couvrit la rumeur devenue générale. Tous tournèrent la tête vers lui. Mohand Saïd allait parler à l'assemblée ! C'était un événement ! Il ne l'avait jamais fait depuis qu'il était revenu de France.

– Hommes de Tala, puisque vous êtes tous ici rassemblés, je vais vous dire adieu. Je pars en voyage demain et, quand on part en voyage, sait-on jamais pour combien de temps ?

Tout le monde était très étonné. Ce n'était pas de ce qui angoissait tout le monde que Mohand voulait parler, mais d'une affaire qui ne regardait que lui.

L'amin dit :

– Tu as bien choisi ton jour, Mohand, pour partir.

– Si c'est comme la première fois, dit un enfant, tu en as pour quarante ans, Da Mohand, et je serai un vieillard quand tu reviendras.

La voix ironique d'un adolescent demanda :

– Comment ce village va-t-il vivre sans toi ?

– Qu'importe ? dit Mohand, pourvu qu'il vive ! Vous, les jeunes, vous croyez que ce village est né tout seul, qu'il a poussé en une nuit et que, parce qu'il est de pierre, il durera autant qu'elle. Vous croyez mal, enfants de la légèreté ! Pour se former ce village a mis des siècles, il a peut-être tâtonné des années, peut-être a-t-il fallu quelquefois la tension de tous les muscles, l'acuité de tous les esprits et l'ardeur de tous les cœurs pour qu'il ne sombrât pas. Parce que vous êtes trop jeunes, vous ne savez pas qu'entre la vie de ces pierres et leur écroulement il n'y a souvent que l'épaisseur d'un fil...

Les vieillards remarquèrent que, pour ses adieux, Mohand employait le berbère recherché qu'il gardait d'habitude pour les grands jours, et ils étaient inquiets, car était-ce seulement pour ses adieux ? Les jeunes ne comprenaient pas très bien tout ; vaguement ils sentaient que, parce que les événements étaient graves, Mohand cherchait à mettre les mots à la hauteur des choses.

De son index tendu, Mohand désigna un point de la nuit.

– Regardez les tombes là-bas, où sont vos morts, et comptez-les ! Vous n'aurez pas assez de la nuit, héritiers de trop de morts, de trop de vies qui ont poussé leurs espoirs jusqu'à vous. Les morts de Tala n'ont eu droit chacun qu'à deux mètres de votre terre et, voyez, avec leurs deux mètres mis bout à bout, ils ont couvert des champs entiers. Et c'est de leur mort qu'est faite votre vie, enfants du prompt oubli !

– Comme tu dis cela ! dit Iften.

La même voix d'enfant dit :

– Explique-nous ! Explique aux enfants !

– C'est bien ce que je disais, vous ne comprenez même plus la langue de vos pères. Ce village s'est fait lentement. Les ans et les générations, les soleils et les pluies, les guerres et la paix, les larmes, les retours du printemps, les rires, les douleurs secrètes, les ambitions folles, les folles joies, les

rêves enfouis, le cal des mains, la sueur des fronts et les pieds raclant nus sur les pierres ont modelé ce village qui ne ressemble à nul autre. Ce que des siècles ont fait il suffit – ffffff (il souffla sur ses doigts) – du vent d'une nuit pour le détruire, que ce soit la nuit du soleil ou celle de vos esprits. Veillez, enfants, sur ce village que les ans ont mûri.

Les jeunes étaient médusés. Qu'est-ce qu'il allait chercher là, le vieux Mohand, un jour comme aujourd'hui ? Il ne pouvait pas dire tout cela plus tard… ou plus tôt ?

Un vieillard dit :

– Qui sait s'il n'en est pas au temps où le fruit tombe, le village de Tala ?

Tous prononcèrent des formules de conjuration.

– Mon devoir est fait, dit Mohand, avant mon départ, je vous aurai averti. Jeunes qui recevez aujourd'hui le précieux héritage, veillez sur lui.

Alors Lounas éleva la voix :

– Tu nous laisses l'héritage des tombes, de la SAS, du couvre-feu et des harkis, et toi tu t'en vas à Paris… siroter le Pernod… le jour où l'angoisse étreint le cœur de nos femmes… et peut-être des hommes aussi.

Mohand le laissa dire, puis se leva au milieu de la place, droit dans son grand burnous blanc.

– Jeunes hommes de Tala, êtes-vous trop jeunes pour l'héritage… ou trop fous ?

Il dit cela comme s'il était désespéré.

– Maintenant je vais vous dire adieu car c'est demain que je m'en vais.

Il prit la main de celui qui était le plus près de lui et lui fit ses adieux à la mode ancienne : ils s'embrassèrent la main l'un l'autre plusieurs fois. Il fit ainsi le tour de l'assemblée. À chacun il disait : « Je m'en vais pour un voyage. Alors, je te dis adieu. » Après le dernier, il se retourna vers l'assemblée :

– Voilà, regardez-moi maintenant, jeunes hommes de Tala, pour que vous vous souveniez de moi… quand je

serai parti en voyage... et que plus tard vous parliez de moi à vos enfants.

Il se retourna vers la mosquée et on entendit le bruit de son pas décroître dans le chemin. Le couvre-feu était depuis longtemps passé. La place se vida d'un coup. On n'avait pris aucune décision.

Quand ils furent rentrés, ils attendirent chacun dans le silence de sa maison le bruit de la Jeep du capitaine. Ils se demandaient ce que Marcillac allait faire et tous les bruits de la nuit étaient lui. Mais il ne vint pas. Quand la nuit fut avancée et qu'arriva l'heure de la première patrouille, ils écoutèrent pour entendre les pas feutrés des soldats dans la rue. Mais aucune patrouille ne monta. Et à mesure que les heures passaient, tous sentaient peser cette absence, chaque minute plus lourde, sur leurs épaules.

Le lourd convoi entama la route qui montait en lacet vers Tala. C'était presque la fin de la nuit ; c'est la mauvaise heure, celle où l'attention fatiguée se relâche, où l'on a peine à garder les paupières ouvertes. Il était interdit de fumer, de parler. Le ronron monotone des moteurs augmentait la torpeur où le sommeil plongeait les hommes. Ils allaient bientôt arriver au village où ils aideraient la compagnie du capitaine Marcillac à boucler le cercle où Amirouche et tous ses cadres se trouveraient bientôt enfermés comme dans une ratière. Vers le milieu du jour, dès qu'ils seraient installés, ils pourraient peut-être se reposer un peu.

En tête venaient deux camions civils. Un truc récemment inventé ! Si on était attaqué, les civils prenaient les premiers coups, qui sont toujours les plus meurtriers. Cela laissait à la troupe le temps de sauter des camions et de s'installer sur des positions de combat. Le gros du convoi formé de camions GMC et de half-tracks était au

centre, encadré par quatre automitrailleuses, deux devant et deux derrière. Intervalle entre les véhicules : trente mètres, c'est-à-dire ni trop réduit – pour limiter les pertes en cas d'attaque, ni trop espacé – pour pouvoir au besoin se regrouper. Le capitaine dans sa Jeep se déplaçait tout le long du convoi pour assurer un bon ordre de marche.

Les premières lueurs de l'aube vers l'est blanchissaient la montagne. À l'horizon opposé, la masse indistincte d'un village encore endormi : Tala. Plus bas, nettement détaché, le cube anguleux de la SAS. Le bruit de ferraille des véhicules n'était coupé que par les arrachements rageurs de la Jeep du capitaine quand elle doublait les camions, ou par le glapissement aigu des chacals affamés qui venaient jusque sur le bord de la route. La garde était facile parce qu'à droite et à gauche les oliviers avaient été coupés.

Le jappement énervé d'une mitraillette se fit entendre, une seconde à peine, puis tout de suite fut englouti dans le silence. Le capitaine, en tête du convoi, n'arrivait pas à localiser les coups. Ils lui semblaient venir de loin, de l'autre côté de la vallée.

Le convoi un instant hésita, des véhicules ralentirent pour stopper. Puis ils reprirent, tous feux éteints, la lente progression. Tous les hommes étaient maintenant réveillés. Les chacals s'éloignaient en hurlant. La lune en s'enfonçant derrière la montagne rendit plus épaisse l'obscurité. La nature était écrasée de silence. C'est plus d'une minute après que, brusquement, sur toute la longueur du convoi éclatèrent, comme une cataracte, brusquement, déversée, les sifflements, les halètements, les toux rauques des rafales et des balles. Impossible de dire quelle partie du convoi était attaquée, les tirs venaient de partout. Aussitôt la longue file s'immobilisa. Les soldats sautèrent à terre. Seuls les camions civils ne s'étaient pas arrêtés et fonçaient à toute allure dans la direction de Tala.

Le chauffeur de la Jeep, les yeux fixés sur la route, continuait d'appuyer sur l'accélérateur. Le capitaine près de lui ne bougeait pas. Cela sifflait de partout, mais le capitaine semblait ne rien entendre de tout cela. Le chauffeur avait l'impression que la Jeep fendait un réseau de lignes aiguës avec, par endroits, des points où cela explosait avec un bruit sec. Il se demandait quand la course de la voiture allait couper une trajectoire mais, comme le capitaine ne disait rien, le chauffeur ne voulait pas paraître avoir peur et, les yeux grands ouverts sur l'asphalte gris que les roues happaient à mesure avidement, il attendait les ordres. Un sifflement rageur fit voler en éclats la vitre avant. Le chauffeur le perçut en même temps que s'effritait le verre devant lui. Il n'y voyait plus. Il freina.

– J'arrête, mon capitaine ?

Le capitaine ne répondit pas. Le chauffeur se tourna vers lui : le capitaine avait la tête rabattue sur la poitrine comme s'il dormait. Il avait un tout petit trou dans la poitrine de sa vareuse.

Les soldats ripostaient d'un peu partout sur la route. Le soleil irisait maintenant la vallée de la lumière fragile du matin. Dans l'air se heurtaient l'épaisse toux glaireuse des mitrailleuses jumelées, les aigres quintes des mitraillettes, le claquement sec des coups de feu isolés, le tout englouti dans le sourd bruit de fond d'un groupe d'avions qui volaient trop haut.

Les soldats tiraient des fossés où ils étaient couchés. Ils ne pouvaient pas se regrouper parce que chaque véhicule était attaqué. Le lieutenant qui avait remplacé le capitaine ne voulait pas contre-attaquer, parce qu'il ne savait rien sur les positions ennemies, encore moins sur leurs effectifs. Il comptait que le capitaine Marcillac qui entendait certainement amènerait sa compagnie en renfort.

Effectivement, vers sept heures, un premier FM fit entendre sur les arrières ennemis les saccades de sa voix

mate. La fusillade devint tout de suite très nourrie. Les rebelles tournaient de l'autre côté une bonne partie de leur feu. Néanmoins ils continuaient de tirer sur la route et rendaient très difficile la lente progression des soldats.

Vers midi, la chaleur devint intolérable. Sur toute la longueur du convoi le feu s'était tu. Un seul point résistait encore, tout à fait en queue de file. Les rebelles qui y étaient retranchés en face de la section de l'aspirant Hamlet étaient avares de leurs coups, sans doute parce qu'ils n'avaient plus beaucoup de munitions. Ils devaient tirer aussi du côté de la route, où une mitrailleuse, installée en face d'eux quoique assez loin, arrosait régulièrement l'amas de pierres dont ils avaient fait leur centre de résistance.

Hamlet ne voyait pas la mitrailleuse, mais le mitrailleur semblait déchaîné et ses munitions inépuisables. Quand le tir cessait de hoqueter et les avions de vrombir, des insultes arrivaient à Hamlet dans le vent : « Tas de salauds ! Bougnoules !... je vous descendrai tous... comme des lapins... bande de Chleuhs... » Il était gonflé, le mitrailleur. Hamlet n'entendait jamais qu'un seul son de voix, à croire que le mitrailleur était seul près de sa pièce. Les rebelles ne répondaient pas.

Dès qu'il entendait tirer en face de lui, dès que le vent agitait une branche du côté des rebelles, le mitrailleur déclenchait le mécanisme et le même roquet rageur aboyait : « Bande de salauds ! » Les bribes de phrases dont il truffait les trous de silence arrivaient très distinctement à Hamlet et sans doute aussi aux rebelles, qui ne pouvaient pas décrocher, parce qu'il fallait traverser le ravin et qu'ils butaient inévitablement sur l'écran de ses balles et de ses insultes : « Tas de bougnoules ! »

Hamlet vit trop tard l'élan direct et rapide d'une grande silhouette se profiler sur la crête derrière l'endroit d'où giclaient les injures du mitrailleur et ses balles. Du reste, il crut d'abord que c'était un des servants de la pièce. La mitrailleuse cracha encore cinq ou six fois sa rage en gros

mots rauques… puis se tut. Le silence ne dura que quelques minutes. Quand la pièce recommença de japper, Hamlet remarqua que les rafales étaient plus courtes et plus espacées, comme si le tireur ménageait ses bandes. Puis un cri de douleur tordit les traits du tireur de FM qui était près de lui et que Hamlet vit se rouler en boule sur lui-même en hurlant. La mitrailleuse tirait maintenant sur eux.

Mais les tirs ne durèrent pas. Au bout d'une demi-heure, ils devinrent plus rares puis cessèrent. Hamlet vit jaillir du trou de mitrailleuse la même silhouette dégingandée dont un seul bras gigotait dans le ciel. Des hommes tirèrent de partout en même temps. Mais le fel utilisait le terrain avec science. Son bond incisif entre deux cheminements défilés fusait là où on ne l'attendait pas. Le dernier le jeta d'un trait dans l'amas de roches où les autres étaient abrités.

Le capitaine Marcillac envoya à Hamlet l'ordre de les déloger de là avec sa section et l'appoint de quelques harkis. Hamlet fit investir le blockhaus. Pendant qu'une partie de ses hommes fixaient l'ennemi, une autre tentait d'avancer. Mais le tir ajusté des fels ralentissait beaucoup la progression.

À trente mètres, les roches où les rebelles étaient retranchés se voyaient très distinctement. Les fels ne tiraient plus. Hamlet donna l'ordre d'arrêter. Il pensait : « C'est une ruse. Ils vont nous laisser venir puis, quand nous serons à découvert, tout près du blockhaus, ils vont nous canarder à bout portant. Un tir aux lapins ! »

Le harki le plus proche d'Hamlet dit qu'il allait s'avancer et balancer une grenade au milieu des rochers. Après, on verrait bien. Il s'apprêtait déjà à partir.

– Attends ! dit Hamlet.

Puis il se mit à crier :

– Rends-toi, tous tes copains sont morts ou ont décroché, tu vois bien. Rends-toi… ou je te balance une grenade dessus.

Tout le monde l'entendait crier mais le fel ne bougeait pas.

– Tu ne me crois pas, dit Hamlet ? Je suis officier... Rends-toi !

Il n'eut pas le temps d'achever. D'entre les roches une mitraillette vola et vint s'abattre devant lui. Presque en même temps, la haute silhouette du rebelle jaillit de l'échancrure d'un trait, se détacha sur le ciel bleu ; elle avait l'air d'être coincée entre les roches. Le fel leva un bras en l'air. Un autre rebelle plus petit se leva à ses côtés. Il portait sa mitraillette en bandoulière. Il était aussi maigre et osseux que le grand, mais il avait des yeux noirs exaltés.

Hamlet leur donna l'ordre d'avancer. Le grand passa devant en se frottant les yeux de sa main unique, l'autre le suivait le poing crispé sur la mitraillette. Ils furent tout de suite entourés par les harkis.

– Tu as jeté la mitraillette ? dit Hamlet au premier, tu en avais marre ?

– Je n'avais plus de cartouches, dit le grand.

Il avait l'air fatigué. Il n'était plus très jeune certainement. Il attendit un peu puis :

– Le chef non plus.

– Parce que c'est lui le chef ? dit Hamlet.

Un harki se précipita sur le plus petit et lui arracha la mitraillette des mains.

– Et ton bras ? dit Hamlet. Qu'est-ce que tu as fait de ton bras ?

Akli le regarda l'air fatigué.

– Je t'ai posé une question.

– Je vous l'ai laissé un jour en souvenir de moi.

– Sur les cactus ?

– Sur les cactus.

– Tu es Akli ?

– Et toi on t'appelle Hamlet ?

– Ton copain, c'est Ali Lazrak ?

– Votre service de renseignements est bien fait, dit Akli.
Ali près d'eux ne disait rien.

Depuis que Ramdane était arrivé au camp de Bossuet la fièvre ne le quittait plus. Chaque soir après le coucher du soleil de petits frissons le parcouraient tout entier puis la température montait et toute la nuit dans la guitoune, où les hébergés (c'était le terme) étaient parqués par groupes de vingt, il sentait brûler son corps et souvent rejetait les couvertures parce qu'il avait l'impression d'étouffer dessous.

Bossuet, c'était l'avant-dernier degré de l'échelle des camps. Le dernier, c'était Paul Cazelles, plus bas dans le Sud, où l'on envoyait les éléments que l'on avait perdu tout espoir de convaincre ni même seulement de neutraliser autrement que par la contrainte physique. Ceux des prisonniers de Bossuet que l'on jugeait récupérables étaient envoyés à Sidi-Chami où ils subissaient un nouveau lavage de cerveau, un nouvel endoctrinement. Les plus dociles ou les meilleurs comédiens pouvaient de là être dirigés sur le camp de Tefeschoun qui était l'antichambre de la liberté parce qu'on pouvait de là, après un dernier rinçage, être renvoyé dans la vie civile.

Si Ramdane n'avait pas rejoint Paul Cazelles c'était en raison de sa maladie, le régime du camp étant très dur et le climat très difficile, torride l'été, glacé l'hiver : il y neige et tous les vents du Sahara s'y donnent rendez-vous. Il se disait : « Il va falloir que je rentre à l'infirmerie du camp ou à l'hôpital ; sans cela je vais rechuter et la coller à tous les copains. »

L'organisation mise au point par les détenus entre eux était très stricte. Des services nombreux fonctionnaient : réception des nouveaux, hygiène, commissaires politiques, cuisine, rapports avec les autorités du

camp... Ramdane était chargé des cours d'histoire du Maghreb.

En un sens il n'était pas prêt à renoncer aux copains et à la vie du camp – pas seulement parce qu'il avait tout loisir d'endoctriner les détenus dont la plupart avaient, comme il disait, « besoin d'être menés de la révolte à la révolution », mais surtout parce que l'atmosphère était celle qui lui convenait exactement : tonifiante, telle qu'il avait l'impression que, n'était sa maladie, il respirerait mieux.

Enfin terminés les à-peu-près, les cas ambigus, toute la foisonnante, la quelquefois déroutante complexité de la vie. Enfin le monde se présentait selon le schéma manichéen qu'il avait toujours aimé et hors duquel, il devait se l'avouer, il perdait un peu pied. Une division dichotomique simple, matérialisée sur le terrain même. À l'intérieur des barbelés, les purs, les militants de la bonne cause, les amis, mieux : les camarades, ceux près de qui il faut se battre – en dehors et déjà dès les postes de police et les miradors le monde ennemi, les noirs, les affreux, ceux qu'il faut combattre. Entre les deux, rien – que cette frontière dont les barbelés soulignent l'imperméabilité. Pas de nuances non plus dans chacun des deux partis. Si on l'envoyait à l'hôpital, Ramdane de nouveau serait à la limite d'un des deux camps, là où les couleurs se dégradent et où sa vue à lui commençait à se troubler.

Tous les quinze jours, régulièrement, on l'appelait « au confessionnal » comme tous les autres. Cela consistait à rester seul dans un bureau avec un officier des services psychologiques, qui commençait par vous promettre une entière discrétion, puis vous invitait à lui dire ou lui demander tout ce que vous vouliez. On dosait ainsi de quinzaine en quinzaine les progrès faits pour la bonne cause dans chacun des prisonniers et on tâchait d'en compromettre quelques-uns suffisamment

pour qu'ils n'aient plus loisir de reculer et qu'on puisse leur demander chaque jour davantage. Ceux qu'on jugeait définitivement irrécupérables cessaient vite d'être appelés.

À l'inverse, le comité du camp avait délégué Ramdane à se présenter au confessionnal le plus souvent possible et sinon à convaincre le capitaine confesseur, du moins à neutraliser son action. Ramdane devait rendre compte après chaque séance.

Il y avait plus de trois quarts d'heure qu'à l'aide de la légion serrée de ses arguments Ramdane, sans en avoir l'air, acculait à l'impasse la pauvre dialectique de l'officier d'action psychologique quand celui-ci, excédé, s'écria :

– Ici c'est le camp de la mort ! Alors si tu veux en sortir tu fais ce qu'il faut.

Ramdane remarqua que le capitaine perdait son sang-froid jusqu'à le tutoyer ; jadis il ne se le permettait jamais.

Il allait répondre, mais il fut interrompu par les borborygmes du micro. C'est toujours comme cela quand ils ont quelque chose à annoncer.

– Qu'est-ce qu'il y a encore ? dit le capitaine.

Il sortit derrière Ramdane.

– Allô... Allô...

Les détenus tournaient en rond et faisaient semblant de ne pas entendre.

– Une nouvelle... Une grande nouvelle... qui fera plaisir à tous...

Deux ou trois détenus levèrent la tête ; le micro était trop haut. Les autres continuaient de l'ignorer.

– Amirouche, le colonel Amirouche...

La voix détachait les syllabes une à une... La grande masse tout à l'heure appliquée à l'indifférence se figea dans l'attention passionnée que plus personne ne cherchait à dissimuler.

La voix se tut... un temps... très long.

– Au cours d'un engagement contre les forces de l'ordre... Amirouche a été tué.

Des mots... encore des mots... Ramdane n'entendait que des mots, des expressions en lambeaux, des phrases sans sens.

– Amirouche, insaisissable tant qu'il était dans l'écrin de ses montagnes kabyles... a été trahi... Le chef le plus sanguinaire... Le fer de lance... De la vanité de la lutte... Rendez-vous... Vous ouvre les bras... kerque à Tamanrasset... Il est mort... Il est mort... mort, Amirouche...

La voix se tut. Il ne semblait pas que quelque chose pût jamais rompre la chape de silence qui s'était refermée sur eux. Ramdane avait oublié le capitaine des services psychologiques. Le bureau était au haut d'une plate-forme qui dominait le camp et, de devant la porte, Ramdane pouvait voir la masse de ses camarades. La même crispation des muscles durcissait leurs visages, la même prostration vidait le regard de leurs yeux ; ils restaient immobiles comme les mannequins d'une vitrine gigantesque ; même leurs traits étaient figés comme s'ils avaient été faux, comme s'ils avaient été là pour rire, pour une représentation ; tout à l'heure la comédie cesserait, tous reprendraient leurs visages, leurs voix, leurs sourires, leurs tics et ce serait fini de poser pour la galerie. Aux quatre coins de l'horizon des dizaines de cloches battaient à toute volée. Le capitaine s'approcha du groupe qui était le plus près de lui.

– Qu'en dites-vous, les gars ? Une fameuse nouvelle ! Amirouche est pris ! Finie la guerre ! Bientôt, vous serez chez vous, tous... et moi aussi... moi aussi...

Il dansa tout seul où il était ; ses belles bottes luisaient quand il tournait. Il prit Ramdane par le bouton du haut de sa veste.

– Oui, mon vieux, moi aussi je vais revoir ma femme... et ma fille... Elle a quatre ans, ma fille... et jolie ! Tu veux la voir ?

Il porta la main à la poche de sa vareuse, se ravisa :

– Bon, allez, tout le monde dans les guitounes...

Quand Ramdane passa devant lui :

– Alors, mon vieux, qu'en dis-tu ?

– De quoi ?

– De la nouvelle !

– Quelle nouvelle ?

– Bien, quoi, t'as pas entendu ? Votre fer de lance, votre grand homme... votre héros... hein ? Qu'en dis-tu ?

Tout le monde écoutait.

– Il est fameux, votre service psychologique, dit Ramdane.

Tous se mirent à parler en même temps. Mais bien sûr, c'était cela : cette nouvelle était fausse, c'était une invention du service psychologique...

Dans la guitoune de Ramdane, ils se ruèrent sur le transistor. Musique de danse... La pêche sous-marine... Aqui Radio-Andorra... Le dentifrice Gibbs... Musique de danse... Musique de danse... Des langues inconnues... Musique de danse...

Il fallut attendre les nouvelles de la demi-journée. À treize heures, juste après l'indicatif, une voix mesurée, retenue :

– Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, M. Delouvrier, délégué général de France en Algérie, va s'adresser aux populations algériennes pour une communication importante...

Une voix distinguée, lente d'abord puis de plus en plus heurtée, succéda à celle du speaker.

« ... Hier à... au nord de..., des unités des forces de l'ordre ont accroché un fort contingent de rebelles qui faisait route vers la Tunisie. Au cours de l'engagement particulièrement violent qui eut lieu, Amirouche, un des chefs rebelles que ses cruautés et ses exactions ont rendu le plus tristement célèbre, a trouvé la mort... »

Des mots, encore des mots… *La Marseillaise*... La voix du speaker exaltée ! Ils sortirent tous. Ils se mirent à errer au hasard dans la cour. Les mots, les gestes semblaient frappés de vanité. Puis ils virent un piper-cub se diriger vers le camp, virer et faire lentement le tour de la cour. Des milliers de blancs papiers comme d'énormes papillons gauches et capricieux s'en échappaient et venaient, après d'infinies précautions et d'imprévisibles détours, se poser doucement sur le sol.

Tous disaient la même chose : « Amirouche est mort, la Kabylie respire. »

Un mot d'ordre aussitôt circula parmi les hommes :

« Réunion tout de suite devant la guitoune 3. »

Quand tout le monde fut là, un des membres du comité fit observer une minute de silence… Il ne dit pas pour qui ni pour quoi.

Puis Ramdane prit la parole. Il bégayait, cherchait ses mots. Les syllabes se bloquaient dans sa gorge. Puis il pensa que si Amirouche était mort c'était que quelqu'un l'avait trahi. La colère délia ses muscles, alluma ses yeux. Sa voix monta et prit les intonations vengeresses qu'il tirait d'elle jadis quand sa voix était sa seule arme. Il pensa qu'un accident du chemin, fût-il une catastrophe, ne devait pas entraver la marche du troupeau.

– Mes frères, dit-il, les hommes passent, la révolution demeure ! Amirouche est mort, mais dans nos montagnes, dans nos déserts, nos vallées, dans nos larmes et notre détermination il y a des millions d'Amirouche… De la droite de Dieu où son âme est en ce moment avec celle de milliers de nos martyrs, il nous regarde…

La toux hachait les paroles de Ramdane ; il suffoquait de fureur. Il dut s'arrêter et rentrer dans la guitoune pour s'étendre. Des hommes pleuraient.

Dès avant l'aube, les harkis s'étaient dispersés dans les rues du village. Ils frappaient aux portes et, à coups de crosse, faisaient sortir les hommes et les femmes qui pour la plupart n'avaient pas dormi de la nuit, les enfants enfoncés dans leur sommeil. Dans les rues encore obscures se déversa aussitôt une incroyable cohue où les cris des femmes, les pleurs des enfants, la grêle crécelle des chèvres déchiraient le mugissement endormi des bœufs ou la fanfare d'un braiement. Hommes et bêtes se heurtaient de partout parce que les harkis, à coups de crosse et d'injures, poussaient tout le monde en même temps.

Les animaux furent confiés à deux bergers qui les dirigèrent vers la SAS. Les habitants eux-mêmes furent rassemblés à Dou-Tselnine où le capitaine devait monter bientôt pour leur faire une communication. Marcillac avait dit à Tayeb : « Tout le monde ! Je veux voir tout le monde, y compris les malades, les femmes enceintes et les moribonds. » Seule la fille de Meziane était sur le point d'accoucher. Malgré les harkis qui la pressaient, l'amin lui avait donné l'ordre de rester : « Le plus qu'ils peuvent te faire, c'est de te tuer. »

Ils n'avaient jamais été si nombreux à Dou-Tselnine.

Ils étaient debout sur plusieurs lignes parce que autrement la place n'aurait pas pu les contenir tous. Derrière le rang des vieillards et des grands enfants se pressait la masse beaucoup plus épaisse des femmes aux robes chatoyantes ; quelques-unes portaient des enfants sur leur dos. Tous tournaient le visage vers le mât du bout de la place au haut duquel mollement le drapeau frissonnait dans la fraîcheur du matin : c'était par là que Marcillac devait arriver.

Ils ne parlaient pas. Quelques femmes berçaient leurs enfants sur leur dos pour les empêcher de pleurer. La voix enrouée d'un vieux coq encore endormi sortit de l'ombre… lointaine ! D'autres lui répondaient de loin en

loin, et, parce qu'elles chantaient dans des maisons vides, les voix des coqs semblaient lugubres.

Du côté de la SAS confusément leur parvenaient les cris des bêtes, assourdis par la distance. De la masse indistincte se détachait parfois le braiement d'un âne, les aboiements des chiens ou les cris des bergers qui avaient fort à faire pour empêcher les animaux de se battre ou de se disperser.

– Voici enfin venu le jour de votre fête ! Gens de Tala, bénie soit votre fête !

Devant la masse des paysans qui évitaient de le regarder, Tayeb, comme un général devant le front des troupes, promenait les pans droits de son burnous maintenant blanc.

– Vous voilà enfin réunis... tous !... Car pour une fois vous êtes tous ici, tous présents... pour la fête... la grande fête de Tala !

Il fit sonner son rire en face du silence massif des autres.

– Aujourd'hui vous allez tous danser... diable ! pour la fête de Tala ! et toi aussi !... Inutile de te cacher comme cela.

Tayeb se tournait vers sa femme qui tâchait de disparaître parmi les autres et qui, comme les autres, ne le regardait pas.

Soudain il hurla :

– Qu'est-ce que vos yeux cherchent tous par terre ?

Puis il se radoucit et, en souriant :

– J'aime vos yeux de chiens battus !

Sa voix se perdit dans le bruit rageur de la Jeep du capitaine qui montait le raidillon. Une femme s'évanouit. Un enfant se mit à brailler. Tayeb se tut. Le bruit de la Jeep approchait ; il avança jusqu'au-dessous de la place puis s'arrêta net, mais on ne voyait pas encore le véhicule. Le capitaine émergea seul, à pied, tout près du mât où flottait le drapeau. Il les regardait sans rien dire

et jouait avec son stick. Les chefs de section arrivèrent bientôt derrière lui, puis de partout sortirent des soldats armés ; ils étaient postés là sans doute depuis longtemps, mais personne ne les avait remarqués parce qu'ils s'étaient dissimulés.

Tayeb commanda :

– Garde-à-vous !

Les vieillards essayèrent vaguement de relever un peu la taille. Les enfants se raidirent comme ils avaient vu faire aux militaires. Les femmes ne sachant trop que faire regardaient le capitaine, Tayeb, les soldats.

– Inutile ! dit le capitaine... Vous en avez fini avec les simagrées !

Il s'avança vers la foule. Un soldat armé d'une mitraillette se détacha aussitôt pour venir près de lui.

– Messieurs, vous avez trompé notre confiance. Nous étions ici pour vous protéger. Non seulement vous n'avez rien fait pour nous aider (il est clair maintenant que le peu que vous faisiez n'était que pour endormir notre vigilance, une ruse de guerre !) mais vous avez, de propos délibéré, apporté votre appui aux hommes qui nous combattaient. Ce faisant, vous avez vous-mêmes défini votre condition, désormais vous n'êtes plus des civils qu'il faut défendre mais des combattants qu'il faut réduire. Vous avez choisi votre clan ! En un sens j'aime mieux cela : entre vous et moi, enfin les choses sont claires ! Vous êtes des ennemis, vous serez traités comme tels.

La traduction de Tayeb ne plut pas au capitaine, autant du moins qu'il pouvait en juger par le ton. Il l'aurait voulue ferme mais digne, sans ostentation, quelque chose dans le genre *dura lex sed lex*. Il avait l'impression que Tayeb en remettait, et il ne voyait pas comment on pouvait rendre avec ce ton de jactance et de haine l'inflexible mais juste rigueur des paroles qu'il venait de prononcer.

Marcillac regarda devant lui la masse de ces épaules prostrées sur qui tombait l'averse du fiel de Tayeb. Ils

avaient failli ; il n'avait, lui, à connaître ni la pitié ni la haine ; simplement il était le justicier ; on l'avait chargé de la mission de vaincre l'ennemi, il faisait ce qu'il fallait pour cela ; le reste c'était l'affaire du commandement, ou les faux problèmes d'esprits qui – comme Hamlet – étaient déjà entamés par l'entreprise insidieuse, protéiforme de la subversion communiste.

Le capitaine dit encore qu'il ne voulait pas faire de distinction entre innocents et coupables parce que tous étaient coupables. « Même dans le code il existe un délit de non-dénonciation de malfaiteurs et, de toute façon, votre silence était une adhésion positive. »

Il fit faire ensuite par Tayeb l'appel de tous les habitants de Tala. Pour les enfants, c'étaient les adultes qui devaient répondre : Présent. Au fur et à mesure qu'ils étaient appelés, les paysans devaient se détacher du groupe et aller se mettre de côté. Quand Tayeb arriva à Mohand Saïd il attendit longtemps : « Où est mon bon cousin ? » dit-il. On le chercha partout dans la foule. Quelqu'un dit qu'il avait un laissez-passer du capitaine et que, la veille, il avait dit qu'il partait en voyage. Mais il avait bien fallu qu'il sortît par une porte ? Aucun des soldats qu'on y avait mis de garde cette nuit à la place des civils ne l'avait vu sortir. Il était peut-être comme toujours assis sur sa dalle devant la mosquée. On l'envoya chercher, il n'y était pas. Le capitaine dit de continuer l'appel. Belaïd non plus n'était pas là, mais lui, depuis l'époque du lieutenant Delécluze, avait un laissez-passer permanent.

Quand l'appel fut fini, Tayeb rendit compte au capitaine Marcillac : « Il manque Mohand Saïd et Belaïd, et il y a deux femmes en trop. » Dans un coin la vieille Titi, l'index en croix sur les lèvres, regardait immobile devant elle ; à ses côtés Tasadit dodelinait de droite et de gauche son buste fluet pour bercer sur son dos l'enfant qui s'y était endormi.

– Qu'elles aillent avec les autres ! dit Marcillac.

Tayeb s'approcha d'elles :

– *Raus !*

Le capitaine se tourna ensuite vers Hamlet :

– Amène-moi les rebelles !

Près de lui le soldat se mit aussitôt au garde-à-vous ; dans le silence, on entendit ses talons claquer avec un bruit sec.

Hamlet se dirigea vers la Jeep qui était restée sur la piste au-dessous de Dou-Tselnine. Il revint suivi de deux *imjouhad.* Devant venait un grand brun, l'air fatigué. Il avait un seul bras. Les cheveux de ses tempes grisonnaient. Derrière lui un plus petit avançait, le buste droit. Il promenait ses regards à droite et à gauche et souriait. Un frisson parcourut l'assemblée. Ils haussèrent tous la tête comme s'ils en avaient reçu l'ordre en même temps. Tasadit s'arrêta de dodeliner. Le capitaine souriait aussi.

– Celui-là... c'est Akli. Certains d'entre vous doivent le reconnaître... pour l'avoir hébergé.

Akli haussait la tête et la relevait ; il avait l'air ennuyé d'être là.

Le capitaine se tourna vers l'autre :

– Celui-ci...

Il les regarda tous un moment qui leur parut interminable.

– ... Je n'ai pas besoin de vous le présenter.

Il se mit soudain à crier :

– C'est votre héros !

Il chercha des yeux dans le groupe :

– Hein, Farroudja ? dit-il quand il l'eut trouvée. Tu le connais, toi, celui-là ?

Farroudja ouvrait de grands yeux.

– Tu entends ? dit Tayeb.

La voix très douce de Farroudja dit :

– C'est mon frère Ali.

Ali continuait de les regarder l'un après l'autre comme si, à mesure, il les reconnaissait.

– Ton frère Ali est le chef du groupe qui nous a attaqués hier.

La voix du dernier coq chantait seule, perdue à l'autre bout du village.

– La compagnie qui venait vers Tala à visage découvert… Traduis, dit-il à Tayeb : à visage découvert – a été attaquée traîtreusement… Traduis : traîtreusement – par les hommes d'Ali courageusement embusqués. Ce n'est pas la guerre, c'est un guet-apens… Traduis : un guet-apens.

Akli se tortillait comme s'il voulait dire quelque chose et tous les hommes et les femmes qui le voyaient s'agiter avaient peur. Peur pour lui et pour eux. Il n'était pas possible de lui dire de se taire (pour l'amour de Dieu !) mais beaucoup le regardaient fixement. Ali tourna la tête vers lui. Akli continuait de s'agiter. « *Sousem*, dit Ali, tais-toi. » Akli reprit son air embêté.

– Votre héros nous a tué soixante et onze hommes ; je n'ai pas besoin de vous le cacher.

Akli sourit gauchement. Les paysans pensaient : « Il ne se doute de rien, le grand. » Hamlet dans un coin baissait la tête obstinément et croisait les bras.

Le capitaine dit :

– Chez nous, quand un homme s'est mis au ban de la société…

Tayeb se mit à chercher ses mots, il se reprenait, il n'arrivait pas à traduire.

Le capitaine Marcillac s'en aperçut :

– Eh bien, quoi ? Tu n'as qu'à traduire : « Quand un bandit va mourir… »

La voix cassée de Smina fit doucement :

– Mon fils aimé !

Le capitaine regarda un instant dans sa direction puis continua :

– Quand un homme s'est mis au ban de la société… la société s'en défend… Mais nous sommes des civilisés. Traduis, dit-il à Tayeb, des civilisés, pas des sauvages… Alors, quand un homme va mourir, nous lui demandons quel est son dernier désir…

Il tira de sa poche un paquet bleu de cigarettes qu'il jeta au pied du mât.

– Tiens, dit-il en se tournant vers Ali, ramasse !

L'invisible baguette d'un magicien figea dans l'attente le groupe des marionnettes dressées sur un arc de cercle autour de la place. Le ressort tendu à se rompre du mécanisme qui les ensorcelait attendait le déclic libérateur. Même les souffles étaient durcis.

Dans le néant où tout avait sombré devant lui Marcillac ne voyait que la fragile, l'insupportable ironie d'un sourire qu'il suffisait d'un mot de lui pour briser.

– Je t'ai donné un ordre.

Le sourire n'en finissait pas de luire.

– Je ne fume pas.

– Si tu ne veux pas ramasser le paquet, je fais tirer dans la foule avant de tirer sur toi…

Ali se tourna vers la masse des paysans serrés dans la stupeur, épaule contre épaule, souffle contre souffle. Sur lui convergeaient l'injonction de leurs regards droits comme des barres, la prière démente de leurs yeux, la peur de leurs lèvres aux commissures défaites. Un bloc d'angoisse sans fissure !

Il cessa de sourire, regarda le capitaine dans les yeux, puis fit un quart de tour vers le mât. Akli ricana tout haut :

– Si tu te baisses pour ramasser le paquet, tu ne mourras pas debout.

Marcillac se tourna vers le soldat :

– Tu es prêt ?

Il avait levé un bras en l'air, l'index dressé. Ali ne savait pas si le capitaine allait compter… jusqu'à trois…

jusqu'à dix... jusqu'à combien... ou s'il baisserait simplement le bras d'un geste sec.

Le soldat claqua les talons, abaissa le canon de sa mitraillette et, le doigt près de la détente, se mit à considérer le capitaine comme s'il attendait un ordre.

Ali fit un premier pas vers le mât. Il promena son regard sur le groupe des épaules affaissées, sourit au capitaine, à Hamlet, au soldat armé de sa mitraillette et lentement se dirigea vers la sortie de la place où le paquet faisait une tache bleue contre le pied de la perche au haut de laquelle mollement ondulait le drapeau.

Le capitaine baissa le bras sèchement... attendit... tourna les yeux vers le soldat immobile près de lui :

– Eh bien, Boutain, tu ne vois pas que le prisonnier va s'enfuir ?...

Ali s'affala d'un coup vers l'avant. Ses bras étendus retombèrent en croix dans la poussière. Sa tête, couchée sur le côté gauche comme dans le sommeil, imprimait dans la terre le baiser de ses lèvres entrouvertes. La rafale avait été très brève.

Akli, perdant brusquement son air ennuyé, se tourna d'abord vers Marcillac puis vers le soldat, comme s'il attendait de recevoir lui-même la même brève rafale. Mais personne ne s'occupait de lui : tous les regards vides ou stupéfaits étaient fixés sur le cadavre. Alors, comme à l'exercice, Akli fit lui-même un quart de tour et, tourné vers Ali, ouvrant sur lui ses yeux fous, il se raidit au garde-à-vous, tête dressée, et salua de l'unique bras qui lui restait.

On n'entendait plus dans le silence que, de temps en temps, la rumeur confuse des animaux vers la SAS et les appels des bergers qui tentaient de les retenir. La voix de Farroudja se mit à geindre : Ali, mon frère ! très doucement.

Puis un cri sauvage brusquement déchira l'air épais où ils avaient tous peine à respirer. Le youyou de Tasadit,

dément, échevelé, brisa la chape de silence où ils étouffaient.

D'autres lui répondirent, puis d'autres encore, puis la place de Dou-Tselnine ne fut plus que la grève rouge sur qui déferlait, strident, aigu et exalté le hurlement inépuisable sorti des bouches de toutes les femmes de Tala. Il y en avait de toutes les sortes : les clairs et triomphants qui donnaient la charge au milieu de la poudre et de la poussière, les coupants comme des lames, les aigus comme des cris de colère, les calmes comme la vérité, les fous ! Quand l'un, à bout de souffle, s'abaissait et semblait près de mourir, un autre se levait tout neuf ; il commençait en trilles très doux comme d'un ruisseau susurrant mais très vite il montait, incisif, s'étalait dans la fureur ou la victoire un temps interminable. L'élan n'en était pas encore brisé qu'un autre jaillissait déjà pour le relayer.

Un instant très bref, la voix du professeur de latin traduisant Salluste revint à Marcillac et, du fond de l'horizon, il vit charger en hurlant le galop enivré de fins chevaux montés sans selle par les cavaliers aux yeux noirs du barbare Jugurtha. Il rouvrit les yeux : devant lui, le cadavre en croix d'Ali continuait d'imprimer dans la poussière le baiser mouillé de ses lèvres entrouvertes.

Au début le capitaine sentait les youyous déferler par-derrière sur son dos, comme quand, par mer calme, sur la plage d'Aïn-Taya, les vagues le submergeaient d'un mouvement régulier et doux, au ras de l'eau. Mais vite la tempête se déchaînait et, quand le hurlement barbare était au paroxysme de l'exaltation, le capitaine sentait les impacts d'une grêle de balles pleuvoir sur ses épaules et le déchirer de partout.

Il se retourna brusquement vers ses hommes, leur donna un ordre bref. Les soldats armèrent et se mirent à tirer en l'air tous ensemble. Les rafales se détachaient, brèves, sur le fond ininterrompu des voix sauvages ; les youyous

prenaient une odeur de poudre. Puis les soldats vinrent se rassembler sur un rang du côté du mât, mitraillettes braquées sur la foule. Akli leva son bras vers le groupe des femmes : « *Dayen*, dit-il, cela suffit. » Les cris tombèrent brusquement.

– Très bien ! fit le capitaine Marcillac.

Il se tourna vers Tayeb.

– Tu vas traduire. Primo : j'interdis qu'on enterre le cadavre.

Tayeb traduisit, le capitaine avait l'impression qu'il avait perdu sa belle assurance. Il ajouta :

– Vos chiens doivent avoir faim, non ?

C'était une façon de parler ; il n'y avait plus de chiens à Tala ; depuis deux ans, on les avait tous abattus parce qu'ils aboyaient la nuit quand les imjouhad approchaient.

– Secundo, je vous donne une heure pour évacuer Tala. Dans une heure le village sera détruit... au canon !

Sa lèvre supérieure relevée découvrait ses dents comme s'il voulait mordre. Tayeb traduisit puis s'adressant au capitaine :

– Et ma maison, mon capitaine ?

– Bien, quoi ? tu es de Tala toi aussi, non ?

Tout le monde se précipita vers le village. De l'autre côté, les soldats se mirent à descendre vers la SAS. Il ne resta bientôt plus à Dou-Tselnine que le cadavre d'Ali couché dans le premier soleil du matin. Au-dessus de la place, un corbeau décrivait de grands cercles et, par intervalles, faisait racler dans le ciel la scie rouillée de sa voix rauque.

Ils ne savaient par où commencer ni quoi prendre. Ils empilaient d'abord tout parce que tout était nécessaire ou simplement parce qu'ils avaient l'habitude des choses et qu'ils y tenaient. Mais les ballots devenaient vite énormes et trop lourds. Le capitaine avait interdit d'aller chercher les mulets et les ânes enfermés dans la cour de la SAS. Alors ils se mettaient à trier, mais ils choisissaient des

choses différentes et ils faisaient et défaisaient les ballots au hasard. Beaucoup n'avaient pas de réveil ou de montre et, vers la fin, s'affolaient parce qu'ils ne savaient pas exactement combien de temps il leur restait.

Les rues de Tala étaient désertes. Seul Mohand Saïd occupait sur la petite place devant sa maison les mêmes dalles sur lesquelles il s'asseyait depuis des mois. En remontant de Dou-Tselnine, les paysans qui habitaient au haut du village l'avaient retrouvé assis au même endroit et dans la même pose comme si rien n'était survenu. On n'avait pas le temps de lui demander pourquoi il n'était pas parti en voyage. Simplement, à mesure qu'ils arrivaient, les paysans lui criaient de rentrer chez lui prendre ses effets parce que le village serait détruit, mais Mohand, à son habitude, n'avait pas l'air d'entendre.

Quand éclata le premier obus personne n'était encore sorti, parce qu'ils croyaient tous que l'heure n'était pas passée, et que Tayeb ou un autre passerait pour les avertir. En réalité trois quarts d'heure seulement s'étaient écoulés, mais le capitaine voulait hâter la manœuvre et, de toute façon, il faisait tirer loin au-delà des maisons. Mais personne ne le savait et chacun se demandait où l'obus avait éclaté.

Aussitôt tous s'affolèrent. Les femmes criaient pour crier ; la voix grave des hommes qui tâchaient de les faire taire ou d'organiser les départs était couverte par leurs vociférations aiguës. De partout sortaient des groupes apeurés qui couraient, s'appelaient, se heurtaient dans les rues avec leurs ballots dont quelques-uns étaient énormes. On avait confié aux enfants des poules qui n'en finissaient pas de caqueter. Bientôt ils furent presque tous rassemblés sur la place de Dou-Tselnine et dans les rues environnantes d'où, en une coulée agitée, ils commencèrent de descendre vers la porte du Sud pour éviter la SAS.

Un deuxième obus passa au-dessus de leurs têtes. Les derniers qui n'étaient pas encore sortis du village eurent le temps de voir voler en éclats le minaret. Ils pressèrent le pas. Les plus faibles ou les plus effrayés laissaient tomber leurs ballots et le chemin en était de plus en plus jonché à mesure qu'ils descendaient la colline. Les enfants étaient loin en avant. Derrière venaient les femmes qui allaient au pas des vieillards pour ne pas les abandonner.

Avant de donner l'ordre de tirer sur le groupe même des petites maisons de Tala, le capitaine envoya Tayeb faire le tour du village pour voir s'il n'y restait plus personne. Tayeb entra dans le village par la porte du Nord où était sa maison. Il y pénétra : tout y était comme il l'avait laissé ; sa chienne de femme n'avait rien pris en partant. Il se mit à tout ramasser en même temps pour faire lui aussi des ballots et se sauver. Mais le capitaine était capable, s'il ne revenait pas trop tôt, de tout faire sauter, les maisons de Tala et Tayeb avec. Il sema dans la cour tout ce qu'il avait ramassé et sortit.

Le silence amplifiait la résonance de ses pas dans les rues vides. Au début il entrait dans les demeures abandonnées, parcourait les petites chambres une à une. C'était partout le même bric-à-brac de loques sans valeur, d'objets usés qui semblaient risibles de ne plus servir à personne. Tayeb était seul vivant dans un silence de fin du monde ; même les cigales, sans doute effrayées par le bruit des obus, s'étaient tues. De la dernière maison Tayeb était sorti avec une petite douleur dans la poitrine, comme un point de côté. Il regarda tout autour de lui : il n'y avait pas trace de vie ; les enfants avaient pris toutes les poules, et même les oiseaux avaient fui. Il écouta dans l'espoir d'entendre quelqu'un appeler : « Hé ! Chaaban, Malha, Meziane, presse-toi ! » ou bien une femme pleurer, un bébé crier. Mais rien !

Alors quoi ? C'était pour de bon ? Ils étaient vraiment tous partis ? Il n'y avait plus personne entre ces murs,

dans ces places, par ces rues pour jouer la tragédie avec lui ? Personne pour lui donner la réplique ? Il était vraiment le seul être vivant de cette ville morte ? Il eut envie de fuir. Mais si quelque part, au milieu de ces murs désertés, une vieille trop vieille pour courir, un enfant oublié, un malade hébété traînait dans un coin, à la poursuite des vivants dont la masse aveugle et terrifiée dévalait à ce moment la colline ? Pour entendre quelque chose, fût-ce sa propre voix, il se mit à crier devant les portes, sur les places, par les rues : « Y a-t-il quelqu'un ? Sortez, si vous êtes là ! Le village va être détruit. » Au début, cela lui faisait plaisir. Mais, comme personne ne répondait, ses appels se firent plus faibles, plus espacés. À la fin, sa voix se perdit dans sa gorge serrée et il se mit à courir au milieu d'une double rangée de maisons muettes qu'il voyait se précipiter vers lui. Ces rues étaient donc si longues à parcourir ?

Quand il déboucha au haut du village, il s'arrêta brusquement. Au-dessus de la petite place il avait coutume de voir là, barrant l'horizon et les crêtes du Djurdjura, le minaret de la mosquée. Maintenant le ciel se déployait largement devant lui. Au pied de la mosquée les pierres, les poutres, les vieilles tuiles s'enchevêtraient en un amas confus... et sur les dalles du fond... contre le mur... drapé dans son burnous blanc, le doigt barrant le pli de ses deux lèvres serrées et minces, Mohand Saïd dardait sur lui l'éclat cruel de ses yeux froids.

Tayeb recula d'abord puis se ressaisit, avança lentement et, sans quitter des yeux les dalles en face de lui, dit :

– Da Mohand, que le salut soit sur toi !

Mohand Saïd ne répondit pas.

– Da Mohand, continua Tayeb, ce village va être détruit.

Mohand ne clignait même pas des yeux.

– Dans un instant, Da Mohand. Tiens, regarde, dit-il en montrant les décombres du minaret, ils ont déjà commencé.

Tayeb allait, venait, tournait ses regards de tous les côtés.

– Les Iroumien n'ont pitié de rien, tu sais ? Tu vas voir qu'ils vont le détruire... jusqu'à la dernière maison ! Tout, ils vont tout détruire ! Qu'est-ce que ça leur fait aux Iroumien, hein ? Il n'est pas à eux, ce village ? Ils ne l'ont pas bâti, ils ne l'ont pas habité, ils n'y ont pas pleuré, ri, fait la fête, connu la misère et la faim, ils n'y ont pas haï les hommes à en crever... à en crever, Da Mohand... à en crever ! Ils vont le détruire ! Je les ai vus, j'ai vu les canons tout chargés... de ces yeux, Da Mohand ; tu les vois, mes yeux ?

Mohand regardait Tayeb, mais Tayeb n'avait pas l'impression qu'il le voyait.

– Tiens, regarde cette mosquée ! Il y a quatre cents ans qu'elle est là ; depuis quatre cents ans, des voix du haut de ce minaret ont appelé nos pères et les pères de nos pères à la prière ou à l'assemblée. Et tu vois ce que sont devenus les quatre siècles de prières de nos pères, Da Mohand ? De la poussière et des pierres ! Les Iroumien ne nous aiment pas, Mohand mon frère, ils nous méprisent... nous méprisent... nous méprisent !

Il enfouit sa tête dans un pan de son burnous, s'abattit sur les dalles près de Mohand Saïd et se mit à sangloter. Au milieu des sanglots, Mohand pouvait distinguer :

– Nous allons tous mourir, Mohand... tous, et nous n'aurons gagné ni ce monde ni l'autre !

Il se calma, se releva. Le regard vitreux de Mohand ne le voyait pas ; il était quelque part là-bas dans la montagne.

Tayeb prit Mohand doucement par le bras.

– Mohand mon frère viens, viens par ici, tu te sauveras par la porte du Sud. Sans cela... tu crèveras sous les

décombres, et quand tu crèveras il n'y aura même pas quelqu'un pour entendre ton cri dans ce désert. Viens !

Mohand se dégagea d'une secousse. Tayeb remit son burnous sur ses épaules. Sa voix sembla plus calme.

– Très bien, je vais partir... oui... je vais rejoindre les Iroumien. Pour moi, tu sais bien, c'est fini ! C'est avec eux que je vais vivre, avec eux aussi que je vais mourir. Mais quand Tala sera détruit, Da Mohand, je ne crois pas que je vais survivre. Tu comprends ? Tu comprends cela, toi ? Paris c'est Paris, mais après quarante ans de Paris c'est ici que tu reviens mourir. Eh bien moi, Da Mohand, je serai détruit avec Tala, c'est sûr ! C'est pourquoi, avant que nous mourions tous les deux, je vais te demander une chose, une seule ! Et si tu ne me l'accordes pas, dans le Paradis où ton âme ira bientôt, le fantôme de la mienne viendra de l'Enfer te poursuivre, te harceler et te rappeler que, dans ce monde, tu m'as refusé une dernière consolation.

Le regard de Mohand enfin sembla prendre vie, le fond laiteux où nageait la pupille se troubla. Il regarda Tayeb.

– Da Mohand, par Celui qui nous regarde de là (il montra du doigt la mosquée), par le sein que tu as tété quand tu étais enfant, par le Paradis où tu vas bientôt parvenir, par ta mère, par l'unique enfant que Dieu t'a donné, par les quarante gardiens de cette tribu, par tous les saints d'Islam et par Dieu, l'unique Dieu de tous les hommes, celui des fidèles (il montra Mohand) et celui des traîtres (il pointa son index vers sa propre poitrine), avant ta mort et avant la mienne... donne-moi le pardon dernier.

Tayeb se tut. Ses lèvres tremblaient vite, vite comme s'il avait la fièvre et ses yeux noirs, encore tout humides, étaient fixés obstinément sur le visage de Mohand. Mais Mohand était retourné aux rêves ou aux cauchemars qui depuis tant de mois hantaient son esprit sur les dalles de

la petite place devant la mosquée, et de nouveau ses paupières se figeaient par-dessus l'éclat glacé de ses yeux.

– Da Mohand ! Da Mohand ! implorait Tayeb.

Il lui prit la main. Mohand, soudain s'éveillant, d'une secousse l'envoya rouler sur les décombres du minaret et, d'une voix que Tayeb ne lui avait jamais connue, il lui cria :

– *Raus !*

Tayeb se leva, essuya la poussière de son burnous, regarda Mohand Saïd encore une fois.

– Adieu, mon frère Mohand ! moi, je te pardonne et je pardonne à tous les habitants de Tala tout le mal qu'ils m'ont fait, tout le mépris dont ils m'ont gavé. Adieu, mon frère !

Il se précipita vers la porte du Nord, et Mohand Saïd entendit son pas décroître peu à peu dans le lointain, devenir plus faible, puis disparaître complètement.

Tayeb se mit à courir pour échapper à l'étouffement des rues, au silence oppressant des maisons. Sa vue se troublait ; les portes, les places, les murs, dont il avait depuis son enfance une connaissance si familière qu'il ne les voyait plus, prenaient d'étranges formes. Il voulait fuir au plus vite mais, à mesure qu'il allait, d'insupportables poids alourdissaient ses pas. Il finit par s'asseoir, ébloui, sur le seuil d'une porte, au-dessus de Dou-Tselmine.

Il allait se relever quand, de la place, lui parvinrent les plaintes rythmées d'une femme, comme celles que l'on récite sur les morts. Il pensa : « C'est Smina qui pleure son fils. Elle va être ensevelie avec lui. » Il essaya de se tenir debout, retomba ; il sentait ses jambes molles comme du coton. Il s'appuya contre la maison et, en suivant les murs, descendit vers Dou-Tselnine. À chaque instant il s'agrippait pour ne pas tomber.

Quand il eut dépassé la dernière maison il s'arrêta, ses jambes ne le portaient plus. La place déserte avait l'air encore plus vaste. La femme assise au centre et qui

balançait le buste d'arrière en avant en gémissant ce n'était pas Smina, c'était Tasadit. Ses longs cheveux lui couvraient la figure, les épaules et, quand la brise les écartait, Tayeb voyait apparaître un bref instant le visage baigné de larmes de Tasadit : il était éblouissant. Elle tenait sur ses genoux la tête d'Ali et, doucement, lui caressait les cheveux, le cou, les lèvres, les yeux qu'elle avait dû fermer elle-même. Elle était seule sur la place avec le cadavre d'Ali ; ni la vieille Titi ni son enfant n'étaient là.

« Tu n'as pas tenu jusqu'au bout. Tu n'as pas assisté au défilé de la victoire. L'Algérie, ton Algérie, la nôtre, tu ne l'as jamais vue que la nuit ou dans les bois. Ses jours et ses plaintes étaient truffés de trop de mitraillettes, de prisons, de trop de chaînes, qu'on ne t'a pas laissé le temps de briser.

« Mais qu'importe ? Va, mon aimé, dans la paix de ton cœur, puisque après toi d'autres viendront pour prendre la besogne où tu l'avais laissée. Le bruit t'en parviendra sous les dalles, et sous les dalles ton cœur refroidi aura chaud. Alors, va mon aimé ! »

Elle entendit un bruit de pas derrière elle et se retourna.

– C'est moi, dit Tayeb.

Elle prit un pan de sa robe et se mit à essuyer les yeux, les lèvres d'Ali.

– Il faut partir, Tasadit.

Ses larmes tombaient sur les cheveux d'Ali pendant qu'elle les lissait vers l'arrière.

– Tasadit, il n'y a plus que vous deux et moi de vivants dans ce village. Il faut partir.

« Les chacals rôdent déjà près de ton cadavre, pour s'en repaître ! Chacals qui rôdez en vain près du cadavre de mon aimé, fuyez ! Mon aimé n'est point mort. Mon aimé est immortel. Il vivra dans mon cœur, et dans le cœur de milliers d'hommes, de milliers de femmes de ce pays. »

Tayeb lui mit doucement la main sur l'épaule. Elle recula.

– Ma sœur Tasadit, pour l'amour de Dieu, écoute-moi. Il ne reste plus à ce village que quelques heures à vivre. Et nous sommes les derniers vivants, Tasadit, les derniers vivants de Tala... Tu vois bien ? Les autres ont fui... tous... comme des lâches... Pourvu qu'ils sauvent leur peau, il leur importe peu que ce soit dans ces murs ou dans d'autres. Vous deux seuls et moi... et Mohand Saïd... pouvions nous donner à lui... jusqu'à la sueur, jusqu'au sang, jusqu'à la mort... comme des fous... Tu le vois bien ? Les sages ont fui... Il faut que tu fuies aussi... Tasadit, ma sœur Tasadit !

« Je ne te suivrai pas. Tu es allé trop vite. Faute de pouvoir aller jusqu'au bout de tes vœux, tu es allé jusqu'au bout de ta vie. Ah ! la voie de ta vie fut droite comme une trajectoire de balle. Mais tu n'as pas besoin de ma mort, et de mes larmes seulement quelques jours parce que tu vois bien que mon cœur éclaterait sous elles. C'est de ma vie que tu as besoin, et que nous soyons heureux, pour que notre joie soit le baume de ton cœur refroidi et notre bonheur oublieux la justification de ta mort et de tes duretés... »

– Tasadit, par l'enfant que je t'ai redonné... tourne la tête vers moi... ou, si je te répugne, écoute-moi du moins... Cet homme a donné sa vie pour vous... Si tu le laisses ici, il va mourir sans sépulture... Dans un instant les obus vont tomber sur ce village... Ils sont peut-être en train de les charger, là-bas... Je les ai vus, Tasadit, vus de ces yeux que tu ne regardes pas... parce que ce sont les yeux d'un traître... Et Ali sera enseveli sous les décombres... et il pourrira comme une charogne... Il puera, le cadavre du seul héros de Tala...

Il tournait autour de Tasadit comme un gros bourdon désemparé.

– Alors, Tasadit, hein ? Ma sœur Tasadit, aide-moi, je vais l'emporter dans les champs… avec toi… Ce soir, tu diras à Smaïl de convoquer les hommes de Tala pour qu'ils l'enterrent… pour que les chacals ne le dévorent pas… Donne !

Il se baissait déjà vers le cadavre pour le prendre.

Tasadit hurla.

– Ne le touche pas !

Elle prit Ali dans ses bras et se mit à le serrer contre sa poitrine. Le cadavre était déjà raide. Tayeb s'était éloigné.

« Dans quelques années, quand je te rejoindrai, tes yeux morts ne reconnaîtront plus mes os durcis, ma peau ridée, l'éclat terni de mes yeux qui s'ouvraient pour te voir. Tout le monde dit que je suis belle. Tu ne me l'as jamais dit. Tu n'en avais pas le temps. Peut-être aussi que tes yeux, braqués sur d'autres visions, ne le voyaient pas. Comme je regretterai, ah ! que ce ne soit pas sous le baiser de tes lèvres que mes yeux ternissent, sous les caresses de tes mains que mes seins tombent, sous le poids des mêmes ans que mes cheveux blanchissent juste après les tiens.

« Nous aurions ensemble réappris le soleil et la joie. Et au début, souviens-toi, c'était difficile, parce qu'à vivre dans la nuit et les bois nous avions désappris la douceur. Mais après ?… Oh ! après… mon aimé… souviens-toi comme incommensurable et dense a été le temps de notre joie. Souviens-toi ! »

Tasadit se sentit prendre par les épaules.

– Maintenant c'est fini… Le temps est venu que tu te sépares de lui !

Tayeb eut de la peine à lui faire desserrer les bras autour du corps raide aux traits apaisés. Tasadit déposa Ali doucement dans la poussière. Tayeb la poussa vers la sortie de Dou-Tselnine.

– Maintenant c'est fini… fini… fini…

Elle avait de la peine à distinguer les mots, parce que Tayeb sanglotait.

Il arriva à la SAS en titubant comme un homme ivre.

– Qu'est-ce que tu as ? dit le capitaine.

Tayeb, l'air hébété, les regardait en haletant.

– Alors ? Plus personne naturellement ?

– Il n'y a plus personne, mon capitaine.

Le troisième obus partit presque immédiatement.

Je viens d'écrire à Claude, à Itto. J'aurais voulu écrire aussi à Ramdane, à Hubert, à Léo, à Tasadit, à Moustique... Il faut bien liquider le passé. Non point que je le renie : ce serait lâcheté, et puis ce serait trop facile s'il suffisait de dire devant les visages ou les moments de soi que l'on s'étonne d'avoir été : « De qui sont-ils ? Je m'en lave les mains. » Bien plutôt je les revendiquerais avec une véhémence accrue, une tendresse nostalgique, parce qu'ils ont été d'irremplaçables moi, parce que c'est de leurs dépouilles qu'est né mon goût de vivre retrouvé, aussi parce qu'après eux je suis immunisé contre l'illusion, le toc, les faux-semblants. Je ne peux plus prendre la verroterie pour le diamant. La Vérité ! Je ne sais plus me satisfaire à moins, la vérité que l'on n'enchante ni n'enchaîne... ni l'opium ni le bâton !

À Claude j'ai dit : « Ma chère Claude. Tu étais faite pour le bonheur. Il te suffisait de vivre sans moi, loin de moi, au fil des joies mesurées mais sûres et cataloguées de chaque jour. Prends l'appartement, les meubles, les romans policiers. Laisse-moi les autres livres : ils t'encombreraient en vain. »

À Itto j'ai écrit : « Où es-tu, que fais-tu, mon disciple aimé ? Lis cette lettre et ne m'y réponds pas. Je t'écris seulement pour que, le jour de la grande délivrance, tu saches où me trouver... quand tu viendras, car tu viendras !

« Je n'ai pas trouvé le remède, mais je suis monté sur la tour et j'appelle. J'appelle pour que vienne le guérisseur. Je sais déjà le distinguer du sorcier, et, si je ne guéris pas du bon remède, du moins suis-je sûr que je ne mourrai pas du mauvais. »

Quand j'eus achevé la lettre, j'ai pensé qu'Itto ne la lirait pas et qu'elle se la ferait traduire par l'écrivain public. Je n'aime pas les profanations gratuites. C'est en berbère que j'eusse aimé lui dire cela et d'autres choses encore. Mais, Itto, tu ne sais pas lire. J'ai déchiré la lettre. Et c'est mieux ainsi.

Après la lettre à Claude, j'ai pris le journal pour y retrouver l'écoulement des jours et savoir que, loin de cet enfer où nous vivons tous ici, des hommes vont au bois, au bal, à l'usine ou chez l'épicier du coin. Peine perdue ! À chaque page de mon journal, sous chaque ciel du monde, la tragédie éclosait d'elle-même. Il n'y avait même pas besoin de forcer avec des mots : la réalité dépassait les phrases de si loin...

NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2012. N° 107245 (120225)
IMPRIMÉ EN FRANCE

POINTS

« Les ans et les générations, les soleils et les pluies, les guerres et la paix ont modelé ce village qui ne ressemble à nul autre. Ce que des siècles ont fait il suffit – ffffff (il souffla sur ses doigts) – du vent d'une nuit pour le détruire, que ce soit la nuit du soleil ou celle de vos esprits. » Tala, niché dans les montagnes, est le village de Bachir et de sa famille. Piégés, déchirés entre le FLN et l'armée française, ses habitants s'interrogent : et si Tala n'était qu'une étoile morte ? Certains comme Tayeb ont vendu leur âme, d'autres comme Bachir et son frère Ali sont partis aider les frères. Entre ces deux extrêmes, une majorité de pleutres, passifs et apeurés... Qui sait si Tala survivra à la nuit des esprits ?



Mouloud Mammeri (1917-1989) est écrivain, linguiste et anthropologue. Figure majeure de la littérature algérienne francophone, ses romans illustrent différentes périodes clés de l'histoire de l'Algérie. *L'Opium et le Bâton*, son ouvrage le plus célèbre, est le récit de la guerre de libération dans un village de montagne kabyle.



www.lecerclepoints.com

Couverture : © Ullstein Bild/Roger-Viollet
Éditions Points, 25 bd Romain-Rolland, Paris 14
ISBN 978.2.7578.2707.9/Imp. en France 02.12

8,70€